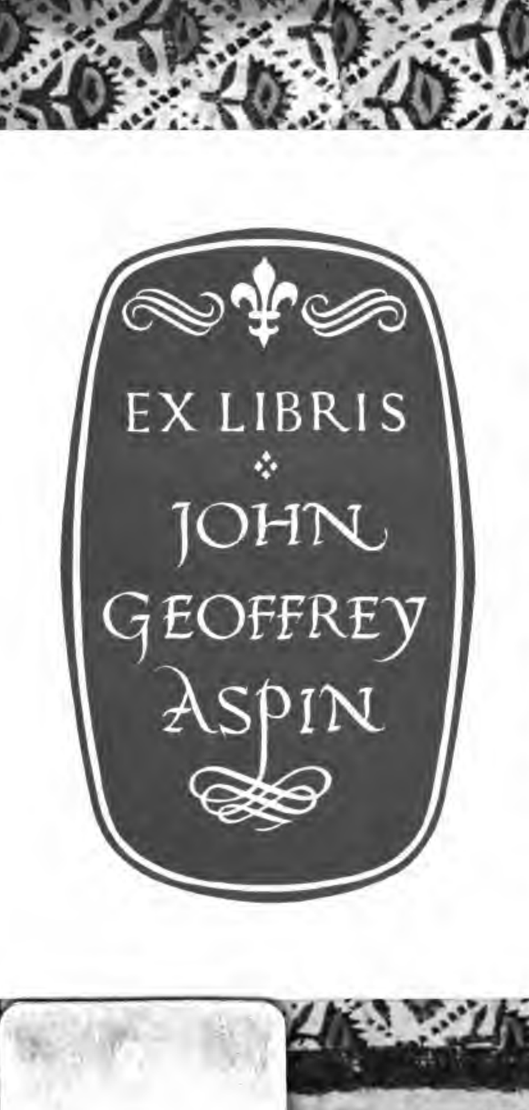
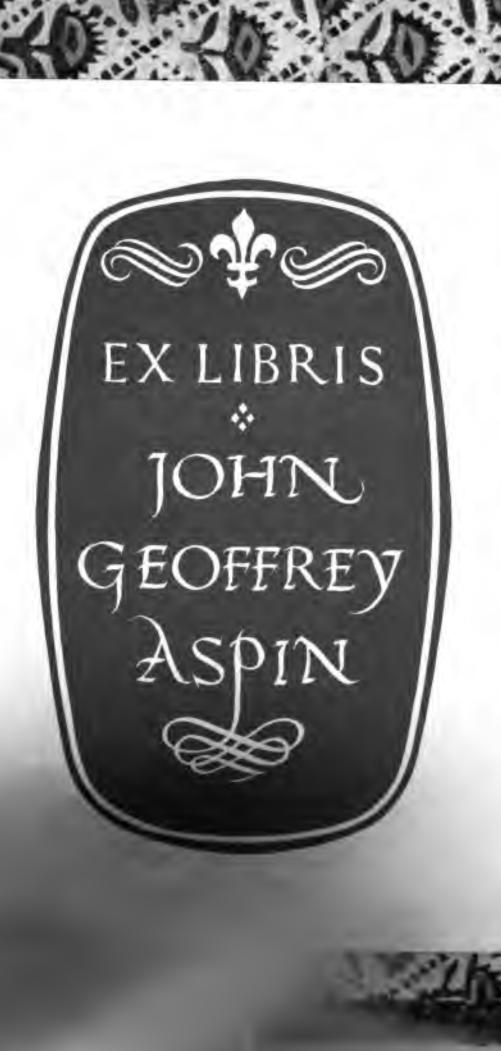
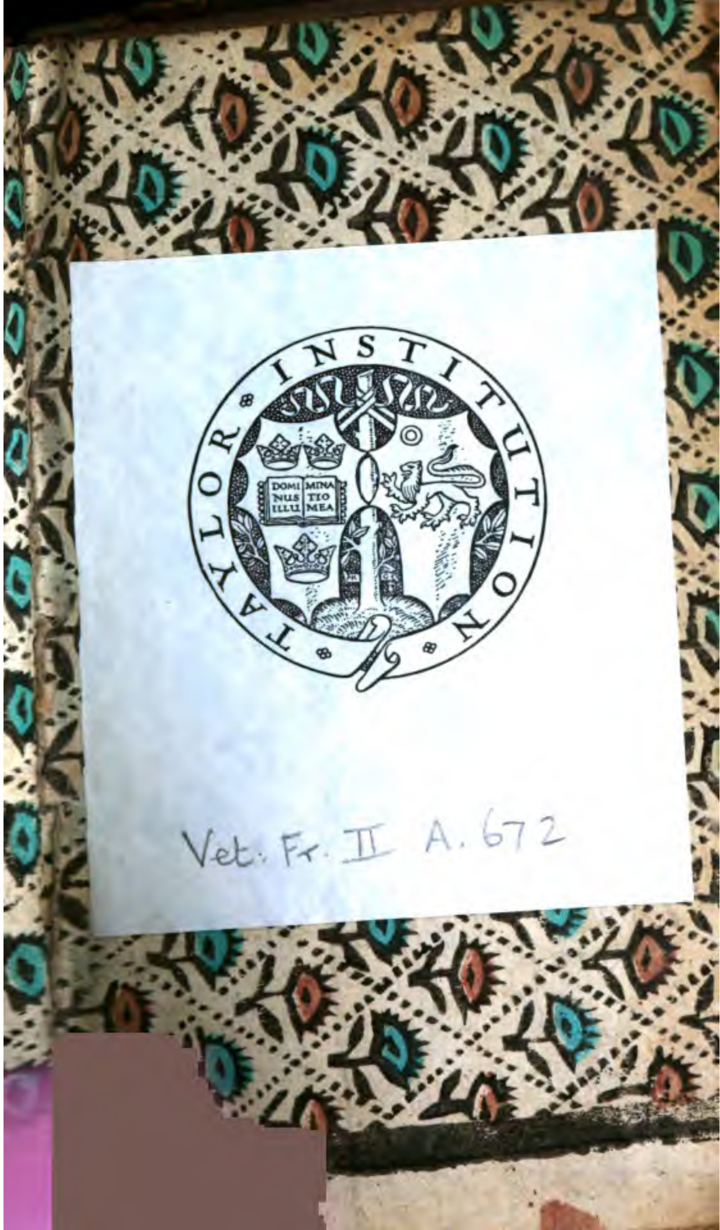



EX LIBRIS
JOHN
GEOFFREY
ASPIN


TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA




EX LIBRIS
JOHN
GEOFFREY
ASPIN


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

LES LEÇONS

DE

LA SAGESSE

SUR LES

DÉFAUTS DES HOMMES.

PREMIÉRE PARTIE,

Dans laquelle on traite des Préjugés qui ſont ſouffrir pour des offenſes imaginaires, & des raiſons de ſupporter les offenſes même qu'on ſuppoſe réelles.

Par Mr. DEBONNAIRE.

NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE.



Suivant la Copie imprimée

A PARIS,

Chez BRIASSON, Libraire, rue Saint-Jacques, à la Science & à l'Ange Gardien.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

Des ſujets qui ſont traités dans cette premiére Partie.

Fin de la Table de la premiére Partie.

INTRO-



INTRODUCTION,

Qui contient une idée générale du ſujet & du plan de cet Ouvrage.



'Ecole où j'introduis mes Lecteurs, n'eſt point une de celles où la ſeule curioſité conduit. Un intérêt auſſi commun qu'il eſt preſſant, en rend les Leçons néceſſaires à la tranquilité de la vie ; mais il y a cet avantage, que les diſciples pourroient prendre ici la place du maître. Ce que je leur enſeigne, eſt comme tiré de leur propre fond. Ce ſont preſque par-tout des attentions ſimples, dont les eſprits les plus bornés ſont capables, & que tous les hommes ont de fréquentes occaſions de faire. Il y a mille ſujets ſur leſquels on écriroit inutilement, s'il nous étoit plus ordinaire de réfléchir ; mais les vérités les plus familiéres ſont celles qui nous ſont le moins préſentes, quand il s'agit de contraindre l'amour-propre, & de modérer ſes vivacités.

Rien de ſi commun, que de nous entendre nous plaindre les uns des autres. C'eſt le cri de toutes les conditions ; c'eſt la cauſe des refroidiſſemens, l'occaſion des ruptures, la ſemence des inimitiés, l'origine des méſintelligences, le prétexte des divorces, l'excuſe des infidélités, le motif des déſobéiſſances, la juſ-

tification des ingratitudes, le ſujet des dépits, la ſource enfin de l'inconſtance & du déſordre dans tous les états. Chacun ne conſulte que ſa ſenſibilité. Trop de réflexion ſur ce qu'on ſouffre, en groſſit l'idée. Le mal paroit extrême, & le reſſentiment ne peut plus ſe contenir. On céde à ſon impatience. On prend des partis que la raiſon condamne, & dont le moindre inconvénient eſt d'augmenter le mal, dont on cherche à ſe ſoulager. L'injuſtice & l'inutilité des plaintes n'en arrêtent point le cours. On va par-tout en répandre l'amertume, & la plaie du cœur s'aigrit par les remédes. Ce qui pouvoit ſe diſſimuler, devient inſupportable après l'éclat. Les paſſions s'irritent par les reproches, & ne ſont plus traitables après le châtiment. Les jours d'une infinité de gens ſe conſument dans les chagrins qu'ils reçoivent & dans ceux qu'ils rendent, dans les mécontentemens & dans les vengeances, dans les injures & dans les réparations, à ſe défendre des uns, à nuire aux autres. Ils meurent avec le double regret d'avoir beaucoup ſouffert & d'avoir beaucoup fait ſouffrir. Quelle vie! Quelle mort! Eſt-ce donc pour nous une fatalité, que rien ne puiſſe changer? Ne ſommes-nous faits que pour vivre en ennemis, que
Gal. 5. pour nous *mordre*, que pour nous *dévorer*, que
v. 15. pour nous *conſumer* mutuellement?

N'en accuſons point la nature. Elle avoit pris ſoin d'unir les hommes par des nœuds ſi doux & ſi forts, qu'on ne peut trop déplorer les ſujets de diviſion que leur dépravation met entre eux. Dieu, qui les deſtinoit à la ſociété, la leur rendit néceſſaire par mille beſoins réciproques; mais il leur imprima toutes les

affections qui pouvoient la leur rendre chére. Sa sagesse mit dans leurs panchans les principes de leurs devoirs. Il les fit naître tous du même pere, & voulut que le souvenir de cette origine commune leur inspirât toutes les tendresses que la proximité du sang donne, & tous les égards qu'on a pour ce qu'on aime. Avec ces dispositions, ils eussent vêcu dans une parfaite intelligence. On les eût vus toujours prêts à se prévenir mutuellement, à s'aider, à servir, à se donner des preuves réelles de tous ces sentimens, que l'esprit du monde a réduits à des démonstrations de pure bienséance. Presque tout, en effet, se termine aujourd'hui parmi nous à des discours peu sincéres, à des respects aussi-tôt désavoués que rendus. Mais après tout, on ne s'en dispense point. Plus les nations se rapprochent des vrais principes de l'humanité, plus elles se civilisent, plus elles portent loin ces sortes de politesses. On les nomme des devoirs, on se fait une espéce de loi de ne les point négliger; il y auroit de la honte à les omettre: & ce préjugé fait voir qu'ils ont leur principe dans la nature. Les hommes n'affecteroient pas les uns pour les autres des empressemens & des déférences, si quelque impression sécréte ne les y détermineoit.

Mais trop de mouvemens étrangers s'opposent chez eux à cette premiére impression, pour leur permettre de la suivre constanment. Le déréglement de leur amour-propre a produit une foule de passions, qui les diviseront toujours, & la discorde entre les freres, qui commença presque avec le monde, ne finira qu'avec lui. Il est vrai que l'inclination natu-

relle ne se dément point. Les hommes sentent qu'ils sont faits pour les hommes, & qu'ils ne peuvent vivre seuls. Ils ne trouvent pas en eux-mêmes toutes leurs ressources, & sont forcés de chercher du secours au-dehors. L'intérêt se joint au panchant, pour les rassembler. Les sociétés se forment; mais leurs liaisons n'ont souvent rien de réel, & presque rien que d'inconstant dans leurs principes & dans leurs motifs. Ce sont les vices qui s'unissent avec les vices, & qui ne peuvent compatir. Au fond, chacun n'aime que soi-même, & ne cherche que ses propres avantages. Personne ne s'intéresse au bien commun. Personne ne voudroit rien faire pour les autres, & ne rien souffrir d'eux. On hait la dépendance & les assujettissemens. On ne peut supporter ni l'égalité, ni les préférences. Toutes les différences que l'ordre ou la fortune met entre ceux que la nature a fait naître égaux, deviennent des semences de jalousie, de murmures, de dissentions, de soulevemens, de troubles. On s'engage par des vues intéressées, ou par des besoins réciproques, & les amitiés ne sont alors que de pures apparences. Que les besoins cessent, que les intérêts changent, les liens les plus étroits deviennent les plus ennuyeux. Le commerce languit entre ceux qui n'ont plus de rélations nécessaires. On ne conserve pas long-tems des amis inutiles, & l'adversité fait fuir ceux qu'on se croyoit le plus attachés.

Trouvera-t'on plus de solidité, plus de douceur & de constance dans une union, qui se forme comme d'elle-même par des qualités qui se donnent mutuellement de l'estime? On

s'en flatte communément, & ce devroit être le fruit de cette conformité de panchans, qui fait penser qu'on est né l'un pour l'autre. Mais les convenances ne sont jamais aussi parfaites qu'on se les étoit figurées. Il y a des contrariétés que les occasions découvrent. Il y a des passions qui sont comme endormies, tandis qu'aucune contradiction ne les réveille. L'estime s'affoiblit, à mesure qu'on se connoit mieux. On est doublement choqué d'un défaut secret qui se décéle, & qu'on regarde comme une espéce de trahison faite à la méprise. Le gout se perd avec les considérations; les froideurs succédent au dégout; on commence de se souffrir avec peine, & l'impatience change les empressemens en aversion. Très-souvent on cesse d'aimer ce qui ne cesse point d'être aimable. On quitte ce qui plait moins pour ce qui plait plus. On chérit dans un tems, ce qui devient indifférent dans un autre. Chaque âge a ses gouts. Chaque situation de la vie produit des sentimens qui lui sont comme prescrits, & le cœur de lui-même est sujet à des révolutions infinies, tandis que l'amour-propre seul y domine. Compter sur ses attachemens, c'est compter sur des dehors trompeurs, ou sur des sensibilités superficielles.

Telle est l'idée générale qu'il faut se former du séjour de l'homme sur la terre. La paix n'y peut être que le fruit de la patience, & la plus grande des illusions seroit de s'y figurer des compagnons sans défauts, & des situations sans peine. Le désir de la félicité, qui ne meurt point en nous, au sein même de la plus extrême misére, ne rend pourtant cette illusion que trop fréquente: elle est comme

universelle. Il est plus qu'ordinaire au moins de ne se croire malheureux que par comparaison. Nos peines nous péseroient moins, si nous étions bien convaincus qu'elles nous sont communes avec tous les enfans d'Adam. Mais comme chacun ne sent que les siennes, on s'imagine aisément qu'on souffre seul, ou que les autres souffrent moins. Veut-on se désabuser? Qu'on remonte jusqu'aux plus anciens jours; qu'on lise les histoires; qu'on jette les yeux sur les peintures que les divers Ecrivains nous ont laissées de leurs tems; on s'y reconnoit soi-même, sa famille, ses amis, ses ennemis, ses voisins, ses concitoyens; tous ceux enfin dont les inclinations nous sont connues, ou par nos expériences particuliéres, ou par le cri public. Les générations se succédent, & les vices demeurent. Les hommes sont aujourd'hui pour le fond, ce qu'ils étoient il y a six mille ans, & cette succession de malice & de méchans, n'est pas plus interrompue dans l'univers, que le cours des astres & la révolution des saisons.

Rendons néanmoins quelque justice aux premiers âges du monde, & convenons que la dépravation s'est beaucoup accrue depuis. Il faut croire que les impressions de la nature étoient alors moins effacées dans les cœurs. On y voit plus d'humanité, plus de bonté, plus d'équité, plus de bonne foi dans le commerce de la vie. La simplicité des mœurs y faisoit ignorer mille vains désirs, qui sont les sources de l'injustice & des contestations. Chacun subsistoit de son travail, & se contentoit de son néceßaire; chacun comptoit sur la parole de son frere. Il suffisoit dans les traités,

d'en confirmer les conventions par le simple serment ou par quelque gage sensible. La fraude, la violence, les procès qui suivent la multitude des loix, sont nés de la paresse & de l'amour des superfluités. La sensualité n'est venue qu'après l'intempérance. La mollesse & la vanité n'avoient presque point d'objets, où le luxe & les parures étoient inconnus. Il n'y avoit point d'inégalité dans les fortunes, qui pût causer de la jalousie ; point de charges, point de titres, point de distinctions, qui pussent exciter l'ambition. Ce sont là maintenant les sujets de nos grandes divisions. Mais ne supposons pas qu'avant qu'elles fussent nées, il dût regner une paix inaltérable.

Il y avoit des passions, & les passions causeront toujours de l'inquiétude à ceux qu'elles animent, & du trouble à ceux qui vivent avec eux. A les voir dominer les unes après les autres, comme pour caractériser les siécles, on diroit qu'il n'est rien dans les hommes qui ne se démente ; qu'il leur est naturel d'avoir des foibles qui se contredisent, & de se livrer à des panchans contraires ; qu'une conduite, dont une partie suit de l'autre, les fatigue ; qu'ils aiment à joindre les extrémités ; qu'ils souffrent d'être toujours les mêmes ; & qu'ils changent pour se dédommager de la contrainte. Mais toute cette inconstance vient de la vanité des objets auxquels ils s'attachent. Un usage modéré ne remplit point leurs cupidités : ils donnent dans l'excès, & l'excès les désabuse. Ils se dégoutent d'un vice, mais par un autre vice. Ils changent d'usage, sans changer de désirs. Toujours corrompus dans leurs mœurs, toujours constans

dans le mal, toujours indifférens pour la vertu; voilà les hommes. En vain s'emporteroit-on contre eux à la vue de leur dureté, de leur ingratitude, de leurs noirceurs, de leur injuſtice, de leur fierté, de l'excès d'amour enfin qu'ils ont pour eux-mêmes : ils ſont ainſi faits. Tous les êtres ont leur nature. Il faut que la pierre tombe, & que le feu s'éléve. Il faut, quoique dans un tout autre ſens, que les hommes ſoient mauvais, & que leurs inclinations les rendent ennemis de leur propre repos; je veux dire, que c'eſt ce qu'ils deviennent comme infailliblement, quand leur vie n'eſt pas réglée par l'économie de la raiſon, qui leur fut donnée pour guide.

On ne ſauroit trop les définir, quand il s'agit d'en dire du mal. Tous les portraits qu'on fait en ce genre, reſſemblent à leur original, quoiqu'il y ait entre eux des différences infinies. Une politeſſe formée ſur des principes, dont ils conſervent toujours quelque reſſentiment, leur donne quelquefois les mêmes dehors. Mais pénétrez leurs diſpoſitions ſecrétes, examinez leurs caractéres particuliers; quelle étrange variété de défauts! Que de découvertes, dont on ne ſe doutoit point, dont on ne pouvoit pas même avoir le moindre ſoupçon ! Ce ſont des ſingularités toujours nouvelles. On ne revient point de ſon étonnement, de voir en combien de maniéres les hommes ſont inſupportables. C'eſt peu de dire avec l'Ecriture, qu'ils ſe ſont tous éloignés des ſentiers de la juſtice; qu'ils ſe ſont tous égarés; qu'il n'en eſt point qui faſſe le bien; qu'il n'en eſt pas même un ſeul. C'eſt peu de dire que leurs langues ſont aiguës com-

me celles des ſerpens; que le fiel & le venin diſtilent de leurs lévres; que leurs pieds ſont prompts à courir pour répandre le ſang; qu'il n'y a qu'oppreſſion ſous leurs pas, que malheurs dans leurs voies; qu'ils ne connoiſſent point le chemin de la paix; & qu'ils n'ont point la crainte de Dieu devant les yeux. Ajoutez avec ſaint Paul, qu'ils ſont pleins de toutes ſortes d'injuſtice, de corruption, de malice, d'envie. Accumulez ſur eux les noms de farouches, d'inſociables, d'inquiets, de jaloux, de ſoupçonneux, de défians, d'indociles, d'opiniâtres, d'incorrigibles, d'irréconciliables, de fiers, de dédaigneux, de vains, d'impérieux, d'inſenſibles, d'inhumains, d'ingrats, de diſſimulés, de trompeurs, d'indiſcrets, de médiſans, de querelleux, d'impertinens, d'emportés, de violens, & ſoyez aſſuré que vous n'avez pas tout dit.

Il en eſt dont le caractére eſt de n'en avoir point, ou de paſſer alternativement par tous les plus mauvais. Ne jugez d'eux que par ce que vous avez connu de leurs premiéres inclinations; vous êtes ſûr de vous y méprendre. Ils ſont aujourd'hui ce qu'ils n'étoient pas hier, & ſeront demain ce qu'ils n'ont jamais été; toujours ſi différens d'eux-mêmes, qu'ils ſemblent ne faire que ſe ſuccéder, ou ſe multiplier autant de fois qu'ils prennent de nouvelles maniéres ou qu'il leur vient des gouts nouveaux. On ne voit chez eux qu'inquiétude d'eſprit, qu'inconſtance de cœur, qu'inégalité d'humeur, qu'incertitude de conduite. Quelle eſpérance de pouvoir vivre avec ces caméléons de l'humanité, dans une concorde conſtante?

Quand on n'en consulte que ces restes précieux qui se conservent dans les bons cœurs, ou qui s'y sont réveillés par l'étude de la sagesse, on s'étonne comment, avec tant de panchant à se rechercher; comment, avec tant de raisons de se lier par les nœuds les plus étroits, tous les hommes ne composent pas une seule nation; comment ils ne sont pas convenus de vivre sous les mêmes loix, de s'assujettir aux mêmes usages, de parler une même langue, & d'honorer la Divinité d'un même culte. Mais qu'on réfléchisse à la variété de leurs génies, à la diversité de leurs sentimens, à la contrariété de leurs humeurs & de leurs gouts, on s'étonnera comment jusqu'à huit personnes purent convenir de se renfermer dans l'arche; comment, dis-je, des familles & des sociétés moins nombreuses peuvent se rassembler sous le même toit. Aussi n'y jouit-on pas toujours de cette tranquilité que des dehors paisibles & contens nous annoncent. L'intérieur est troublé par les jalousies & par les défiances, les antipathies s'y nourrissent, les aversions s'y forment par les impatiences. L'opposition des inclinations & des mœurs souléve le frere contre le frere, les enfans contre les peres, & les peres contre les enfans. Il y a même des mérites incompatibles; certain empire d'inconvenance, qui fait qu'avec de bonnes qualités, les femmes & les maris ne peuvent se souffrir; certain instinct confus du sexe, qui produit des aversions déraisonnables. Un beau-pere n'aime point son gendre, une belle-mere n'aime point sa bru. Les marâtres, dit un Poëte, ne méditent que des empoisonnemens; elles persécutent

les enfans du premier lit, elles désertent les maiſons, & peuplent la terre de vagabons & de mendians.

Entrez dans les grandes & dans les petites ſociétés, entreprenez le voyage du monde, parcourez les Royaumes & les Provinces; y trouverez-vous un ſéjour où les partis ne diviſent point les habitans, où les quartiers ſoient unis, les maiſons ſans diſcorde, les mariages ſans méſintelligence, où les proches ſe voient avec confiance, où les membres des divers corps ſe traitent avec amitié, où les égaux ne conteſtent point, où les chefs ne dédaignent pas les ſubalternes, & les ſubalternes, ceux qui ſont encore au-deſſous d'eux? Un tel ſéjour eſt ce qu'on ne vit jamais, & ce qu'on ne verra point, une vraie république de Platon. A la Cour, à la ville, à la campagne, mêmes paſſions, mêmes foibleſſes & mêmes diviſions.

Achevons cette peinture, & ne craignons point de la charger de traits qui ne ſoient pas reconnoiſſables. Dans l'adminiſtration des affaires publiques, que de déſordres qui troublent la tranquilité des particuliers! Les places ſont remplies comme au hazard, ſans choix, ſans diſcernement. C'eſt l'ambition qui les fait rechercher; c'eſt la faveur qui les donne; ce ſont des gens qui ſe ſervent de leur fortune, pour forcer leur deſtinée; qui n'ont ni les talens, ni les qualités néceſſaires aux emplois qu'ils ſollicitent; qui ne connoiſſent point leurs devoirs; qui les aiment encore moins; qui ſont ſujets aux mépriſes, aux préventions, aux entêtemens: & ce ſont ſouvent là leurs moindres défauts. Qu'on ſoit attentif aux mouvemens des gran-

des villes; qu'on ſuive ceux qui volent d'un quartier à l'autre, qui ſe pouſſent, qui ſe preſſent, qui ſe traverſent; qu'on écoute leurs diſcours, ou qu'on s'informe de leurs deſſeins; ſont-ce les ſeuls beſoins de la vie, qui cauſent tout cet embarras? Des voiſins, des proches, des freres, des concitoyens, ne courent que pour ſe chagriner mutuellement, que pour ſe défendre des uns, que pour attaquer les autres. De quoi décident les tribunaux? ou plutôt, de quoi ne décident-ils pas?

L'intérêt, le ſeul intérêt, que de tourmens ne cauſe-t'il pas aux hommes, & que de ravages ne fait-il pas dans le monde? Les uns demandent froidement ce qui ne leur eſt pas dû; les autres refuſent impudenment de rendre ce qu'ils doivent. Tous veulent tromper, & n'être point trompés; acheter à vil prix, & vendre bien cher. Tous mettent leurs droits ſi hauts, & ceux des autres ſi bas, qu'on ne ſait par quelles voies ils peuvent ſe rapprocher, ſe concilier, conclurre des traités, & s'aſſurer de ce qui leur appartient. Les loix n'y ſuffiſent pas; les accords ſe rompent avec la même facilité que s'ils n'avoient jamais été conclus. On revient contre les conventions les plus ſolemnelles; on chicanne ſur les clauſes les plus préciſes; les procès terminés recommencent; les conteſtations ne finiſſent point; & la terre entiére ſeroit à partager entre deux cohéritiers, qu'ils s'accorderoient à peine pour fixer leurs limites.

A tous ces maux, quel reméde? En vain ſe tourmenteroit-on, pour ſe délivrer de tous les fâcheux, ou pour les réduire; plus on y réfléchit, moins on voit d'apparence de leur

échapper. La paix parfaite eſt le privilége de ceux qui ſont entrés dans le repos du Seigneur, & réunis dans la jouiſſance de l'unique & ſouverain bien de tous. Sur la terre ce n'eſt qu'une guerre continuelle, que la vie de l'homme avec les hommes. Toute eſpérance de tréve nous eſt ôtée de leur part. Ils laiſſent voir, en un mot, dans leur dépravation, trop de ſources de diviſions, trop d'antipathie dans leurs humeurs, trop de contrariété dans leurs inclinations, trop d'oppoſitions dans leurs vues, trop d'incompatibilité dans leurs maniéres & dans leurs procédés, pour ſe flatter de les concilier tous, ou de n'en rencontrer que de ſociables. Incommodes dans leurs proſpérités, plus incommodes dans leurs malheurs, il eſt peu de bons eſprits, qui ſachent ſe faire à leurs différentes deſtinées, & porter leurs fardeaux, ſans être à charge aux autres. Avec de la vertu même & de la bonne conduite, on peut encore être inſupportable. Les plus juſtes ne ſont pas ſans quelque défaut. Tous ſont imparfaits, tous ſont foibles, tous ſont malades, & ceux qui croient ne l'être pas, ſont ceux qui le ſont le plus. Les vices les moins traitables, ſont ceux qui ne ſe connoiſſent pas, ou qui ne veulent pas s'avouer. De quelque caractére que nous ſoyons, en quelque ſituation que la Providence nous ait placés, nous aurons à vivre avec quelqu'un qui nous fera ſouffrir, & dont nous deviendrons nous-mêmes le tourment.

Dans une fatalité ſi triſte, à quels conſeils faut-il enfin que nous déférions? Les conſolations tirées de la néceſſité, ne font qu'achever d'accabler des ames foibles. On met en

quelque ſorte toutes leurs reſſources dans le déſeſpoir. On les réduit à l'impoſſible. Etes-vous raiſonnable de vous tant inquiéter? Faut-il s'abîmer dans ſes chagrins, ſe noyer dans ſes amertumes? Laiſſez couler les riviéres; accommodez-vous au train du monde; ſongez à vivre. Remontrances ſages, mais froides. Il vaudroit mieux, ſans doute, ſe réſoudre à ſouffrir ce qu'on ne peut éviter, que de s'affliger inutilement d'un mal néceſſaire. Mais après tout, nous ſouffrons avec un préjugé de ſentiment, qui nous dit ſans ceſſe que nous ne ſommes pas faits pour ſouffrir. Il faut donc que notre panchant ſoit balancé par un poids de raiſons qui l'emporte, & notre patience a beſoin, pour ſe ſoutenir, de tous les ſecours que nous pouvons puiſer dans nos réflexions.

C'eſt ce ſecours que je me ſuis propoſé d'offrir à ceux qui ſe donneront la peine de lire mon Ouvrage. Ils y trouveront une ſuite de réflexions naturelles, que tous les hommes peuvent faire, que les ſages ont faites dans tous les tems; mais qu'une infinité de gens ne font jamais, & que peu de perſonnes ſavent faire au beſoin. Tout eſt penſé, tout eſt dit peut-être à ce ſujet. Mais ſi mes leçons ſur ce que nous nous faiſons ſouffrir réciproquement, n'ont pas le mérite de l'invention tout entier, elles auront du moins celui de l'*enſemble* & de l'*ordonnance*. Une ſeule lecture ſuivie recueillira tout ce qui n'eſt que diſperſé ſous des titres différens, qui ne l'annoncent point; & je puis ajouter à cet avantage, celui de voir traiter les matiéres ſelon l'ordre qui les fait naître les unes des autres. C'eſt une eſpéce d'enchainement, qui donne plus de jour aux

principes, & plus de force aux conséquences.

Un premier essai, pour tranquiliser ceux qui s'impatientent, c'est de les réduire à ne se plaindre que de leurs vrais ennemis, & pour les maux réels qu'on leur fait. De quel calme les plus agités ne jouiroient-ils pas souvent, s'ils avoient appris à ne se permettre que des aversions légitimes, & des plaintes justes? Les causes de nos déplaisirs les plus piquans & de nos plus fréquentes impatiences, sont les effets de nos fausses délicatesses, de nos sensibilités outrées. Ce sont les impressions déraisonnables que nous prenons contre certains caractéres; c'est l'excès de notre vanité, l'injustice de nos prétentions, nos hauteurs, notre fierté, nos dédains, nos envies, notre indifférence pour les intérêts du prochain, le défaut d'égards & de ménagemens, nos mauvaises habitudes, l'attachement à nos propres sentimens, l'inquiétude de sortir de nos propres bornes, nos vivacités, notre malignité, l'amour de l'indépendance, notre indocilité, notre ingratitude. C'est le désir de nous satisfaire aux dépens de tout, qui trouble notre repos, en nous faisant troubler celui des autres. Ils nous rendent ce que nous leur prêtons; ils nous traitent comme nous leur avons appris à nous traiter. Or, tout ce désordre ne nait que des faux jugemens que nous portons d'eux & de nous-mêmes. Nous ne considérons les injures que du côté des personnes qui les font, ou qui les reçoivent; & nous nous trompons dans l'idée que nous nous formons des unes & des autres.

Je suis donc la méthode de ceux qui veulent découvrir la vérité dans l'étude des secrets

de la nature, dans la recherche des faits, & dans les connoiſſances de ſpéculation pure. Je commence le traité de la ſcience de ſouffrir, par diſſiper les préjugés. J'en examine la ſource; j'en développe l'injuſtice & les mépriſes. J'entre dans le détail des mécomptes, & je fais voir de combien de maux on peut ſe guérir ſans autre reméde que le ſoin d'apprendre à ne les plus conſidérer comme des maux.

Je donne enſuite à ceux dont on auroit quelque raiſon de ſe plaindre, toute la réalité qu'ils peuvent avoir, & je propoſe les motifs qu'on a de les ſupporter. Ces motifs ſont tirés de la conſidération des foibleſſes de la nature, des liaiſons du ſang, & des engagemens de la ſociété. Les foibleſſes de la nature nous découvrent ce que nous pouvions être, ce que nous ſommes, ce que nous avons été, ce que nous ſerons un jour. Et ſur ces différentes vues, l'obligation de diſſimuler ce que nous ſouffrons, ſe varie. C'eſt tour à tour, la pitié, l'équité, la reconnoiſſance, l'intérêt & les prévoyances qui nous y déterminent.

Les liaiſons du ſang doivent nous inſpirer les affections les plus tendres pour ceux qu'elles nous uniſſent. Il n'eſt point de traitemens que le ſentiment d'une étroite proximité ne doive rendre ſupportables. Toutes les impatiences en ce genre ſont des reproches que des ames dénaturées ont à ſe faire. Leurs averſions ne ſont jamais ſans inhumanité, ſans injuſtice, ſans ingratitude. Les raiſons de leurs mécontentemens ſont ſouvent d'autant plus honteuſes, qu'elles ſont plus bizarres. Les parens ne ſouffrent communément des parens que parce qu'ils manquent à ce que leurs devoirs

voirs mutuels exigent d'eux, & quelques peines que leurs liaiſons puiſſent traîner après elles, elles ſont mêlées de tant d'avantages, qu'elles doivent toujours leur paroître douces.

La ſociété ſe forme par le lien des beſoins réciproques; & par la diverſité de ſes engagemens, elle nous donne des rélations néceſſaires avec toutes ſortes d'eſprits. Ces rélations s'établiſſent indépendanment du caractére des perſonnes, & nous mettent dans l'obligation de leur pardonner leurs défauts, parce que nous ne pouvons nous paſſer de leurs ſecours. L'amour de l'utilité commune veut que chacun contribue de tout ce qu'il peut à la procurer; qu'il ſe conforme aux loix, aux coutumes, aux uſages, à tout ce que l'ordre du gouvernement & l'adminiſtration des affaires publiques exige. L'équité veut qu'on ſe ſoumette à tout ce qui peut y faire ſentir le poids des aſſujettiſſemens, ou qu'on renonce aux avantages qu'on en retire. Je deſcens par tous les dégrés de la ſubordination, d'où naiſſent les dépendances immédiates & les rélations particuliéres. Ceux qui commandent, & ceux qui doivent obéir; ceux qui ſe font ſervir, & ceux qui ſervent; les grands & les petits; les riches & les pauvres; les maîtres & les diſciples; les paſteurs & les peuples; les ſupérieurs & les inférieurs, y trouveront les raiſons qu'ils ont de s'accommoder réciproquement à leurs foibleſſes; & là finit la premiére Partie.

Dans la ſeconde, j'entre avec les impatiens dans l'examen des partis, que la réſolution de ne rien ſouffrir pourroit leur inſpirer; & je découvre que toutes leurs reſſources ſont déraiſonnables, extrêmes, inutiles, dangereu-

ſes, funeſtes, criminelles. Je ſuis les inconſtans dans toutes leurs tentatives. Je ſuppute avec eux ce qui leur revient des mouvemens qu'ils ſe donnent, & je les fais convenir qu'il y a plus à perdre qu'à gagner dans le changement. On y trouve des obſtacles du côté des devoirs & des perſonnes, du côté du tems & des lieux. On en trouve dans l'injuſtice des hommes, dans leurs violences, dans leur malignité, dans leur infidélité, dans leur indifférence. On en trouve enfin dans ſes propres engagemens, dans ſes promeſſes, dans ſes attachemens, dans ſa fortune & dans ſes intérêts. Les projets s'évanouiſſent, ou le ſuccès eſt funeſte. Une ſituation changée n'en devient que plus dure ou plus déſagréable par l'effet même, ou par la peine dont l'inconſtance eſt quelquefois punie.

Je viens à ceux qui s'abandonnent aux plaintes, & je remarque en combien de ſortes d'imprudences & d'injuſtices l'impatience les précipite; à combien d'inconvéniens les plaintes les expoſent; combien de ſuites déſagréables, ou nuiſibles, elles trainent après elles. Je vois ceux qui croient y puiſer quelque ſoulagement, changer de petits maux en de plus grands, verſer de l'huile ſur le feu qui les conſume, s'interdire toute eſpérance d'adouciſſement dans leurs peines, & forcer ceux qui les font ſouffrir à leur donner dequoi ſe plaindre encore plus.

La mauvaiſe humeur, l'eſprit chagrin, la mélancolie, qui ſe nourrit de ſes déplaiſirs; la miſantropie, qui ſe réſoud à tout haïr, les dépits contre les hommes & contre Dieu; la triſteſſe obſtinée, qui ſe tourne contre elle-

même; l'orgueil, qui craint de se dégrader en se plaignant; la vanité, qui se repait de l'idée de son innocence, & qui méprise en secret ce qu'elle ménage au-dehors; l'amour-propre raffiné, qui s'en tient à ce qu'il souffre, de peur de s'attirer encore pis; les serremens de cœur, les ressentimens étouffés, les haines dissimulées, font autant de sortes de malheureux, qui ne le sont que par l'envie de ne l'être pas, ou par le désespoir de l'être. Je laisse à décider laquelle de ces dispositions vaut une patience, dont les solides motifs assurent la paix du cœur.

Je passe à la vengeance ouverte, & je la peins, comme elle est en effet, horrible dans toutes ses circonstances. Ce seul sujet présente tant d'idées différentes, qu'il a fallu le distribuer en plusieurs Leçons, qui sont comme une suite de tableaux. On y voit les diverses espéces d'injustices, que celui qui veut se venger, commet contre les hommes, contre Dieu, contre lui-même. A l'égard des hommes, il viole l'humanité, l'équité, les régles les plus inviolables des jugemens. Il prononce dans sa propre cause, sans suivre d'autre loi que celle de ses ressentimens, sans connoissance, sans autorité. C'est par-là qu'il péche contre Dieu, dont il usurpe le droit, dont il condamne les bontés & la conduite, dont il viole les loix par la nature des moyens dont il se sert, & dans le caractére des satisfactions qu'il se fait. On s'arrête aux vengeances de la langue, qu'on examine dans leurs principes; & cette réflexion conduit à reconnoître que les vengeances, qui semblent épargner la vie pour s'en prendre à l'honneur, ne différent point au fond de l'homicide. On compte en-

ſuite les tourmens, que la vengeance cauſe à l'homme dans le déſir, dans le projet, dans l'exécution, dans les ſuites; tourmens d'autant plus déraiſonnables, qu'ils ſont plus inutiles à la ſatisfaction de celui qui les éprouve. On lui montre qu'il achéve de flétrir ſon honneur, en croyant le réparer; & là ſont confondues toutes les vaines idées de gloire, dont le monde voudroit relever une action, qui n'a rien en ſoi-même que de bas & de honteux.

Ici le duel a trouvé ſa place. Je n'ai pu me diſpenſer d'en parler, & je me faiſois d'abord un ſcrupule d'en parler ſérieuſement. Il me paroiſſoit que ce brutal entêtement étoit une de ces illuſions folles, qu'il ne faut combattre que par les ironies & par le ridicule. Mais le faux honneur a fait une ſi forte impreſſion ſur pluſieurs de ceux qui le regardent comme le privilége de leur naiſſance, ou de la profeſſion des armes; quelques-uns en parlent avec tant de ſérieux, que pour les déſabuſer plus ſûrement, il m'a fallu mêler les raiſonnemens aux juſtes railleries. S'ils daignent jetter les yeux ſur mes réflexions, ils appercevront à la premiére vue, la prodigieuſe diſtance du véritable honneur à celui que leur imagination ſe repréſente. Ils reconnoitront qu'ils n'ont pourſuivi juſqu'à préſent qu'une ombre vaine, qui s'échappe des mains de ceux qui croient la ſaiſir. Ils reconnoitront enfin, que la folie du duel eſt égale dans toutes les ſuppoſitions; & ſoit que la religion les touche encore, ſoit qu'ils en mépriſent les promeſſes & les menaces, ils avoueront que leur vie vaut mieux que ce fantôme auquel ils ſe font un devoir de la ſacrifier.

A ces fauſſes reſſources de l'impatience,

j'oppoſe les vrais moyens de conſerver la paix. Le premier qui ſe préſente, & ce qui doit être le fondement de tous les autres, c'eſt l'amour de cette paix, qui nous fait déſirer de l'avoir avec ceux même qui ne l'aiment pas. Il faut que cet amour ſoit conduit par la prudence, qui l'éclaire ſur le diſcernement des perſonnes, & ſur le choix des maniéres dont il faut uſer, ſelon les différens caractéres.

Un principe d'équité, d'où toutes les loix ſont nées, veut que nous nous rendions des ſervices réciproques comme nos beſoins le font. Chacun de nous eſt obligé de travailler pour la ſociété, ſelon ſes forces & ſa ſituation. Ne vouloir que ſon bien particulier, ou ne chercher qu'à ſe ſatisfaire dans le bien qu'on fait; être ſans gratitude pour ceux qui procurent l'utilité commune, ou ſans zéle à la procurer; c'eſt donner de ſoi de juſtes ſujets de plaintes aux autres, & ſe mettre dans la néceſſité d'avoir beaucoup à ſe plaindre d'eux.

Mais il ne ſuffit pas encore d'être exact aux devoirs extérieurs de la juſtice. Les hommes veulent qu'on les aime, qu'on les eſtime, & ſont quelquefois moins ſenſibles aux ſervices réels, qu'aux ſimples démonſtrations. La dépravation du monde les a fait dégénérer en pures cérémonies : mais le peu de cordialité qui les accompagne, n'en diſpenſe point la probité. Pour ſe délivrer de ſes ſcrupules & diminuer ſes peines, il lui convient de rappeller les mœurs à leurs principes, & de rendre à la politeſſe les ſentimens dont elle eſt l'expreſſion. Que s'il eſt funeſte à notre repos d'en négliger les devoirs à l'égard de qui que ce ſoit, nous devons être d'ailleurs tou-

jours plus religieux à les rendre, que ſévéres à les exiger. Mille raiſons de juſtice & d'expérience nous obligent à penſer toujours moins favorablement de nous que des autres. Nous les offenſons, ſi nous leur demandons plus d'égards que les uſages n'en preſcrivent, ſi nous aimons les louanges outrées, & les flatteries ſerviles, ſi nous affectons de nous faire valoir, & de nous donner des préférences. Par-là nous bleſſons leur vanité, nous excitons leur jalouſie, nous les forçons à nous humilier par le défaut d'une modeſtie, que ſouvent ils n'ont pas eux-mêmes; mais dont ils ſentent la juſtice & la bienſéance.

Après l'attention ſur les maniéres, je preſcris les régles que nous devons obſerver dans nos diſcours. La ſociété ne s'entretient que par cette communication de nos penſées & de nos ſentimens. L'uſage de la parole eſt de manifeſter ce que nous avons dans l'eſprit & dans le cœur. Le menſonge eſt une perfidie qui rompt toutes les alliances; mais le perfide eſt connu tôt ou tard pour ce qu'il eſt, & s'expoſe à toute la haine qu'il mérite. La ſincérité, la droiture, la bonne foi, ſont pour nous d'un intérêt préférable à tous ceux qui nous les font violer.

Les grands diſcoureurs ne ſont guères moins odieux que les menteurs. On parle toujours trop quand on aime à beaucoup parler. Les indiſcrets, les médiſans, les railleurs & les critiques ſont des peſtes publiques; mais le contre-coup de ces vices retombe comme infailliblement ſur ceux qui ſe les permettent.

Nos jugemens étant comme les guides de nôtre conduite ordinaire à l'égard de ceux

avec qui nous avons des rélations, notre attention la plus continuelle doit être de prendre garde que ces jugemens ne ſoient injuſtes.

Delà nait une nouvelle néceſſité de travailler à ſe défaire de tout intérêt de prévention; de n'être ni trop précipité, ni trop préſomptueux, ni trop crédule; de ne point trop écouter les ſoupçons; de ſe défier des premiéres impreſſions, des conjectures, des rapports incertains; de remonter juſqu'à l'origine des bruits communs; de ſonder enfin les fondemens de toutes ſes connoiſſances, pour ne ſe déterminer que ſur les certitudes dont les faits humains ſont ſuſceptibles.

Malgré ces précautions, il y a dans la vie des momens de perplexités qui nous forcent d'implorer d'autres lumiéres que les nôtres. C'eſt l'écueil de la prudence. On verra qu'elle ne ſauroit être trop circonſpecte, & trop déſintéreſſée dans le choix de ceux qu'elle ſe propoſe de conſulter. Et j'ajoute, qu'à conſidérer les ſuites des avis les plus ſages, il n'eſt rien de plus important à notre tranquilité, que de ſe réſoudre à n'en donner jamais, ou de n'en donner dans les conjonctures les plus inévitables, qu'avec des réſerves infinies.

Combien de gens qui vivroient preſque ſans inquiétudes, s'ils pouvoient renoncer à celle de ſe mêler de ce qui ne leur convient pas, ou de ce qui ne les intéreſſe point! Je leur découvre les inconvéniens de leur imprudence, & j'y joins celle de pécher contre les bienſéances légitimes. L'exactitude à les obſerver leur épargnera des déſagrémens auſſi juſtes qu'infaillibles, quand on entreprend de s'en affranchir.

Ce n'eſt déja que trop à l'homme d'avoir

à répondre de lui-même. Je plains ceux qui ſont chargés de former les autres, ou de les réformer : mais je les avertis que le mal ne vient pas tant du devoir de la correction que des fautes qu'on y commet. Qu'ils cherchent moins à ſe contenter qu'à ſe rendre utiles à ceux qui ſont confiés à leurs ſoins; qu'ils s'appliquent à les bien connoître ; qu'ils jugent avec équité de leurs écarts; qu'ils ſachent diſtinguer les remédes qui conviennent, & les momens d'en uſer à propos ; qu'ils ne ſe rebutent point de la difficulté de l'entrepriſe ; & qu'ils ne l'abandonnent jamais, lors même que la plus longue expérience ſemble juſtifier leur déſeſpoir de réuſſir. Ils marchent entre deux écueils également dangereux, & verront ceux qu'ils ne corrigeront point, ou qu'ils corrigeront mal, devenir leurs plus terribles fléaux.

J'écoute les plaintes de ceux qui ſont ſoumis aux corrections; & quelques malheureux qu'ils ſe croient, je leur prédis que s'ils cherchent à ſecouer le joug, ils ne feront que l'aggraver. La fauſſe ſuffiſance qui leur perſuaderoit qu'ils n'ont pas beſoin d'être repris, ou l'indocilité qui leur feroit rejetter les répréhenſions, ne ſeroit déja d'elle-même que trop odieuſe. Mais quel malheur plus grand pour eux que celui d'être inutiles au monde, à charge pour eux-mêmes, incommodes aux autres par leur ſeul ineptitude, & par les vices qu'ils auroient conſervés!

Il ſemble que la difficulté de reprendre utilement devroit nous en ôter l'envie, quand aucun engagement ne nous en impoſe le devoir, ou quand du moins aucun titre ne nous

en

en donne le droit. Mais cette envie chez nous est comme inséparable de celle de ne rien souffrir. Nous voulons contraindre les hommes à n'avoir plus de vices, uniquement parce qu'ils nous nuisent. C'est une tentative folle, dont je désabuserai par des raisons solides, & sur-tout par celle de l'impossibilité. Le sage comprendra qu'il vaut mieux se faire quelque violence, pour s'accommoder aux plus incommodes, que de se tourmenter vainement à les accommoder à soi.

Quelques attentifs que nous puissions être à n'offenser personne, il s'en trouve toujours beaucoup que nous offensons réellement, ou qui se croient offensées de notre conduite même la plus réguliére. J'examine à quoi le devoir & l'intérêt nous engagent à l'égard des unes & des autres; & je conclus que comme aucun prétexte raisonnable ne nous dispense des satisfactions que nous devons, tout conspire à nous rendre indifférens, faciles, prévenans sur celles qui semblent nous être dûes.

Si tous ces moyens de conserver ou de recouvrer la paix étoient mutuellement observés par ceux qui sont obligés de vivre ensemble, il s'éleveroit entre eux peu de troubles; mais parce que notre fidélité ne nous répond jamais de celles des autres, je conseille à ceux qui sont dans la peine, de ne point trop s'en occuper. La résolution de supporter patienment leurs maux, les rendra plus légers par l'habitude qu'ils s'en feront. Il y a même certains défauts qui ne méritent pas qu'ils s'en inquiétent, ou parce qu'ils leur nuisent moins qu'à ceux qui les ont, ou parce qu'ils ne leur laissent aucune espérance de les voir réformer.

Au reſte, le grand ſecret de vivre plus tranquile, c'eſt de n'avoir rien à ſe reprocher. C'eſt la derniére conſidération que cette ſeconde Partie fait faire à ceux qui ſouffrent, en quelque maniére & pour quelque ſujet que ce ſoit. Qu'ils n'abandonnent jamais le bien; qu'ils ne ſuccombent point à la tentation de vaincre le mal par le mal; qu'ils édifient les méchans par leur douceur, par leur modération, par leur patience; qu'ils déſirent leur changement; qu'ils y contribuent de tout ce qui dépend d'eux: & quel que ſoit le fruit de leurs ménagemens, ils trouveront, dans leur propre fond, une ſource de conſolations pures, que toutes les amertumes répandues ſur leur vie ne pourront altérer.

Ceux que les penſées du ſalut rendent encore plus ſenſibles à leur perfection qu'à leur repos, trouveront les inſtructions de la troiſiéme Partie beaucoup plus intéreſſantes pour eux, que celles des deux premiéres. Ils y verront avec reconnoiſſance qu'il n'eſt aucun des maux dont la nature impatiente murmure, que la piété ne puiſſe faire ſervir à ſes uſages. Ils juſtifieront la ſageſſe de la Providence qui leur prépare des ſecours utiles ou néceſſaires en quelque ſorte dans toutes les imperfections des hommes. Je les reprens les unes après les autres pour les leur offrir ſous ces nouvelles vues. C'eſt comme une ſeconde Ecole où je les introduis: & cette eſpéce de renverſement d'objets, m'a fait renfermer dans la premiére Leçon l'idée générale que je leur en donne, afin qu'elle ſoit plus préſente à leurs eſprits, & qu'elle les faſſe entrer plus aiſément dans la ſuite des réflexions particuliéres.

Je termine enfin cet Ouvrage par les maximes abrégées qu'on peut recueillir de ses différentes parties, & je le fais en faveur de ceux qui, sans reprendre la peine d'une plus longue lecture, voudront puiser dans ce qu'ils auront déja lu, des régles de conduite, selon leurs différens besoins. J'y joins une Priére, pour les aider à demander l'esprit de la patience, & la grace de former leurs sentimens sur les maximes que je viens de leur remettre sous les yeux.

Je l'ai dit en cet endroit, & je ne puis m'empêcher de le répéter. Je sens que le succès de mon travail ne répond point à ce que je m'en étois promis au moment que j'en formai le projet. Je ne suis pas le premier qui se soit plaint de cette imposture de notre esprit. Il semble qu'il prenne plaisir à se surprendre lui-même en défaut : & pour parler plus sérieusement, rien n'est plus propre que cette défaillance, à nous convaincre de toute sa foiblesse. Nous n'exprimons jamais les choses aussi parfaitement que nous les avons comprises. *Les discours que je fais*, disoit saint Augustin, *m'ont presque toujours déplu. Je les voudrois meilleurs, tels que je les goute souvent dans mes pensées, avant de les produire au dehors par le son de mes paroles. Et quand ce que je dis est au-dessous de ce que je conçois, je ne puis que m'affliger de voir que ma langue ne suffit pas à mon cœur.* *De Catech. rudibus, c. 2.*

Avec ce déplaisir, un Auteur raisonnable ne se résoudroit point à publier ce qu'il compose, s'il ne pensoit qu'à se contenter. Mais il faut se souvenir que ce n'est pas pour soi qu'on écrit, & que l'utilité des autres doit toujours être le motif qui détermine sur la publication. Je ne sais même comment il ar-

rive que ce qu'on laiſſe échapper à ſa plume avec le plus de répugnance, n'en eſt ordinairement que plus favorablement reçu de ceux qui le liſent. Ce n'eſt pas que je me ſois négligé dans la compoſition. J'ai fait tout ce qui dépendoit de moi dans les momens où j'écrivois, pour y mettre autant de perfection qu'un Lecteur équitable en peut exiger. Je n'ai point permis à mon imagination de ſe décharger confuſément du ſujet dont elle étoit pleine, & je n'ai laiſſé venir les matiéres qu'autant qu'il m'a paru qu'elles naiſſoient les unes des autres. Que ſi quelquefois on trouve que dans l'expoſition je n'ai pas été ſi ſcrupuleux ſur l'arrangement des penſées, c'eſt que j'ai craint la ſéchereſſe d'un diſcours trop méthodique ; & j'ai tâché d'y ſubſtituer autant que j'ai pu, les agrémens de la variété. La lecture de chaque Leçon fera convenir qu'il n'y manque rien de ce que le Sommaire annonce, & j'ai cru que c'en étoit aſſez pour m'aquitter. J'ai placé par-tout des caractéres : ils étoient eſſentiels à celui de l'Ouvrage. Mais pour prévenir l'ennui de les voir reparoître en différens lieux, j'ai pris ſoin de ne les point faire trop reſſemblans. Si quelqu'un ſe reconnoit dans les peintures des vices, je le ſupplie de ne point prendre le change dans l'application pour les attribuer à d'autres. Qu'il ſe perſuade que c'eſt lui-même qu'on a voulu peindre, & qu'aux difformités d'un portrait qui pourra mortifier ſon amour-propre, il n'ait point d'autre penſée que celle de ſe réformer.



LES LEÇONS DE LA SAGESSE SUR LES DÉFAUTS DES HOMMES.

PREMIÉRE PARTIE.

PREMIÉRE LEÇON.

Ce ſont nos préjugés qui cauſent nos plus vives ſenſibilités ſur ce que nous ſouffrons de la part des hommes. Source de ces préjugés. Idée générale de la néceſſité de les approfondir & de l'utilité de ces premiéres conſidérations.



Ous les maux de cette vie ſont de ſi petits maux, que l'homme en ſouffriroit infiniment moins, s'il ſavoit les prendre pour ce qu'ils ſont; mais ſouvent il n'eſt malheureux que parce qu'il croit l'être, & preſque toujours qu'autant qu'il le croit. Il ſe fait des peines, qui n'ont de réalité que celle qu'il

leur donne : il ajoute aux chagrins qui lui viennent d'ailleurs. Sa ſenſibilité les meſure ſur elle-même, & ſa ſenſibilité dépend de ſes opinions, ou de ſes foibleſſes.

Ce ſont là les vraies ſources des larmes qui ne tariſſent point, des douleurs déſeſpérées, des afflictions ſans conſolation, des plaintes éternelles. Il n'eſt point de pertes médiocres pour l'avarice ; point de légéres humiliations pour la vanité ; point de travaux, qui ne ſoient accablans pour la pareſſe ; point d'incommodités, que la molleſſe ne trouve inſupportables ; point de tourmens modérés pour une délicateſſe qui s'eſt portée juſqu'à l'excès ; point de dangers, où la puſillanimité ne ſuccombe ; point de maladies qui ne deviennent mortelles avec une imagination frappée des terreurs de la mort. Il ne faut qu'un fil d'araignée pour achever d'étrangler ceux que la crainte ſuffoque. La peur en tue plus que la fiévre.

Que de déplaiſirs qui s'évanouiroient, ſi nous en réduiſions les ſujets à leur juſte valeur ! Les ſens nous ſéduiſent ; la mépriſe de la raiſon va juſqu'à nous plonger dans la triſteſſe la plus profonde à la vue de ce qui devroit nous mettre au comble de la joie. Il paroit donc que pour modérer nos impatiences, il n'y auroit qu'à nous dire d'en démaſquer les objets, de les placer dans leur vrai jour, & de les conſidérer nous-mêmes avec des yeux plus ſains.

Mais cette leçon générale a ſon application particuliére à ce que nous ſouffrons de ceux avec qui nous avons à vivre. Rarement on nous méne au delà de ces maux, qui ne ſe ſen-

tent que par l'eſprit, & qui ne ſont en effet que ce que l'eſprit les fait, ou ce qu'il en penſe. Ce ne ſont, dans le train commun de la vie, que des défauts ſuppoſés de conduite, ou de maniéres; que des diſcours peu meſurés, ou peu convenables; que des reproches, ou des conſeils à contretems; que des traitemens enfin qui nous ſemblent injuſtes, ou déraiſonnables; & toutes ces préſomptions ne ſe forment en nous que ſur une double fauſſeté de jugemens. Nous penſons de nous-mêmes trop favorablement, & trop déſavantageuſement du reſte des hommes.

Ecartons tous les préjugés qui groſſiſſent à nos yeux les torts qu'on nous fait, qui changent la nature des injures, qui nous font croire que nous ſommes outragés quand nous ne le ſommes point; il ne nous reſtera de tous nos reſſentimens qu'une forte conviction de nous être ſouvent plaints, tandis qu'on avoit à ſe plaindre de nous.

Les cauſes de ces faux jugemens ſont infinies dans un cœur dont la raiſon ne dirige point les mouvemens, ou dont la piété n'a point réformé les affections. Un déſintéreſſement parfait nous perſuaderoit qu'on ne nous offenſe jamais. Il n'eſt perſonne qui n'ait des reproches à ſe faire. Les ſujets en ſont plus ou moins graves; mais, à ſe rendre une exacte juſtice, le moins coupable trouveroit qu'il n'a plus de droit aux ménagemens des hommes; qu'il n'eſt point de mauvais traitemens dont il ne ſoit digne, & cette penſée devroit étouffer en nous juſqu'aux moindres murmures.

Mais nous nous aimons avec trop d'aveuglement pour reconnoître au vrai ce que nous

méritons, ou pour en convenir. Nous ne comptons qu'avec nous seuls, & nous disons en secret à tout ce qui nous approche : *Rens-moi ce que tu me dois.* Or, ce qu'on nous doit est apprécié sur l'estime que nous avons pour nous-mêmes, & sur les idées que nous nous en sommes formées. Voilà nos titres & le fondement de toutes nos prétentions. C'est delà que nous puisons le droit de tout exiger des hommes, & celui de leur faire des crimes des imperfections que la nature leur a laissées, ou des oppositions que nous nous sentons pour eux.

Tout ce qui fait sur nos sens des impressions désagréables, tout ce qui ne simpatise pas avec nos inclinations, tout ce qui nous est contraire, tout ce qui ne nous convient pas, tout ce qui nous déplait, fût-il d'ailleurs irrépréhensible, est coupable à nos yeux de quelque injustice.

Pour ne nous en point faire, il faudroit à notre gré nous aimer autant que nous nous aimons ; il faudroit nous estimer, nous approuver, nous louer, nous admirer en tout ; il faudroit n'être occupé que de nous, s'empresser à nous servir, prévenir nos désirs, négliger ses propres besoins pour les nôtres, abandonner ses intérêts, s'oublier soi-même, & se livrer sans réserve à nos vues, à nos usages, à nos caprices. Nous aurions peine à nous répondre sur le *pourquoi* ; mais il est certain que c'est à tout ce dévouement que nous prétendons.

Ainsi, déja trop pleins de ce que nous sommes, si quelque mérite vient mettre le comble à la complaisance que nous avons si gratuitement en nous-mêmes, notre vanité ne

met plus de bornes aux égards qu'elle ſe croit dûs. Pour une ſeule qualité capable de faire ouvrir les yeux ſur nous, pour un ſeul talent qui nous diſtingue, on ne nous conſidére jamais autant qu'on le doit, jamais on ne nous reſpecte aſſez, jamais on ne porte aſſez loin les attentions & les déférences. Nous voulons que les plus indifférens ſoient touchés de quelques perfections qui leur ſont inutiles, ou que peut-être ils n'apperçoivent point.

Ici nous nous montrons doublément injuſtes. Nous ne pouvons ſouffrir qu'on rende les mêmes hommages à ceux qui nous reſſemblent, ou qui valent mieux que nous. On eſt contre nous, dès qu'on n'eſt pas tout à nous. Tout partage nous choque. Nous conſidérons la réputation, les éloges, les diſtinctions & les préférences comme des biens qui nous appartiennent en propre. Il ſemble qu'on nous dérobe toute la conſidération qu'on porte ailleurs, ou que les dons que nous n'avons pas reçus, n'en méritent aucune. Nous ne pardonnons point à ceux qu'on nous égale, ou qu'on met au-deſſus de nous. Tout ce qu'ils diſent, tout ce qu'ils font, tout ce qui vient de leur part, nous bleſſe, parce que nous ſommes bleſſés de leur mérite.

Au défaut des qualités réelles, nous nous en faiſons d'imaginaires, & le mérite de cette ſorte eſt, ſans comparaiſon, le plus commun dans le monde. Les vertus y ſont rares, & perſonne pourtant ne renonce aux priviléges dont elles ſeules auroient droit de jouir. On ſe traveſtit en mille maniéres pour s'en impoſer ſur ce qu'on eſt, & ſur ce qu'on veut paroître. On ſe revêt de chiméres. On ſe re-

léve par des prérogatives aussi vaines, qu'elles sont étrangéres à ceux qui s'en prévalent. Il est inconcevable combien de fausses idées on se fait sur ce qu'on appelle la naissance, la fortune, les dignités, les charges, les supériorités, les rangs; de combien de vanités ceux qui possédent ces frivoles avantages, ceux qui les ont possédés, ceux qui leur appartiennent, & jusqu'à ceux qui les approchent, s'entêtent; combien de sortes de tributs ils exigent de ceux qui ne leur doivent que des sentimens d'humanité.

L'éducation n'est quelquefois pas moins contagieuse. On est né de parens qui n'ont point de part aux distinctions du monde; ils ne sont ni nobles, ni riches, ni puissans; mais ils ont la folie de prendre des modéles dans des conditions au-dessus d'eux: leurs enfans apprennent, de leur exemple & de leurs discours, à se croire ce qu'ils ne sont pas; leurs sentimens & leurs maniéres de penser s'accordent avec ce qu'ils croient être; ils vivent, ils agissent sur ce ton-là. Mille défauts naturels, que les parens ou les maîtres ont négligé de corriger; mille fausses maximes, dont ils ont rempli l'esprit des jeunes gens, les rendent insociables, & leur persuadent que tout le monde l'est. Souvent il ne leur manque rien pour être aussi pleins de caprices & de fantaisies que les grands les plus enyvrés de leur grandeur. On diroit que tous les autres hommes sont nés leurs esclaves ou leurs tributaires.

Les mauvaises habitudes surviennent, & forment des travers presque irrémédiables. C'est l'arbre qui se courbe en croissant, &

qui ne peut plus se redresser. Les hommes s'éloignent les uns des autres, en suivant des panchans contraires, & sont comme incapables de se rapprocher. S'ils veulent vivre ensemble, il faut qu'ils se contraignent, ou qu'ils s'incommodent.

Quelle force encore la différence des opinions sur les objets de la piété ne donne-t'elle pas aux préventions ? Nous excusons tout dans ceux qui pensent comme nous, & nous condamnons tout dans le parti contraire. Rien ne doit tant unir les hommes que la Religion prise dans ses vrais principes ; & par mille capricieuses illusions, rien ne les divise tant. De tout tems ce fut l'origine des aversions les plus déclarées, des inimitiés les plus implacables, des guerres les plus cruelles. La moindre diversité de conduite suffit pour donner de l'éloignement, pour altérer la paix des sociétés, & pour en rendre les membres inconciliables.

La conformité même des sentimens & des spéculations ne ferme pas la porte à toute division. Rien ne contribue plus à nous prévenir en notre faveur, & contre nos freres, qu'un dehors régulier & des mœurs austéres. Tout ce qui ressemble à la vertu, sans être la vertu même, ne sert qu'à nous rendre plus attentifs & plus sensibles, plus impatiens & plus inexorables. Le caractére sur-tout d'un faux dévot, est de remarquer toutes les fautes, & de n'en pardonner aucune.

On supporteroit, dit-on, les foiblesses : c'est la malice qui révolte. Mais cette disposition ne se trouve souvent que du côté de ceux qui la supposent dans les autres. La vivacité,

la précipitation, la colére, l'animoſité, le reſſentiment, le mauvais eſprit, le cœur corrompu, nous fait juger ſans ménagement tous ceux qui nous offenſent, ou qui paroiſſent nous offenſer. Nous portons toujours dans notre propre fond dequoi les ſuppoſer coupables & les condamner ſans les entendre. Il n'eſt point d'excuſe pour eux, point de juſtifications qui s'offrent d'elles-mêmes ou qui nous trouvent diſpoſés à les recevoir.

Quel moyen de ſe perſuader qu'on nous traite mal & qu'on nous aime! C'eſt l'écueil de la patience. Une ſenſibilité qui ne raiſonne point, ne nous laiſſe voir que de l'indifférence, que des froideurs, que de la haine dans l'affection la plus ſincére, dans le zéle le plus empreſſé, dans la tendreſſe même. Nous haïſſons par ingratitude ceux, à qui la reconnoiſſance ſeule devroit aſſurer tout notre amour.

Avec ſi peu d'équité naturelle, avec une ſi prodigieuſe facilité de nous ſéduire, tout doit nous devenir étrangement ſuſpect dans nos plaintes. Ce qui nous inquiéte, n'eſt ordinairement rien moins que ce que nous croyons. Souvent c'eſt tout le contraire, & très-ſouvent c'eſt moins que rien. Nous accuſons tout où nous ſommes ſeuls coupables.

Apprenons donc premiérement à nous rendre juſtice; entrons dans le détail des préjugés dont nous ſommes capables; ne craignons point de nous en avouer les cauſes; reconnoiſſons-en toute l'injuſtice; & convainquons-nous bien de l'intérêt que nous avons d'en découvrir les illuſions; cherchons-en les remédes. C'eſt de notre repos qu'il s'agit, &

notre repos, ne dépend quelquefois que de juger sainement de ce qui le trouble. C'est le sort de ceux qui tombent en défaillance à la vue d'un fantôme qu'ils croient appercevoir. Tout leur mal vient de leur erreur. Ils se tranquilisent, quand la raison peut gagner sur eux d'aller considérer de plus près ce qui causoit leurs émotions.

II. LEÇON.

L'antipatie nous fait juger mal des actions par les personnes. Tout nous déplait dans ceux qui nous déplaisent. L'excuse de l'impatience en fait alors le crime. On n'est malheureux, que parce qu'on n'aime point ce qu'on doit aimer.

La nature nous a liés par tant de nœuds, & par des nœuds si touchans, qu'elle n'a point laissé de prétexte à notre indifférence. Le précepte de l'amour auroit dû nous être inutile; & le comble de notre injustice, c'est de ne nous pas aimer après le précepte même. Des hommes sans affection, sans tendresse, sans bonté, sans douceur les uns pour les autres, ne méritent plus le nom d'hommes. Plus on réfléchit sur leurs mésintelligences & sur leurs inimitiés, moins on conçoit comment ils en sont venus jusqu'à démentir ainsi tous les sentimens de l'humanité. Jamais ils n'eurent de raisons légitimes de se haïr. Quel désordre & quelle surprise, de les voir se haïr sans raison!

D'où viennent ces averſions, dont on ne peut ſe rendre compte à ſoi-même? On hait, parce qu'on hait, & comme s'il étoit naturel de haïr. Chacun de nous a ſes antipaties. Rien de ſi commun que d'en prendre des impreſſions plus ou moins ſenſibles. Il n'eſt preſque perſonne qui ne nous affecte d'une certaine maniére au premier coup d'œil. Ce ſont des attraits ou des répugnances que cette ſimple vue nous donne. On eſt déja comme tout près d'aimer, ou de haïr ce qu'on n'a pas encore eu le tems de connoître; & ce ſentiment confus décide ſouvent de ce que nous allons être à l'égard de ces ſortes de perſonnes, ſi les ſituations ou les conjonctures nous engagent à quelque commerce avec elles. Les ſens nous entrainent, où la raiſon ſeule doit nous guider.

Qu'avons-nous contre un homme, dont l'extérieur ne nous revient pas? Sa figure eſt-elle un crime? change-t'elle la nature de ce qu'il fait ou de ce qu'il dit? le dépouille-t'elle du droit qu'il a comme tous les autres hommes à nos égards, à nos attentions, à nos complaiſances, à nos bons offices? Oui, tel eſt le funeſte effet des antipaties déclarées. On s'y livre ſans raiſonner; & c'eſt une des premiéres cauſes de l'impatience & des déſagrémens de la vie. Tout déplait dans ce qu'on n'aime point. L'oppoſition qu'on a pour le caractére, change l'idée qu'on devoit avoir des perſonnes. On ſe trompe ſur les bonnes & ſur les mauvaiſes qualités, dont on ne juge que par impreſſion.

Dans ce préjugé, vous diſputez des gouts. Vous mépriſez quelquefois ce que tout le monde eſtime. Votre imagination prête aux

hommes un ridicule qu'ils n'ont pas. Vous les appréciez à vos dédains, vous leur donnez des noms qui les dégradent. Le ſavant, ſi ſon premier abord vous a prévenu, c'eſt pour vous un *Pedant*; le Magiſtrat, un *Robin*; le Noble, un *Gentillâtre*; la femme réguliére, une *Bigote*; le Prêtre, un *Cagot*; la Religieuſe, une *Beguine*. Vous regardez avec une froide indifférence leurs qualités & leurs actions les plus louables. Jamais vous ne leur donnez tout leur prix. Ce qu'on fait pour vous-même, n'eſt jamais bien fait. Vous êtes ingrat, ſans ſcrupule. Vous trouvez mauvais qu'on attende de vous quelque reconnoiſſance, & il ſemble que les plus grands ſervices ne ſoient que trop payés par vos mépris.

Eſt-ce ſur les autres, eſt-ce ſur vous que cette mauvaiſe humeur retombe? Faut-il vous rappeller combien d'amertumes elle répand ſur tout le cours de votre vie; de combien d'avantages, ou d'agrémens elle vous prive; quel ſurcroit elle ajoute à vos peines réelles? C'eſt elle qui vous bannit de certaines ſociétés, où tout eſt content & propre à contenter, excepté vous. La préſence d'une perſonne qui vous a bleſſé les yeux, empoiſonne toutes les douceurs que vous pourriez y gouter. Vous déſertez des maiſons & des compagnies, où les entretiens vous édifieroient, où l'exemple vous animeroit au bien. Vous perdez le fruit des inſtructions d'un maître, pour qui vous avez du dégout; & vous ſentez doublement le poids d'un travail, qu'il vous empêche d'aimer.

D'un autre côté peut-être, vous voilà réduit à vous conſumer d'ennui dans un enga-

gement irrévocable. Vous en haïssez les obligations les plus douces; vous trainez en gémissant un joug qui vous deviendroit léger si vous le portiez avec quelqu'un qui vous plût davantage. Vous détestez un emploi qui feroit vos délices, s'il ne vous lioit pas avec un collégue qui ne simpatise point avec vous. Les soins dont vous êtes chargé, ne vous sont pénibles que par votre répugnance pour ceux qui doivent en être les objets. Vous renoncez vous-même à des secours nécessaires, parce qu'il faudroit les recevoir d'une main désagréable.

A votre gout donc, c'est le vase qui fait le prix de la liqueur. Vous ne considérez point les devoirs qu'on vous rend; ce sont les gens & les maniéres. Ce qui ne vous frapperoit point dans un autre, vous choque dans la personne que vous n'aimez pas. Les moindres défauts vous paroissent énormes. Malheureux peut-être par ce qui fait le bonheur du monde, c'est souvent par une bonne qualité qu'on vous déplait. C'est peut-être par la vertu même, ou par l'attachement qu'on a pour vous. Plus on fait paroître de zéle, d'empressement, d'assiduités & d'attentions, plus on vous indispose. Vous vous plaignez enfin, parce que vous êtes trop content, ou parce que vous avez trop de sujets de l'être.

Effets bizarres du caprice humain! Que faudroit-il pour étouffer tous vos murmures, & pour épuiser le fond de vos déplaisirs? Le dirai-je? & qui pourra le croire? Il faudroit peut-être offrir une plus ample matiére à vos réflexions chagrines, vous aimer moins, vous servir plus mal. Il n'y auroit qu'à changer pour

vous

vous de sentimens & de conduite; qu'à n'avoir plus les mêmes attentions & les mêmes empressemens. Il n'y auroit qu'à ne plus aller au-devant de ce que vous pouvez souhaiter, qu'à ne point prévenir vos ordres sur vos besoins, qu'à vous abandonner aux accès de votre infirmité.

Que fait-on ce qu'on veut, quand la raison n'est pas la régle de ce qu'on fait? Vous vous plaignez de n'avoir point à vous plaindre. Au fond, c'est là ce qui vous fâche. Avec quelque sentiment de justice & de bienséance, vous n'osez reprocher à ceux que vous n'aimez point, le bien qu'ils vous font. Leur exactitude à se rendre à tout ce qu'ils vous doivent, gêne votre panchant. Que ne savent-ils vous offenser pour vous plaire! Que ne manquent-ils à leur devoir, pour vous délivrer de la contrainte où leur ponctualité vous retient! Que n'échauffent-ils en un mot votre bile, pour vous donner occasion de décharger votre cœur! L'étrange remède! Ne voyez-vous pas que c'est à vous-même de vous changer?

On vous invite à vous expliquer sur le secret de certains mécontentemens que vous ne laissez qu'entrevoir; on vous demande par où certaines gens ont pu mériter votre disgrace; on vous représente leurs bons endroits, & la justice que d'autres leur rendent; on vous presse enfin de dire ce que vous avez contre eux; & vous répondez froidement : *Je ne sais; mais je ne les aime point.* Vous l'avez dit; c'est là précisément ce qui vous empêche d'être plus que contens d'eux.

Mais que ne songez-vous d'abord qu'il ne vous est pas permis de ne point aimer qui que

ce ſoit qui puiſſe vous déplaire? C'eſt la premiére injuſtice que vous faites à ceux qui ſont en butte à vos antipaties. Ils ont dequoi ſe plaindre de vous ; &, quand on eſt dans ſon tort, on doit ſe défier de tous ſes jugemens. Jamais on ne fut moins en état d'être juge en ſa propre cauſe, que quand on eſt dans des diſpoſitions injuſtes pour celui qu'on regarde comme ſon adverſaire. Il n'eſt pas de votre gout; c'eſt tout ſon crime. Mais nos gouts ſont-ils la régle de nos devoirs? C'eſt par la raiſon que les hommes ſont unis, ou qu'ils doivent l'être. Ils ſont obligés de s'aimer pour une vie plus excellente, & pour des qualités au-deſſus de celles qui s'apperçoivent par les yeux de la chair.

Si nous ne conſultions que nos inclinations déréglées & nos intérêts préſens, la charité ne trouveroit point de place chez nous. Nous ne ſerions capables que de quelques amitiés ſenſibles, ou fondées ſur des vues d'amour propre, & dès-là même toujours injuſtes. Concevons donc bien que l'amour du prochain n'eſt point un amour de gout & de choix; mais un amour de devoir que la nature & la loi commandent; amour qui n'a pour attrait ni le rapport des humeurs, ni les agrémens qu'on y peut trouver. Le plaiſir que les perſonnes nous font, n'en eſt point le motif; le déplaiſir que nous en recevons, n'en eſt point la diſpenſe. La patience à les ſupporter doit être ſans condition & ſans bornes, comme l'amour même. L'une & l'autre diſpoſition doit être dans notre cœur une diſpoſition ferme, qu'aucun mouvement de paſſion n'ébranle, qu'aucun intérêt n'affoibliſſe ; qui ſoit à l'é-

preuve des antipaties & des senſibilités, des averſions naturelles, des reſſentimens, des gouts, des préférences, de tous les caprices de l'amour-propre & de toutes les vues de déſavantage & d'utilité perſonnelle. Il faut aimer les hommes dans toutes ſortes de circonſtances, en tout tems, ſous toutes ſortes de rapports, excepté celui du vice. Il n'eſt permis de haïr en eux que le péché. Tolérer & haïr, ce ſeroit moins une vertu qu'un vice diſſimulé.

Toutes ces maximes ſont des ſuites du précepte de l'amour. Son étendue ſe déduit de ſa fin. Dieu veut qu'il ſe forme entre nous une parfaite unanimité d'affections; il veut que nous ſoyons dès à préſent unis par le lien de la paix, parce qu'il nous deſtine à jouir d'une félicité commune. Notre malheur, ou notre déréglement, la ſource de nos infidélités & de nos peines, c'eſt de ne pas conſulter les raiſons de ce qu'il nous défend, ou de ce qu'il nous preſcrit. Les panchans qu'il nous a donnés, pour commencer en cette vie notre union future, ces panchans ſe déréglent & nous diviſent : nous oublions que nos ſentimens & notre conduite doivent être dirigés par des vues indépendantes de nos attraits & de nos répugnances. Nous nous laiſſons aller à l'illuluſion des ſimpaties; nous nous abandonnons à des averſions qui n'ont pour principe que les impreſſions des ſens. Mais pour nous accoutumer à regarder du même œil ce qui les flatte & ce qui les bleſſe, ne perdons point de vue l'objet qui doit nous réunir éternellement : alors nous ſentirons l'injuſtice & le danger de tout éloignement que nous prenons les uns pour les autres. La raiſon fera

taire les caprices; nous réformerons nos goûts; nos humeurs céderont à des devoirs d'où notre plus grand intérêt dépend. Nous ne prendrons plus pour régle que cet amour gravé dans l'humanité pour servir à l'exécution du dessein de la bonté de Dieu pour nous. Nous n'aurons besoin que d'être attentifs à ses mouvemens & de les suivre.

Ne venez donc plus nous parler de ces soulevemens que vous éprouvez à la vue de certaines personnes que vous n'aimez point, & qui pourtant ne vous ont jamais fait de mal; de ces aversions sans raison, qui vous font fuir la rencontre de ce qui ne mérite que de l'estime & du respect. Ne nous exagérez plus le malheur de passer vos jours avec des caractéres qui ne sont pas faits pour le vôtre. Vous croyez nous conter vos chagrins, & vous ne nous contez que vos injustices. Où l'amour est si juste & si nécessaire, tout ce qui ressent la haine est inexcusable, tout ce qui ressemble à la haine, doit au moins être suspect. L'éloignement, les froideurs, les saisissemens, les impressions de trouble & de tristesse, peuvent n'être que des effets de la contrariété de l'humeur. Le fond de la charité peut-être n'en est point détruit; mais qui sait s'il n'en souffre point? Les moindres sentimens qui peuvent l'affoiblir, doivent nous allarmer. Ce sont comme des dispositions qui tendent à la mort. Il faut donc courir au reméde, aller au-devant du mal, sonder souvent son cœur & ses situations, se reprocher jusqu'aux moindres apparences de sentimens injustes.

En est-il un plus marqué de haïr les ac-

tions, à cause des personnes? & n'est-ce pas l'effet de l'antipatie le plus ordinaire? n'est-ce pas la source de presque tout ce qu'elle souffre? Il y auroit moins de mal à haïr les personnes à cause des actions; mais c'en seroit toujours un. Quelque légére que la haine soit, on ne hait jamais innocenment ce qu'on est obligé de toujours aimer.

Vous prétendez ne point haïr ceux de qui vous ne souffrez que par une simple opposition de caractére. Accordez-vous avec vous-même. Vous avouez que vous ne les aimez point. Quel milieu mettez-vous entre ces deux extrêmités? Si vous haïssiez en effet, que sentiriez-vous de plus? N'avez-vous pas du moins dequoi craindre, que votre aversion ne soit une véritable inimitié? La charité ne connoit point d'ennemis. Elle tient contre les injures les plus cruelles, contre les mauvais traitemens les plus violens & les plus longs, contre les inimitiés les plus injustes & les plus implacables : comment céderoit-elle aux répugnances, aux dégouts, aux dédains, aux fausses délicatesses de la nature, à tous les caprices humains?

Ne cherchez plus du moins dans ces injustes dispositions l'excuse de votre impatience & la justification de vos plaintes. Revenez sur-tout aux pensées que l'amour de votre repos doit vous inspirer. L'antipatie vous ensorcelle, & vous fait voir comme insupportable ce qui ne l'est point. Un autre seroit content à votre place, & vous le seriez vous-même de tout autre qui feroit ce que vous voyez faire à ceux pour qui vous avez des aversions sans fondement. En mille occasions

vous ne souffrez d'eux que parce que vous ne les aimez point. Aimez-les, & vous n'en souffrirez plus. C'est une peine de moins que vous aurez dans la vie. Mais tandis que vous ne les aimerez pas avec tant de raisons de les aimer, condamnez vos plaintes; n'accusez que vous-même des maux que votre imagination vous cause; ne permettez plus à vos soupirs d'éclater; étouffez vos murmures; ne fatiguez point le monde par vos cris. On perd le droit de se plaindre, quand on est soi-même auteur de son malheur.

III. LEÇON.

L'amour-propre s'établit comme le centre du monde. Il veut que tout le contente, & que tout soit content de lui. L'excès de son injustice fait celui de ses tourmens.

D'Où vient qu'on aime si peu les autres, ou qu'on les hait gratuitement ? C'est qu'il est plus qu'ordinaire de se trop aimer soi-même. Il est vrai que ce panchant nait en nous du premier sentiment de notre être. Nous ne nous connoissons pas encore, & déja nous nous aimons. Nous cherchons, comme par instinct, ce qui nous cause du plaisir; nous fuyons ce qui nous cause de la peine; & nos connoissances développées ne font que donner un plus vif essor à ce même amour. Nous ne réfléchissons; nous délibérons; nous n'agissons que dans la vue de nous procurer quelques biens, & d'éviter quelques

maux. C'est ainsi que nous sommes faits. Nous nous aimons, & nous ne saurions ne nous pas aimer.

Ce qu'on nomme l'amour-propre, n'est donc pas en soi-même un vice. C'est un panchant naturel, nécessaire, & dès là même légitime. Mais ce panchant a sa mesure & ses régles; & quand on n'est pas attentif à s'y renfermer, il devient injuste en mille maniéres, & ne peut manquer d'être souvent la victime de ses propres injustices.

Nous nous aimons; nous cherchons notre bien-être; nous voulons être heureux. Voilà ce que la sagesse du Créateur a mis dans le fond de notre nature. Du reste, notre bien-être pour cette vie se réduit à des besoins très-bornés, qui doivent fixer nos désirs. Les biens présens ne sont pas l'objet de notre félicité souveraine. Nous ne devons en user que pour la nécessité du passage. Les aimer pour eux-mêmes; ne point mettre de limite au plaisir qui nous les fait rechercher, c'est sortir de l'ordre des desseins de Dieu sur nous; c'est un excès qui ne peut que nous nuire à nous-même.

Mais il nuit de plus à d'autres; il leur fait des torts; il leur cause des désagrémens dont le contre-coup retombe infailliblement sur nous-même. Nous ne sommes pas les seuls maîtres du monde. Nous avons à le partager avec des égaux, dont les droits ne doivent point souffrir de nos usurpations. Il ne nous est pas permis de chercher tellement notre bien, qu'il soit notre unique soin. Nous tenons à la société par des liens nécessaires. Des besoins mutuels forcent les hommes à s'unir,

& cette union les engage à des devoirs réciproques. Il faut que les uns ſoient & faſſent pour les autres tout ce qu'ils voudroient qu'ils fuſſent & qu'ils fiſſent pour eux. Ils ſe doivent, & des ſecours, & des affections. Car c'eſt par attrait, autant que par néceſſité, qu'ils ſe recherchent. Ils ſont faits les uns pour les autres. Ils le ſentent, & la ſuite naturelle d'une liaiſon formée par des nœuds ſi forts & ſi touchans, devroit être ce qu'on nomme, *l'amour du prochain*, qui nous le fait conſidérer & traiter comme un autre nous-même.

Cependant, comme l'amour-propre prévient en nous les réflexions, il arrive, je ne ſais comment, qu'on n'y réfléchit point, ou qu'on y réfléchit peu, lors même que l'âge en a rendu capable. On continue de s'aimer à l'aveugle, & ſans égard aux engagemens qui nous obligent à partager cet amour. Ce qui devroit donc être le premier effet du panchant, eſt communément le dernier effort de la vertu. Qu'il eſt difficile, & qu'il eſt rare de s'élever & de ſe ſoutenir dans cette diſpoſition d'équité, qui veut que nous tenions les poids égaux entre nous & ceux avec qui nous ſommes liés! C'eſt toujours de notre côté que la balance panche. Notre prochain n'eſt plus notre égal. L'amour-propre veut abſolument ſe l'aſſujettir. Cet amour nous perſuade, ou nous accoutume à penſer que les autres nous doivent tout, & que nous ne leur devons rien; qu'ils ne ſont rien pour nous, & que nous ſommes tout pour eux.

Nous nous établiſſons comme le centre de tout ce qui nous environne; nous nous renfermons en nous-même, & nous nous bornons

nons à notre utilité particuliére. Les biens & les maux ne le ſont qu'autant qu'ils nous touchent. Un ſeul amour devient le principe & la fin de nos joies, de nos déplaiſirs, de nos craintes, de nos eſpérances, de toutes nos ſenſibilités. Si quelqu'un ne nous ſert pas, il nous eſt étranger, & nous devient indifférent. Qu'une choſe nous nuiſe, qu'elle nous déplaiſe, qu'elle nous ſoit contraire, qu'elle nous gêne, qu'elle puiſſe enfin troubler notre repos, elle ſera juſte d'ailleurs, elle pourra paroître néceſſaire aux yeux des autres, & nous n'y verrons rien que d'inſupportable. Eſt-il étonnant que nous croyions être ſi bien fondés à nous plaindre, & que nous ayons en effet tant d'occaſions de ſouffrir?

Réfléchiſſez ſur celles que vous pourriez vous épargner, ſi vous aviez de vous-même des penſées plus équitables. Vous ſouffrez du bien qui vous eſt fait, & de celui que vous faites. Ici, c'eſt votre vanité; là, c'eſt l'intempérie de votre gout qui cauſe votre tourment. A force de vous aimer, vous vous êtes rendu ſi délicat, que ce qu'il y a de plus excellent & de plus parfait n'approche point de ce qu'il faudroit qu'il fût pour égaler vos idées & vos déſirs. Ce qui contente les plus difficiles, ne vous contente point. Rien n'eſt aſſez bon, rien n'eſt aſſez bien fait pour vous. Quel eſt l'eſclave qui pût réuſſir à vous ſervir à votre gré? Quel eſt l'ouvrier & le marchand qui n'eſſuie pas vos rebuts & vos mécontentemens plus qu'affectés? Vous employez tout le monde, & vous n'êtes ſatisfait de qui que ce ſoit. Vous fatiguez, vous épuiſez les plus forts, & vous ne les plaignez point. Vous voudriez

vous racheter au prix de toutes les vies qui s'empressent à conserver la vôtre. Quelqu'un réussit-il par tous ses rafinemens à flatter assez votre sensualité? En vient-on par toutes ses attentions jusqu'à ne rien laisser à désirer à votre mollesse? N'est-ce point vous qui vous trouvez incommodé du pli d'une feuille de rose, quand vous vous couchez dessus? Avec quelles précautions faut-il vous approcher? Avec quel soin faut-il éloigner de devant vos yeux ce qui les blesse, ménager vos petitesses ridicules, & vos extravagantes aversions?

Quels égards avez-vous vous-même pour ceux à qui vous en devriez du moins quelques restes? Vous ne voulez vous gêner ni chez vous, ni chez les autres. Vous ignorez les bienséances, ou vous croyez qu'elles ne sont pas faites pour vous. Vous ne songez qu'à ce qui vous convient; & ce qui vous convient par-tout, ce sont les places les plus commodes, & les mêts les plus délicats. Vous ne savez pas vous contraindre, & vous ne vous contraignez point en effet. Vous n'épargnez à personne les désagrémens que la nature ou la mauvaise affectation vous ont donnés. Qui qu'on soit, il faut essuyer vos humeurs, & peut-être vos dégoutantes mal-propretés. Vous ne parlez que de vos indispositions; vous ne connoissez de maux que les vôtres. Dans la santé, vous êtes le fléau de votre maison; dans la maladie, vous en faites le désespoir. Devez-vous être surpris de n'appercevoir autour de vous que des froideurs & des mécontentemens? Vous haïssez ceux qui devroient peut-être vous haïr encore cent fois plus qu'ils ne font.

Etes-vous, au contraire, d'un caractére à

faire quelque bien dans la ſociété ? Vous y trouvez-vous engagé par état ? Que ne vous en coute-t'il pas pour vous rendre à des offices qui ne flattent pas aſſez votre panchant à rechercher en tout votre ſatisfaction propre ? La charité ne diſtingue point les perſonnes, quand les obligations ou les néceſſités ſont égales. Elle ne croit pas ſes ſervices perdus, quand ils ſont peu remarqués. Sont-ils déſagréables ? Sont-ils reçus avec une indifférence qui ſe les croit dûs ? On ſonge qu'il vaut mieux s'expoſer à faire des ingrats, que de manquer à ſecourir des miſérables. Le défaut de reconnoiſſance & les mauvais traitemens ne doivent point en effet rebuter un bon cœur. Il fait par-tout tout le bien qu'il trouve à faire, ſans ſe mettre en peine du retour dont il ſera payé. Quand il s'agit de ſervir les hommes, leurs ſentimens ne doivent entrer pour rien dans nos motifs. Ce ſont les beſoins qui nous déterminent. Dieu, qui nous en impoſe le devoir, en ſera la recompenſe. On donne toujours avec joie, quand on donne avec déſintéreſſement.

Mais l'amour-propre ne peut ſe renoncer : il veut avoir quelque intérêt à tout ce qu'il fait, & cet intérêt eſt ſouvent une ſémence de dépits. On conſentiroit à ſe prêter aux néceſſités des malheureux ; mais on voudroit qu'ils en fuſſent dignes, c'eſt-à-dire, qu'ils euſſent au moins de la reconnoiſſance, qu'ils paruſſent plus touchés de ce que la ſeule vanité fait entreprendre pour eux. On s'offenſe de leurs défauts ; on regarde le bien qu'on leur fait, comme un bienfait mal placé. On ſe décourage ; on ſe rebute ; on craint de trouver la même indignité par-tout. On abandonne ſes devoirs,

parce qu'on ne s'y ſatisfait plus. On rend Dieu comme reſponſable des imperfections de ſes créatures, comme s'il n'étoit pas capable de dédommager d'une vaine recompenſe, qu'on ne reçoit pas d'elles.

Sondons plus à fond toute la dépravation d'une diſpoſition ſi ſéduiſante, & pourtant ſi funeſte. En général la manie de votre amour-propre eſt que tout ſoit content de vous; que tout vous applaudiſſe; qu'on ne s'aviſe point de murmurer de vos empreſſemens déplacés; qu'on ne cenſure votre conduite en quoi que ce ſoit; que tout ce que vous faites, ſoit trouvé bien fait, préciſément parce que vous le faites; que vous vous mêliez de tout ce qui ne vous convient pas, & qu'on vous laiſſe faire. Vous croyez au fond de votre ame qu'on doit vous ſavoir gré de mettre par-tout le déſordre. Que de mortifications ces prétentions bizarres ne trainent-elles pas après elles? Combien de déplaiſirs inévitables que l'impoliteſſe, l'indifférence, le défaut de complaiſance, ou les ſeules inattentions vous cauſent, & qu'il y auroit ſouvent de l'injuſtice à ne vous pas cauſer!

Vous voulez qu'on aime ce que vous aimez; qu'on adopte aveuglément vos gouts & vos averſions; qu'on porte la déférence jusqu'à s'interdire le bien même qui vous déplait, juſqu'à ne pas voir les fautes que vous faites. Je vous devine, & je vais vous nommer ceux qui vous cauſent les ſoucis les plus cuiſans. De quel œil voyez-vous ceux qui vous pénétrent, qui percent le voile dont vos diſſimulations ſe couvrent, à qui vos foibleſſes les plus ſecrétes n'échappent point, qui découvrent les défauts dont vous êtes le plus humilié, qui vous

surprennent dans des méprises, qui vous désabusent sur les illusions que vous aimez à vous faire? Que sentez-vous pour ceux qui se plaignent de vous les premiers, & qui s'en plaignent avec raison? Vous ne pardonnez point à tous ces Lynx d'avoir les regards si perçans. Leur discernement vous choque; c'est là leur grand crime à votre égard. Votre fierté s'en irrite, & ne s'adoucit que quand vous pouvez reprendre vos avantages & les mettre dans leur tort.

Le désespoir de ceux dont vous êtes mécontent, contre qui vous vous récriez, c'est que cet amour aveugle, qui produit en vous les défauts, d'où votre injustice nait, vous les cache tous. Vous avez toujours raison; jamais vous n'avez rien à vous reprocher; & c'est assez de ne pas vous satisfaire au gré de vos préventions, pour être à vos yeux sans excuse. Comment vous réduire à confesser que vous êtes vous-même injuste? Les torts prétendus qu'on vous fait, n'ont point d'autre juge que l'excessive sensibilité qui vous les exagére. Une parole qui blesse votre vanité, un défaut d'égard & de complaisance, une résistance à vos volontés les plus déraisonnables, vous paroit digne de toutes vos vengeances.

Le dépit de l'amour-propre ne va-t'il pas même quelquefois jusqu'à haïr le plus violemment ceux qu'il a le plus sensiblement offensés? Ses propres remords l'accusent & les justifient dans son esprit. On est désespéré de n'avoir point de raison de les haïr, & on les en hait encore plus.

Redescendons du plus au moins. Vous con-

tredire, ne pas penser comme vous, n'être pas de votre avis sur les sujets les plus indifférens, c'est encore un titre pour être mis au rang de ceux qui vous rendent la vie amére. Vous avez vos préjugés, vos caprices, vos gouts, vos humeurs; & malgré ces principes des erreurs humaines, vous croyez que la nature vous a donné le privilége de l'infaillibilité. Vous avez seul tout le bon sens du monde. Aussi n'abandonnez-vous jamais vos propres sentimens pour céder aux raisons des autres. Jaloux de vos opinions, parce qu'elles sont à vous, on vous voit vous diviser à tous momens pour les choses les plus frivoles.

Qui est-ce donc qui se plait à troubler votre paix? Si vous l'aimez, pourquoi ne lui pas sacrifier des entêtemens inutiles? Que perdez-vous à dissimuler les travers que vous appercevez, ou que vous croyez appercevoir dans certains esprits? Que perdez-vous même à préférer leurs pensées aux vôtres, quand elles n'ont rien de déraisonnable?

Je le conçois; les conseils les plus sages ont dequoi vous déplaire, quand ils ne viennent pas de vous. C'en est assez pour les rejetter par humeur, ou pour ne les suivre que par nécessité. Vous gémissez de cette contrainte, & vous trouvez qu'il est bien triste d'avoir à traiter avec des gens si pleins d'eux-mêmes; c'est-à-dire, que pour vous venger de ceux dont l'avis a prévalu sur le vôtre, vous leur prêtez le défaut qui vous les rend haïssables. Ce sont eux qui sont opiniâtres, entêtés, présomptueux, qui prétendent seuls à la gloire de bien penser, & qui veulent que tout rende hommage à leur prudence. C'est à peu près

en donnant ainſi le change, que tant de gens vous paroiſſent d'un caractére à ne pouvoir être ſupportés. Votre amour-propre vous fait ſupporter que ce ſont eux qui s'aiment plus qu'ils ne doivent; & vous ne les haïſſez que parce que vous vous aimez vous-même à l'excès.

A cet interêt commun, qui diviſe tous les hommes par des conteſtations inévitables, l'amour-propre joint un interêt perſonnel qui réduit celui qu'il poſſéde à n'être plus ni parent, ni ami, ni citoyen, ni homme. On ne vit que pour ſoi-même: tous les autres ſont comme s'ils n'étoient pas. On ne ſe ſouvient preſque d'eux que pour les haïr, quand ils déplaiſent. On aime ſeulement ceux qui ſont utiles, ou plutôt on ne les aime point, on les ménage. L'intérêt change, & dès ce moment on les mépriſe.

C'eſt ſur cette unique vue d'utilité propre qu'on meſure ſon eſtime, ſes complaiſances, ſes attentions & ſon indifférence. Un homme avec qui vous auriez eu de grandes affaires à démêler, & dont vous ne ſeriez pas mécontent, ce ſeroit la merveille du monde. Nommez-nous un concurrent, un compétiteur, un cohéritier, un créancier, que vous ne trouviez pas difficile, fâcheux, dur, intraitable.

De qui me direz-vous du mal encore? De ceux à qui vous êtes obligé de faire du bien. Ce ſont des enfans qui vous forcent à faire pour eux des dépenſes que vous voudriez ne faire que pour vous. C'eſt une fille qui va vous atteindre & vous effacer, & qu'on vous preſſe d'établir. C'eſt un héritier, dont la

ſeule vue vous offenſe, parce qu'elle vous annonce que votre tems paſſe, & que le ſien va venir. Ses aſſiduités & ſes complaiſances vous ſont ſuſpectes. Vous le ſoupçonnez de ne vous point aimer, de n'en vouloir qu'à votre héritage, de ſouhaiter votre mort, ou d'en anticiper le jour par ſes eſpérances ou par les avances qu'il croit que vous devriez, ou que vous pourriez lui faire. Vous, au contraire, vous retenez tout avec une prévoyance aveugle. Vous aimez mieux riſquer de laiſſer tout perdre, que de vous en déſaiſir. Vous vous imaginez que vous êtes immortel, ou vous voudriez l'être. Vous laiſſez manquer le plus étroit néceſſaire à ceux qui ne peuvent l'attendre que de vous. Et voilà ceux que vous accuſez de manquer d'affection, qui veulent avancer la fin de vos jours, & qui vous feront mourir de déplaiſir. Ils ſont mécontens; mais ils ont droit de l'être, & tout leur crime eſt de le paroître devant vous, qui penſez n'avoir que vous-même à contenter.

Retranchez donc encore une partie des plaintes que trop de prévention pour vous-même vous fait faire; réduiſez-les à la valeur de leurs ſujets. Vous aurez au moins plus de modération dans les impatiences que les défauts des hommes vous cauſent. Vous éclatez ſur des offenſes qui méritent à peine ce titre. La colére a pour objet l'injuſtice. Elle eſt digne en effet de notre indignation. Mais la paſſion, dont vous vous aimez, pervertit vos penſées. Vous eſtimez injuſte ce qui ne l'eſt pas, ou ce qui l'eſt moins qu'il ne vous le paroit. Voilà le mal; appliquez-y le remède. Apprenez à penſer plus modeſtement de ce que

vous êtes, & de ce qui vous est dû. Resserrez-vous dans votre propre mesure, & réglez vos sentimens sur cette juste idée. Vous n'êtes pas la Divinité de l'univers. Vous n'avez pas tout fait, & tout n'est pas fait pour vous. Consentez à vous remettre au rang de ceux qui vous valent, & qui sont aux mêmes droits. Partagez avec eux les biens & les maux de la vie. Rendez-leur ce que vous leur devez. N'exigez d'eux que ce qu'ils vous doivent. Ne prétendez point à d'injustes préférences. Contentez-vous de ce qui vous appartient. Soyez enfin moins amoureux de vous-même, & vous serez moins impatient.

IV. LEÇON.

Le mérite personnel ajoute aux préventions de l'amour-propre. Toutes nos plaintes à ce sujet sont fondées sur l'idée d'un faux mérite. Le véritable est rare & toujours imparfait. Il ne se plaint de rien, quand il a su se bien connoître.

UN second sentiment qui nait en nous du fond de notre être, c'est celui de notre propre excellence : sentiment inaltérable, impérieux, invincible, qui tient contre les plus justes mépris dont nous nous rendons dignes. C'est, dis-je, un sentiment si profondément gravé dans tous les cœurs, que rien ne peut l'en effacer. Dieu nous l'a donné pour un dessein digne de sa sagesse. Il veut que nous aspirions à la gloire dont il doit éternellement

couronner la juſtice; & le déſir de la gloire n'eſt en nous ſi violent, que pour nous animer à la mieux mériter.

Mais toujours un peu portés aux réflexions, nous nous livrons à cet inſtinct confus de grandeur qui nous éléve, ſans ſonger quel en eſt l'uſage & la fin véritable; & comme il ne vient point en nous de la connoiſſance de ce que nous valons, nous nous eſtimons, ſans avoir fait la moindre attention ſur ce que nous ſommes: eſtime alors comme ſans objet; mais qui bientôt ne manquera pas d'en avoir. Avec ce panchant aveugle, on eſt prêt à ſe croire tout ce qu'on voudroit être. Une vaine enflure s'empare de toute l'ame. C'eſt un vuide qui ne demande qu'à ſe remplir. On ſe laiſſe donc éblouir au premier aſpect des moindres qualités qui paroiſſent eſtimables en elles-mêmes, ou que le monde a miſes en poſſeſſion de ſon eſtime. Notre vanité ne s'endort point. Nous ouvrons avidement les yeux ſur nos beaux endroits. Nous groſſiſſons notre idée de tout ce que nous jugeons propre à l'embellir; & ce fol empreſſement nous fait tomber dans un double mécompte. Nous nous trompons nous-mêmes, & nous prenons plaiſir à nous laiſſer tromper.

De tous côtés, la fauſſe gloire devient notre écueil. Nous nous rempliſſons de complaiſances pour des brillans frivoles & peu dignes d'être remarqués. Auſſi prompts à découvrir nos petits avantages, que lents à pénétrer nos imperfections les plus palpables, ſi nous avons quelques talens, nous ne les imaginons jamais médiocres. La flatterie nous perſuade aiſément que nous en avons, qui

ne furent jamais en nous, ou que nous les avons dans le dégré le plus parfait, quelques bornés qu'ils soient. En bien, nous croyons être tout ce qu'on nous dit que nous sommes. Nous oublions par intérêt que les hommes sont peu sûrs dans leurs jugemens, ou peu sincéres dans leurs louanges. Nous joignons l'opinion qu'ils ont de nous, ou qu'ils feignent d'en avoir, à celle que nous en avons déja conçue. Voilà dans notre esprit la mesure de notre mérite & des injustices qu'on nous fait; la régle de notre conduite & de celle que les autres doivent tenir à notre égard.

Nous agissons en effet moins selon ce que nous sommes, que selon ce que nous croyons être, & nous prétendons qu'on agisse de même avec nous. S'offense-t'on de nos maniéres? nous refuse-t'on les préférences & les respects que nous nous croyons dûs? il n'y a plus de justice dans le monde; tout, disons-nous, se déclare contre nous; tout est le sujet de nos doléances. L'un nous a reçus trop froidement; l'autre nous a parlé trop haut; celui-là nous néglige; celui-ci ne nous sert pas avec assez d'empressement & de promptitude. Nous voulons que les inconnus même nous devinent, qu'ils nous remarquent, qu'ils nous saluent. Y manquent-ils? ils sont fiers, & ne savent pas rendre justice au mérite.

La plainte est légitime, où le mérite est bien réel & bien reconnu. L'estime & les égards en sont les priviléges. Mais au fond, rien n'est si borné que ce qu'on nous en doit, parce que rien ne l'est plus que le droit que nous avons à ces tributs. Quiconque se connoit bien, ne peut avoir de sa per-

qués qu'on les leur refuſe. M'accuſez-vous de cette eſpéce d'injuſtice? Ma réponſe eſt toute prête. Que me fait à moi que vous ayez la taille bien priſe, que vous chantiez bien, que vous danſiez encore mieux, que vous ſachiez jouer d'un certain inſtrument, que vous faſſiez de beaux vers. Je n'ai point vos talens; mais je puis m'en paſſer. Faut-il donc pour cela que je vous ménage, que je vous prévienne, que je vous céde en tout, que je m'accommode de tous vos caprices, que je me ſurcharge de votre travail, de peur qu'il ne vous altére la poitrine, ou qu'il ne rende vos doigts moins ſouples? Revenez de votre erreur, & ne m'accuſez ni de groſſiéreté, ni d'impoliteſſe, ni de défaut de complaiſance. Je ne vous dois que de la charité; & pour des qualités auſſi vaines que les vôtres, la charité ne me demande que d'avoir pitié de la ſotte vanité qu'elles vous inſpirent.

Quel autre ſentiment les plus modérés peuvent-ils concevoir de ceux qui ſont ſi préſomptueux de quelques perfections frivoles? Le mérite le plus ſolide perd ſon prix, quand il ſe donne pour ce qu'il eſt. Y a-t'il rien de plus ridicule, qu'un homme qui s'admire, qui s'imagine que tous les autres ſont ſes admirateurs, ou qu'ils ont tort de ne le pas être? Ne ſoyez point ſurpris de la froideur avec laquelle on vous regarde. Le monde n'apperçoit peut-être de tout votre mérite que la vanité que vous en tirez, ou votre indignation contre ceux qui ne vous en paroiſſent pas aſſez touchés.

Les mérites bornés ont ſur-tout beſoin de beaucoup de ménagemens & de retenue, pour

ne pas devenir ennuyeux. Ils n'ont que leur tems pour plaire. Ce sont de ces curiosités qu'il faut renfermer dans leurs boëtes aussi-tôt qu'on les a montrées. Mais l'amour-propre ramène sans cesse les hommes à leur caractère. Il faut que le Bel-esprit fasse des pointes, que l'Auteur débite des phrases, que le Poëte récite ses vers, & le Musicien ses chansons. L'Orateur sacré tombe dans la même méprise : il veut toujours prêcher, & parle souvent où personne n'écoute.

Vous imputez à ceux qui ne vous considérent pas autant que vous voudriez, de ne pas vous rendre justice. Vous vous trompez. C'est vous-même qui ne vous la rendez pas. A force d'avoir trop bonne opinion de vous-même, vous vous imaginez que les autres l'ont mauvaise. C'est votre faute, s'ils n'atteignent pas à l'idée que vous vous êtes formée de votre mérite. Vous l'avez pris sur un ton trop haut. Vous leur attribuez de la fierté : peut-être n'en ont-ils pas moins que vous ; mais peut-être aussi n'en ont-ils point à votre égard. Il ne faut pas compter si fort sur le discernement des hommes & sur leurs gouts. Ils peuvent ignorer le vrai mérite, & ne savoir pas l'estimer tout ce qu'il vaut. Les objets qui ne les intéressent point, ne font sur eux que des impressions peu durables. Ils se familiarisent avec ceux dont ils ont été le plus frappés ; ils ne le sont presque point d'un mérite qui croît sous leurs yeux. Il perd pour eux l'avantage de la surprise & de la nouveauté. Rarement on est prophéte en son propre pays. Nos plus proches se réduisent les derniers à nous estimer, & nous nous trompons quand nous nous imaginons que ce

ſont ceux dont nous devrions attendre plus d'égards.

Mais après tout, le jugement dont nous avons le plus à nous défier, c'eſt toujours le nôtre. Point de témoignage plus ſuſpect, & preſque toujours plus faux, que celui que nous nous rendons. Notre vanité nous en impoſe. Nous nous repaiſſons ſouvent de la chimére d'un mérite qui n'eſt apperçu que de nous. Nous méconnoiſſons des défauts qui ne ſont ignorés de perſonne. Nous ne ſavons pas nous blâmer. L'amour-propre tourne tout à ſon avantage. Nous diſons de nous-mêmes le bien & le mal avec la même complaiſance. De quelles conſidérations ne tirons-nous pas quelque relief? Nous nous faiſons un mérite d'état & de profeſſion. C'eſt la faveur qui nous a placés, & nous nous égalons à ceux qui ne doivent leur élévation qu'à leur capacité. Nous croyons avoir de grandes qualités, parce que nous exerçons un emploi qui les ſuppoſe. Nous partageons les talens de ceux à qui nos engagemens nous aſſocient. Le Médecin traite les malades comme s'il connoiſſoit leurs maladies; le Directeur conduit les ames comme s'il avoit des lumiéres; le Docteur parle comme s'il étoit docte; & les plus ignorans ſont les plus déciſifs.

De tous les caractéres, le moins tolérable, c'eſt de préſumer de ſoi-même, & de ne rien trouver de bien que ce qu'on fait. Ce caractére pourtant n'eſt-il pas auſſi commun que les hommes éminens ſont rares? Les habiles ouvriers, les grands génies ont une idée de perfection, dont ils ſe trouvent toujours très-éloignés. Il n'y auroit qu'eux qui ſembleroient pouvoir ſe plaindre, & ils ſe plaignent rare-

rarement. Le vrai mérite n'eſt jamais abſolument mécontent de qui que ce ſoit, parce qu'il n'eſt jamais abſolument content de lui-même. Mais plus il y a de médiocrité dans les talens & dans les lumiéres, plus il y a communément de vanité dans la tête. On ſe prévient en faveur de ſon art; on s'admire dans ſon ouvrage. On croit faire, ou ce qu'il y a de mieux au monde, ou de la meilleure maniére. Comment la vanité ne penſeroit-elle pas alors qu'on la traite injuſtement, quand on ne lui donne qu'un prix limité?

Sous quelques égards enfin que nous nous conſidérions, nous nous épargnerions bien des inquiétudes & de fauſſes délicateſſes, ſi nous ſavions penſer de nous modeſtement. Rendons-nous plus de juſtice, & nous aurons moins à nous plaindre de ce qu'on ne nous en rend pas aſſez. Quiconque ſe prévient trop de ce qu'on lui doit, manque dès-là même à à ce qu'il doit aux autres. Il les fait ſouffrir & s'en plaint pourtant. Il n'eſt content de rien, parce qu'il ſe croit digne de tout. Qu'arrive-t'il? Il ſort de la ſphére & de ſon état. Il force ſa deſtinée, & veut être tout ce que la nature ne l'a point fait. Il ne ſuffit pas à ce qu'il entreprend. Il ſe montre par ſon endroit foible, & s'attire tout le ridicule des choſes déplacées. Souvent même l'amour-propre prévaut aux premiéres expériences qui devroient nous déſabuſer. Il faut que les derniéres humiliations achévent, & que la vanité ſe guériſſe par ce qui met le comble à ſa peine.

Vous avez de l'eſprit, mais cent fois moins que vous ne croyez en avoir. Il n'eſt rien qu'on ſe donne avec une libéralité plus gra-

tuite. Vous parlez avec tout ce qu'il y a de plus excellent en tout genre; vous parlez de ce que vous ne favez pas, ou de ce que vous favez mal; vous affectez le grand & le merveilleux, qui n'eft point votre caractére; & vous offufquez le médiocre & le bon, dont on pourroit vous tenir quelque compte. On voit clairement ce que vous n'êtes pas; il faut deviner ce que vous êtes. Faites-vous mieux connoître, ou plutôt connoiffez-vous mieux vous-même. Mefurez-vous fur l'étendue que la nature vous a donnée. Ne vous montrez que par où vous êtes vraiment louable, fi vous voulez être loué. Souvenez-vous de la fable du Geay; ne vous parez point des plumes des Paons. Ne vous expofez point, par une affectation de paroître habile, à vous voir relever à chaque inftant par un plus habile que vous.

Le nombre des fots eft infini; celui des flatteurs en approche. Vous en rencontrerez qui vous admireront, & qui prendront foin de vous trouver tout le mérite que vous croyez avoir. Vous rencontrerez, au contraire, des connoiffeurs qui vous mettront au rabais, & qui vous réduiront à votre jufte valeur; des impolis, qui prendront plaifir à mortifier par mille traits piquans les vaines complaifances dont vous vous nourriffez. Il y aura de plus, des impertinens qui riront de ce que vous pourrez dire ou faire de plus fage & de plus fenfé. L'efprit humain ne donne pas dans un feul travers; il fe pervertit jufqu'à prendre en quelque forte les impreffions du noir à la vue du blanc.

On convient aifément qu'il y a de l'injuftice dans le monde. Mais prenez-y garde, &

n'allez pas vous figurer que le mérite le plus réel soit, indépendanment de tout, un titre suffisant pour justifier toutes les plaintes que vous en faites. Les plus grandes qualités ne servent quelquefois qu'à rendre les hommes plus insupportables, moins peut-être par l'abus qu'ils en font que par la négligence des petites choses. Ce sont des riens qui nous rendent aimables, ou haïssables. Les autres, qui jugent de nous par leur propre panchant, nous soupçonnent aisément de fierté, quand ils sont forcés de reconnoître en nous quelque supériorité sur eux. Il n'y a qu'un accès facile, qu'un air ouvert, que des maniéres polies, qui puissent prévenir les mauvais jugemens. Manquez à ces attentions, vous affoiblissez l'estime qu'on avoit pour vous, vous étouffez les respects qu'on étoit près de vous rendre. On vous croit méprisant, & on vous rend mépris pour mépris.

Il faut ajouter que le mérite est quelquefois en effet trop indifférent. De grands sentimens & des vues élevées nous ont persuadé que le monde ne vaut pas qu'on s'en occupe. Vous êtes au-dessus de la fortune & de l'ambition; vous négligez les postes & ceux qui les procurent; vous ne savez ce que c'est que de désirer, que de demander, que de prier, que de solliciter; mais vous avez des parens & des amis, qui n'ont point reçu les dons qui vous affranchissent de toutes ces servitudes. Vous pourriez pour eux ce que vous ne faites pas pour vous-même. Vous vous plaignez de leurs froideurs, & ils se plaignent avec raison de votre philosophie.

La pensée la plus capable de nous refroidir nous-même sur nos meilleures qualités, ce se-

roit celle de ce mélange d'imperfections, qui les défigure & qui affoiblit l'impreſſion qu'elles devroient naturellement faire. Il eſt de notre repos d'y réfléchir ſouvent, parce que l'excès d'eſtime que nous prenons pour ce que nous ſommes, eſt la ſource de nos plus vives impatiences. L'injuſtice, ou la violence qui nous ravit nos biens, la calomnie qui s'efforce de ternir notre honneur, nous eſt moins ſenſible que le mépris. Nous pardonnons preſque à ceux qui nous haïſſent, tandis qu'ils ne ceſſent pas de nous eſtimer. Mais nous attaquer dans l'opinion que nous avons de nous-même; montrer par ſa conduite qu'on ne ſent pas aſſez ce que nous croyons valoir, c'eſt nous faire une plaie que rien ne peut plus guérir. Le reméde ne peut venir que de notre propre fond; & ce reméde, c'eſt la modération de nos ſentimens.

Apprenez à renfermer vos penſées dans vos propres bornes, & vous coupez la racine à cet excès d'amour-propre qui produit toutes les paſſions qui nous diviſent; à l'orgueil, qui s'attribue tout; à la vanité, qui ſe croit digne de tout; à l'ambition, qui veut s'élever au-deſſus de tout; à la fierté, qui dédaigne tout; à la délicateſſe, qui s'offenſe de tout. Ne vous mettez point en tête que vous ſavez tout ce qu'on peut ſavoir, & que vous faites tout ce que vous entreprenez de la maniére la plus parfaite : ſouffrez qu'on réduiſe vos talens à leur médiocre : penſez équitablement & modeſtement de tout votre mérite perſonnel : vous aurez toutes les diſpoſitions qui lient les hommes, & qui font trouver de la douceur, ou moins de déſagrément dans leur ſociété.

Songez toujours, qu'à le bien prendre, ils n'ont de devoirs à remplir les uns envers les autres, que ceux que la charité prescrit, & que ces devoirs sont indépendans de leurs bonnes & de leurs mauvaises qualités.

Ne perdez point de vue ce qui fait comme le fond de leur caractére, qu'ils s'aiment eux-mêmes aveuglément; que ce n'est point par panchant qu'ils s'estiment; qu'ils n'approuvent communément les autres que par le rapport qu'ils se sentent avec eux; que ce n'est alors qu'une espéce d'égalité qu'ils donnent; & que rien ne leur coute tant à reconnoître, qu'une supériorité de mérite.

Jugez de la justice que vous devez en attendre par celle que vous leur rendez, ou par le déplaisir peut-être que vous sentez de la leur voir rendre. Avec ces attentions, si vous avez quelque sentiment d'équité, vous aurez bien de l'impatience & des dépits de reste. Plus on est froid sur le mérite d'autrui, moins on doit exiger d'égards pour celui qu'on croit avoir.

V. LEÇON.

Le sort des envieux & des jaloux est de souffrir plus des bonnes que des mauvaises qualités des autres. Leur impatience paroit d'autant plus incurable, qu'elle est plus injuste. Mais la ressource de leur passion, c'est de chercher son grand remède dans sa grande injustice.

L'Homme qui pense si superbement de lui-même, ne pense ou ne voudroit penser ainsi que de lui seul. L'amour & l'estime effré-

née que nous avons de ce que nous ſommes, nous fait aſpirer à tenir au moins le premier rang dans les eſprits & dans l'ordre du monde. Les concurrens & les rivaux nos déplaiſent. Nous ne ſouffrons le parallèle que dans les ſujets où l'héroïſme nous paroit tellement fixé par l'opinion, qu'il ne peut être porté plus haut. Du reſte toute comparaiſon nous choque. Trouver à d'autres autant ou plus d'eſprit qu'à nous, autant ou plus d'agrémens, de perfections, de ſavoir & d'habileté, c'eſt nous dégrader à nos yeux. Nous ne conſentons, ni qu'on nous les préfére, ni qu'on nous les égale.

Par où faudroit-il prendre notre vanité pour ne la point bleſſer? C'eſt à notre gout une injure preſque pareille de louer devant nous des qualités que nous n'avons pas, ou de louer dans les autres celles que nous avons. Les louanges qu'on nous donne, ſont toujours exceſſives, & cet excès ne nous paroit excuſable que dans les éloges que nous recevons.

Un intérêt caché nous fait rabaiſſer en mille occaſions les genres de vie différens du nôtre, les talens qui nous ſont étrangers, & les occupations qui procurent quelque gloire, où nous ne pouvons prétendre. Si nous diſons quelque bien de ceux qui concourent avec nous dans les mêmes emplois, n'eſt-ce pas moins pour leur rendre juſtice que pour relever notre propre mérite par un air de diſcernement & d'équité? N'eſt-ce pas le plus ſouvent pour couvrir notre jalouſie ſous le voile d'une modeſtie feinte, ou par le ſentiment ſecret de notre ſupériorité?

Ne nous le diſſimulons pas. Voilà le fond de notre cœur & ſes injuſtices. Il ſe décéle par

trop d'endroits pour se laisser méconnoître. La beauté, la vertu, les bonnes actions, les beaux ouvrages, les succès brillans n'ont presque point d'effet plus naturel & plus sûr, que de nous rendre envieux ou jaloux. Les tentations en sont générales, & d'autant plus dangereuses, qu'elles naissent de la vertu même que nous avons, & de celle que nous découvrons dans nos freres. Il entre de la vanité jusques dans l'humilité même, & la vanité ne veut point être effacée.

L'expérience de notre médiocrité peut nous forcer à la reconnoître; mais en confessant que nous sommes peu de chose, nous souffrons impatienment que les autres paroissent autant ou plus que nous. Nous nous affligeons de voir que les biens que nous avons, leur sont communs, & c'est jalousie. Nous nous affligeons de ce qu'ils en ont que nous n'avons pas, & c'est envie. Pleins de ces injustes sentimens, nous leur faisons des crimes des dons de la nature & des faveurs de la fortune, des fruits de leur travail & des recompenses de leurs services, des bontés qu'on a pour eux & de la justice qu'on leur rend, de leur zéle, de leurs bonnes œuvres, de leur désintéressement, de leur humilité même & de la gloire qui la suit. S'ils ont de l'extérieur & d'heureuses dispositions; s'ils sont nés riches; s'ils prospérent; s'ils se distinguent par la science ou par la sagesse; ce sont autant de titres qui nous les rendent odieux. Nous les haïssons par tout ce qu'ils ont d'estimable & par tout ce qui les fait estimer.

Ces sentimens sont trop humilians pour n'être pas désavoués en public & condamnés mê-

me en ſecret. En convenir, ce ſeroit reconnoître ſon indigence & publier ſon injuſtice; ce ſeroit ajuger aux autres une ſupériorité dont l'amour-propre ne veut point ſe déſaiſir; ce ſeroit leur accorder des avantages avec leſquels on ſe croiroit ſoi-même plus eſtimable, & ne pouvoir ſe diſſimuler la malignité qui s'en trouveroit affligée; ce ſeroit ſe convaincre enfin d'un excès de vanité qui voudroit uſurper toute la gloire qui leur eſt dûe. Plus on a d'uſage du monde qui condamne ces baſſeſſes, plus on affecte d'en être incapable; plus on eſt environné des dehors de la piété, plus on ſe croit inacceſſible à de ſi honteuſes tentations.

Mais l'horreur qu'on a pour les vices, ne prouve pas toujours qu'on en ſoit exempt. Nous ſouffrons en nous-mêmes ceux que nous condamnons ailleurs, parce que nous ne les voyons pas des mêmes yeux; & dans le fond il n'eſt rien dont on ſoit moins convaincu que de la rareté de ceux dont nous parlons ici. Chacun ne s'en défend que pour en accuſer tous les autres. On juge des cauſes par leurs effets. On ne doute point qu'une infinité de médiſances, de calomnies, de noirceurs, de haines ſecrétes & d'inimitiés déclarées ne ſoient les fruits amers des envies & des jalouſies qui regnent dans toutes les conditions. Il n'eſt point en effet de fureurs où ces paſſions aveugles ne ſe portent, & point de tourmens qu'elles ne cauſent aux cœurs dont elles ſe ſont emparées, quand elles y ſont impuiſſantes.

Ce fut de la main de l'envie que la mort reçut ſa premiére victime. Cette paſſion diviſa les deux premiers freres. Ceux de Joſeph, en

en donnerent un exemple, qui fit voir combien les ſujets en peuvent être légers, & de quels emportemens elle rend les hommes capables. Une préférence un peu marquée que Jacob donnoit à ce fils qui la méritoit, des ſonges innocenment racontés, firent réſoudre ſa perte à ceux dont il fut enfin le ſalut. C'eſt ce dépit ſecret qui diviſe les proches & les voiſins, qui refroidit les amis, qui rompt les liaiſons les plus anciennes, qui diſperſe les compagnies, qui ravage au-dedans les ſociétés les plus réglées au-dehors.

Il y eut de tout tems de la jalouſie dans les genres de vie les plus ennemis de toutes les autres paſſions humaines. La jalouſie de métier regne depuis les fonctions de la Religion les plus ſublimes, juſqu'aux plus viles profeſſions du ſiécle.

Or, avec ce préjugé, que de plaintes qui doivent nous devenir ſuſpectes! N'eſt-il pas trop aveugle pour nous laiſſer juger avec équité des vues & des actions de ceux dont nous nous croyons offenſés? Une ame aſſez chagrine pour s'indiſpoſer contre la vertu même, de quoi ne ſe plaindroit-elle pas? Une belle femme fuit une belle femme; n'en ſoyez point ſurpris. Elles s'attirent toutes deux trop d'attentions pour aimer à ſe trouver enſemble. L'une craint de perdre auprès de l'autre une partie de ſa beauté. Ce ſeroit un prodige, s'il venoit à ſe lier entre elles une amitié ſincére.

Pourquoi me dites-vous tant de mal d'une perſonne où j'en vois ſi peu? Croyez-moi, ne vous plaignez plus d'elle, ou vous me perſuaderez qu'elle ne vous déplait que parce qu'elle a dequoi trop plaire à d'autres. C'eſt ſon mé-

rite, non ſes défauts, qui vous bleſſent. Vous la haïriez moins, ſi vous la trouviez moins aimable, ou ſi vous la voyiez moins aimée. Sans cette jalouſie, ſeriez-vous ſi frappée de quelques imperfections légéres que mille bonnes qualités devroient vous faire oublier?

C'en eſt fait, dites-vous, je n'y puis plus tenir; cet homme me fera déſerter tous les endroits où je croirai qu'il pourra ſe trouver. Qu'on ne me parle plus de faire aucune affaire avec lui. Ne trouverai-je donc par-tout en mon chemin que cette figure qui me choque? Je vous entens encore. C'eſt que partout cette figure vous offuſque & vous humilie. Vous fuyez ce que tout le monde recherche; vous faites votre tourment de ce qui fait les délices des autres; vous ſouffrez où perſonne ne ſouffre que vous. Vous avez tort d'en chercher ailleurs la raiſon que dans vous-même.

Il eſt des gens dans le monde que vous accuſez de s'oublier. Ils ſont vos proches, ils ont été vos amis; mais vous ne les verrez plus. Leur fierté vous irrite, leur ambition vous indigne. La vanité choque la vanité. Ce qui vous offenſe le plus dans ceux que vous croyez qui vous dédaignent, c'eſt le déplaiſir caché de n'avoir pas les mêmes occaſions & les mêmes moyens de vous élever & de briller; c'eſt leur bonheur qui vous déplait, plutôt que leurs maniéres. Souvent votre envie ſe pique, ſans vouloir en eſſayer. Vous pâliſſez, vous vous trouvez mal à la vue d'une belle robe & d'un équipage, où vous reconnoiſſez une perſonne à qui peut-être vous êtes encore cher. Les mœurs ne changent pas toujours avec la fortune; mais celle d'un ami qui devroit vous ré-

jouir, vous afflige. Votre cœur se resserre, & vous ne pouvez plus vivre avec ce qui vous efface.

On a vu des compagnons d'étude & de travail qu'on pouvoit nommer les inséparables. Voyez maintenant avec quel froid l'un des deux reçoit l'autre. Il supporte à peine les visites rares d'un homme qui faisoit toute la douceur de la vie. Ce sont les succès & la réputation de cet ami qui l'ont dégouté de sa présence. Il ne souffre avec lui que de son propre changement.

Qu'avez-vous maintenant qui vous chagrine ? On vous quitte pour quelqu'un qui fait mieux que vous, & dès-là vous regardez comme votre ennemi celui qui vous quitte & celui qu'il vous préfére. L'un vous offense par son discernement, & l'autre par sa capacité. Que sera-ce désormais s'il leur échappe quelques fautes contre vous ? Il faudroit sans doute qu'elles fussent bien légéres pour ne pas vous paroître insupportables.

Voici pour vous un malheur, s'il se peut, plus sensible. Votre situation vous a donné la familiarité d'un homme qui vous est de beaucoup supérieur en mérite ; homme estimable en effet par des talens distingués, mais peu tenté de se produire. Sa réputation l'annonce, comme malgré lui, par des engagemens qui le forcent à paroître. On vous en parle dans les maisons où vous vous êtes introduit. Vous ajoutez à ce qu'on en sait, & vous redoublez l'envie qu'on a de le connoître. On vous prie de l'amener, sans qu'il puisse soupçonner qu'on le souhaite. Vous vous en faites un mérite, & vous réussissez. Mais bientôt vous êtes au dé-

ſeſpoir de l'obligation qu'on vous a. Vous voyez avec un déplaiſir que vous ne ſoutiendrez pas long-tems les préférences qu'on donne à ce nouveau venu dans les compagnies où vous l'avez produit. Vous croyez n'avoir plus rien de mieux à faire, que de vous en bannir vous-même. Vous ne lui pardonnez point les attentions qu'on lui prodigue & qu'il vous enléve. Eh! quel tort vous a-t'il fait? pourquoi l'avez-vous tant loué, s'il ne le méritoit pas? S'il le méritoit, toute l'injuſtice n'eſt-elle pas de votre côté? Ce n'eſt donc qu'un défaut de plus que vous avez à vous reprocher. Quelle bizarrerie! Vous êtes le premier à rendre juſtice au mérite d'un homme, & vous ne pouvez ſouffrir que d'autres la lui rendent.

La jalouſie ne raiſonne point. Les premiers ouvriers de la parabole murmurent contre le pere de famille de ce qu'il ne leur paie que ce qu'il leur a promis, tandis qu'il en donne autant à ceux qui n'ont travaillé qu'une heure. Ainſi regardons-nous ſouvent ceux qui ſont bons d'un mauvais œil; & quelle injure nous font-ils? N'eſt-ce pas toujours beaucoup faire pour nous de nous donner peu, quand on ne nous doit rien? Nous trouvons chez un nouvel ami tout le ſolide de l'amitié, les ſervices, les repas, les petits préſens. Mais nous voyons chez lui d'autres gens qui ſont encore mieux traités que nous. Ce ſont d'anciennes connoiſſances; on leur a peut-être des obligations que nous ignorons; peut-être a-t'on pris avec eux des engagemens ſecrets qui ne permettent pas qu'on en uſe moins généreuſement. N'importe; la jalouſie prévaut dans no-

tre eſprit ſur la gratitude, & nous ſommes plus piqués du bien que nous ne voudrions pas qu'on fît à d'autres, que ſenſibles à celui qu'on nous fait.

Combien de perſonnes qui ne ſe ſont peut-être jamais vues, qui ſe connoiſſent à peine, & qui ſe déchirent impitoyablement ? Quelque mérite qu'il y ait de part & d'autre, on ne ſe rencontre point ſans ſe faire ſouffrir. Ennemi de ſon propre bonheur, incommode aux amis communs, on les met dans l'impoſſibilité de faire des plaiſirs, ou dans la néceſſité de partager le peu qu'ils en font. Et d'où viennent ces averſions irréconciliables ? D'une jalouſie de maiſons d'une égale condition, dont les uns ſont dans la faveur, & les autres dans la diſgrace. Envier & haïr, ſont deux ſentimens comme inſéparables, & la haine devient d'autant plus vive, que les préférences ſont plus marquées, ou qu'elles paroiſſent plus odieuſes aux yeux de l'amour-propre, qui n'en voudroit aucune.

Dans une famille, dans une Communauté, nous aimerions que toute l'indulgence fût pour nous, & toute la ſévérité pour nos freres : attentifs aux traitemens, nous n'examinons point les mérites. On accorde un peu de liberté à ceux qui ſavent bien en uſer, dont il faut nous en accorder autant à nous, qui certainement en abuſerions. On laiſſe reſpirer un peu ceux qui ne ſe ſont pas épargnés dans le travail ; on relâche un peu de la rigueur de la diſcipline & des obſervances en faveur de ceux qui ſont épuiſés par les années. On ménage les foibles ; on procure des ſoulagemens aux infirmes ; nous ne ſommes dans aucune de ces exceptions, &

nous ne pouvons plus vivre où ſe commettent à notre gré tant d'injuſtices. Nous envions le ſort des malades; & pour nous contenter, il faudroit peut-être nous ſaigner & nous purger comme eux.

Il faut en convenir; l'envie & la jalouſie ſont des maladies bien intraitables, mais bien funeſtes; & quand ces paſſions ne nous cauſeroient point d'autres tourmens qu'elles-mêmes, ne devrions-nous pas les compter au rang des plus rudes tourmens de la vie? Nous avons donc un double intérêt d'en guérir, & les motifs en ſont preſſans, de quelque côté que nous portions nos regards.

Ne pas compatir aux malheurs de ſes ſemblables; ne pas ſe rendre leurs afflictions comme propres; ce ſont des inſenſibilités que l'humanité déſavoue, que la politeſſe du monde condamne, qui donnent avec raiſon l'idée d'un mauvais cœur. Que devons-nous penſer du nôtre, ſi ce ſont les proſpérités du prochain qui nous affligent; ſi ſes honneurs nous le font regarder avec des yeux ennemis; ſi le mérite qui nous efface, nous devient inſupportable? Qu'y a-t'il, au contraire, de plus digne de l'homme, que de ſentir la joie de ceux qui lui reſſemblent, que de ſe plaire à les voir heureux?

Que leur envions-nous? Les préférences qu'on fait d'eux dans l'ordre civil? La ſupériorité qu'on leur donne ſur nous? Eſt-il rien qui doive moins nous toucher? Que fait-on pour ceux qu'on éléve? Ce n'eſt pas pour eux qu'ils ſont ce qu'ils ſont. Les diſtinctions qu'on leur accorde, ne ſont que de nouveaux fardeaux dont on les ſurcharge. Perſonne au fond ne devient plus heureux par un choix qui lui

donne plus d'obligations à remplir. D'ailleurs, les nœuds de la ſociété ne nous en rendent-ils pas tous les biens commuus? Qu'importe que nous y ſoyons l'œil, ou le pied, pourvu que nous participions à la vie du corps? Les membres ne ſe dérangent point les uns les autres; ils ne cherchent point à changer de place; ils ſe bornent dans leur uſage aux fonctions qui leur ſont propres ſelon la deſtination de celui qui les a faits. Tel doit être notre déſintéreſſement.

Du côté des dons de la nature, il nous eſt auſſi fort indifférent d'en être mieux ou plus mal partagés. Perſonne de nous ne ſe donne à ſoi-même ſes talens. Celui qui les diſtribue, les partage comme il lui plait, parce qu'il en eſt le maître. Ce n'eſt pas un crime de ne les point avoir; ils ne s'accordent point au mérite; ils ne l'augmentent point. Ils ne ſont donnés que pour l'uſage; & quand on en uſe mal, ils ne ſervent qu'à rendre plus coupable. On ſe ſauve ſans talens, & c'en eſt un bien précieux de ſavoir ſe ſauver. Il eſt plus difficile de ne pas abuſer des plus brillans, que de bien uſer des plus obſcurs. Que l'orgueil donc ſe confonde; que l'envie ſe taiſe & ne murmure point de ſon infériorité. Que l'humilité regne par-tout, & nous faſſe chérir les places les plus baſſes, comme les plus favorables à la ſanctification. Quel calme ce ſentiment introduiroit dans l'ame! Que d'inquiétudes bannies! Que de tranquilité ſur les ſujets de nos plus vives impatiences! Que de tentations d'injuſtices éloignées!

L'objet de notre grande jalouſie, c'eſt celui de nos derniéres eſpérances. Tous les au-

tres intérêts ne feront plus rien, quand nous commencerons à jouir des biens qui nous font promis. C'eft donc par cet unique intérêt que nous devons juger dès à préfent de la valeur de nos conteftations & de nos plaintes. Rien ne doit nous paroître un gain, que ce qui peut nous affurer le bien fuprême; rien ne nous doit paroître une perte, que ce qui peut rendre notre fort douteux. Que les autres aient des qualités que nous n'avons pas; qu'ils foient diftingués de nous par de grands avantages; qu'ils foient eftimés dans le monde; qu'ils nous foient préférés pour les biens qui doivent périr; qu'y a-t'il en tout cela qui puiffe nous priver de notre attente éternelle? Le titre qui nous y donne droit, c'eft la vertu. Nous pouvons confentir à tout, facrifier tout, fouffrir tout de la part des hommes, tant qu'ils ne touchent point à ce titre. La vertu de nos freres ne doit point nous offenfer; elle ne nuit point à la nôtre, & la nôtre, au contraire, peut fe ranimer par le bon exemple.

Il y a chez nous plus ou moins de perfection. C'eft la feule différence qui met entre nous une inégalité réelle. Nous fera-t'il permis d'en contefter? L'incertitude où nous fommes fur le dégré de notre juftice; la connoiffance certaine que nous avons de nos imperfections, ne doit-elle pas nous faire penfer qu'en ce genre il n'eft rien qui ne foit au-deffus de nous? Or, dans cette fituation pouvons-nous reffentir quelque peine de ce que les autres nous font préférés? Pouvons-nous imaginer qu'on nous faffe quelque injuftice, & qu'on tranfporte ailleurs la gloire qui nous eft dûe? Certes, la vanité de celle qui vient du mon-

de, & le néant de tous les autres biens de cette vie, n'auroient jamais introduit la jalousie dans le cœur des hommes, si la raison n'eût point cessé de présider à leurs sentimens.

Voulez-vous, au reste, n'avoir pas besoin de recourir à tous ces grands motifs? ne sortez point de vous-même. Le moindre reste d'équité naturelle ne suffit-il pas pour vous faire réprimer tous les mouvemens jaloux? Consultez-vous bien. Si vous trouvez quelques agrémens dans votre destinée; si vous jouissez de quelque repos dans votre prospérité; si vous éprouvez les bontés de vos amis dans la disgrace; si vous n'êtes pas sans consolation dans vos malheurs, & sans ressource dans vos pertes; voudriez-vous que ces avantages vous rendissent odieux à tous ceux qui les connoissent? Voudriez-vous que vos bonnes qualités ne fissent qu'ajouter à la haine que votre bonne fortune auroit inspirée pour vous? Est-ce là l'impression que le mérite doit faire? Est-ce là la recompense que vous attendez de vos talens & de vos vertus? Est-ce leur usage de vous susciter des antipaties, & de vous faire paroître insupportable? Ne pensez-vous pas qu'on leur doit de l'estime & des égards? N'accusez-vous pas ceux qui les méconnoissent & qui les négligent? Seriez-vous bien-aise qu'au lieu d'applaudir à ce mérite aquis au prix de tant de veilles & de soins; qu'au lieu de s'empresser à le produire, on ne s'attachât qu'à l'ensevelir dans l'oubli, qu'à découvrir ce qu'il a de foible & d'imparfait, qu'à dénigrer vos vertus les plus pures, par de petits défauts dont elles peuvent être mêlées, qu'à les rendre suspectes par des soupçons ha-

zardés, qu'à décrier enfin tout ce que vous avez de bon par le mauvais uſage que vous en faites ?

A toutes ces queſtions vous comprenez ce que vous avez à prononcer contre vous-même, ſi vous vous permettez une conduite ou des ſentimens que vous ſeriez fâché que d'autres euſſent pour vous. Quelle injuſtice, ſi vous croyez ne devoir plus les ſouffrir dès qu'ils vous effacent ? A quoi les réduiſez-vous ? Faudroit-il que, pour ne vous point bleſſer, ils euſſent moins d'eſprit, moins de mérite, moins de beauté, moins de vertu ? C'en eſt trop ſans doute, & s'il ne leur reſtoit que ce moyen de vous guérir de vos envieuſes préventions, il n'eſt ni de leur intérêt, ni de leur devoir de vous en guérir. Vous ſouffririez trop d'être obligés de les guérir à ce prix, ſi vous aviez dequoi les rendre auſſi jaloux de vous, que vous l'êtes d'eux.

Le reméde à tout, c'eſt de vous réformer vous-même. Que l'émulation vous anime à reſſembler à ceux qui ſe diſtinguent. S'ils font bien, faites, s'il ſe peut, encore mieux. Sans ce ſoin n'aſpirez point à des comparaiſons qui vous font perdre la gloire de vos propres avantages par l'envie de vous attribuer ceux que vous n'avez pas. On ne nous loue ſolidement que quand on nous loue de ce que nous ſommes. Que l'exemple des parfaits ſerve à vous donner des idées de perfection que vous ne trouvez pas dans votre propre fond. Qu'un effort généreux vous éléve au-deſſus de vous-même pour atteindre à ce que vous admirez. Mais ſi vos freres ont des dons que vous n'ayez pas reçus ; ſi vous ne pouvez les égaler dans ceux qui vous ſont communs avec eux ; ce ſont

des raiſons de les eſtimer, de les révérer, de leur céder, & jamais de les haïr. Quand vous ne les haïrez point, ne craignez plus d'avoir de la peine à les ſupporter.

VI. LEÇON.

Perſonne ne ſe plaint avec plus de hauteur & moins de raiſon que ceux qui s'entêtent de leur naiſſance, ou de leur fortune. Leur impatience eſt le fruit de leur erreur. Les grands noms & les grands biens ne ſont que des engagemens à de plus grandes vertus. On ne doit exiger pour ces avantages que ce qui peut s'accorder à la vertu même.

UNe réflexion qui devroit achever de nous prévenir contre les impatiences de l'amour-propre, c'eſt que les titres par leſquels il ſe fait le plus valoir, ſont préciſément les plus imaginaires & les plus vains. Il faut donc en effet que les maux que nous ſouffrons de la part des hommes, ſoient bien petits, puiſque les plus grands ſont meſurés ſur un préjugé qui n'a pour objet que des chiméres. Les plaintes fondées ſur le mérite des perſonnes, ſont ſpécieuſes. Il eſt des dons naturels & des talens aquis qu'on ne peut méconnoître. Ces avantages ont du réel, ils ſont à nous, ils ſont du moins en nous, & ſe confondent avec nous. Si j'ai des lumiéres, ſi je ſuis ſavant, ce n'eſt pas de la ſcience d'un autre; & ſi ma ſcience doit être comptée pour quelque choſe, c'eſt à moi qu'on en doit tenir compte.

Mais la folie des hommes eſt de chercher leur grandeur hors d'eux-mêmes. Ils établiſſent leurs prééminences ſur des avantages qui ne leur ſont point propres, qui ne ſeront pas toujours, ou qui ne ſont déja plus. Ils ſe font valoir par des biens qui n'en ont pas même l'apparence, qui ne doivent qu'à leur imagination ce qu'ils ſont, c'eſt-à-dire, des fantômes, des idées pures, des dénominations vaines, des prérogatives enfin qui n'ont ſouvent rien que de comique & de riſible, qui ne ſont propres qu'à montrer toute leur petiteſſe & leur puérilité.

Toujours auſſi vains qu'imparfaits, ils ne peuvent ſouffrir d'origines obſcures & de commencemens bas. Ils aiment mieux s'illuſtrer par des contes & par des généalogies fauſſes. On en a vu, qui honteux de l'extraction de leurs peres, ont cherché la gloire d'un autre ſang dans les crimes de leurs meres; d'autres ſe ſont fait deſcendre de quelques Divinités fabuleuſes, ou ſe ſont perſuadés ſérieuſement qu'ils en étoient deſcendus. L'opinion préſomptueuſe qu'ils avoient de leurs grandes qualités, & le mépris qu'ils faiſoient du reſte des hommes, leur apprenoit à ſe croire ſortis d'une race plus qu'humaine.

L'abondance & la pauvreté mettent entre ceux qui compoſent les ſociétés, mille différences qui les diviſent. La fierté que les richeſſes & la puiſſance inſpirent, ont introduit des diſtinctions qui ſemblent former des hommes de pluſieurs eſpéces. Les uns ſont nobles, grands, illuſtres; les autres petits & mépriſables. Mais par qui ces jugemens ont-ils été prononcés? Sont-ils de celui qui connoit ſeul le prix des choſes, & devant qui celles qui ſont,

n'ont pas plus de réalité que celles qui ne ſont pas? Ces différences que les hommes mettent entre eux, ſont-elles elles-mêmes bien conſtantes dans leur eſtimation propre? Un malheur commun les fait diſparoître, & l'égalité ſe rétablit.

Que conclurre delà? Qu'il faudroit rendre tous les hommes malheureux pour les rendre équitables? Non. Mais que rien ne doit leur faire oublier cette égalité que la nature a miſe entre eux, & que mille accidens peuvent y remettre malgré leur orgueil; que la fierté ne leur eſt jamais permiſe; que l'opulence & la diſétte ne mettent entre les uns & les autres aucune diſtance réelle; que tous les autres titres par leſquels ils affectent de ſe diſtinguer, ſont vains; que de quelque rang qu'ils ſoient dans les idées du monde; que dans quelque fortune qu'ils ſe trouvent, ils ne doivent jamais ceſſer de ſe conſidérer comme égaux, & de ſe traiter en freres; que tout homme peut avoir beſoin d'un autre homme; & que cette dépendance mutuelle doit être la régle de leurs ſentimens & de leurs devoirs réciproques; qu'il en faut toujours revenir à cette grande maxime, que nous ne ſommes rien que ce que nous ſommes aux yeux de celui qui nous juge par le cœur; & que le ſeul titre qui mérite quelque diſtinction, c'eſt la vertu.

Que de prétentions néanmoins qui n'en ont point d'autre que celui que la vanité trouve en elle-même? C'eſt le prétexte des plaintes les plus hautes & des impatiences les moins capables de modération. J'entens un grand éclater. Il fulmine contre des gens qui ne lui ſont point de mal & qui ne lui doivent rien.

Je cherche la raiſon de tout ce fracas, & je trouve que ſes emportemens ne viennent que de la fauſſe idée qu'il s'eſt formée de lui-même & de ceux dont il ſe plaint : il les conſidére du haut de ſon élévation comme des hommes d'un ordre inférieur. Le mépris qu'il a pour eux, les lui repréſente comme des créatures viles, abandonnées à ſes uſages, & livrées à tous ſes caprices. Il ſe perſuade qu'il a droit de diſpoſer de leurs biens, de leurs ſervices, de leurs travaux, de leur ſanté, de leur vie même; qu'il peut en faire à ſon gré les inſtrumens & les miniſtres de ſes paſſions. Il veut qu'ils le devinent & qu'ils le reſpectent partout, ſans même le connoître; qu'ils le diſtinguent où perſonne n'a droit de ſe faire diſtinguer; qu'ils lui épargnent des démarches & des peines dont perſonne n'eſt diſpenſé. Il veut que l'homme public quitte ſon miniſtére, ſes fonctions, ſon emploi, ſon bureau, ſon tribunal, ſon étude, & qu'il le prévienne en tout pour ſes propres affaires. Il veut qu'on aille le trouver chez lui pour lui rendre des ſervices qui mériteroient au moins qu'il vînt les demander; que l'artiſan le ſerve mieux que les autres, afin d'en être plus mal payé; que le marchand lui faſſe des avances, & qu'il ſe ruine; que chacun lui conſacre un tems dont il ne tiendra point de compte.

Telle eſt l'étendue du domaine qu'il s'attribue : il ſemble qu'on lui doive tribut de l'air même qu'on reſpire. Exiger de lui ce qu'il doit, c'eſt lui faire injure. Il ne ſe croit que redevable à lui-même de tout exiger des ſiens & des étrangers, à condition qu'il ſera pour eux incommode, fâcheux, bizarre, impatient,

emporté, fier sur-tout, & méprisant, & qu'il ne traitera pas même les hommes comme des hommes.

Ces idées sont énormes, sans être de beaucoup trop exagérées. Qu'est-ce en effet pour les grands qu'un homme du peuple? *Un vil insecte*, *un chien mort*, dit l'Ecriture. C'est à peu près ce qu'ils entendent par le terme de *canaille*, dont ils sont si prodigues. D'autant plus à plaindre eux-mêmes, qu'ils se croient plus autorisés à maltraiter ceux dont ils se plaignent; leur impatience est égale à leur erreur. Les offenses les plus légéres se grossissent dans leur esprit. Des traitemens que d'autres recevoient avec indifférence, deviennent pour eux des outrages. Que Mardochée ne fléchisse point le genou devant Aman; ce seroit moins que rien si cet insolent favori s'étoit moins enyvré de sa fausse grandeur. Mais avec la haute opinion qu'il a de sa personne, il n'est plus flatté ni de ses richesses, ni de sa faveur, tandis qu'il verra le Juif demeurer assis quand il passe. Il se croit si fort offensé, que pour le satisfaire, c'est trop peu d'immoler un seul homme à sa vengeance. Il ne tiendra donc pas à son ressentiment que Mardochée ne périsse avec toute sa nation. Naboth s'excuse de céder l'héritage de ses peres; il en est le maître & ne le doit à personne. Son refus pourtant irrite Achab, & le désespére jusqu'à lui faire perdre le soin de sa vie. L'indignation de l'orgueilleuse Jézabel est plus furieuse encore, & Naboth en devient la victime.

Le préjugé produit l'emportement, & l'emportement conduit aux vengeances outrées. Les foibles sont opprimés, les familles sont

ruinées pour de faux points d'honneur, pour de prétendues injures. Mais la peinture de ces excès touchera peu ceux qui ſont capables de les commettre. N'inſpirons la patience qu'à ceux qui ſe ſavent modérer, & qui ſouffrent de cette modération même. Ils méritent ſeuls qu'on les déſabuſe, & leur intérêt veut qu'ils le ſouhaitent, ou qu'ils ne s'en offenſent point.

Souffrez donc, riches & grands de la terre, vous, qui vous en croyez les Princes & les arbitres, ſouffrez qu'on entre avec vous dans le détail de vos plaintes, & qu'on vous conſole en vous humiliant. Vous criez d'un ton de voix à faire tout trembler autour de vous. On vous outrage; on vous manque de reſpect. Il n'y a que des gens de néant qui puiſſent s'oublier à ce point, & vous leur apprendrez qui vous êtes. Un homme de votre qualité, de votre nom, de votre naiſſance! vous traiter comme le dernier des hommes! Il n'y auroit d'abord qu'à compter pour voir ſi vous n'êtes pas en effet le dernier par plus d'un endroit. Vous me vantez l'ancienneté de votre nobleſſe, vous m'en marquez la date, vous remontez par une longue ſuite d'ayeux dont vous deſcendez. Moi, je vous interromps pour vous avertir que vous vous êtes arrêté trop tôt. Reculez juſques dans les premiers tems, allez à l'origine, & vous trouverez que tous les hommes ſont nés premiérement du même pere & de la même mere, des freres & des ſœurs enſuite. Il n'y a que du plus ou du moins dans les dégrés de deſcendance.

A ce prix celui qui ne ſe fait point de généalogie faſtueuſe, eſt peut-être plus noble

que

que vous en la maniére dont vous l'êtes. Qui ſait ſi par cette longue ſuite d'ancêtres qui remonte pour lui comme pour vous juſqu'à l'origine, qui nous eſt commune, il ne tient pas aux plus illuſtres des hommes? Les familles ſe ſoutiennent-elles toujours dans la même ſplendeur? Les loix même du monde & de cette nobleſſe dont vous êtes ſi fier, ne réduiſent-elles pas ſouvent les branches cadettes à dégénérer, à ſe confondre dans la roture? Par où dégénérent-elles? Eſt-ce par des crimes qui les deshonorent? Elles deviennent roturiéres par ce qui faiſoit la nobleſſe des premiers hommes, par un travail que vous regardez comme honteux, mais qui peut être joint à la vertu qu'on doit nommer la ſeule vraie grandeur. Ils ont ceſſé d'être aſſez riches pour ne rien faire, & voilà ce qui les dégrade à vos yeux. Idées toujours extravagantes. On ne ſort point du ridicule & de la chimére, quand on entre dans les diſcuſſions de la fauſſe grandeur.

Reprenez donc un ton plus bas; modérez-vous, & reconnoiſſez que vous vous êtes nourri dans le faux. Vous penſez être grand, & vous ne l'êtes pas du moins par où vous penſez l'être. Nos premiers Auteurs n'ont été ni Princes, ni Ducs, ni Barons, ni Comtes, ni Marquis. On ne connoiſſoit point chez eux d'autre roture que celle du vice; point d'autre nobleſſe que celle de la probité, de la bonne foi, de la droiture, de l'humanité, de la bienfaiſance. Si cette grandeur vous manque, ne prétendez pas la retrouver dans les vaines idées de diſtinction que vous vous êtes faites. La qualité ne ſuppoſe point le mérite & n'y ſupplée

point. Vous vous croyez bien noble, parce que votre famille eſt ancienne; faites-la plus ancienne encore, & vous ceſſerez d'être noble en ce genre. Une génération de plus en remontant, vous voilà roturier. Quelle étrange eſpéce de grandeur qui diminue quand on l'augmente! Peut-on s'entêter d'une imagination ſi bizarre?

J'entens votre réponſe. Vous avez eu des ancêtres qui ſe ſont diſtingués par des talens rares, par de grandes qualités, par de belles actions, par des ſervices importans qui les ont illuſtrés. Eſt-ce par ces endroits que vous avez hérité d'eux? Leur reſſemblez-vous? Les valez-vous? Etes-vous enfin tout ce qu'ils étoient? Vous ne le dites pas, & vous ne nous laiſſez pas même la liberté de le ſoupçonner. Un homme aſſez vain pour ſe glorifier du mérite de ſes ancêtres, n'oublieroit pas le ſien propre. Vous vous louez donc par celui des vôtres; c'eſt nous avouer que vous n'avez rien de louable. Nous annoncer que vous êtes de la race des grands hommes, c'eſt nous apprendre que vous avez dégénéré.

Ce titre eſt ſans doute bien autentique pour exiger de nous des reſpects & des attentions particuliéres. Vous portez un nom que vous deshonorez; c'eſt peut-être trop peu dire: un nom du moins qui ſignifie des qualités que vous n'avez pas; des fonctions que vous n'exercez point; des prérogatives dont vous ne jouiſſez point; un pouvoir dont vous êtes dépouillé. Vous nous donnez ainſi pour preuves de votre grandeur & de vos droits des ſons vuides de ſens, des idées menteuſes. D'autres qui s'appelloient comme vous, ont été des hommes

éminens parmi leurs contemporains & recommandables à la poſtérité. Mais les choſes changent, & les noms demeurent. Quand on ne conſerve rien des bonnes qualités de ceux dont on eſt ſorti, c'eſt une double vanité de dire qu'on eſt de bonne maiſon. Il ne ſiéroit qu'à l'humilité d'én faire le honteux aveu. Je le répéte, la vraie nobleſſe, la ſeule grandeur réelle, c'eſt celle des ſentimens, à laquelle toute ame bien née doit aſpirer. Imitez ceux à qui vous devez la naiſſance, s'ils ont été véritablement grands. Ce n'eſt qu'à ce prix que vous le ſerez vous-même. Le mérite eſt un bien qui ne communique point, qui ne ſe tranſmet point par droit d'héritage. Rien de ſi vain que de mettre ſa gloire dans celui des autres.

Vous poſſédez de grandes terres & de grands domaines; vous jouiſſez d'un grand revenu. Je ne vous le conteſterai pas. Vous êtes donc riches; mais les richeſſes ſont-elles des qualités reſpectables? Il y a long-tems qu'on a dit que tout riche eſt injuſte, ou l'héritier d'un injuſte. Avez-vous jamais eu la curioſité de rechercher ſi cette opulence qui vous rend ſi fier, n'étoit point le fruit de l'iniquité de vos peres, ou des honteuſes épargnes d'une avarice ſordide? Vous-même par quels moyens vous êtes-vous fait cette fortune ſi ſubite & ſi brillante? Il ne faudroit pas creuſer bien avant peut-être pour découvrir que ce fut le crime qui mit la premiére différence entre vous & nous. Vous ſortez de quelqu'une de ces ſangſues qui ſe gonflent du ſang des peuples, de quelqu'un de ces hommes nés pour augmenter les calamités publiques, qu'ils ſavent mettre à profit; c'eſt-à-dire en ce cas, qu'il faut que nous vous ren-

dions de grands honneurs, que nous ſoyons pleins d'égards pour vous, parce que vos peres ont dépouillé les nôtres; c'eſt-à-dire, que parce que vous avez été vous-même plus ſcélérats que le reſte des hommes, il faudra que vous en ſoyez plus révérés.

Tirons le voile, ſi vous voulez, ſur ces deſhonorantes images. De quelque ſource que votre prétendue nobleſſe vous vienne, à quelque titre que vous poſſédiez vos richeſſes, vous ne me perſuaderez pas qu'elles vous aient aquis le moindre dégré de conſidération de plus. Tant que vous n'exigez mes reſpects que par des choſes qui ſont hors de vous, vous m'apprenez ſeulement que vous n'avez rien de reſpectable. Vous me parlez de vos biens, & je ne vois que votre indigence. Perſonne n'eſt ſi pauvre que celui qui n'a point de vertus. Si vous êtes né vicieux, je vous plains. Mais ſi vous prétendez l'être impunément à la faveur de votre naiſſance ou de votre fortune, ſouffrez que je vous mépriſe. C'eſt tout ce qu'on doit au vice, quand on eſt réduit à le haïr, comme il le mérite, ſans avoir droit de le réprimer.

Non, les noms ſuperbes de *grandeur*, d'*excellence*, de *ſeigneurie*, dont la vanité ſe pare, ne font point perdre de vue la baſſeſſe des inclinations. Les titres faſtueux de *très-haut* & de *très-puiſſant* n'inſpirent point les conſidérations que ceux qui les prennent, attendent. La dépravation de leurs mœurs les dégrade plus que ces titres ne les élévent. On les trouve grands & mépriſables. Les places ſont deshonorées par ceux qui les occupent. L'indignité de la perſonne étouffe le reſpect qu'on étoit prêt de rendre à la diſtinction du rang. Ce



rang ſuppoſe une dignité perſonnelle qu'on ne reconnoit point en eux. Soyez ce que le vôtre demande, ou renoncez au fond du cœur aux égards qui lui ſont accordés par l'uſage. Voudriez-vous forcer les hommes à changer leurs idées naturelles? Eſt-il juſte qu'ils révérent en vous le vice, parce que vous êtes en poſſeſſion d'un titre qu'ils n'ont prétendu donner qu'à la vertu?

Remontez à l'origine de toutes les diſtinctions, vous trouverez qu'on ne les accorda qu'à des mérites éprouvés. Elles ſuppoſent des qualités qu'elles ne peuvent remplacer dans ceux qui ne les ont pas. Les dignités, les poſtes élevés, les plus importans emplois en un mot ne ſont pas des vertus, & ne ſont que deshonorer ceux qui les poſſédent, quand ils aviliſſent leurs places par leurs vices. Le ſujet d'une complaiſance flatteuſe, ce ſeroit donc d'avoir les perfections auxquelles les diſtinctions ſont comme dûes, & non de jouir de ces diſtinctions même. Sans ces perfections du moins, vos plaintes ſur le peu d'honneur qu'on vous fait, ſont injuſtes. Qui doit ſavoir mieux que vous, que vous ne méritez pas qu'on vous honore? Vous n'avez à vous plaindre que de la différence que vous mettez vous-même entre ce que vous devriez être & ce que vous êtes : il ne tiendroit qu'à vous d'être adoré.

Les diſtinctions humaines, toutes avilies qu'elles ſont par l'abus, ne laiſſent pas d'en impoſer par je ne ſais quel reſſentiment de leur premiére inſtitution qui ne les accordoit qu'au mérite. Soit d'ailleurs que les hommes éblouis par l'éclat des richeſſes, conçoivent en effet de l'eſtime & du reſpect pour ceux qui les poſſé-

dent; ſoit que frappés par la crainte, ou flattés par l'eſpérance, ils ſe portent comme naturellement à révérer ceux qui peuvent leur nuire ou les ſervir; les préventions ſont pour eux, & ces préventions ſont aveugles. On attache aux perſonnes ce qui ne convient qu'aux dignités. Les prérogatives les plus frivoles ſont regardées comme des avantages qui mettroient réellement les hommes au-deſſus de leurs ſemblables. On conçoit pour les gens diſtingués par leur fortune ou par leur rang, des ſentimens conformes aux idées qu'on s'en eſt faites. On les eſtime, on les révére juſqu'à l'oubli de leurs défauts; on les admire, tandis qu'ils ne ſont dignes que d'horreur ou de pitié; on les loue de ce qu'on blâmeroit ailleurs. Les fautes qu'ils font, ſont à peine apperçues. La flatterie les canoniſe, & ſeroit prête à leur ſacrifier, pour mériter leurs faveurs ou leurs ſervices.

Ne diſſimulons rien ici des foibleſſes de l'humanité. Ceux même dont les vues ſont ou devroient être par diſcernement ou par état, plus pures & plus déſintéreſſées, ne ſe défendent pas tout-à-fait de cette eſpéce d'idolâtrie pour les grands. Ils ſe croient honorés d'en être connus, d'avoir de l'accès chez eux, de les entretenir, d'être jugés propres à leur rendre les moindres ſervices. Ils ne les approchent qu'avec ce reſpect que la ſeule probité devroit inſpirer. Ils n'en parlent qu'avec complaiſance; ils aiment à relever leurs diſcours, à les répéter. Les attentions, les déférences & les empreſſemens qu'ils montrent pour eux, ſont animés de toute la ſenſibilité qu'on a pour ce qu'on aime & pour ce qu'on révére. Ils

idolâtrent jusqu'à leurs gestes, jusqu'à leur ton de voix, jusqu'à ce qu'on appelle un certain air noble que souvent ils n'ont pas.

Les grands ne sont donc en effet déja que trop respectés pour leur grandeur. Que seroit-ce, s'ils s'avisoient d'être bons & sérieusement vertueux! Quel compte ne leur tient-on pas du peu de bien qu'ils font? Les moindres vertus chez eux seroient des vertus héroïques. S'ils aimoient à rendre un cœur content, à combler une ame de joie, à prévenir du moins des besoins extrêmes, c'est ce qu'on pourroit appeller une véritable grandeur, & ce qui leur attireroit tous les respects du monde. Qu'ils y réfléchissent. Ils ne sauroient mieux ménager leurs intérêts que par l'amour de leurs devoirs. Ils forceront les hommes à les respecter, quand ils les mettront dans la nécessité de leur accorder de l'estime. La modération, le désintéressement, la générosité, ce sont là leurs vertus & leurs armes. S'ils ont sur les autres quelque dégré de vrai bonheur, c'est de se trouver souvent dans le pouvoir & dans l'occasion de leur faire plaisir & de les obliger. Ils ont dequoi remplir dans toute son étendue le titre que l'Evangile donne aux Princes des nations; dequoi, dis-je, se faire nommer *bienfaisans* & *bienfaiteurs*.

C'est ce qu'ils devroient être en effet, & dans les vues de la Providence, & dans les idées des petits. Un préjugé légitime persuade à ceux-ci qu'ils leur sont responsables de l'obscurité dans laquelle ils vivent, de leur pauvreté, de toutes leurs infortunes; qu'ils ne sont leurs seigneurs & leurs maîtres, que pour être leurs sauveurs & leurs peres; qu'ils n'ont d'autorité

que pour les défendre, de crédit que pour les protéger; qu'ils ne jouissent de tous les avantages de la prospérité que pour les consoler, que pour les soulager dans leurs disgraces. Les grands leur deviennent donc odieux par tout le bien qu'ils ne leur font pas, presque autant que par le mal qu'ils leur font. Jugeons entre eux. Les uns se plaignent que tout leur manque, & que personne n'est touché de leur indigence; qu'on ne les recherche que tandis qu'ils sont bons à quelque chose, qu'on achéve de les ruiner, & puis qu'on les méprise. Les autres s'emportent, si la moindre chose vient à leur manquer; si quelqu'un veut leur résister dans le monde, ils maltraitent & menacent encore. Où est l'injustice? De quel côté la patience est-elle la plus difficile? Songez, grands, qu'on ne vous doit pas tout ce que vous vous imaginez qu'on vous refuse, ou que vous êtes cause vous-mêmes des refus qu'on vous fait, vous aurez moins de peine à vous en consoler.

Il n'est que trop commun de se donner pour grand, & d'ignorer ce que c'est que la grandeur. La véritable est douce, familiére, populaire. Elle fait se courber par bonté vers ceux qui sont au-dessous d'elle, & se relâche quelquefois de ses avantages. Elle fait paroître les hommes grands, sans faire sentir aux autres qu'ils sont petits. Jamais elle n'affecte de dédain pour eux. Jamais elle ne les plaisante par des railleries capables de les piquer, quand elle est d'un rang qui la met hors d'atteinte aux reparties. Mais ceux qui ne sont pas nés grands, s'imaginent que pour le paroître, ils n'ont qu'à se rendre farouches, inac-

cessibles,

ceſſibles, dédaigneux. Ils mettent leur dignité dans une réſerve qui ne ſert qu'à mieux faire pénétrer ce qu'ils ſont, c'eſt-à-dire, infiniment petits. Ils s'admirent eux-mêmes, & croient que tout le monde doit être frappé du même reſpect. La fortune les a placés trop haut, la tête leur tourne. Ils ne voient point, ils ne réfléchiſſent point. Ils agiſſent par ſentiment, & n'en ont point d'autre que celui de leur poſte ou de leur qualité : l'oubli, la fierté, l'arrogance, la dureté, l'ingratitude, leur deviennent comme naturelles. Ils ne reconnoiſſent perſonne. Ils ne ſont touchés ni des talens, ni du mérite, ni des belles actions, ni des beaux ouvrages, ni des ſervices même qu'on leur rend. Tout s'efface de leur eſprit, excepté la fauſſe idée de ce qu'ils croient être.

Plus de la moitié peut-être de ceux qu'on appelle grands, ne ſe montrent que par ces endroits. Rien ne leur réuſſit moins, & rien ne leur doit moins réuſſir. Une froideur, une incivilité ſuffit pour nous les faire haïr. Un ſalut, un ſourire nous les reconcilieroit. Ils ne connoiſſent ni leurs vrais avantages ſur les petits, ni leurs déſavantages.

Le pire de tous, c'eſt que leur fauſſe grandeur ne ſoit rien moins que ſoutenue. On les voit auſſi timides, auſſi bas, auſſi rampans devant ceux qui diſpoſent des poſtes & des faveurs, qu'ils ſont pleins de hauteur & de confiance avec ceux qui n'ont que du mérite & de la vertu. Comment ne les mépriſeroit-on pas, quand on les voit capables des lâchetés les plus honteuſes ? Veulent-ils qu'on faſſe l'impoſſible, & qu'on joigne pour eux le reſpect au mépris ? S'ils ſont ſi fiers, qu'ils le ſoient tou-

jours, ou plutôt qu'ils ne le ſoient jamais. Qu'ils renoncent à ces chiméres de diſtinctions qui ſe démentent elles-mêmes, & qui ne mettent de la différence entre les hommes que pour leur tourment réciproque. Qu'ils combinent leur foible & leur fort, & qu'ils ſe conſidérent dans cette eſpéce d'égalité que la comparaiſon du bien & du mal met entre eux. Quelle folie d'affecter une ſupériorité qu'on eſt forcé de reconnoître ailleurs, & de ſe jetter dans la néceſſité de ſouffrir de l'une & de l'autre, d'être fui de ceux qu'on recherche, de fuir ceux dont on eſt recherché, de ſe faire honneur de celui-ci, d'avoir honte de celui-là, d'incommoder & de trouver des incommodes, de dédaigner qui nous dédaigne, de mépriſer qui nous mépriſe, & de ſe croire offenſé tantôt par trop de hauteur de la part de ceux qui ſont au-deſſus, tantôt par trop peu de reſpect par ceux qui ſont au-deſſous de ſoi! Ne ſeroit-il pas plus ſage de ſe défaire de toutes ces fauſſes idées, de compoſer enſemble, & de ſe traiter avec une humanité mutuelle? Il y auroit dans cette conduite le double avantage de ne mortifier perſonne, & de n'être jamais mortifié par le préjugé d'une grandeur imaginaire.

Je conçois que l'amour-propre ne conſent pas aiſément qu'on le déſabuſe d'un préjugé qui le flatte ſi fort. Les premiéres impreſſions de l'enfance, l'habitude & l'uſage du monde l'y confirment. Mille flatteurs que l'intérêt attache à la fortune des riches & des grands, les rappellent ſans ceſſe à la chimére de leur vaine grandeur. On leur exagére le pouvoir malheureux qu'ils ont de tout entreprendre

impunément. On leur perſuade que c'eſt ſe rendre coupable de réſiſter à leur injuſtice, ou d'oſer en exiger la réparation ; que tout doit les reſpecter ; que tout doit leur être ſoumis ; que tout doit plier ſous eux ; que tout enfin doit leur être dévoué ; qu'on eſt encore trop honoré de les ſervir. On applaudit à leurs fauſſes délicateſſes ; on loue leurs reſſentimens ; on les anime à la vengeance.

Funeſte ſéduction, qui les livre à des paſſions furieuſes, qui les rend les victimes d'une impatience déraiſonnable, & qui leur fait changer des maux chimériques en des maux réels. Ils s'imaginent qu'on leur fait des outrages, & ils les reſſentent. Si quelqu'un les aime, qu'il leur conſeille de ſe remplir de maximes ſaines, & de les méditer ſouvent ; qu'il leur inſinue de ſe conſidérer comme des malades imaginaires, dont il ne faut que guérir la raiſon pour les guérir de tout le reſte, comme des enfans qui ſe croient malheureux, quand on renverſe leurs petits châteaux. Qu'ils ſe ſervent de toutes les penſées que la Sageſſe peut inſpirer pour diſſiper une illuſion qui n'ajoute à l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, que pour leur donner une ſenſibilité de plus ; une illuſion qui ne fait que multiplier pour eux les maux de la vie, qui ne les accoutume à ſe diſtinguer du reſte des hommes, que pour ne pouvoir s'accoutumer à ce qu'ils ont à ſouffrir de leur part.

L'Evangile leur apprend à conſidérer leur état comme un malheur ; & c'en ſeroit un très-grand & très-funeſte, quand il ne produiroit point d'autre effet que cet entêtement de grandeur, que l'indigence & la mendicité même

ne guérit pas toujours; entêtement d'où naît une des choses que Dieu déteste le plus : des *Pauvres superbes*. S'il est en effet des hommes insupportables aux hommes même; s'il en est qui méritent plus d'indignation que de pitié; ne sont-ce pas ces restes orgueilleux d'une noblesse chimérique, ou d'une injuste fortune, qui ne peuvent consentir à se réduire au rang que la pauvreté leur a marqué?

La pauvreté n'avilit point les hommes : elle n'a de honteux que d'être quelquefois le fruit de la paresse & des autres vices. Mais elle n'est ici que le fruit de la vanité seule. Rebuts des grands & des petits, chargés de tout le ridicule de cette vanité déplacée, sans subsistance & sans habits, ces insensés se respectent eux-mêmes dans leurs haillons. Ils veulent être comme les martyrs d'une condition qui les fera mourir de froid & de faim. Ils se laisseront consumer plutôt que de se dégrader par une profession qui leur donneroit le pain dont ils manquent. Ils ne sauroient travailler; ils auroient honte de mendier, & si quelquefois ils y sont enfin contraints, quelle hauteur dans la maniére dont quelques-uns demandent! Quel dédain dans celle dont ils reçoivent! Il leur faut des aumônes plus abondantes, parce qu'ils ont été plus riches, ou plus prodigues. Leur donner peu, c'est leur faire injure. Ils sont pauvres; mais ils ne prétendent pas qu'on les traite en pauvres. Ils vouloient être respectés, quand on n'avoit pas besoin d'eux; ils veulent l'être encore, quand ils ont besoin des autres. Ils sont gueux en un mot; mais ils sont nobles, & ce n'est quelquefois qu'à force de pauvreté qu'ils ont aquis de la noblesse.

Un mendiant roturier, s'il a quelque mine, ne manque guères de ſe dire un Gentilhomme ruiné. Mais que ceux qui ſont nés tels, ne diſent-ils plutôt qu'ils ont été nobles, quand ils ſont devenus gueux! Que ne penſent-ils du moins que ceux dont ils implorent le ſecours, ſont plus nobles qu'eux, pour ne pas exiger en même-tems leur reſpect & leurs biens! Il eſt, ſans contredit, plus noble de donner que de recevoir. Quoi qu'il en ſoit, & quelque incident qui les ait réduits à dépendre de la charité de ceux dont ils ne ſe croient pas aſſez reſpectés; qu'ils conſidérent comme le plus grand des malheurs de conſerver cette ſenſibilité dans leurs malheurs même.

Leur exemple au reſte doit apprendre à ceux qui leur reſſemble, qu'ils ne ſont pas plus hors d'atteinte qu'eux aux coups de la fortune. Qu'ils jugent donc par-là de l'intérêt qu'ils ont de renoncer à la vanité qui les fait ſouffrir dans leur abondance même, & qui les accableroit d'un double poids dans leur appauvriſſement. Que leur entêtement céde aux peines qu'il leur cauſe. Qu'ils n'aſpirent point à ſe faire valoir dans la ſociété par une qualité qui ne contribue rien d'elle-même à l'utilité commune.

Quel fruit peut-on retirer d'une nobleſſe qui ne ſert qu'à rendre les hommes fiers, glorieux, délicats, c'eſt-à-dire, inſociables? Qu'ils ſe ſouviennent que notre race, nos ayeux, & la gloire des actions que nous n'avons pas faites, ne ſont point proprement à nous; que les diſtinctions dont les enfans de ceux qui ſe ſont illuſtrés, jouiſſent, ne ſont pour eux qu'un double engagement à devenir vertueux; que

quiconque eſt vicieux, déroge ; que la nobleſſe n'eſt qu'un ridicule, quand on la réduit à cet entêtement qui rend les nobles plus vains, ſans les rendre meilleurs ; & que vouloir alors ſe faire reſpecter par la qualité, c'eſt vouloir ſe faire reſpecter par ſon ridicule.

Si ce ridicule eſt grand dans les perſonnes du monde, on ne peut que l'appeller monſtrueux, quand il eſt joint à l'humilité de la profeſſion monaſtique & de la pauvreté volontaire. Ce ſera la fatalité de la vanité des hommes d'être toujours inconcevable. Ils en ſentent la honte ; ils veulent, ou ſemblent vouloir la bannir de leur cœur, & ce n'eſt que pour l'y faire rentrer ſous un maſque différent.

La Régle des Religieux les plus pauvres, leur ordonne de quitter les noms qu'ils ont portés dans le ſiécle ; mais cette régle n'eſt guères obſervée que pour ceux dont les noms étoient obſcurs. On conſerve les noms illuſtres à ceux qui les ont quittés. Des gens qui vivent de quêtes & d'aumônes, ont ſoin d'annoncer qu'il y a chez eux des ſujets ſortis des plus grandes maiſons. Les corps entiers ſe font honneur de cette nobleſſe que les particuliers ſe ſont fait honneur de ſacrifier. On diroit que la donation leur en auroit été faite pour la poſſéder en commun. Peu s'en faut qu'elle ne les rende auſſi vains que ſi elle leur étoit perſonnelle.

Le grand mal, c'eſt que ceux même qui font le ſacrifice, retiennent d'une main ce qu'ils immolent de l'autre. Ils trouvent mauvais qu'on ne leur tienne pas aſſez de compte de ce qu'ils ont jugé digne de tout leur mépris. Ce mépris même leur paroit un nouveau titre pour exi-

ger dans un Monaftére des égards qu'ils auroient dû rougir d'exiger dans le monde. Quelle autre réponſe peut-on faire à leurs plaintes, que de les avertir de changer l'objet de leur indignation, pour ſe la réſerver toute entiére. Il n'eſt point d'hommes qui doivent leur faire plus de peine à ſouffrir qu'eux-mêmes. C'eſt aſſurément de toutes les vanités la plus intolérable, que celle d'être vain d'une vanité ſacrifiée.

VII. LEÇON.

Les préjugés de l'éducation ſont ceux dont on ſouffre le plus, parce que ce ſont ceux dont on ſe défie le moins. Rien de plus néceſſaire à notre repos que de revenir ſur ces premiers jugemens. Le meilleur moyen de diminuer les peines, eſt toujours d'apprendre à les réduire à leur valeur.

IL ne paroît pas aiſé de décider ſi les panchans d'une heureuſe naiſſance contribuent plus à la tranquilité de la vie, que les principes d'une bonne éducation. Mais il y a des peines aſſurées dans les mauvais préjugés de la jeuneſſe : ce ſont de tous nos préjugés les plus forts, & ceux dont on ſent le moins la néceſſité de ſe défaire. On les a pris dans un âge où tout ſe fait par impreſſion dans notre ame. On ne les ſoupçonne point d'être faux. On les ſuit avec la même aſſurance que s'il n'étoit pas poſſible d'imaginer & d'agir autrement. On ſe fait aux maniéres de penſer de ſes parens &

de ses maîtres. On prend leurs gouts & leurs aversions, leur prévention pour eux-mêmes, leurs défauts, leurs travers, leurs singularités bizarres. Chaque famille est comme une petite république. Elle a ses loix, sa police, ses arrangemens, & croit que c'est ce qu'il y a de mieux au monde. On s'accoutume d'ailleurs aux alimens de son premier séjour; les lieux en deviennent familiers & plaisent: on en aime quelquefois jusqu'aux désagrémens; & c'est à ces impressions pourtant que nous comparons tout dans les usages & dans les situations de la vie. Voilà, dit-on, ce qui se faisoit chez mon pere; c'est ainsi qu'on vit dans mon pays. Quelque bien qu'on soit ailleurs, quelque traitement qu'on y reçoive, on est mécontent par comparaison.

Très-souvent ce mécontentement ne seroit point déraisonnable, si la comparaison ne l'étoit pas. Mais la grande régle, ou le grand secret pour couler des jours un peu tranquiles, c'est d'être résolu de se faire à tout, sans égard aux différences que le changement des situations peut mettre entre le bien & le mieux être. Il n'est point d'autre moyen sûr de rendre sa destinée toujours supportable, que celui de savoir vivre avec toutes sortes de personnes, & dans toutes sortes de lieux & de circonstances. Les hommes en général, & surtout ceux de diverses provinces ou de diverses nations, offrent trop de variétés & de contrariétés dans leurs mœurs, dans leurs maniéres & dans leurs usages, pour espérer de pouvoir s'en tenir avec eux à des principes fixes, qui ne seroient peut-être d'ailleurs que de faux préjugés dont on n'auroit pas eu soin de se défaire.

Cependant on ne vit pas toujours renfermé dans la maiſon paternelle. On eſt obligé d'avoir au dehors des rélations de beſoins, d'affaires, de commerce, d'étude, d'exercices. Il faut entretenir des liaiſons d'alliance, d'amitié, de bienſéance. Il vient un tems où les oiſeaux quittent leur nid. Les familles ſe diſperſent. Chacun prend des engagemens ſelon ſes inclinations, ou ſes intérêts; & c'eſt dans toutes ces circonſtances que les fauſſes idées dont on eſt prévenu, font rencontrer des contradictions dont on ſouffre.

Des enfans ſe ſont vus accabler de careſſes: on les a traités de dauphins, de princeſſes, de petits rois & de petites reines; ils ont preſque cru l'être. L'aveuglement des parens les a ſéduits ſur un eſprit & des agrémens qu'ils leur trouvoient, mais qu'ils leur trouvoient ſeuls. Il n'eſt pas juſqu'aux ourſes qui ne léchent leurs petits; elles ſont contentes de leur figure informe. *Tout animal aime ſon ſemblable.* Hors de chez eux ces enfans ne ſont rien moins que ce qu'ils ſe ſont imaginés. On les regarde avec indifférence, & l'indifférence eſt pour eux un mépris cruel. Ils accuſent tout ce qui les voit de manquer de diſcernement & d'équité; tout leur paroit dur. Leurs préventions leur préparent par-tout de nouvelles occaſions d'être mortifiés.

Une mere idolâtre qui ne vous aimoit que pour vous gâter; une gouvernante intéreſſée à vous flatter; une maîtreſſe qui s'étoit attachée follement à votre enfance, vous a redit cent fois le jour que vous étiez jolie, bien faite, ſpirituelle, aimable. Il faudra donc que vous prêtiez ſes yeux à tout le monde, ou vous riſ-

quez de n'être trouvée de personne telle que vous lui paroissiez. Vous jouissez d'une vogue que vous avez parmi les vôtres, ou parmi quelques amis choisis; vous vous applaudissez d'un mérite singulier qu'ils vous accordent; songez que vous laissez peut-être tout ce mérite chez vous autant de fois que vous en sortez. Sans cette précaution, vous croirez qu'il n'est plus, ni bon gout, ni justice dans le reste du monde.

Dans les conversations, dans le cours ordinaire des occupations de la vie, dans les discussions d'intérêt, dans les délibérations publiques, ou dans les conseils particuliers on débite des maximes qui vous révoltent. On raisonne, on agit sur des principes qui traversent toutes vos vues, & qui vous éloignent infiniment de vos fins. Quelle peine pour vous rapprocher des autres, pour vous concilier, pour vous ramener aux opinions communes! Vous contestez; vous faites de mauvaises difficultés; vous supposez que vous avez toute la raison pour vous, & vous vous brouillez avec elle. Vous combattez les partis les plus sages; vous refusez les conditions les plus équitables; vous rompez quand on est près de conclure; vous croyez avoir sacrifié tous vos droits, quand vous ne faites que vous rendre à la justice; & vous trouvez tous les autres intraitables, parce que vous l'êtes. Réfléchissez-y sérieusement, & considérez cette contradiction comme universelle à vos maniéres de penser, comme une preuve du besoin qu'elles ont d'être réformées. Mettez-vous au rang de ceux dont il est dit qu'ils se sont égarés *dès le sein de leurs meres*.

L'éducation des grands & des riches devroit

être la plus exquiſe. Il leur eſt plus eſſentiel qu'au reſte des hommes, d'être mis en garde contre des préjugés qui leur ſont propres, & qui répandent mille déſagrémens dans une vie que tout concourroit d'ailleurs à leur rendre infiniment gracieuſe. Rien ne leur manque du côté des ſecours, ſi ce n'eſt par le mauvais choix des perſonnes qu'on met auprès d'eux. Ce choix devroit ſe faire avec beaucoup de recherches & de diſcernement. Il faudroit s'être bien aſſuré du caractére, des mœurs, des inclinations & des maniéres de ceux qu'on choiſit, & ce ſont preſque toujours les attentions les plus négligées. Les parens peut-être en ſont incapables, ou n'aiment pas aſſez leurs enfans pour porter le ſoin de les bien élever jusqu'à l'inquiétude. On leur donne des gouvernantes, des précepteurs, des maîtres, des gouverneurs; & quand on en a fait les dépenſes, on croit n'avoir plus de reproches à ſe faire.

Au fond qu'a-t'on fait pour les enfans? Je vais entrer dans un détail qui ne paroitra m'écarter de ſon ſujet que pour m'y ramener avec quelque fruit. On a trop à craindre d'avoir été mal inſtruit, pour n'aimer pas à réfléchir ſur tous les dégrés d'inſtruction par leſquels on a paſſé pour parvenir à l'âge où chacun n'eſt plus conduit que par lui-même. Il ſuffit qu'on puiſſe avoir été mis dans une ſeule mauvaiſe main, pour ſe défier des impreſſions qu'on a reçues de toutes.

Les gouvernantes, qui ſont-elles? On les prend comme au hazard. C'eſt quelquefois une ancienne domeſtique qu'on recompenſe de cette place; ſes ſervices lui tiennent lieu de

bonnes qualités. Le poſte eſt-il un peu plus avantageux? On le donne à la faveur, ou c'eſt peut-être une charge qui s'achéte. La grande attention de preſque toutes ces femmes, c'eſt de ſe faire aimer de leurs pupiles par une prévoyance d'intérêt. Pour y réuſſir, elles ſouffrent aux enfans tous leurs petits caprices: ſouvent elles les en careſſent, & ſont bien éloignées de prévenir en eux les grands vices dont ils ont déja toutes les ſemences. S'il s'en trouve, au contraire, que l'humeur domine, ou qui s'arment d'une ſévérité farouche, l'inconvénient eſt égal: elles ſe font haïr, & mettent un obſtacle comme invincible au ſuccès des meilleures inſtructions. Le pis eſt preſque toujours qu'elles ſont ineptes, & le grand ſavoir de quelques-unes eſt d'inſpirer à de jeunes cœurs la fierté, dont l'idée de leur naiſſance & de leur rang ne les remplira que trop tôt.

Les maîtres ſont introduits pour donner des leçons de leurs arts: les plus habiles ne ſont pas toujours les plus honnêtes gens. La jeuneſſe, qui n'écoute rien avec tant de plaiſir que ce qui favoriſe ſes mauvaiſes inclinations, trouve ſouvent dans ces ſortes de maîtres de pernicieux conſeillers ou de dangereux confidens. Les moins mauvais ſont peut-être ceux qui, contens de gagner leurs honoraires, ne s'intéreſſent point aux progrès de ceux qu'on leur confie.

Les précepteurs ſont communément tirés des Colléges; gens qui n'ont point eu d'éducation dans leur premiére enfance, ou qui n'étoient pas nés aſſez heureuſement pour ſe former eux-mêmes. Tous leurs talens ſont renfermés dans la ſphére du pédantiſme: ils n'ont

point de ſentimens, & n'en peuvent inſpirer. Quelques-uns ont des inclinations aſſez baſſes pour ſe laiſſer corrompre par ceux qu'ils ſont chargés de corriger.

Les gouverneurs viennent enfin. Ces derniers ſont deſtinés à donner les coups de maître aux figures dégroſſies. Mais ſavent-ils comment il faut s'y prendre ? Ont-ils du gout & de l'expérience ? Se ſont-ils appliqués ſérieuſement à diſcerner les eſprits, à manier les caractéres, à ſe conformer aux panchans de leurs éléves pour les tourner vers leurs véritables objets, pour changer ainſi les vices en vertus ? Il ſemble qu'on les quitte aſſez ordinairement de ces avànces eſſentielles. Si, par hazard, ils ont un nom ; s'ils ont quelque eſpéce de nobleſſe, la vanité des parens ne balance pas à les préférer aux roturiers les plus accomplis. Un grand Seigneur veut au moins que ſon fils ait pour Gouverneur un Gentilhomme ; on croiroit ſe deshonorer de ne lui donner qu'un homme de mérite.

Il eſt des Gouverneurs qui ne manquent, ni de capacité, ni de zéle ; mais on ne leur donne pas aſſez d'autorité pour travailler avec ſuccès : ils ne trouvent dans ceux qu'ils ont à perfectionner rien de fait que les mauvais plis qu'on leur a laiſſé prendre. Par où commenceront-ils ? Les parens s'oppoſent à leurs vues, ou les traverſent dans leurs ſoins. Ils ſe dégoutent, ils s'ennuient de la durée d'une gouvernance auſſi diſgracieuſe qu'inutile ; ils rendent enfin les jeunes Seigneurs tels qu'on les leur avoit confiés, ou tels qu'on a ſouhaité qu'ils fuſſent.

Ceux-ci s'applaudiſſent d'être affranchis de

la contrainte. On les produit dans le monde, & le grand désordre de nos jours, c'eſt qu'on les y produit trop tôt. Que de mauvais quarts d'heure ils y paſſeront! Que ces déſagrémens les rappellent donc à l'examen des fauſſes préventions dans leſquelles ils ont été nourris, des procédés irréguliers dans leſquels on les a laiſſé vivre. Je le leur ai dit, & l'idée que je viens de leur retracer des mauvaiſes éducations, doit les en convaincre; il n'eſt point d'hommes qui doivent plus ſe ſoupçonner qu'eux d'être pleins des défauts les plus inſociables & les plus contraires au bonheur de la vie.

Mais quelquefois leurs vices ſe remarquent ailleurs ſans être ſortis des mêmes ſources. Vous êtes fils d'un homme qui n'a ni naiſſance, ni fortune, & qui pourtant a donné dans tous les défauts des grands & des riches. Il ne l'eſt pas, il ne l'a jamais été; mais il les approche & vit dans leur familiarité. La poix, dit le Sage, s'attache aux mains qui la touchent, & l'homme devient ſuperbe avec les ſuperbes. Les grands ont des ſinges qui reſſemblent à des hommes, ou des hommes qui reſſemblent à leurs ſinges, des hommes qui ſe gâtent chez eux par une mauvaiſe imitation. La grenouille veut reſſembler au bœuf, & le rat à l'éléphant. Ce ſont de mauvaiſes copies qui ſe font d'après de mauvais originaux. Un eſprit s'entête de tout ce que la fauſſe grandeur a de vicieux & d'impertinent. Il croit devenir ce qu'il admire; il n'agit plus, il repréſente, il contrefait & laiſſe voir tout ce que ſes modéles ont de défectueux.

Il eſt des choſes dont on ne peut juger en grand; il faut les réduire en petit pour en dé-

couvrir tout le ridicule. Mais le malheur du ridicule eſt de ne pas ſe ſentir lui-même. Voici donc le palais tranſporté dans la chaumiére, & la grande maiſon dans la petite. Le maître de celle-ci ne vit plus ſelon ce qu'il eſt, mais ſelon ce qu'il s'imagine, ou ſelon ce qu'il voudroit être. Il faut le ſervir promptement, & que rien ne lui manque. Il parle haut, il commande avec fierté, il ſe plaint ſans ſujet, il fait des reproches durs, il s'emporte, il traite avec empire & mépris tout ce qui l'environne. Il eſt grand par tous ces endroits, & ſes enfans reſſemblent à leur pere. Que leur diraije ? Dans votre petit Domeſtique, vous aviez agi ſans égard & ſans ménagemens : ailleurs, on vous traite ſelon ce que vous êtes. On vous réduit à votre juſte valeur, & voilà l'injure intolérable. Au fond ce n'eſt pas vous qu'on offenſe, c'eſt votre fantôme; mais chez vous le fantôme eſt ſenſible. C'eſt l'opinion, plus que le mauvais traitement, qui cauſe votre impatience.

Une fauſſe indulgence vous a tout ſouffert, vous a tout accordé, vous a tout permis à vous qui deviez être retenu ſous de ſévéres loix. On vous a laiſſé vivre au gré de vos caprices volages; on vous a nourri avec des délicateſſes & des ménagemens qui ne convenoient point à votre fortune. Où irez-vous pour vous trouver bien? Dans les voyages, dans les changemens de climats, où la néceſſité de la ſubſiſtance ou des emplois vous conduira, vous vous trouverez encore plus dépayſé par la ſingularité de vos gouts & de vos opinions, que par la différence des mœurs & des lieux. Y mangerez-vous? y pourrez-vous

dormir? y rencontrerez-vous quelque chose qui vous accommode? n'y croirez-vous pas manquer à tout moment du nécessaire?

Si vous sortez d'un Collége ou d'un Couvent, où vous soyez tombé par malheur dans de mauvaises mains, que de traverses vous allez éprouver dans votre propre famille & dans celles où vous entrerez par un établissement! que de monstres vous rencontrerez dans le monde! Les petitesses d'esprit & les scrupules mal entendus, dont vous êtes plein, vous feront prendre les politesses pour des crimes; l'ignorance des vraies maximes vous révoltera contre les conduites les plus raisonnables. Vous choquerez les usages; vous heurterez contre les bienséances; vous blesserez par vos maniéres, & vous serez blessé par celles des autres. Vous serez offensé du peu de cas qu'on fera de certaines qualités que vous aviez crues très-estimables. Votre mérite perdra beaucoup au change, & vous reconnoitrez, avec chagrin, que celui que vous aurez aquis avec le plus de peine, n'étoit de mise que dans les lieux d'où vous sortez. Vous aurez à recommencer de travailler sur vous-même; vous ne réformerez pas le monde; & si vous ne vous réformez pas, vous ne pourrez qu'en beaucoup souffrir.

Un étranger qui voudroit tout mesurer & tout réduire aux préventions de sa patrie, seroit nécessairement très-malheureux chez une autre nation. C'est à la raison qu'il faut appeller de tous les jugemens sur le bon ou sur le mauvais des coutumes & des préceptes de la conduite. Il n'est point de soin plus pressant pour la jeunesse, que de rapporter à cette

régle

régle les impreſſions qu'elle a reçues ſans y réfléchir. Qu'elle ſe défie beaucoup de ſes premiéres connoiſſances; que ſes impatiences lui rendent ſes préventions ſuſpectes, & qu'elle apprenne de ſes expériences à découvrir les vraies cauſes de ſes tourmens. C'eſt par le défaut de ces précautions qu'une infinité de gens qui n'avoient à ſe plaindre que d'avoir été mal élevés, ſe plaignent toute leur vie du monde entier. Ils ſcellent leur malheur par leur négligence; ils ſe puniſſent par un excès de confiance d'un préjugé dont ils étoient coupables, & qu'il leur étoit aiſé de réformer.

Dans un examen ſérieux & déſintéreſſé, nous irions juſqu'à reconnoître que certaines qualités que nous avons priſes pour des perfections, ſont de véritables défauts. Et que ne ſouffre-t'on pas de ces ſortes de mépriſes! Rien ne coute plus à la nature que d'être forcé de rabattre du prix auquel on s'eſt mis. Rien donc auſſi de plus néceſſaire au repos de la vie, que de revenir ſur ſes jugemens précipités, que de nous ſervir de tout notre eſprit pour eſtimer au juſte ce que nous valons. Etudions-le dans les yeux de ceux à qui nous ſommes indifférens. Meſurons les idées de notre éducation ſur notre état. Faiſons une exacte revue de tous les titres que nous croyons avoir à des traitemens plus favorables que ceux que nous recevons. Rediſons-nous ſouvent, qu'on ne nous fait point de tort en nous prenant pour ce que nous ſommes. Ne négligeons rien pour le bien connoître, & ſur-tout ne l'oublions jamais.

Il n'eſt que trop naturel & que trop commun de tomber dans cet oubli comme par con-

tagion. Les officiers & les valets ſe confondent preſque avec ceux qu'ils ſervent. Ils ne jugent point de leur perſonne par leur premiére baſſeſſe; ils mettent au-deſſous d'eux tout ce qui leur paroit au-deſſous de leurs maîtres; ils s'attachent à leur fortune & prennent leurs ſentimens. L'idée de la fauſſe grandeur s'empare de l'eſprit des plus petits d'entre les mortels. Les voilà grands ſeigneurs. Ils s'habillent, ils ſe chauffent comme eux; ils s'approprient tous les rafinemens de leur molleſſe & de leur ſenſualité; ils s'accoutument ſur-tout à leur vie pareſſeuſe. Le préſent les aveugle ſur l'avenir, & l'abondance dont ils goutent tous les avantages, les empêche de prévoir l'indigence dont ils ſont menacés. Ils ne ſongent point enfin à ſe préparer des reſſources, & ſe trouvent ſouvent réduits au ſort du mauvais Econome. Ils ne ſauroient plus ſoutenir le travail, & rougiſſent de mendier.

C'eſt une ſeconde eſpéce d'hommes qui ne peuvent ſupporter les traitemens qui les rappellent à leur premier état, ou qui les y remettent. Ils en ont trop éloigné la penſée pour en conſerver les ſentimens, ou pour les reprendre. Malheureux en effet, mais ſeulement parce qu'ils ſe ſont mis dans la néceſſité de l'être. Quoiqu'ils aient à ſouffrir de n'être pas traités ſelon leurs nouveaux préjugés, qu'il leur ſuffiſe de penſer qu'il ne leur arrive que ce qu'ils méritent, & qu'ils ſe taiſent.

VIII. LEÇON.

Les mauvaises habitudes trouvent en elles-mêmes leur supplice. On souffre de celles même qui n'ont rien de mauvais quand on s'en fait des régles immuables. Dans les premiéres, les plaintes sont injustes; & déraisonnables dans les secondes.

NOus avons des défauts que nous ne devons à personne; nous les apportons avec nous en naissant; nous en avons que d'autres nous ont donnés par l'exemple & par le commerce, ou qu'ils nous ont laissés par une éducation trop molle ou trop négligée; nous en avons enfin, que nous nous sommes faits nous-mêmes, & que nous ne devons qu'à notre propre déréglement. Tous ces divers défauts nous exposent à souffrir à proportion que l'habitude que nous nous en sommes faite, est plus ou moins forte.

Je ne parle point ici de ces vices honteux qui dégradent l'humanité, qui rendent ceux qui ne s'en corrigent point, odieux à toutes les sociétés, insupportables à leurs familles, qu'ils désolent, l'ivrognerie, la crapule, la fureur du jeu, les commerces infames & les ruineuses dissipations que tous ces excès trainent comme nécessairement après eux. On conçoit que si de tels hommes n'essuient pas les traitemens les plus durs & les scénes les plus mortifiantes de la part de beaucoup de personnes, c'est qu'on les déteste, qu'on les

évite, qu'on les fuit, qu'on les bannit de toutes les compagnies ſociables & réglées. Ils ne ſeroient malheureux que de leur propre fond, s'ils n'avoient ni parens, ni domeſtiques qu'ils forcent par leur dérangement, à leur rendre une partie des chagrins qu'ils leur cauſent.

Il eſt des habitudes moins vicieuſes & plus indifférentes en apparence. Celles-là ne peſeroient que de leur propre poids ſur celui qui ne veut pas s'en corriger, s'il ſe condamnoit à vivre indépendant de toute ſociété. Ce ne ſont peut-être que des inutilités qu'il ſe rend néceſſaires, que des affectations de conduite & de régime qui deviennent pour lui des loix impérieuſes & tyranniques qu'il ne viole jamais impunément. S'il a des liaiſons; s'il ſe livre aux différentes rélations que la ſociété donne, il faut à chaque inſtant qu'il s'incommode ou qu'il ſoit incommode aux autres.

On ne jouit pas en tous lieux de la liberté de vivre à ſa maniére; on ne trouve pas en tous lieux une égale complaiſance; on n'a pas toujours ſous la main les moyens de ſe ſatiſfaire. La néceſſité des affaires & la révolution des choſes humaines entraine après ſoi mille occaſions inévitables de dérangement. Le tems ſeul introduit des changemens auxquels on ne ſe fait point. Le théâtre du monde offre inceſſanment des ſcénes nouvelles. La mode paſſe, & la mode chez nous eſt comme la ſouveraine arbitre des deſtinées. Les changemens ſe font quelquefois en mieux; mais le mieux pour nous, c'eſt ce qui nous plait & ce qui nous convient. On ne raiſonne point; on ſe plaint; on eſt malheureux; mais toujours parce qu'on eſt déraiſonnable, & qu'au lieu de conſidérer les

choses en elles-mêmes, on ne les voit que du côté qu'elles intéressent & qu'elles chagrinent. On rapporte tout à ses usages; on juge de tout par ses gouts particuliers; & tout ce qui ne s'ajuste pas à la mesure dont on se sert, est une injure qu'on se croit faite, ou devient un sujet de peine.

L'union des hommes s'entretient plus par les maniéres que par les sentimens. Nous ne connoissons point le fond des cœurs, & nous ne jugeons de la sincérité de l'affection que par les démonstrations. Celui donc de tous les défauts dont il est le plus funeste de ne pas se corriger, c'est une certaine férocité naturelle qui nous rend incivils & grossiers. Ce défaut ne fait même que s'augmenter avec l'âge, quand on a manqué du secours des leçons, ou quand on les a négligées. On offense alors les autres par l'omission des bienséances, par des contre-tems ou par des brutalités; on s'attire par-là des rebuts & des humiliations. C'est à nous de nous épargner ces désagrémens par un peu de réflexion sur les usages & sur l'esprit du monde. Quelque peu de sincérité qu'il y ait dans ses amitiés, on ne le contente qu'autant qu'on est attentif à ne rien laisser échapper de soi qui puisse donner l'idée d'un mauvais cœur.

L'incivilité qui n'est point le fruit de l'ignorance, n'en est que plus offensante & plus sujette à se croire offensée. Celle-ci nait de la sotte vanité, de la fierté, du mépris, quelquefois de l'indolence & de la paresse qui fait négliger certaines attentions; & ce défaut nous attire d'autant plus d'ennemis & de déplaisirs, que la cause qui le produit, est plus odieuse. La politesse, qui veut que les égaux usent en-

tre eux de certaines civilités réciproques, est née des panchans de l'humanité. La charité l'inspire, l'autorise & ne s'en dispense point. Mais trop de prévention pour son propre mérite, ou l'habitude d'être toujours prévenu par les autres, fait enfin qu'on ne prévient personne. On veut bien recevoir des devoirs, & n'en point rendre. Négligence réfléchie qui s'attire tôt ou tard des froideurs, ou des traits piquans dont le ressentiment est inévitable. On perd des amis officieux; on se prive au besoin de certains services que de petits égards ou des avances placés à propos, auroient mérités. On resserre ses droits par l'envie de les étendre. C'est toujours un grand mal de croire ne rien devoir aux autres, & de vouloir tout exiger d'eux.

Par quel droit m'obligerez-vous à des ménagemens que vous n'avez jamais eus pour moi? Vous dois-je ceux que vous ne vous êtes rendus nécessaires, que pour vous être trop ménagé vous-même? Vous avez rafiné sur la mollesse & sur la propreté; vous êtes allé jusqu'aux petites délicatesses; vous vous êtes fait un art du boire & du manger, du repos & de l'exercice. Chacune de ces choses a pour vous ses heures marquées. Vous observez scrupuleusement de petites régles que vous vous êtes prescrites; vous vous êtes accablé de superfluités dont vous ne sauriez plus vous passer. Faut-il donc que tout s'assujettisse à la loi d'un faux besoin qui n'est propre qu'à vous? N'est-ce pas vous qui vous êtes creusé la fosse où vous tombez? Un rien vous fatigue & vous dérange: vous n'êtes bien nulle part; tout y manque, quand vous y manquez de ce qui n'est utile ou nécessaire qu'à vous. Ici, c'est le caf-

ſé ; là, ce ſont les liqueurs; hors de chez vous, la table n'eſt jamais ni propre ni délicate; vous êtes mal aſſis & mal couché; vous avez l'air inquiet; vous cherchez, & on ne vous devine point. Il auroit fallu pour vous bien recevoir, préparer dans votre appartement des commodités dont on ignore jusqu'aux noms.

Soyez homme, ſi vous voulez vivre avec les hommes. Perſuadez-vous bien qu'ils ne doivent pas être les eſclaves de vos fauſſes délicateſſes, de vos dédains, de vos vieilles averſions. Quoi ! parce que vous n'avez jamais voulu vous eſſayer, vous contraindre, vous faire la moindre violence, vous vaincre enfin ſur des répugnances déraiſonnables & vous corriger, eſt-il juſte que tout ſe faſſe un devoir de s'accommoder à vos caprices, & de les ménager ? Eſt-il juſte que toute une famille, que toute une ſociété ſouffre & ſe dérange pour vous ôter tout ſujet de vous plaindre ? Si vous ſouffrez de la régle & du régime des autres; ſi vous mangez avec dégout, ou ſi vous ne mangez rien à la table la mieux ſervie; ſi vous êtes incommodé chez les autres & mal traité chez vous; ſi la vie commune où vous vous voyez comme condamné par votre engagement ou par votre ſituation, vous eſt à charge; n'eſt-ce pas votre propre iniquité qui retombe ſur votre tête ? Vous portez les péchés de votre jeuneſſe; vous ſerez mal toute votre vie, parce que vous avez laiſſé paſſer le tems de vous faire à tout. Il eſt trop tard de redreſſer l'arbre courbé, quand on l'a laiſſé croître & ſe fortifier; mais on ne doit ſe plaindre de perſonne, quand on ne ſouffre que de ſa négligence & de ſes mauvaiſes habitudes. Si jamais

on ne peut ſe trouver léſé de porter la peine de ſes défauts, de quel front en murmureroit-on, quand ce ſont des défauts qu'on aime ?

Il eſt des habitudes qu'on pourroit appeller innocentes : elles ne nuiſent eſſentiellement à perſonne ; rarement elles ſont incommodes & ne frappent que par le ridicule. Mais le ridicule n'eſt point impuni dans le monde. Le panchant à la critique eſt trop dominant pour l'épargner, & la vanité la plus modérée n'eſt point à l'épreuve de ce reproche. Inſatiablement avides de l'eſtime, nous ne nous conſolons point de perdre la moindre partie de celle dont nous voudrions jouir. Le ridicule eſt donc un des défauts que nous devrions avoir le plus à cœur d'éviter. De combien de côtés néanmoins n'y tombons-nous pas ? On s'en donne dans ſa figure, dans ſon habillement, dans ſa contenance, dans ſa démarche, dans ſon abord, dans ſes façons de parler & d'agir : les ſources en ſont inépuiſables & les eſpéces infinies.

Une femme amoureuſe de plaire, conſulte ſon miroir ; elle veut ſe donner des agrémens & fait des grimaces qu'elle va répéter par-tout comme le rôle le plus capable de la faire briller ſur le théâtre du monde. Les ſpectateurs ſe regardent ; ils commencent par ſourire, & ſouvent ils ſont forcés de laiſſer éclater leurs ris pour ne pas étouffer. A ce contre-tems l'actrice pâlit ; elle s'embarraſſe ; elle ſe ſent glacée juſqu'au fond de l'ame & créve de dépit. Qu'elle ſe retire donc toute confuſe ; qu'elle retourne ſe préſenter devant ſa glace ; qu'elle y reconnoiſſe ſon erreur, & qu'elle revienne de ſon mauvais gout, pour ne plus s'expoſer

à des insultes d'autant plus sensibles, qu'elles sont muettes.

Une autre veut enchérir sur la mode courante : elle se fait une extravagante parure. On la voit, & la bizarrerie de son affectation ne lui réussit pas mieux que les grimaces à la premiére. Il y a dans tous les usages un point convenu de bienséance, dont on ne doit point s'écarter. La singularité ne se pardonne pas même à la vertu, quand elle est affectée.

Les hommes ne sont guères moins sujets que les femmes à donner dans la sottise. Rien ne leur sied moins que de paroître idolâtres de leur figure, & rien n'est plus ordinaire à ceux qui croient l'avoir un peu gracieuse. Ils font les beaux, & le public a des yeux pour les voir & pour s'en moquer. On les montre au doigt ; & s'ils ne s'en apperçoivent pas, on ne les en trouve que plus sots.

Dans la maniére de se mettre, l'homme d'Eglise affecte l'air cavalier. Peu s'en faut qu'il n'atteigne jusqu'au *petit-maître*. De jeunes Magistrats le feroient au plus parfait, sans la couleur de leur habit qui décéle le contraste de ce qu'ils sont & de ce qu'ils paroissent. On les reconnoit, & ce contraste fait substituer le mépris, ou l'insulte, au respect qu'ils s'attireroient par la décence convenable à leur dignité.

La contenance ne demande presque point d'attention, quand on n'a point de disgraces de la nature à réparer. Elle ne consiste donc que dans un maintien sans négligence & sans affectation ; mais le naturel est presqu'en tout le caractére qui coute le plus à conserver : les inclinations se peignent dans l'extérieur. L'hom-

me ſuffiſant & vain prend un *droit* qui n'annonce que la bonne opinion qu'il a de lui-même, & ſon dédain pour tout ce qui l'environne. Le dévot ou le faut humble ſe panche & fait des contorſions pareilles à celles des mendians artificieux. Le faux civil & le flatteur ſe courbent juſqu'à terre, & deviennent preſque des animaux rampans. L'indolent laiſſe aller tout ſon corps comme une machine dont les reſſorts ſont uſés : il reſſemble aux cadavres encore ſouples, dont les membres n'ont plus de mouvemens que ceux que les ſecouſſes leur donnent.

Il n'eſt peut-être rien de plus réjouiſſant au monde, que d'obſerver tout ce qu'il y a d'irrégulier dans la démarche de ceux qui paſſent dans les rues ou dans les promenades. L'un porte ſa tête en avant, & ſemble ne marcher que ſur des pieds de derriére; l'autre la retire & l'appuie ſur ſes deux épaules; celui-là les fait aller & revenir comme un balancier, & ſes hanches donnent à ſes habits le même mouvement. S'il pouvoit ſe voir par le dos, il ſe mireroit dans ſa queue comme les paons. Celui-ci boite avec des jambes droites, &c.

Toutes ces irrégularités paroiſſent peu conſidérables; mais l'habitude en donne d'autant plus de ridicule, qu'elles ſont plus faciles à corriger. Le détail que j'en fais, ſera peut-être trouvé puérile & bas; mais il ne doit pas être conſidéré comme déplacé dans un ouvrage où chacun doit apprendre à réformer tout ce qui peut contribuer à lui cauſer quelques chagrins de la part des autres.

La façon dont on ſe préſente, eſt quelquefois déciſive pour l'opinion qu'on va donner

de soi. Les maîtres de l'art en font des leçons; mais le caprice ou l'étourderie fait mépriser ces leçons, ou l'indolence les fait négliger. On tient d'ailleurs dans les compagnies des postures choquantes; on a des gestes désagréables, dont on se fait comme un tic. On en voit qui se lèvent brusquement du milieu d'un cercle pour faire des tours de chambre : ils chantent entre leurs dents, & quelquefois tout haut. C'est une fureur assez ordinaire à ceux dont les voix sont les plus aigres & les plus discordantes.

Dans le langage que de mauvaises affectations encore! Que de négligences qui déplaisent, ou qui font perdre le mérite des discours les plus sensés! Je ne dis rien des accens mignards, du grasseyement étudié, des faussets radoucis. Les personnes qui donnent dans ces faveurs, mériteroient d'être reléguées parmi les nourrisses pour agacer les enfans de trois mois, ou condamnées à ne parler jamais qu'à leurs serins. Qu'elles ne soient point étonnées du moins si les gens sensés se dégoutent d'elles, si les plaisans en badinent, si les singes du ridicule les contrefont, si les plus indifférens ne peuvent quelquefois contenir leurs ris devant elles.

Mais il est d'autres défauts plus frappans, dont le ridicule offense. Quelques-uns parlent toujours si haut, qu'on diroit qu'ils n'ont jamais parlé qu'à des sourds. Trop d'assurance & de hardiesse leur fait élever ainsi la voix; & par cette indécence ils apprennent à ceux qui sont nés plus timides ou plus modestes, à la baisser encore plus : ils craindroient de ne dire souvent si haut que des sottises. Quelques

autres ne quittent point le ton du pédantiſme, ou parlent ſi lentement, que leurs paroles auroient beſoin de courir l'une après l'autre pour rendre leurs diſcours liés & ſuivis: ils n'ouvrent la bouche que pour ennuyer.

Ceux qui s'écoutent en parlant, rendent les autres moins attentifs à la valeur de ce qu'ils diſent, qu'à la complaiſance vaine qu'ils en ont. Il en eſt qui cachent encore moins leur ſotte ſuffiſance : ils prennent ſur tout ce qui ſe dit, le ton déciſif, & débitent les penſées les plus triviales d'un air d'autorité. *Selon moi*, vous diront-ils, il eſt jour quand le ſoleil luit: il faut qu'une porte ſoit ouverte ou fermée.

Je remarque un dernier ridicule, qui mérite d'autant plus d'attention, qu'il choque davantage, & que perſonne ne s'en défend : ce ſont les expreſſions & les façons de parler, qu'on peut nommer favorites, parce qu'elles ſont quelquefois le fruit du choix & du mauvais gout. Communément au contraire, elles ne ſont que l'effet de l'inadvertance, qui ſe tourne en habitude. Ces ſortes d'expreſſions qui reviennent inceſſanment frapper l'oreille, la bleſſent & ne ſont pas moins diſgracieuſes dans le diſcours que les diſſonnances dans le chant.

On répondra que quand ces ridicules ne ſont point affectés, il eſt bien difficile de s'en défaire. On ne s'en apperçoit point : c'eſt juſtement là le grand mal. Le ſoin le plus néceſſaire au bonheur de la vie, c'eſt de beaucoup s'obſerver ſoi-même. Jamais ſur-tout nous ne devons nous croire exempts des imperfections que nous découvrons dans les autres : rarement elles nous échappent. Les peines qu'elles nous

causent, ne nous les font que trop appercevoir. Observons-nous donc alors de plus près. La réflexion nous apprendra ce que la négligence ou l'amour-propre nous laissoit ignorer. Mais quelle violence il faudra se faire alors pour détruire une habitude fortifiée par le tems ! Il faudra se tenir incessanment comme à la gêne. Je le suppose. Eh ! ne vaut-il pas mieux se gêner un peu pour s'épargner mille désagrémens, que de se résoudre à les essuyer par plus de nonchalance ?

Pourquoi d'ailleurs les vices seroient-ils dispensés de la contrainte, tandis que la vertu même est forcée de se contraindre en mille maniéres ? N'est-elle pas obligée souvent pour son propre repos, de dissimuler ce qu'elle n'approuve point, ou ce qui ne lui convient pas ? Il faut songer moins à ce qu'on est, qu'à ce qu'on étoit autrefois, & chercher dans le souvenir de ses anciennes foiblesses, une raison d'être moins farouche sur celles des autres.

La jeunesse croit avoir des privilèges qui lui sont propres. Elle fonde ses droits sur ses panchans; elle aime le plaisir, & ne prétend point qu'on la contraigne. Sans soins, sans prévoyance, sans docilité pour les maîtres, sans soumission pour les parens, elle méprise leurs ordres & leurs conseils, & s'attire des corrections toujours améres; elle souffre, & c'est avec justice, puisque la haine de ses devoirs est la source de ses tourmens.

Mais la vieillesse s'en fait un de l'amour même de l'ordre & de la régularité. Ce qu'on a fait autrefois sans scrupule, devient insupportable dans ceux qui le font encore. On est impatient de voir qu'ils se permettent ce qu'on

s'eſt permis dans ſon tems. On ne réfléchit point combien il en coutoit alors pour être chaſte & tempérant. Les vieillards ont quitté les plaiſirs & les divertiſſemens du monde par bienſéance, par laſſitude, peut-être par régime; & le premier effet de ce renoncement, eſt de les leur faire condamner ſans pitié dans ceux qui continuent de s'y livrer.

Ils font bien, j'en conviens, de condamner enfin ce qui ne fut jamais excuſable; mais la cenſure eſt quelquefois moins le fruit de la réflexion que de la mauvaiſe humeur. On reſſent un dépit ſecret de voir d'autres jouir d'un bien dont on eſt forcé de ſe priver. Voilà ce qui fait que les vieillards s'ennuient dans la compagnie des jeunes gens; ce qui les leur rend incommodes & quelquefois odieux. Il leur ſemble qu'ils les ont chaſſés de leurs poſſeſſions, & qu'ils ſe ſont emparés de leur appanage.

Trop pleins d'ailleurs de leurs expériences & du droit que leurs cheveux blancs ont de ſe faire reſpecter, ils ſont naturellement fiers, dédaigneux, d'un commerce difficile. On leur eſt déſagréable dès qu'on ne leur reſſemble pas. C'eſt chez eux que le préjugé d'habitude ſe fait ſentir dans toute ſa force. Le ſouvenir de leurs premiéres années leur eſt cher; ils y rappellent tout ce qu'ils voient & tout ce qui ſe fait dans le monde. Les nouvelles mœurs, les nouvelles maniéres, les nouvelles modes, les nouveaux uſages leur déplaiſent préciſément, parce qu'ils ſont nouveaux. Ce n'eſt pas ainſi qu'on vivoit dans leur tems; cela leur ſuffit pour s'effaroucher & pour être mécontens de ce qu'il y a de plus raiſonnable. Ils ſont piqués d'une eſpéce de jalouſie de voir

qu'on les surpasse en quelque chose, & qu'on ait perfectionné leurs inventions.

Qu'est-ce sur-tout qu'un vieillard dont les os sont encore tout pleins des vices de sa jeunesse, ou que ses dissipations ont réduit à l'indigence? Il étoit riche, il a joui de toutes les douceurs de la vie. Sa peine est de ne pouvoir plus se faire à son dernier état. Il semble qu'on lui soit responsable de sa mauvaise conduite & des douleurs qu'il a recueillies de ses plaisirs. Quel conseil donner à ceux dont les autres devroient le recevoir? Qu'ils réfléchissent plus sérieusement sur les sujets de leurs plaintes; qu'ils pésent au poids d'une raison mûre, ce qu'un préjugé confus leur fait condamner; qu'ils se persuadent qu'ils n'ont pas eux seuls toute la sagesse en partage, & qu'elle ne mourra point avec eux; que le monde s'instruit en vieillissant; que les derniers venus profitent de l'expérience & des fautes de ceux qui les ont précédés; que l'inconstance n'est pas toujours un vice dans les hommes, & qu'il y a moins de honte à changer en mieux, qu'à s'opiniâtrer dans le moins bon; que dans les usages indifférens, la raison veut qu'on s'accommode au tems, aux lieux, aux personnes; que l'instabilité des choses humaines doit préparer le sage à toutes les révolutions qu'elle améne; que l'attachement aux vieilles habitudes est un pur entêtement d'amour-propre, quand il n'y a rien à perdre en les abandonnant; qu'il n'est jamais permis de vivre de caprice; & qu'il n'y en a pas moins à ne vouloir pas changer quand la raison l'exige, qu'à changer sans raison; que la paix vaut bien qu'on l'achéte au prix de quelques petits sacrifices; que les habitudes

les plus innocentes cessent de l'être dès qu'elles peuvent contrister nos freres, ou les refroidir pour nous; que la charité ne compte point ses pertes, & n'oublie jamais ses fragilités; qu'on doit être moins sévére à condamner ce qu'on s'est autrefois permis; que le mal ne doit jamais être l'objet de nos regrets; que la vieillesse n'en doit point avoir d'autre que celui d'avoir abusé de la jeunesse; qu'il est juste qu'elle supporte ses maux comme la peine de ses plaisirs ou de ses imprudences, & qu'elle épargne les désagrémens de sa mauvaise humeur à ceux qui n'en sont point coupables.

IX. LEÇON.

Toutes les déférences sont dûes à la vertu solide, & la fausse vertu seule les exige. Ses plaintes, qui la convainquent de sa fausseté, la convainquent en même-tems de leur injustice. Souvent la véritable ne doit attribuer qu'à ses imperfections le peu de respect qu'on a pour elle. Sa consolation, c'est de penser qu'il lui seroit plus funeste d'être plus respectée. Le mérite négligé se dégrade, s'il a de l'impatience.

J'Ai déja plusieurs fois insinué que s'il est quelque avantage qui mérite en nous d'égards, c'est celui de la vertu. Ce n'est qu'à ce titre que le sentiment de l'excellence de notre nature nous porte à nous respecter mutuellement.

Des êtres intelligens & nés avec les idées

du bien & du mal, conçoivent de plus que le bien donne du mérite à celui qui le pratique, & qu'alors l'estime, la louange, la vénération, les déférences, sont des tributs qu'on ne peut lui refuser. Mais celui qui va droit au bien, n'y réfléchit presque point : il se dit seulement à lui-même, qu'il ne fait que ce qu'il doit, & toujours beaucoup au-dessous d'une certaine perfection dont il se croit comptable; il est humble avec connoissance : jamais il n'a sur le dégré de sa vertu que des pensées modestes, & cette modestie lui ferme les yeux aux hommages qui lui sont dûs.

En mérite-t'il en effet? C'est un doute toujours fondé pour ceux qui sont attentifs à s'observer de près : ils ne comptent avec sécurité ni sur le témoignage de leurs œuvres, ni sur celui de leur conscience. Mille secrets intérêts d'amour-propre peuvent se mêler aux motifs de devoir dont nous nous croyons uniquement animés. Mille sortes d'illusions peuvent concourir à nous déguiser nos dispositions dominantes, & nous tranquiliser sur les plus injustes.

Nous avons d'ailleurs des imperfections que nous ne saurions nous dissimuler. Nous ignorons de quelles foiblesses encore nous sommes capables. On risque tout quand on se laisse éblouir par quelques preuves légéres de fidélité, par quelques années de résistance à ses panchans, par la plus longue persévérance dans l'amour de ses devoirs. Personne ne se connoit avec assurance, tant qu'il n'a point passé par toutes sortes d'épreuves. Malgré ses plus fortes résolutions, l'homme est toujours fragile, toujours capable de succomber à la

premiére tentation. Toutes ces différentes penſées balancent la complaiſance dans un cœur qui craint de ſe méconnoître. Peu ſenſible aux attentions qui pourroient lui donner de lui-même quelque préſomption de ſupériorité ſur les autres, il ſe trouve mieux de penſer que rien n'eſt au-deſſous de lui; qu'on ne lui doit rien; qu'on ne l'offenſe point. Il n'a preſque pas le mérite de la patience en ce qui paroit n'offenſer que ſa vertu.

Ce ſeroit donc déja la preuve d'une fauſſe vertu, d'être vaine & ſans ceſſe attentive aux reſpects qu'elle ſe croiroit dûs. Mais l'homme eſt toujours ſi vain, qu'il exige des reſpects pour une vertu dont il n'a ſouvent que les apparences. Il n'eſt point d'idée ſujette à tant d'illuſions, que celle que nous nous faiſons de notre régularité: quelquefois ce n'eſt qu'une régularité de comparaiſon. Nous nous mettons en parallèle avec ceux qui ſont l'imperfection même, & nous nous croyons parfaits. Notre réflexion la plus ordinaire ſur les défauts que nous découvrons hors de nous; c'eſt une réflexion de complaiſance. Nous nous diſons avec le Phariſien, que nous ne ſommes pas comme le reſte des hommes, ou du moins tels que ceux à qui nous voyons faire des fautes. Il ſemble que leurs foibleſſes nous donnent des forces, & que nous ayons autant de bonnes qualités que nous leur en trouvons de mauvaiſes.

Trop ſouvent on fait conſiſter ſa piété dans une exactitude ſcrupuleuſe à de petites obſervances, à des pratiques d'auſſi peu de valeur qu'elles ſont arbitraires, tandis qu'on néglige les devoirs de la juſtice & de la charité. On

se pare de certaines mortifications extérieures, qui ne vont point à la réforme du cœur, & qui n'empêchent point qu'on ne suive ses inclinations. On a le visage exténué par les abstinences & le cœur enflé de vanité. Sous les dehors d'une réforme spécieuse, on nourrit des antipaties secrétes, des jalousies, des envies, des froideurs, des mépris ou de l'indifférence pour ceux qu'on est obligé d'aimer. On est sans compassion pour les foibles & pour les malheureux. On est comme concentré dans soi-même au milieu d'un nombre d'exercices qui coutent peu à la nature, qui sont du gout de l'amour-propre & du choix de l'humeur. On croit aimer ses obligations, tandis qu'on ne vit que de caprice.

Il arrive pis encore : la vanité se mêle à la piété même véritable ; l'orgueil s'accroit du débris des autres vices. Les justes se préférent aux pénitens, & les pénitens aux justes. Ceux-ci comptent les années de leurs services & leur fidélité constante ; ceux-là font valoir la ferveur de leur pénitence & la grandeur de leurs satisfactions. Les uns & les autres disputent d'un mérite qui n'est peut-être des deux côtés ni si réel, ni si solide qu'ils le pensent ; & par une méprise commune ils se font un droit de ne pas souffrir de ce qui leur en fait un devoir ; car c'est l'obligation de la véritable vertu d'être patiente, & la patience même est une preuve de sa vérité.

Quelle bizarre idée de devenir plus impatient parce qu'on se croit plus saint ! Les apparences sont pour vous ; on ne vous les conteste point. Vous êtes au dehors exempt de défauts ; votre exactitude est un modéle. Mais

prenez-y garde, tant de régularité vous prévient trop en votre faveur & trop contre les autres. C'eſt ce qui vous fait trouver tant de peine à vivre avec eux. Vous les eſtimez plus mauvais qu'ils ne ſont, parce que vous vous croyez meilleur. Toutes leurs fautes vous paroiſſent importantes. Vous regardez toutes leurs foibleſſes comme incurables; le moindre de leurs défauts vous applique. Vous les obſervez en tout, & la plus légére omiſſion mérite votre cenſure, la plus petite négligence eſt relevée. Songez-vous bien que par-là vous vous rendez plus inſupportable qu'eux? Qui pourra ſoutenir un caractére ſi ennemi des autres hommes, ſi plein de ſon mérite, ſi délicat dans le commerce, ſi clairvoyant dans les défauts de ceux qui l'approchent, ſi prompt à les condamner? un caractére que tout bleſſe, que tout indiſpoſe & qui ſouffre d'un rien?

Qui que vous ſoyez, défiez-vous d'un cœur qui vous donne une ſenſibilité ſi délicate & ſi fiére. Ne comptez point ſi fort ſur quelques ſentimens trompeurs que vous avez pour Dieu, ſur des ferveurs d'amour-propre, ſur un zéle de tempérament, ſur des penſées imaginaires d'un héroïſme, qui vous feroit tout entreprendre & tout ſouffrir pour la juſtice. Votre patience ſeule & votre charité peuvent vous en répondre. Si quelqu'un dit, j'aime Dieu, tandis qu'il hait ſon frere, c'eſt un menteur. Une diſpoſition ſi contraire à la tolérance, vient moins de zéle que d'orgueil : une vertu ſincére n'a point cette froideur & cette ſévérité. C'eſt la vanité qui vous cache vos défauts ſecrets, & qui vous exagére ceux des autres : vous

croyez être quelque chose, & vous n'êtes rien.

Ce n'est donc point chez vous la vertu qui se plaint : souvent la vertu même sincére auroit tort de se plaindre ; elle est elle-même cause du peu d'égards qu'on a pour elle. Ce n'est pas assez d'avoir désabusé l'esprit & réformé le cœur ; il reste encore beaucoup à faire du côté du tempérament & de l'humeur. Il ne suffit pas aux hommes d'être bons ; ils doivent le paroître, s'ils veulent être sociables ; c'est-à-dire, qu'avec le bon cœur, il faudroit qu'ils fussent toujours plians, faciles, complaisans sur tout ce qui n'intéresse point la justice & le devoir ; il faudroit qu'il fût moins vrai que ce sont les méchans qui nuisent, & les bons qui font souffrir.

Qu'il s'en faut bien qu'ils ne soient tous à couvert de ce reproche ! On change d'objet sans changer de caractére ; & trop souvent la conversion ne fait que servir de prétexte aux défauts qu'elle devroit déraciner. Le monde accuse sur ce point les dévots, & les dévots justifient le monde. A-t'on pris quelques airs de réforme ? c'en est assez pour devenir plus sensible, plus impatient, plus délicat sur les égards qu'on se croit dûs, plus entêté de ses opinions, & plus incapable de céder. On diroit qu'un extérieur un peu plus régulier seroit un droit aquis de ne plus ouvrir les yeux que sur les foiblesses de ses freres, & de se dispenser des ménagemens qu'on exige d'eux. On se montre dans sa pénitence tout ce qu'on avoit paru dans son désordre, plein de travers, d'inégalités, de bizarrerie, de caprices, ombrageux, farouche, difficile, fâcheux.

Par-là nous faisons souffrir tout ce qui nous

approche, & nous nous plaignons encore du peu de compte qu'on nous tient de notre réforme : nous rendons la piété rebutante, ou suspecte.

La vertu comme la beauté, doit être aimable par elle-même. Trop d'affectation lui nuit. Une modestie outrée, un habit trop singulier n'ajoute rien à la probité. Ce sont de ces parures trop recherchées qui ne relévent point le mérite, mais qui le fardent; un air chagrin, des maniéres austéres effarouchent, & font penser mal de ceux qui les affectent. La dévotion rend quelquefois une femme plus fiére & plus dédaigneuse que la jeunesse & les agrémens. Ce sont ces défauts qui diminuent le respect qu'on auroit pour une vertu plus simple & plus ingénue; défauts pourtant dont on se corrige peu, qu'on ne peut pas même avouer: ils sont trop naturels pour les sentir. Quel malheur d'être si dupe de soi-même, quand on pense trop favorablement! Ouvrez les yeux & voyez autour de vous; tout y dépose de votre méprise. Au lieu de vous faire aimer & respecter par ces dehors insinuans que la vertu donne, vous répandez la froideur & le dégout dans les sociétés; vous y rebutez les forts; vous y contristez les foibles, & vous les découragez dans les voies du salut; vous effrayez ceux qui seroient près d'y entrer, & vous leur faites craindre que la régularité ne soit d'une pratique ennuyeuse. Quelles plaintes pourriez-vous faire d'eux qui ne retombent sur vous?

Mais il y a des endroits par où la sincére vertu se croit réellement offensée. C'est une méprise encore; & cette méprise a souvent sa source dans une certaine fierté qui suit l'âge

& l'honneur d'avoir passé plusieurs années dans une profession réguliére. Un ancien mérite est un titre aux premiéres places : l'expérience aquise donne quelque droit de conduire ceux qui sont moins avancés, ou de servir au moins de conseil à ceux qui conduisent. Dans ces circonstances, vous trouvez mauvais qu'on ne vous écoute point ; que vos avis ne soient pas reçus avec assez d'estime & de respect ; il n'y a pas de justice à vous préférer ceux qui sont plus nouveaux que vous. Cette pensée vous inquiéte ; mais elle vous condamne. Vous dégradez un mérite qui paroitroit plus réel, s'il étoit sans orgueil & sans ambition.

Il y a long-tems, dites-vous, que vous êtes dans un Corps, dans un Clergé, dans un Monastére, & vous n'en êtes pas plus avancé. Pour moi, je trouverois qu'il n'y auroit pas encore assez long-tems. On n'est si sensible à l'oubli des autres, que quand on n'a pas eu le loisir de s'oublier soi-même. Il vous seroit dangereux d'être plus respecté que vous n'êtes ; & l'injure prétendue qu'on vous fait, est nécessaire pour achever de vous humilier. Vous souhaitez ce que la vertu doit le plus craindre, les charges, les honneurs. Ne vous y trompez pas ; ce ne sont point là les recompenses de la vertu ; ce ne sont pour elle que des obligations ; mais de ces obligations dont la seule charité fait porter le poids quand elle les a jugées nécessaires. Quiconque les désire, ajoute aux sujets qu'il a de les appréhender. Quel est enfin votre mécontentement ? Vous souffrez de ce qu'on vous laisse votre liberté toute entiére ; de ce qu'on vous épargne des peines & des tentations ; de ce qu'on

vous laiſſe jouir de l'avantage de n'avoir à rendre compte que de votre propre ame. Vous voudriez conduire les autres, vous qui n'avez pas encore ſu vous réformer. Votre longue expérience ne fait donc que vous apprendre que vous êtes toujours foible. Vous n'êtes impatient que parce qu'on ne vous offenſe point, c'eſt-à-dire, parce que vous ne méritez pas qu'on ait pour vous de plus grands égards. Une vertu qui ſouffre de l'injuſtice même qu'on lui fait, n'eſt pas une vertu conſommée.

X. LEÇON.

Rien n'unit & ne déſunit plus les hommes que le préjugé de Religion. Ce préjugé nait en nous d'un principe légitime; mais il y a des illuſions à craindre. On ſe diviſe par attachement pour les perſonnes, ſans être diviſé ſur les vérités. La diverſité des maniéres de penſer & d'agir dans les choſes indifférentes, ne doit point nuire à l'union des ſentimens. On s'éloigne toujours du véritable eſprit de la Religion, quand on rompt ſans ſujet le lien de la paix.

ON ne doit point être ſurpris, ſi je ſépare le préjugé de Religion de celui de régularité. Ces deux idées ſemblent ſe confondre ou ſe rapprocher, & cependant le principe & l'objet de la prévention n'eſt pas le même. Dans la prévention qui nait de la régularité, ce ne ſont que les défauts qui nous offenſent,

& dans celle qui nait de la Religion, ce sont les personnes. Dans l'une & dans l'autre il semble que l'amour-propre soit seul la cause de tout le mal. Là, c'est la présomption de son propre mérite qui lui fait trouver de l'injustice dans les traitemens qu'il reçoit; ici, c'est l'attachement à ses propres opinions qui lui donne du panchant pour ceux qui les suivent, & de l'opposition pour ceux qui les combattent.

Mais à considérer l'animosité des aversions que ce dernier préjugé produit dans les hommes, il est difficile de ne lui pas supposer un principe encore plus profondément gravé dans la nature. Une expérience constante de tous les tems & de tous les peuples, nous fait voir que d'un côté rien ne lie plus étroitement qu'une conformité d'opinions & de culte, & que de l'autre rien ne donne plus d'éloignement qu'un culte & des opinions contraires. Ce double effet ne paroit ne pouvoir être produit que par le sentiment que tous les hommes ont de l'unité de Dieu. Ce sentiment ne se démentoit point dans ceux même qu'on voyoit adorer plusieurs divinités. Ce n'étoit au fond que la même divinité qu'ils révéroient sous des noms différens. L'ignorance de la véritable rendoit cette idée confuse dans leurs esprits; mais quand la nature s'exprimoit chez eux, ce n'étoient plus les dieux qu'ils nommoient. Rien n'étoit plus ordinaire dans leurs discours familiers, que ces façons de parler: *Dieu est bon; Dieu fait bien tout ce qu'il fait; Dieu voit tout; Dieu le sait; Dieu m'en est témoin; Dieu nous jugera.* C'est ainsi que le cœur nous dit à tous en secret qu'il n'y a pas

deux Dieux. Soit donc qu'on adore le Dieu véritable, soit qu'on en adore un faux, ce sentiment d'unité réunit par son culte tous ceux qui s'accordent à le lui rendre, & les désünit par la même raison de ceux qui semblent en révérer un autre. C'est en effet le dessein de Dieu même, de nous amener à cette unité qui doit tout concentrer en lui comme tout est fait pour lui.

Delà nait la force & le danger du préjugé de Religion, quand on est dans l'erreur. Plus il est naturel, plus il est légitime en soi, plus il devient intraitable alors. On est comme incapable de rien examiner; on ne le veut même pas; on diroit qu'il seroit indifférent d'approfondir de quel côté la vérité se trouve. Il suffit que quelqu'un pense différenment, pour s'irriter & pour se livrer aux haines les plus cruelles. Tel fut le ressentiment des Babyloniens, quand ils virent Bel détruit, & le dragon qu'ils adoroient, crévé. Le Roi, disent-ils, est devenu Juif. Il ne leur vient point dans l'esprit de rechercher ou de douter même si le Dieu des Juifs n'est point le seul Dieu véritable. Ce n'est point le leur, & le Roi pourtant paroit favoriser le culte qu'on lui rend; les voilà résolus à faire mourir ce Prince & toute sa famille.

On trouve chez toutes les nations des exemples de cette espéce d'aveuglement. On sait à quelles barbaries les Juifs, & sur-tout les Payens, se sont portés pour arrêter les progrès du Christianisme. On a vu même des siécles malheureux, où les Chrétiens s'égorgeoient mutuellement, comme s'ils eussent adoré des dieux étrangers. Le souvenir seul

de ces horreurs fait frémir, & je ne le rappelle en passant, que pour faire sentir la nécessité d'étouffer jusqu'aux moindres semences de la funeste disposition qui les enfante.

Les passions ont leurs dégrés. On va de l'un à l'autre ; & pour ne pas donner dans les excès où la fureur des partis emporte, on doit craindre jusqu'aux premiers mouvemens de l'esprit qui peut y conduire. A quelque dégré que cette disposition se trouve, elle est toujours injuste, parce qu'elle est toujours contraire au véritable esprit de la Religion, qui tend à tout réunir. Je ne la considére néanmoins ici que par ce qu'elle a sur-tout de contraire au repos de la vie. Je continue de montrer qu'à cet égard ce n'est souvent que de soi-même qu'on doit se plaindre, tandis qu'on croit avoir à se plaindre beaucoup des autres.

D'où vient en effet que certaines personnes se supportent si difficilement, ou qu'elles en viennent même jusqu'à ne pouvoir plus se supporter? C'est souvent moins que rien qui les prévient, qui les indispose, qui les désunit. L'un dit : Je suis à Paul; l'autre : Je suis à Céphas; & si vous en recherchez la raison, vous trouverez peut-être que le premier n'est à Paul que parce qu'il est Paul, & le dernier à Céphas que parce qu'il est Céphas. Telle fut dès la naissance de l'Eglise, l'origine de ces petits schismes qui désunissent les cœurs, sans même partager les esprits. On fait profession de croire les mêmes vérités; mais on s'attache aux personnes qui les enseignent, & par ces personnes même à tous ceux qui leur sont attachés.

C'est ainsi que dans cette société de doctrine, où nous entrons tous sans nous connoître,

il ſe forme je ne ſais combien de petits corps dont les membres ſentent les liaiſons par le panchant que les hommes ont à s'unir par quelque intérêt que ce ſoit. Ces liaiſons ne ſervent dans pluſieurs qu'à les rendre moins attentifs & moins ſenſibles aux grands intérêts, par où le culte de Dieu doit nous réunir tous. Nous ſommes un corps, diſoit Tertulien. Ce corps eſt formé par le ſentiment d'une Religion commune, par la vérité d'une même régle de vie, par la ſolidité d'une même eſpérance. Ce ſont là les vrais nœuds de la ſociété chrétienne; nœuds étroits & touchans, qui ne devroient toujours faire de la multitude des croyans, qu'un cœur & qu'une ame.

Mais l'amour-propre ſe retrouve par-tout. Nous ne voulons, nous n'aimons rien que pour nous-mêmes; & ce panchant iroit juſqu'à nous faire chacun notre divinité. Nous nous lions par des attachemens particuliers, qui nous déſuniſſent en quelque ſorte par le principe même de l'union. Malgré toutes les raiſons qu'on a de s'aimer & de vivre dans une parfaite intelligence, on ſe ſent des froideurs & de l'éloignement : pourquoi ? C'eſt qu'on n'a pas certaines liaiſons, qu'on ne ſe conduit pas par certains conſeils. Il n'en faut pas davantage. On ſe devient indifférens les uns pour les autres, on ſe conſidére comme des étrangers que la vertu même ne rapproche point. On la voit froidement dans ceux qu'on ne regarde pas comme du nombre des ſiens. On regrette tout au plus qu'ils ne ſoient pas ce qu'on eſt, comme ſi la vertu n'étoit pas indépendante des préjugés particuliers.

Combien même d'honnêtes gens qui ſe

fuient & qui s'incommodent mutuellement? On ne peut les résoudre à se trouver ensemble; jamais ils ne veulent concourir dans les mêmes affaires; & leurs divisions nuisent souvent aux intérêts de ceux qui leur sont unis. Des personnes qui semblent toutes animées par l'amour du devoir, ne peuvent se concilier, & se trouvent ennemies des attentions & des condescendances de la charité : elles perdent la confiance les unes pour les autres; elles se craignent, elles s'évitent, & se renferment dans leurs petits cercles. Elles en viennent souvent jusqu'à souffrir des liens indissolubles du sang & de la société, qui les empêchent de se séparer : elles voudroient n'être plus dans les mêmes engagemens, depuis qu'elles ne se conduisent plus par les mêmes avis.

Ce mal regne quelquefois dans les sociétés religieuses, où la diversité de la conduite produit mille sortes d'éloignemens qui font la peine des uns & le scandale des autres : il regne dans le monde même. Les dévots s'y partagent entre les directeurs. On les voit tirer leur sainteté du mérite, ou de la réputation de ceux qu'ils suivent. Personne n'est instruit, personne n'est vertueux, s'il ne l'est en leur maniére. Ils ont leurs petites assemblées, leurs exercices, leurs livres, leurs façons de parler; ce sont comme les termes de l'art & le langage du pays. Quiconque l'ignore, est pour eux comme barbare. On le dédaigne; on ne le voit qu'avec peine; on ne veut point sur-tout avec lui de commerce familier. Qu'ont-ils les uns contre les autres? Pourquoi se sont-ils devenus insupportables? Pourquoi se trouvent-ils réciproquement tant de défauts? C'est sans doute

qu'ils ont tous oublié le véritable esprit qui doit les conduire, pour suivre leurs gouts particuliers, ou leurs propres imaginations.

Jusqu'à quand les hommes seront-ils hommes? Jusqu'à quand seront-ils charnels dans une Religion qui ne tend qu'à leur inspirer des sentimens & des vues dégagées de toutes les affections de la chair? Jusqu'à quand trouveront-ils des tourmens dans ce qui devroit faire la douceur de leur vie? La doctrine de l'Evangile ne respire que l'amour, & semble n'enseigner que l'amour: elle se sert de tout ce qu'il y a de plus touchant dans les mouvemens du cœur pour nous affectionner à ceux des hommes qui nous paroissent les plus étrangers & les plus ennemis, comme à ceux qui sont nos amis & nos proches. Cette seule unité d'enseignement qui nous propose les mêmes vérités à croire, les mêmes biens à désirer, & les mêmes obligations à remplir, devroit être un triple lien que rien ne pût rompre. Mais il arrive, je ne sais comment, qu'indifférens ou froids sur ce que nous savons & sur ce que nous avons à faire, nous prenons feu sur des spéculations incertaines & de nulle utilité pour le salut. Nous oublions les connoissances & les maximes essentielles, pour disputer sur ce que nous ignorons, ou sur ce que nous ne saurons jamais avec certitude; & delà quel désordre sur-tout, parmi ceux qui n'ont que des préventions & de l'entêtement sans vertu?

Car le zéle de la Religion subsiste avec le déréglement des mœurs. Rien ne peut en étouffer le sentiment, parce que rien ne peut effacer des esprits l'idée de la Divinité. C'est ainsi que notre dépravation qui se dément toujours,

s'acharne par un intérêt aveugle à la défense de ce qui la condamne; c'est ainsi que ce zéle, dont le premier fruit devroit être de nous rendre meilleurs, ne fait souvent que nous rendre plus mauvais. N'est-ce pas en effet par un certain instinct de Religion qu'une infinité de gens qui dans le fond n'en ont point, ne laissent pas de prendre parti dans les contestations, de s'attacher à ceux qui pensent d'une certaine maniére, de se prévenir contre ceux qui pensent autrement, de les mépriser, de s'en éloigner, de les condamner sans les entendre, sans les connoître même, & sans se donner la peine d'examiner ce qu'ils ne pourroient peut-être haïr après l'avoir connu?

C'étoit à nous de justifier le cri des premiers Disciples de Jesus-Christ contre cette injustice; & si nous voulons nous juger avec équité, n'avons-nous pas peut-être justifié cent fois leurs ennemis? Ceux même qui paroissent animés d'un zéle de Religion sincére, ceux qui ne montrent aucun déréglement dans leurs mœurs, n'ont-ils rien à se reprocher sur ces préventions aveugles? Ces préventions qui n'ont souvent pour objet que quelque légére différence de penser ou de s'exprimer sur des matiéres indifférentes, n'altérent-elles pas chez eux les sentimens de cette charité patiente qui souffre tout? Ne vont-elles pas quelquefois jusqu'à leur donner des cœurs d'ennemis & pleins de cette inhumanité que les Chrétiens trouverent autrefois dans les adorateurs des faux Dieux? Eux qui font profession de croire que Dieu ne veut point la mort du pécheur, ne deviennent-ils point en secret les homicides de leurs freres par des haines aussi violentes qu'injustes?

Quel en eſt le ſujet? Quelle injure nous fait-on de ne pas penſer comme nous ſur des objets, ſouvent de pure conjecture, ou qu'on peut ignorer ſans conſéquence? Avons-nous quelque empire ſur les eſprits? Et, quoi qu'il en ſoit des penſées qui peuvent être également incertaines ou fauſſes de part & d'autre, n'eſt-il pas évident que tout le tort eſt du côté de ceux qui ſe croient plus religieux à proportion qu'ils s'éloignent plus de l'eſprit de la Religion; du côté de ceux qui ne connoiſſent plus ni charité, ni ménagemens, ni condeſcendance; du côté de ceux enfin qui veulent tout réduire à leurs ſentimens?

On n'en vient pas juſqu'à ſe donner la mort; mais n'eſt-ce rien de ſe tuer de l'épée de la langue, de ſe haïr, de ſe fuir, de ſécher d'envie les uns contre les autres, de chercher à ſe détruire mutuellement, de ſe donner des noms odieux, de concevoir enfin des averſions qui n'ont ſouvent pour prétexte que ces noms même? C'eſt un honnête homme, diſoient autrefois les Payens; malheureuſement il eſt Chrétien. Il ne leur venoit point dans l'eſprit ſi ce n'étoit point parce qu'il étoit Chrétien qu'il étoit honnête homme, ou parce qu'il étoit honnête homme qu'il s'étoit fait Chrétien. C'étoit le nom, c'étoit la ſecte qu'ils haïſſoient; & ce raiſonnement inſenſé ne ſe retrouve-t'il pas ſouvent dans la bouche des Chrétiens même? On ſe hait ainſi gratuitement; & quand on hait, de quoi n'eſt-on pas capable?

Qu'on ſe demande ſérieuſement pour quelles ſortes d'outrages on pourroit traiter ſes freres, comme on les traite quelquefois pour une

ſimple différence d'opinions arbitraires. L'illuſion va peut-être juſqu'à ſe perſuader qu'on ne hait alors que ceux que Dieu hait. Peut-être s'imagine-t'on qu'on ne fait que venger ſes injures, quand on ſe déchaine contre ceux qu'on voit, ou qu'on croit penſer mal. Ce zéle ſeroit louable en lui-même; mais il a ſes objets & ſes bornes. Dieu ne punira point les hommes pour avoir ignoré ce qu'il n'a pas jugé néceſſaire qu'ils ſuſſent & ce qu'il n'a pas daigné leur révéler. C'eſt à nous de ſouffrir en eux des foibleſſes, ou des égaremens d'eſprit qu'il y ſouffre.

Ces réflexions ſimples ſuffiroient pour nous guérir d'un préjugé qui fait naître en nous la haine du principe même de l'amour. En venir juſqu'à haïr les hommes par un motif de Religion, c'eſt l'ignorer, ou ne la pas connoître aſſez. L'amour de la vérité n'eſt point une paſſion qui doive altérer les ſentimens de l'humanité. Quelle eſpéce de piété ſeroit celle qui nous rendroit ſans pitié pour nos freres?

Venez donc, après cela, me parler des défauts de ceux qui n'entrent pas aſſez dans vos maniéres de penſer. Exagérez-moi la peine que vous avez de vivre ou de vous trouver avec eux. Je vous répondrai tout ſimplement: Inſtruiſez-vous; déſabuſez-vous; vous êtes dans l'erreur. Tout zéle mêlé d'amertume & d'averſion, ne peut être que le fruit de quelque ignorance. Défiez-vous d'un ſentiment dont l'entêtement étouffe en vous la compaſſion que vous devez à ceux qui s'égarent. Vous fâchez-vous contre ceux qui font de faux pas dans les ténébres? Seroit-il juſte de vous irriter contre un ſourd qui ne peut entendre ce que vous lui dites? Vous plaignez ſans doute

ceux qui perdent l'ufage des yeux, ou qui ne l'ont jamais eu. Leur aveuglement du moins n'excite point votre colére; par où celui de l'efprit peut-il l'enflammer?

Ne vous êtes-vous jamais trompé vous-même? Etes-vous le feul dans le monde qui n'ayez jamais eu ni préjugés, ni fauffes idées? Trouveriez-vous bon qu'on prît la réfolution de vous fuir ou de vous traiter mal, au lieu de vous inftruire & de travailler à vous faire revenir de vos méprifes? Donnez, fi vous pouvez, d'autres lumiéres à ceux que vous croyez en fuivre de fauffes, ou fouffrez qu'ils fe trompent, tandis que l'erreur ne peut leur nuire. Qu'importe, après tout, qu'ils penfent autrement que vous fur ce qui ne peut les empêcher d'être bons ni les rendre meilleurs? Ne comptez point fur ce panchant trop naturel qui ne vous lie qu'avec ceux qui font d'accord avec vous fur les façons de penfer. La charité que nous croyons avoir pour des perfonnes qui fuivent nos idées, n'eft qu'une pure complaifance d'amour-propre, quand nous nous fentons fans affections pour celles qui s'attachent à d'autres opinions.

Combien cette illufion fecréte eft-elle plus à craindre, quand la froideur & l'éloignement ne viennent que de quelques légéres diverfités dans la conduite! N'eft-il donc de bien dans le monde que celui que nous faifons? Eft-ce aux bornes de notre propre efprit que nous devons mefurer les notions de la vertu perfonnelle? Nos attraits particuliers font-ils les feuls qui conduifent à Dieu? A fes yeux la fimplicité du cœur ne peut-elle pas donner du prix à ce qui paroitroit n'en avoir point en foi? Sou-

vent une grande charité ne supplée-t'elle pas à ce qui manque aux lumiéres? Voulez-vous à ce sujet vous épargner bien des impatiences? Ne vous mettez point en tête de tout observer, de tout relever, de tout redresser, de tout réduire à des idées de piété plus exactes; tolérez dans les simples ce que vous ne pouvez corriger; n'ayez vous-même d'attachement inviolable qu'à ce qu'il y a d'essentiel dans la loi; laissez à chacun sa liberté sur les pratiques indifférentes. N'y auroit-il pas même de la sagesse & du mérite à céder quelquefois à de moins éclairés? L'Apôtre ne veut-il pas qu'on sacrifie ses connoissances particuliéres au bien de la paix, à l'édification des foibles? Il est juste de se contraindre pour ne pas les blesser: il faut du moins les souffrir jusqu'à ce qu'on les désabuse.

Or, quel est le vrai moyen de les désabuser? Il est vrai que c'est un devoir d'instruire les ignorans. Les occasions en sont précieuses; mais le premier soin pour se les ménager, c'est de conserver toujours l'unité de sentiment, même dans la diversité des opinions & des conduites. Tandis qu'on tient par le cœur, on n'est pas loin de se réunir par l'esprit. La charité persuade quelquefois avec plus de facilité que les raisonnemens. On écoute avec plaisir ceux qu'on aime & dont on sent qu'on est aimé. Mais comment vous feriez-vous aimer de ceux dont vous ne supportez pas même la vue; à qui vous faites peut-être un crime de la bonne foi dans laquelle ils sont sur ce qu'ils ignorent & sur ce qu'ils croient savoir? Montrez-leur, au contraire, une sincére affection; vivez bien avec eux, & vous ne serez peut-être pas long-

tems ſans honorer Dieu d'un même eſprit & d'une même bouche.

Quoi qu'il arrive, n'oubliez jamais que l'unanimité parfaite eſt le privilége de la vie future, & que la patience eſt le partage de celle-ci; que tandis que nous ne pouvons penſer de la même maniére, une charité compatiſſante & déſintéreſſée doit nous faire ſuppléer à l'accord des ſentimens par les ménagemens & par les égards; que l'intérêt de la Religion ne doit point nous prévenir contre les foibleſſes des hommes qui ne l'altérent point, parce que ſon eſprit eſt de ſe conduire par des conſidérations au-deſſus de toutes les vues & de toutes les affections humaines. La régle de nos diſpoſitions préſentes ſe tire de notre deſtinée pour l'avenir. Il faut que l'amitié, la complaiſance, la paix & les condeſcendances mutuelles regnent entre ceux qui ne feront un jour en Dieu qu'une même choſe. En cela notre fidélité deviendra la ſource de notre repos pour la vie préſente même.

XI. LEÇON.

On s'impatienteroit plus rarement, ſi jamais on ne jugeoit avant le tems des ſujets qu'on croit en avoir. Les jugemens précipités ne ſont guères que de faux jugemens. Cauſes de cette précipitation, ſes ſuites & ſes remédes. Etre lent ſur-tout à ſe mettre en colère.

L'Impatience la plus déraiſonnable eſt ſans doute celle qui ſe plaint avant d'être aſſurée qu'elle en ait de vrais ſujets, & de

quelle nature ils ſont. On s'expoſe alors à ſe répandre en plaintes gratuites, à ne laiſſer éclater que du mécontentement ſur ce qui mériteroit de la reconnoiſſance ou d'autres égards. Cette précipitation peut être l'effet de tous les préjugés qui nous diſpoſent à penſer mal des actions & des perſonnes. Mais elle vient le plus ſouvent d'une légéreté qui ne s'accoutume point à réfléchir, d'une vivacité de tempérament qu'on laiſſe agir ſans contrainte, d'un naturel facile à s'emporter, & de la négligence des attentions qu'un défaut ſi dangereux devroit inſpirer contre les occaſions imprévues. Toutes ces diſpoſitions nous rendent injuſtes en mille maniéres. Si nous avions de la droiture & de la bonne foi, nous ſerions très-ſouvent obligés de faire des ſatisfactions à ceux dont nous prétendons avoir droit d'en exiger.

Sur quelque ſujet que ce ſoit, il eſt bien rare qu'un jugement précipité ne ſoit pas un jugement faux. Les bornes de notre eſprit ſont très-étroites; nous ne voyons pas en un inſtant tout ce qu'il faut voir pour juger ſainement des choſes. Avant d'en décider, il faut les conſidérer ſous toutes leurs faces; & malgré toutes nos précautions, malgré toutes nos réflexions les plus mures, nous ne ſommes pas encore aſſurés d'en bien juger. Il y a de faux jours qui déguiſent les objets, des apparences trompeuſes qui nous montrent ce qu'ils ne ſont pas, & qui nous empêchent de voir ce qu'ils ſont. Une vérité ſeule dans l'eſprit ne ſuffit pas pour prononcer ſur ce qui dépend de pluſieurs. Rien de plus certain quelquefois que les maximes, & rien de plus

faux que les conséquences que nous en tirons, parce que l'application ne s'en peut faire qu'avec la vue de mille circonstances que nous ignorons, ou que nous ne nous donnons pas la peine de considérer.

Mais toutes ces raisons de ne rien précipiter, ont un double poids, quand il s'agit de ce qui nous offense. Nous avons alors un intérêt plus pressant de ne nous pas tromper. Nos mécomptes en ce genre ne sont point de ceux qu'on fait dans des spéculations indifférentes, ou qui ne nous laissent que le regret de n'avoir pas satisfait des curiosités inutiles. Il y va de notre repos, & quelquefois du violement de nos plus grands devoirs.

Que faudroit-il donc faire pour prévenir ces tristes suites? Attendre un événement qu'on croit prévoir, ou qui doit être la preuve de ce qu'on ne veut pas croire; un succès qui justifiera la sagesse d'une entreprise que nous ne désapprouvons que par un défaut de lumiére & d'usage; ne point contester ce que nous n'entendons pas, avant de nous le faire expliquer; nous faire redire ce que nous avons peut-être mal entendu; approfondir dans quel sens & dans quelles circonstances certaines paroles ont été dites; chercher la cause d'un silence qu'on affecte, d'une dissimulation que la prudence peut prescrire; n'en point croire trop légérement aux rapports des personnes mal intentionnées, ou mal instruites; ne point se déterminer sur des conjectures trompeuses; ne point attribuer à certains motifs ce qui peut avoir été fait par d'autres. Il faudroit enfin profiter de l'expérience qui nous a fait voir tant de fois combien nous nous étions mépris dans les ju-

gemens que nous avions crus les mieux fondés; combien nous avons eu de soupçons sans raison, d'emportemens sans sujet; combien nous avons puni d'innocens; songer qu'il se peut faire qu'on laisse voir ce qui n'est pas pour cacher ce qui est; qu'on ne néglige les apparences que parce qu'on est assuré du fond de la conduite; que nous-mêmes nous pouvons donner sujet de penser mal de nos meilleures intentions, & de commettre contre nous des injustices.

Mais chez nous l'esprit suit les mouvemens du cœur, & le défaut de réflexion nous dérobe ce qui nous désabuseroit bientôt, si nous en étions capables. La sensibilité ne nous applique qu'aux vérités dont nous pouvons tirer des conséquences favorables à nos passions, ou propres à nourrir nos impatiences. Nous nous offensons de tout ce que nous voyons & de tout ce que nous ne voyons pas. Le mystére nous fatigue. Nous voudrions tout savoir avant le tems. Nous pénétrons dans un avenir qui ne sera point, ou qui ne sera pas tel que nous nous le figurons. Nous jugeons contre nous-même de tout ce qui ne nous est pas connu.

Vous apprenez qu'un ancien ami dont la probité ne vous étoit point suspecte, fait des démarches qui vous le paroissent. Il s'est introduit auprès de certaines gens qu'on ne voit communément qu'avec de mauvaises vues; & d'abord vous vous imaginez qu'on a peut-être des desseins contraires à vos intérêts; que c'est contre vous-même qu'on trame quelque intrigue. A ces soupçons vous commencez par vous indisposer; vous parlez ensuite; vous

éclatez; vous cédez à votre impatience contre cet ami qui ne vous informe point de ses allures. Il vient, & vous instruit de tout. Il s'agissoit de tirer un ami commun d'une mauvaise affaire; il s'agissoit d'un projet d'établissement qui forçoit à se concilier la faveur & le crédit de ces hommes du tems que le public méprise & déteste; mais qui peuvent également servir & nuire. Le succès a justifié les mouvemens qui vous donnoient de l'ombrage, & vous reconnoissez que vous vous êtes affligé de ce qui devoit vous réjouir.

Il s'écoule un long intervalle sans que vous entendiez parler d'un autre qui vous voyoit assidûment. Aussi-tôt vous croyez qu'il a changé pour vous, qu'il va vous abandonner, ou du moins qu'il se refroidit, & vous-même vous préparez les voies à ce prétendu refroidissement. Vous accusez sans ménagement une personne que vous aviez sujet de plaindre; c'étoit une indisposition douloureuse qui suspendoit ses assiduités auprès de vous. Vos soupçons prématurés ont été la seule cause de votre tourment. Vous n'auriez rien souffert, si vous eussiez contenu votre imagination pour suspendre vos jugemens.

Jusqu'où ne va pas votre précipitation pour vous creuser des abîmes! Vous désapprouvez ce qu'un autre va faire; vous n'y voyez que de l'imprudence & de la témérité; vous vous indignez de ce qu'il ne défére pas assez à vos avis; vous croyez que son entêtement & son indiscrétion va retomber sur votre propre tête; qu'il va vous faire des ennemis, déranger votre fortune, ruiner sa famille, & se perdre lui-même. Vous voilà inconsolable, & vous

êtes accablé de tout le poids d'un malheur imaginaire. L'entreprise dont vous aviez désespéré, réussit; & vous allez peut-être jouir d'un bonheur qui ne vous dédommagera pas assez de tous les chagrins qu'il vous a causé si gratuitement.

Il arrive une avanture dont nous ignorons le détail, & notre tribunal est tout prêt pour condamner & pour y trouver des sujets de mécontentemens qui s'évanouiront, quand nous serons mieux informés. Nous disputons sur une proposition qu'on nous fait; nous nous animons à la combattre; nous nous échauffons; nous déclamons; nous disons des injures; & ce qui va bientôt nous arriver, ce sera de reconnoître que ce que nous combattions, n'étoit rien moins que ce qu'on nous disoit.

Que la face du monde nous paroitroit tranquile, si le bon esprit en avoit banni toutes les querelles & les contestations, qui n'ont pour prétexte qu'un mal-entendu, qu'une méprise sur des discours innocens, sur des faits mal exposés, ou mal compris, sur des ménagemens mal interprétés, sur des intentions faussement attribuées, sur des confidences malignes & reçues avec trop de crédulité, sur des apparences équivoques! Ce détail s'étend si loin, qu'on entreprendroit en vain de l'épuiser. On pourroit donc assurer en général que presque toutes les mésintelligences des hommes, que presque toutes les peines réciproques qu'ils se causent, ne viennent que de ce qu'ils ne s'entendent pas, ou qu'ils jugent des choses avant le tems.

Que vous dirai-je à ce sujet? Ayez cet esprit de sagesse & de réserve qui pése tout, qui

ſonde tout, qui ne va qu'à pas meſurés dans ſes jugemens; ayez cette maturité qui réfléchit beaucoup & qui décide peu, cette exactitude de conſidérations, ſans laquelle les vérités les plus ſûres ne ſervent qu'à nous égarer; cette droiture qui nous oblige d'avoir pour les autres les égards & l'indulgence que nous voulons qu'ils aient pour nous; veillez ſur vos penſées, rejettez les ſoupçons indiſcrets & précipités qui vous font prendre le change ſur ce que ceux dont vous vous plaignez, ſont & ſur ce qu'ils font; défiez-vous d'une ſenſibilité qui n'eſt pas prête à s'étouffer au premier moment de la réflexion; ſoyez prompt à revenir de vos préjugés, facile à vous laiſſer inſtruire, & vous aurez beaucoup fait pour votre repos & pour celui de ceux qui vous ſont le plus à charge.

Comment ne croiriez-vous pas avoir de grands ſujets de vous fâcher, vous, qui commencez par vous fâcher, avant de ſavoir ſi vous en avez quelque ſujet? Comment ne vous y tromperiez-vous pas, vous, qui n'avez que votre vivacité pour guide, & qui n'écoutez la raiſon que quand ſes conſeils ne ſont plus propres qu'à vous cauſer de la honte & des regrets inutiles? Vous voyez faire une choſe qui vous choque, ou d'une maniére qui vous déplait; vous n'entendez pas ce qu'on vous répond; vous ne vous faites pas entendre vous-même; c'eſt vous qui faites les fautes, & qui vous plaignez le premier pour les rejetter ſur les autres. Vous leur prêtez vos négligences, vos inattentions, vos indiſcrétions, votre imprudence, votre mal-habileté. Vous voulez qu'on vous devine; qu'on exé-

cute des ordres que vous avez oublié de donner; qu'on ait quitté ſes devoirs pour remplir les vôtres; qu'on ſoit garant des contre-tems & de mille inconvéniens qu'on n'a pu prévoir, ni détourner. On vous a fait long-tems attendre; l'ennui vous a pris, & l'impatience vous inſpire ſes reproches avant d'entendre les excuſes. Vous ne voulez pas avoir tort; il faut abſolument que la perſonne qui vous a fait impatienter, ſoit coupable. Il ſe trouve pourtant qu'elle ne l'eſt point, & vous ne ſauriez en diſconvenir. Cependant vous continuez de vous en plaindre, & vous perſiſtez à lui ſavoir mauvais gré de votre impatience. C'eſt pour vous une eſpéce de déplaiſir de la trouver irréprochable. La charité voudroit, au contraire, que vous fuſſiez bien-aiſe de vous être trompé dans vos préſomptions.

Il y a plus quelquefois. L'émotion ne ceſſe point après les juſtifications; on eſt incapable de les entendre & d'en juger ſainement. La colére & la prévention vous font voir encore les objets tels que vous les avez crus pour vous fâcher. Le mal eſt preſque ſans remède.

Nous avons d'ailleurs tant de raiſons de craindre les excès & les ſuites de la colére, qu'à la premiére réflexion tous nos ſoulevemens devroient ſe calmer. Nous commettons une infinité d'injuſtices contre ceux qui nous ont offenſés, ou que nous en accuſons. Nous les croyons coupables, quand ils ne le ſont point, quand ils le ſont moins que nous ne l'imaginons, ou quand ils ont ceſſé de l'être. Nous leur attribuons des motifs qu'ils n'ont point eus. Souvent le repentir ſuit de près la faute; ils ne méritent plus notre indi-

gnation : disons qu'ils ne l'ont jamais méritée.

Mais c'est sur-tout pour l'amour de nous-mêmes que nous devons craindre cette précipitation de jugemens dont la colére est la principale cause. Tandis que nous sommes émus, tout nous paroit énorme dans les prétendues injures qu'on nous fait. La sensibilité nous aveugle & nous ôte la réflexion qui nous feroit voir que nous ne sommes point offensés, ou que nous le sommes bien moins que nous ne pensons; que nous nous aimons trop nous-mêmes; que nous tenons à trop d'intérêts qui devroient nous être indifférens. Sans cette disposition qui nous précipite, nous rougirions d'un emportement déraisonnable, & nous nous ferions plus de reproches que nous ne croyons avoir droit d'en faire.

On a donc raison de regarder comme un des préceptes les plus sages celui d'être lent à se mettre en colére. On ne s'y mettroit point, si on prenoit le loisir d'examiner les prétextes qu'on a de s'y mettre. Il n'en est pas un qui ne soit injuste en lui-même; mais il en est de si frivoles & de si mal entendus, qu'un esprit de sang froid ne pourroit s'empêcher d'en concevoir de la honte. Personne n'a droit de nous refuser ce qu'il nous doit, de nous enlever ce qui nous appartient; mais ce sont communément des méprises, quand nous nous imaginons qu'on nous fait ces sortes d'injustices. Comprenons bien que si nous sommes encore assez déraisonnables pour être sensibles aux mouvemens qui sont les sources de la colére, il est du moins de notre intérêt de travailler à nous rendre assez maîtres de nous-mêmes, pour ne pas nous livrer à ces impref-

ſions, juſqu'à ce que la raiſon nous en ait montré l'injuſtice. Confus alors des ſujets que nous penſons avoir de nous irriter & de nous plaindre, nous poſſéderons notre ame en paix, & nous nous épargnerons le chagrin de troubler celle des autres par des reproches & par des emportemens mal placés.

XII. LEÇON.

La malignité & la mauvaiſe humeur deviennent les victimes des intentions qu'elles prêtent aux actions qui leur déplaiſent. Les offenſes ne piquent jamais plus, que quand on y ſuppoſe l'envie d'offenſer. Soyons meilleurs, & les manières dont on nous traite, nous paroîtront moins odieuſes.

NOus ſupporterions avec moins d'impatience, le mal qu'on fait, ſi nous pouvions penſer qu'on ne ſonge point à nous en faire. Nous voir maltraiter ſans être haïs, ce ſeroit pour nous une peine de moins. Les mauvaiſes volontés ſemblent d'ailleurs juſtifier nos plaintes, parce que ce ſont les mauvaiſes volontés qui font les coupables. Mais que ſavons-nous ſi ceux dont nous nous plaignons, le ſont toujours autant qu'ils nous le paroiſſent? Le ſont-ils même à notre égard? Ce que nous prenons pour un effet de la colére & de l'humeur, n'eſt-ce point la juſtice & le devoir qui le leur font faire? Ne ſont-ce pas du moins des motifs beaucoup plus innocens que ceux que nous leur attribuons? Ne ju-

geons point du cœur des hommes, il n'eſt pas de notre reſſort : ſa bonne ou ſa mauvaiſe diſpoſition nous eſt également inconnue.

Je ſais qu'il n'y a point d'injuſtice à prononcer ſur une action manifeſtement injuſte, quand même le fond qui la produit, ne nous eſt pas connu. Ce qui eſt mauvais en ſoi, ne peut devenir bon par l'intention qui le fait faire; & dans ce qu'on a dû ſavoir, l'ignorance même n'excuſe pas.

Mais il eſt des actions indifférentes par leurs objets, qu'il n'eſt pas permis d'attribuer à de mauvaiſes intentions. Quand il s'agit de penſer mal, on ne dôit ſe déterminer que ſur l'évidence. Les fautes les moins équivoques ne ſuppoſent pas toujours une dépravation dominante, ſur-tout quand elles ſont uniques. Un beſoin preſſant, une paſſion violente, un premier mouvement nous jette dans des excès que le cœur n'avoue point. On péche par ſurpriſe & par foibleſſe. Le ſage eſt capable d'imprudence. Il y a dans le mal même le plus inexcuſable des motifs plus ou moins imparfaits. Il ſeroit injuſte de donner au mauvais cœur ce qui peut être dicté par une conſcience convaincue, mais trompée.

Que fait néanmoins la malignité dont il reſte toujours quelque ſemence dans les meilleurs fonds? De toutes les injures, l'envie d'offenſer eſt la plus ſenſible, & c'eſt celle-là qu'on imagine. On eſt toujours prêt à pancher du côté le plus déſavantageux. Il ſuffit qu'une action préſente une face moins favorable, c'eſt celle-là que l'eſprit malin choiſit. Toujours trop pleins d'indulgence pour nous-mêmes, nous n'avons que des rigueurs pour

nos freres. L'ignorance, la ſurpriſe, la violence de la tentation, ces juſtifications qui nous ſont ſi familiéres, quand il s'agit des fautes qu'on nous reproche; nous les oublions, ou nous ne voulons pas les écouter quand il s'agit des autres. Rien de ce qui peut les excuſer ne ſe préſente à notre eſprit. L'amour-propre triomphe de les prendre en défaut. On ſeroit fâché de les trouver plus innocens. On viole la régle de l'équité, pour ſe diſpenſer de celle de la charité qui ſouffre tout. On conçoit des ſoupçons ſans fondement; on s'arrête à toutes ſortes de rapports; on envenime toutes ſortes d'actions. Il n'eſt rien qu'on ne reléve; rien qu'on ne faſſe venir de quelque envie ſecréte de déplaire. On s'irrite ſur des diſcours que le hazard a fait naître, ou que l'inimitié ne dicte point; & par une ſuite de tout ce déréglement, on devient la victime de ſa propre injuſtice & de la témérité de ſes déciſions.

Eſt-il poſſible, en effet, de ſe rien figurer d'auſſi malheureux que ce tour de génie qui ne peut penſer bien de perſonne, qui veut que tout ce qui lui déplait ſoit criminel! Quand on eſt ſans malice, on eſt ſans inquiétude. Il eſt naturel de juger des autres par ſoi-même. Un bon cœur penſe de tout avec bonté. Qu'on ſoit droit, ſincére, attentif à ſes devoirs, incapable de vouloir chagriner qui que ce ſoit; on ne ſe perſuade guères que d'autres en ſoient capables. On leur ſuppoſe en tout quelques bonnes intentions; on les abſout du moins des mauvaiſes. On ſait que la ſimplicité peut faire de fauſſes démarches qu'elle croit raiſonnables. On ne ſe réſout pas aiſément à ſavoir mauvais gré d'une faute qui n'an-

nonce que de la foibleſſe, ou du défaut d'expérience. On ſe tranquiliſe ſur l'aſſurance qu'on ſe donne à ſoi-même, que ceux dont il ſemble qu'on pourroit ſe plaindre, ſont moins coupables que malheureux.

La malignité ſe fait des idées & des maximes toutes oppoſées : elle ſe ſuppoſe elle-même ailleurs ; elle ne croit point qu'avec de l'eſprit on puiſſe être naturel ; elle imagine par-tout du myſtére & des deſſeins cachés. Rien ne ſe fait contre elle au hazard, rien ſans quelques mauvaiſes vues ſecrétes. Elle ne donne rien en un mot aux fragilités humaines ; elle empoiſonne tout ; tout ſe fait pour la chagriner, quoiqu'on ait ſouvent des penſées bien contraires. Elle eſt pointilleuſe & facile à prendre ombrage ; il faut donc qu'on ait envie de lui en donner. Elle prend pour elle ce qui ne ſe dit que comme une généralité, dont perſonne n'a droit de s'offenſer. Elle ajoute ſans ceſſe à ſes peines par ſes ſoupçons. L'impatience qui commence à ſe plaindre, en groſſit les ſujets dans ſon eſprit ; & pour ſe juſtifier, elle change en de vrais tourmens des tourmens imaginaires. On eſt ingénieux à ſe former mille chiméres nouvelles pour réaliſer les premiéres. Ce fond malin donne plus d'eſprit qu'on ne paroît en avoir en tout le reſte. On ſe fait des ennemis de ceux qui n'en eurent jamais les ſentimens. Il ſemble qu'on aime à ſe livrer par gout au funeſte plaiſir d'exercer contre eux ſa haine & ſon animoſité.

Ce caractére eſt étrange, il faut en convenir ; mais eſt-il de beaucoup outré ? Qu'on s'examine avec quelque envie de ſe rendre juſtice, on découvrira que la plus grande partie

des

des averſions qu'on nourrit au-dedans, & des mécontentemens qu'on laiſſe échapper au-dehors, ne vient que de ces faux jugemens que la noirceur ſuggére. Nous ne penſons mal en mille occaſions, que parce qu'une malignité ſecréte nous empêche de bien penſer; nous jugeons par ſentiment : les fourbes ſoupçonnent aiſément les autres de l'être. Un homme qui n'a ni probité, ni vertu, n'imagine point qu'il y ait quelqu'un de ſincérement vertueux. Il voit par-tout des traits de ſa propre malice; il apperçoit le mal où la charité ne le ſoupçonne même pas.

Ne nous faiſons pas meilleurs que nous ne ſommes. Sans ce mauvais cœur, d'où nous viendroit la facilité prodigieuſe que nous avons à croire des autres ce que nous ſerions bien fâchés qu'ils cruſſent de nous? Mille paſſions déclarées, mille intérêts inconnus peuvent nous faire voir leurs actions ſous des faces trompeuſes. Nous ne voudrions pas nous-mêmes être jugés par ceux qui ne nous aiment point. L'indifférence eſt rare, & l'indifférence ne nous répondroit pas encore aſſez de l'incertitude de nos jugemens. Nous ſommes tout pleins des préjugés de notre amour-propre, & c'eſt de toutes les diſpoſitions la moins équitable. Nos ténébres naturelles & le peu de ſolidité de nos connoiſſances nous expoſent à nous laiſſer aller à toutes ſortes d'impreſſions & de ſuggeſtions étrangéres, à nous laiſſer emporter par le poids de l'autorité la moins digne d'être crue, à recevoir ſans examen les rélations les plus ſuſpectes; & la ſeule fauſſeté des jugemens qu'on fait de nous, doit toujours nous apprendre à nous défier de la vérité des nôtres.

Quel principe l'emporte donc sur tant de raisons de les suspendre ? Il faut bien que ce soit notre facilité funeste à faire le mal & à le désirer. Moins mauvais, nous serions moins soupçonneux & moins injustes ; mais nous sommes communément trop criminels pour consentir à croire que ceux qui nous mécontentent, ne le sont point. C'est la vraie source d'une infinité de chagrins qui nous dévorent, & qui ne sont que ce que nous les faisons.

Appellez donc encore ici votre intérêt à votre secours ; renoncez au panchant de soupçonner le mal ou de l'exagérer par des imputations malignes ; réduisez-vous pour votre repos à ne vous plaindre que des traitemens manifestement mauvais ; épargnez les vues & les intentions ; excusez tout ce qui peut avoir quelque excuse ; ne vous arrêtez point à ce qui paroit ; n'accusez que les mauvaises volontés bien reconnues ; souvenez-vous que le contraire des bruits qui courent sur les actions, ou sur les personnes, est souvent la vérité ; que les mécomptes où l'on tombe à votre égard, vous les fassent craindre à l'égard de tout le monde : je vous répons que vos plus grandes peines ne tarderont pas à disparoître. Vous sentirez l'injustice de vos plaintes, ou vous avouerez que les sujets ne valent pas que vous vous inquiétiez pour en inquiéter les autres.

Quel si grand mal trouvez-vous qu'on vous fait ? On manque envers vous à certains devoirs qu'on ignore, & qu'il est très-ordinaire d'ignorer : ce sont peut-être de petites régles établies dans les sociétés particuliéres, des bienséances attachées aux lieux, aux tems, aux personnes qui ne se devinent point avec tout

l'eſprit & toutes les attentions du monde : l'uſage ſeul peut les apprendre. Y auroit-il de la juſtice à penſer que c'eſt à deſſein qu'on les néglige ? Suis-je obligé de ſavoir toutes vos préventions, toutes vos délicateſſes, toute votre ſenſibilité ſur des égards que d'autres que vous ne demandent point ? Ne puis-je pas y manquer ſans malice ?

Eſt-ce toujours malice dans ceux qui nous attribuent des défauts que nous n'avons pas ? Ils ſe trompent peut-être & croient que nous les avons. Alors ils ne haïſſent en nous que ce que nous devrions y haïr nous-mêmes, ſi nous étions tels qu'ils nous ſont. Mais qui nous a dit d'ailleurs qu'ils ſe trompent par malice ? De combien d'autres ſources leur mépriſe ne peut-elle pas venir ? Les hommes ne ſont pas toujours ſur leurs gardes, & n'examinent pas ſi ſcrupuleuſement les choſes. Les apparences, les conjectures ſont leurs guides. Il ne nous arrive que trop de n'en point ſuivre d'autres & de nous égarer. Ne ſerions-nous pas offenſés que nos mécomptes fuſſent regardés comme des effets d'une affectation maligne qui détourne les yeux pour ne pas voir ? C'eſt l'injuſtice que nous faiſons à ceux qui penſent mal de nous, quand nous attribuons leur erreur à ce mauvais principe. Nous les traitons plus mal qu'ils ne nous traitent. Ce ſont quelquefois nos imprudences & nos indiſcrétions qui fondent leurs jugemens, & nous nous plaignons de ce qui ne doit s'imputer qu'à nous.

Voulez-vous bien concevoir le peu d'équité qu'il y a dans vos reproches, & trouver votre repos dans une confuſion ſalutaire ? Repréſentez-vous ces brutaux qui ſe mettent en colére

contre des animaux ſans intelligence, & qui les maltraitent avec emportement, comme s'ils étoient indociles ou foibles avec réflexion; repréſentez-vous ces furieux, qui comme les chiens s'en prennent à la pierre qui les frappe, ou qui les fait tomber, au mur contre lequel ils vont ſe heurter, qui ſont inexorables pour celui qui les aura pouſſés légérement dans une foule, ou qui leur aura marché ſur le pied; figurez-vous ces impatiences gratuites qui donnent des volontés de leur nuire à ce qui n'en fut jamais capable, à ce qui n'en peut plus avoir, aux morts, aux abſens, à ceux qui ne les connoiſſent pas, aux choſes inanimées. C'eſt une clef qui ne *veut* pas tourner, une porte qui ne *veut* pas s'ouvrir, un couteau qui ne *veut* pas couper, un bâton qui ne *veut* ni plier ni ſe rompre. Tout eſt maudit par ces ſortes de gens; celui qui mit la pierre, celui qui fit la ſerrure, comme ſi, ſans les connoître, & longtems avant qu'ils fuſſent au monde, on s'étoit fait un plaiſir de les chagriner. Très-ſouvent ceux que nous accuſons, n'ont pas plus de tort à notre égard.

Nous-mêmes, il eſt vrai, nous ne ſommes pas toujours également coupables dans ces ſortes de procédés. Ce n'eſt pas quelquefois malice formée qui nous ſuggére des accuſations malignes; c'eſt une humeur noire, un certain eſprit chagrin qui fait qu'on n'eſt jamais content de perſonne, & qu'on accable de mille reproches des gens qui n'en méritent point. On ſubſtitue pour eux l'ingratitude à la reconnoiſſance; tout devient ſuſpect de leur part jusqu'aux civilités, juſqu'aux démonſtrations d'amitié. On vous accorde ce que vous de-

mandez, & vous croyez qu'on vous trompe; vous vous figurez qu'on ne vous ſatisferoit pas, s'il en coutoit quelque choſe, ou ſi quelque intérêt ſecret ne faiſoit attendre de vous un retour qui dédommagera des petits ſervices qu'on vous rend. On ne vous ſert jamais à votre gré, ni aſſez tôt pour prévenir votre inquiétude. Vous vous plaindriez du ciel même de ce que la pluie ne tombe pas aſſez vite. Vous êtes fâché peut-être qu'on ne vous laiſſe aucune occaſion de vous plaindre. Les obligations que vous avez, vous deviennent à charge. Il y a toujours quelque endroit par où vous ſauvez votre mécontentement aux dépens de la gratitude. Vous reſſemblez au plaideur qui gagne ſon procès, & qui ſe plaint que ſon avocat n'a pas touché les meilleurs moyens de ſa cauſe.

Quand on veut s'épargner des maux dont on porte en ſoi le principe, il faut commencer par ſe défaire de ſes foibleſſes. Il y a dans certains eſprits encore mille petits ſoupçons, mille petites défiances qui ſont les reſtes de l'orgueil, d'un naturel ſombre & timide, d'une éducation foible & d'un défaut d'uſage du monde. On ſoupçonne les perſonnes les moins ſuſpectes de déguiſement, d'indifférence, de mépris; on agit avec ſes amis comme avec ſes ennemis; on prend des précautions contre des avenirs qui ne ſont annoncés par aucuns préſages. Tout cela peut-être encore ne vient que d'un défaut d'équité. Qu'on s'accoutume à rendre juſtice à tout le monde; alors on l'attend de tous ceux dont on a beſoin dans l'occaſion. Un cœur ſimple & droit ſe repoſe aiſément ſur celui des autres; la charité, qui

ne pense point le mal, est le grand secret pour en avoir moins à souffrir.

XIII. LEÇON.

Une des premières pensées de ceux qui souffrent, est d'imaginer que ceux qui les font souffrir, ne les aiment point. Ce préjugé redouble la sensibilité par l'idée de l'injustice. Mais l'injustice n'est souvent que dans nous-mêmes, & nait de notre méprise sur la nature de l'amour qu'on nous doit. La charité sans rigueurs ne seroit qu'une fausse indulgence.

IL nous est si naturel de nous aimer & de vouloir être aimés des autres, qu'il n'est rien que nous leur pardonnions moins que la haine ou l'indifférence. Ce sentiment nous avertit que nous ne devons nous-mêmes haïr personne, & que la seule insensibilité, pour qui que ce soit, dément en nous l'humanité. Mais peut-on nous aimer & nous traiter mal? Notre répugnance à souffrir ne se le persuade point. Au gré de notre amour-propre il ne faudroit aimer quelqu'un que pour favoriser ses inclinations, que pour concourir à ses plaisirs, que pour lui procurer tous les objets qui peuvent amuser son cœur par les flatteuses impressions qu'ils font sur ses sens.

La fausse tendresse & la fausse amitié conspirent souvent à fortifier en nous ce préjugé. Des parens aveugles qui vous idolâtroient, vous ont tout permis & tout accordé; des flatteurs dont l'intérêt étoit de surprendre vos



bonnes graces, ou de vous entretenir dans vos déréglemens, se sont empressés de vous louer, de vous applaudir, de vous exhorter à ne vous rien refuser, de vous ménager toutes sortes d'occasions de vous satisfaire. Sur ces traitemens vos idées se sont formées, & voilà ce que vous appellez vous aimer. Une conduite opposée vous persuade qu'on vous hait.

Comment vous désabuser? Remontez d'abord à la véritable régle de l'amour, & jugez par-là de ce qu'on peut faire ou pour ou contre vous. On ne doit vous aimer que comme on doit s'aimer soi-même. S'aimer soi-même, c'est vouloir être heureux & travailler à le devenir. Personne ne peut être heureux que par la jouissance d'un bien meilleur que lui-même, & capable de remplir ses désirs. Ce bien pour nous, c'est le bien suprême; c'est Dieu qui nous a faits pour trouver en lui le repos de toutes nos affections. Avec lui nous n'aurons plus rien à désirer, & sans lui tous les autres biens ne nous suffisent pas. Il n'est donc que celui qui considére Dieu comme la derniére fin de son amour, qui sache s'aimer comme il faut. Si nous lui préférons quelque chose, si nous trouvons quelque chose d'égal à lui dans le monde, ou qui le remplace dans notre estime, nous nous aimons mal, nous sommes dans l'erreur & dans l'injustice. C'est en ce sens que *quiconque aime l'iniquité, hait son ame.*

Consentez maintenant à ne pas exiger des hommes un amour différent de celui qu'ils se doivent; souvenez-vous qu'en derniére analyse ils ne sont obligés à vous aimer que parce que vous êtes juste, ou dans la vue de vous aider à le devenir; que parce que vous avez déja

commencé d'aimer le bien ſuprême, pour qui vous êtes fait, ou pour vous porter à l'aimer encore plus. Quel changement de vues cette maxime produira dans votre eſprit! Vous reconnoitrez l'amour où vous n'apperceviez que la haine, & vous découvrirez le bien ſous l'apparence du mal.

Vous croyez qu'on vous traite en ennemi, quand on s'oppoſe à vos mauvaiſes inclinations, quand on contrarie vos humeurs, quand on vous avertit de vos défauts, quand on vous corrige pour vos fautes, quand on vous éloigne des occaſions d'en commettre, quand on vous enléve les objets de vos paſſions, quand on vous prive des ſecours dont vous abuſez, quand on reſſerre les bornes de votre liberté, quand on ne vous abandonne pas à vos caprices, quand on vous tient ſous une étroite diſcipline, quand on vous force à vous rendre aux devoirs de votre état. Si vous êtes encore ſous l'autorité de vos parens, de vos tuteurs, de vos maîtres; ſi vous avez pris quelque engagement qui vous condamne à l'obéiſſance; ne ſont-ce pas là les plus grands maux qu'on vous fait? Ces grands maux ſont en effet de grands biens. Il vous plait de regarder comme vos ennemis ceux qui ne le ſont pas.

Rendez-vous compte, en effet, des perſonnes qui vous ſont le plus à charge dans la vie. C'eſt un pere qui s'oppoſe à votre libertinage, une mere qui ne veut pas conſentir à votre vanité, des parens qui vivent trop pour vous laiſſer la liberté de vivre à votre fantaiſie, des amis déſintéreſſés qui ne ſont pas favorables à votre déréglement, qui vous donnent ſouvent de ſages conſeils, & à votre avis toujours à contre-

tems; un ſupérieur qui vous gêne dans le panchant que vous avez à vous relâcher, un maître qui vous reproche vos manquemens, ou qui vous en punit. Ce ſont là ceux que vous accuſez, ou que vous ſoupçonnez de ne vous point aimer. C'eſt l'amitié, le zéle, la juſtice, la probité, l'amour du devoir que vous prenez en eux pour la haine. Voyez juſqu'où va votre injuſtice. Ce que vous regardez comme l'effet d'un mouvement d'averſion, n'eſt ordinairement qu'un effort de l'amour. A quel point ne faut-il pas aimer, pour ſe réſoudre à maltraiter ce qu'on aime? Combien de violence pour vaincre un naturel ennemi de la rigueur & du bruit! pour ſurmonter la peine qu'on reſſent d'être obligé d'en cauſer aux autres! pour ſe mettre au-deſſus de la crainte d'irriter un méchant, de perdre un ami! pour n'être pas découragé par la vue d'un caractére indocile, & toujours prêt à ſe révolter! pour n'être pas enfin rebuté par l'inutilité de ſes premiers ſoins! Les rigueurs, la fermeté, la conſtance à s'oppoſer au déſordre, ſont l'héroïſme de la charité, & c'eſt l'excès de notre injuſtice de ne pas le reconnoître.

Le bien & le mal que nous pouvons nous faire les uns aux autres, changent de nom, ſelon le principe qui nous fait agir & la fin que nous nous propoſons. Soyez attentif à cette maxime, & vous comprendrez que vous avez des graces à rendre à ceux dont vous vous plaignez; que vous devez leur ſavoir gré de ſe contraindre eux-mêmes pour veiller à votre conduite; de vaincre la tendreſſe naturelle qu'ils ont pour vous; de troubler leur propre repos pour vous cauſer à propos un trouble ſalutaire.

Doutez un moment de leurs intentions, & ce doute même ne servira qu'à vous mieux convaincre du tort que vous leur faites, & des obligations que vous leur avez. Quand ils ne penseroient qu'à vous chagriner, qu'à vous faire souffrir, qu'à se réjouir de vos peines, qu'à profiter de vos pertes; quand ce seroit l'envie, la colére & l'intérêt qui les animeroit, ce qu'ils vous feroient, seroit un mal pour eux, mais ce seroit toujours un bien pour vous, si vous saviez en bien user. Comment donc regardez-vous ce qui peut être un bien comme la preuve d'un mauvais cœur? Que ne pensez-vous plutôt qu'ils n'ont en vue que votre propre utilité, qu'ils ne veulent que vous détourner du vice, que vous forcer à devenir meilleur? En cela vous remplirez le devoir de la charité, vous leur rendrez justice, vous trouverez dans la droiture de leurs intentions dequoi réformer votre jugement & modérer vos plaintes, vous leur tiendrez un double compte d'un amour qui les oblige à vous blesser pour vous guérir.

Poussez plus loin vos doutes sur la maniére dont ils en usent avec vous, & vous accuserez Dieu même dont ils imitent la conduite. La nature ne veut pas le comprendre. On ne convient point que les afflictions soient des effets de son amour; on s'imagine qu'il est toujours en colére quand il nous frappe; on se le représente comme un ennemi qui se venge, ou comme un maître irrité qui punit ses esclaves, & c'est un pere qui châtie ses enfans pour les corriger. Telle est l'idée qu'il nous donne de ses rigueurs, & qu'une raison pure n'a pas de peine à s'en former. Si Dieu man-

quoit de bonté quand il appésantit sa main sur nous, qui l'empêcheroit de nous écraser sous ses premiers coups, & de nous consumer dans le feu de sa colére? Un souffle de sa bouche, un seul de ses regards nous anéantiroit. Il faut donc qu'il ait sur nous des desseins de miséricorde, lors même que nous ne nous considérons que comme des victimes de sa justice. Ces desseins ne paroissent pas difficiles à pénétrer, quand on veut réfléchir sur l'utilité des afflictions. On conçoit que ce n'est pas toujours un mal qu'il nous afflige; que souvent c'en est peut-être un très-grand qu'il ne nous afflige pas, & que rien n'est plus malheureux que la félicité des méchans.

Reconnoissez de même que celui qui vous traite mal, n'est pas toujours votre ennemi, ni celui qui vous épargne, toujours votre ami; qu'il y a quelquefois de la tendresse à punir, & de la cruauté à pardonner. Ne vous figurez point une charité sans rigueurs. C'est indolence alors, c'est paresse, c'est amour de son propre repos, c'est défaut de zéle, c'est lâche complaisance, c'est crainte de vous irriter & de vous déplaire, c'est fausse tendresse, c'est amitié trop aveugle, c'est par tous ces endroits indifférence pour vos véritables intérêts. On n'aime point, quand on ne fait pas reprendre & corriger. Une sévérité déclarée vaut mieux, dit le Sage, qu'un amour caché. Les coups d'un ami sont plus avantageux que les trompeuses caresses de celui qui nous hait. Celui qui lie un furieux, ou qui réveille un malade en létargie, les tourmente tous deux, & les aime.

La charité n'est pas moins charité quand

elle eſt ſévére, que quand elle eſt douce, parce qu'elle conſulte les beſoins & qu'elle y conforme ſa conduite. Une indulgence à contre-tems, endort le pécheur dans ſes vices. Une ſage rigueur le réveille, lui fait ſentir ſon état, le remue par une crainte ſalutaire; un traitement dur l'humilie, perce l'enflure de ſon orgueil, & le diſpoſe à faire ſur lui d'utiles retours.

C'eſt par ces conſidérations que, comme les méchans ont toujours perſécuté les bons, les bons ont toujours perſécuté les méchans: il n'y a ſouvent de différence que dans les motifs. Les méchans veulent nuire aux bons par des injuſtices, les bons cherchent à ſervir les méchans par des corrections. Les uns agiſſent avec aigreur, avec emportement; les autres avec douceur & modération; ceux-là ſuivent les mouvemens de la paſſion; & ceux-ci les mouvemens de la charité. Mais à ne conſulter que les apparences, les traitemens ſe reſſemblent.

Concluez delà que vous ne devez pas condamner indiſtinctement tous ceux qui vous traitent mal; examinez leurs motifs; ne vous arrêtez point à la conduite; ne jugez point témérairement des intentions; croyez-les bonnes quand vous n'êtes pas aſſuré qu'elles ſont mauvaiſes; mettez toujours les préſomptions du côté de ceux dont vous vous plaignez; & vous trouverez dans la juſtice que vous leur rendrez, un ſoulagement aux peines qu'ils vous cauſent.

XIV. LEÇON.

Si les défauts dont nous nous plaignons, sont réels; les motifs que nous avons de les supporter, sont pressans. Tous les hommes sont capables des mêmes fragilités. Les plus forts ne le sont que pour porter les fardeaux des plus foibles.

LA délicatesse qui nait de nos fausses opinions, nous accable d'une infinité de fausses miséres : c'est ce qu'on a vu daus les Leçons qui précédent. Après ces considérations, il feroit souvent bien difficile d'imaginer quels sujets il pourroit nous rester de nous plaindre les uns des autres. Mais la conviction de notre injustice est rarement assez forte pour étouffer toute notre sensibilité. L'amour-propre a peine à reconnoître des préjugés qui l'humilient, & ne les approfondit pas assez pour les déraciner. Nous avons un fonds d'attachement pour nous-mêmes, & d'éloignement pour les autres, & ces préventions subsistent au milieu des raisons les plus capables de les détruire. On reste sensible à proportion qu'on est prévenu. On souffre toujours, & on croit toujours avoir des causes légitimes d'impatience.

Supposons-le même gratuitement, & venons aux motifs que nous avons de nous souffrir mutuellement. On ne sauroit nier, en effet, que nous ne soyons pleins d'imperfections trop réelles. Nos murmures auroient droit

d'éclater, si les raisons de nous contraindre étoient moins pressantes. Mais les considérations d'où nous les tirons, sont si solides, qu'elles feront leur impression sur tout esprit qui voudra les méditer.

Les hommes ne se sont pas faits; s'il y a quelque différence entre eux du côté des dons de la nature, elle ne vient, ni du mérite de ceux qui paroissent les mieux partagés, ni de la faute de ceux qui sont privés des mêmes avantages: ils sont tous foibles. C'est la condition de la créature d'être imparfaite; & s'il y a quelques personnes exemptes des grands défauts, elles doivent bénir la main qui les a formées, sans en être plus fiéres, ni moins compatissantes. Qu'avez-vous que vous n'ayez pas reçu, leur dit l'Apôtre? & si vous avez tout reçu, de quoi vous glorifiez-vous?

Je suis donc homme, & j'ai pu naître avec toutes les imperfections des hommes. Je n'étois pas plus digne qu'eux des faveurs de la nature; ils n'ont pas plus mérité que moi ses disgraces, & je voudrois les punir de n'avoir pas les bonnes qualités qu'ils n'ont pu se donner. Quelle injustice! Cette injustice arrête d'abord un esprit raisonnable aux premiéres réflexions qu'il fait sur les désagrémens de la société. Toutes ses émotions contre les imparfaits se calment, quand il considére à combien de fragilités nous sommes sujets; combien il est pénible aux hommes d'être constans avec des esprits légers & des cœurs pleins de caprices, généreux & fidéles avec des cupidités qui les tyrannisent, complaisans avec un amour-propre qui ne veut rien que pour lui-même, combien ils sont peu touchés des

intérêts que la seule vertu suggére, combien ils sont peu capables d'aimer par des motifs élevés au-dessus des vues de la chair, combien ils sont esclaves du tempérament & de l'impression des objets sensibles. Il mesure l'humanité sur elle-même, & ne demande pas qu'elle s'étende au delà de sa portée. On n'exige pas des poissons qu'ils volent, ni des oiseaux qu'ils nagent.

Heureux ceux qu'une disposition singuliére a rendus moins fragiles & plus maîtres de leurs mouvemens! Heureux qui n'a de combats à soutenir que contre les défauts des autres! S'il étoit à notre choix de nous faire tels que nous voudrions, se trouveroit-il quelqu'un qui ne préférât pas la peine d'être inquiété par les vices, au malheur d'en être infecté?

On s'écrie quelquefois : Que je suis à plaindre d'avoir à vivre au milieu de tant de méchans ou d'imparfaits! Que ne dit-on plutôt, que je dois me féliciter de n'avoir pas les mêmes imperfections, de les remarquer avec la résolution de ne les imiter jamais, de pouvoir y réfléchir à loisir & veiller à m'en défendre! Ne vaut-il pas mieux être en état de supporter les méchans, que d'avoir besoin d'être supporté par les bons? Est-ce un sentiment digne de l'humanité, qui nous suggére des imprécations contre ceux dont les passions nous troublent? Quel mal pourrions-nous leur souhaiter qui ne dût leur paroître moins affligeant que ces mêmes passions qui leur font faire le mal qu'ils ne voudroient pas? Comment, en effet, leurs imperfections ne nous affligent-elles pas plus nous-mêmes pour eux, qu'elles ne nous indisposent? Ne sont-ils pas assez à

plaindre d'être foibles, sans que nous leur en fassions des crimes? N'est-ce pas à nous un excès de condamner en eux, avec tant de rigueur, ce qu'eux-mêmes peut-être ils ne se pardonnent pas?

Un homme s'emporte contre vous, & dans un moment vous le verrez s'accuser de sa promptitude, s'humilier devant vous, gémir de ne pouvoir arrêter les saillies de l'humeur, se plaindre d'un si mauvais naturel. De quel œil considérez-vous ce triste mélange des fureurs du mal avec les vues du bien dans un même cœur, cette alternative d'emportemens & des regrets, dont il est tour à tour la victime? Ne vous apprend-t'il pas à le plaindre encore plus qu'il ne se plaint lui-même? N'avez-vous pas à vous accuser de votre côté, si vous n'êtes pas plus sensible à son malheur qu'au chagrin qu'il vous cause? Voudriez-vous qu'on eût pour vous les mêmes rigueurs, si vous étiez sujet aux mêmes infirmités?

Vous sentiriez alors qu'au fond personne ne péche que malgré lui, que par défaut de lumiére & de connoissance, que par l'ignorance de ce qui convient & de ce qui ne convient pas, que par une incapacité de discerner les vrais biens & les vrais maux, ou par un ascendant de passion qui l'emporte vers ce qu'il y a de pis au moment même qu'il voit ce qu'il y a de mieux. Que d'inhumanité! que d'injustice vous trouveriez dans ceux qui voudroient vous traiter avec autant de dureté, que si vous ne faisiez que des fautes délibérées!

Ceux qui jouissent de la santé, n'ont que de la compassion pour les malades. C'est la seule impression que la vue de leurs maux fait sur

des cœurs qui ne ſont prévenus contre eux d'aucun mouvement de haine. On ſouffre auprès d'eux, mais ſans retour ſur ſoi-même : ils fatiguent, & n'irritent point. Dans les accès d'une fiévre ardente qui nous aigrit l'eſprit & qui trouble notre raiſon, ceux qui nous approchent, ne s'offenſent point des paroles dures qui nous échappent. On ne ſe rebute point de nos mauvais traitemens, pour nous abandonner à toute la violence de nos douleurs ; on ne nous refuſe point des ſoins dont nous ſommes d'autant plus dignes que nous ſommes moins capables de les reconnoître. On crieroit à l'injuſtice, à la dureté contre ceux dont le moindre reſſentiment rallentiroit alors les attentions. Or, ce reproche retomberoit ſur vous, ſi vous n'aviez pas les mêmes égards pour ceux dont les bruſqueries, les vivacités & les emportemens vous font ſouffrir. Toutes nos paſſions ſont de véritables fiévres de l'ame, & leurs tranſports nous rendent plus dignes de pitié que d'indignation.

Vous repliquez que c'eſt pure bizarrerie dans celui dont vous vous plaignez. Il ſe fâche ſans ſujet, & prend les égards pour des injures. Il en penſe autant de vous peut-être. Les yeux malades prêtent leurs couleurs à tous les objets qu'ils voient. Un homme croit avoir raiſon quand il a tort ; il donne au bien le nom de mal ; il apperçoit les choſes doubles ou renverſées. C'eſt ſon malheur plutôt que ſon crime, & vous demandez, ſi vous êtes obligé de vous accommoder à tous les travers de cet eſprit bizarre ; ſi vous devez vous faire à toutes les circonſtances d'une ame née avec des inégalités éternelles. Oui, puiſque vous le pou-

vez. C'est pour cela même, dit saint Paul, que vous avez reçu des forces.

Vous vous applaudissez d'avoir la sagesse & le bon esprit en partage. Je vous croirois, si vous saviez épargner ceux qui sont nés avec des caprices & des lumiéres bornées. Si vous êtes capable de vous contraindre & de dissimuler; si vous avez de la douceur, de la discrétion, de la prudence; à quel usage vous ont-elles été données, si ce n'est pour conserver la paix avec ceux qui ne sont pas si parfaits, & pour leur passer ce que la fragilité leur fait commettre contre vous? Avez-vous quelque autre assurance des bonnes qualités dont vous vous félicitez? Les forces ne se connoissent que quand elles sont éprouvées. Que la vanité ne vous séduise point: c'est l'occasion de souffrir qui doit vous apprendre si vous avez de la vertu. La tolérance est un de ses premiers caractéres: elle dissimule, elle pardonne tout ce qui peut se pardonner, elle se considére, elle ne perd point de vue le fond de sa fragilité naturelle, & ne se trouve jamais assez parfaite pour être contente d'elle-même & mécontente des autres; elle sent que les hommes ont besoin qu'on leur fasse grace sur une infinité de choses. C'est par ce sentiment qu'elle est ce qu'elle est, & qu'elle s'assure de l'être.

Ce ne peut être assurément qu'une illusion de se persuader qu'on est sans défauts avec des envies d'impatience. Est-ce, en effet, une si bonne qualité de ne savoir pas s'accommoder aux défauts des autres, de pouvoir les ménager & de ne le vouloir pas? Quand ceux qui ne font point de faute dans le commerce de

la vie, feroient les feuls à s'offenfer de celles qu'on feroit contre eux, n'auroit-on pas raifon de trouver leur délicateffe très-incommode & très-ennemie de la paix de la fociété? N'auroit-on pas droit de les traiter d'injuftes?

L'équité veut que chacun foit pris pour ce qui eft, & que les foibles trouvent dans les forts de l'indulgence pour leurs foibleffes. Eft-ce une bonne qualité d'en triompher & d'infulter à leur malheur? Eft-ce une bonne qualité de n'avoir jamais pour eux que des airs de mépris, que des maniéres dédaigneufes? Ce font là des efpéces de vengeances rafinées qui ne font que trop communes; ce font de grands défauts dans ceux qui fe flattent de n'en avoir point, des abus qui font voir que dans la préfomption de nos bonnes qualités il y a toujours plus d'oftentation que de vertu fincére. On fent l'injuftice qu'il y auroit à maltraiter des perfonnes plus malheureufes que coupables: on a fur elles trop de fupériorité pour fe rabaiffer jufqu'aux petites conteftations: on ne veut pas fe dégrader jufqu'à fe fâcher ouvertement de leurs méprifes, ou de leurs fauffes démarches; mais l'amour-propre fe dédommage par une affectation de dédain plus cruelle que les reproches & les mauvais traitemens. On fe fait un plaifir de leur donner du ridicule, ou de relever celui qu'elles fe donnent d'elles-mêmes.

Eft-ce ainfi que de fragiles mortels doivent traiter leurs femblables? L'humanité feule ne veut-elle pas que nous foyons plus touchés des fautes de nos freres que des défagrémens que nous en recevons; que nous fongions à compatir à ce qui les humilie plutôt qu'à les

insulter? Vous avez affaire aux esprits les plus fâcheux & les plus intraitables : on ne sait par où les prendre ; tout leur fait ombrage, tout les offense. On vous fait un crime de vos soins. Vos bienfaits sont payés par des injures. On ne cherche qu'à vous attirer des chagrins, qu'à vous faire tomber dans quelque confusion. On rit de vos conseils ; on se joue de vos corrections. Rien ne peut vous garantir des insultes & des brusqueries de ceux qui vous doivent le plus d'égards. Ils sont, si vous voulez, fiers, impérieux, emportés, jaloux, incapables de revenir de leurs entêtemens. Voilà de grands défauts ; mais telle est la triste condition de la nature qui donne à chacun ses foiblesses. Si vous en avez de moindres que les autres, songez que vous pouviez en avoir, & que c'en seroit une impardonnable de ne pas vouloir tolérer ceux qui sont plus foibles ; songez, dis-je, qu'à quelque prix que ce soit, vous êtes trop heureux de n'avoir pas les défauts dont vous auriez à vous plaindre, si vous ne consultiez que ce sentiment confus qui voudroit en nous ne rien souffrir.



XV. LEÇON.

Il seroit injuste de ne pas supporter les défauts d'autrui, quand on en a soi-même. Personne n'en est exempt. L'impatience en est la preuve. C'est le caractére du vice d'être offensé du vice. On souffre plus de ceux qu'on a que de ceux qu'on n'a pas; mais il y auroit souvent une double injustice à s'en plaindre.

NE nous porter à la modération que par la pitié, ce seroit avoir pensé de nous trop favorablement. Une justice rigoureuse nous défend de nous plaindre, parce qu'on peut se plaindre de nous. La premiére loi de la société veut que les hommes se traitent mutuellement comme ils souhaitent d'être traités. Si tous sont foibles, si tous ont dequoi faire souffrir ceux qui les approchent, tous doivent leur permettre l'impatience, ou se l'interdire. Or, quel doute à proposer que celui-ci? Faut-il pour le décider, revenir sans cesse à la peinture générale des fragilités humaines? Que chacun se connoisse, il trouvera que les poids sont égaux entre nous & ceux avec qui nous vivons; que les vices & les peines se compensent, & que nous leur donnons autant de sujets de s'offenser que nous en recevons d'eux. Là paroit la sagesse de la Loi qui nous commande de porter les fardeaux les uns des autres; Loi réciproque qui suppose en effet que ceux qui tolérent, ont besoin d'être tolérés, & qu'ils doivent devenir indulgens par un intérêt mesuré sur l'équité.

Les plus justes en conviennent : ils ne sont jamais sans quelques défauts qui les préparent à souffrir patiemment par la nécessité de se souffrir eux-mêmes & d'être soufferts. Leurs propres besoins les rendent attentifs aux besoins des autres ; mais les plus malades sont toujours ceux qui sentent le moins leur mal : ils ne veulent rien souffrir de qui que ce soit, & par ce refus même ils se convainquent de leur injustice ; ils prétendent qu'on les offense sans sujet, & cela peut être. On prétend, au contraire, qu'ils se plaignent sans sujet, & cela peut être encore. Mais quelque sujet qu'ils puissent avoir, leurs plaintes prouvent toujours qu'ils ont tort de se plaindre.

S'il y avoit des hommes sans défauts, ils seroient sans impatience. Une vertu solide & pure souffriroit tout des vices d'autrui, parce qu'elle n'y verroit rien à perdre, & qu'elle sauroit en tirer avantage pour augmenter ses forces & son mérite. Il n'est que les passions à qui les passions nuisent ; quiconque en souffre, n'en est pas exempt. Une passion n'est qu'un amour-propre déterminé, qui ne veut rien que pour lui-même, & qui ne souffre ni contrainte dans ses désirs, ni concurrence dans la possession de ses objets. Avec cet esprit on ne voit rien de juste que de se contenter aux dépens du monde entier. On croit pouvoir troubler impunément le repos des autres, & on le trouble en effet en mille maniéres. Mais si les autres se plaignent, s'ils résistent, s'ils attaquent, ils ont tort, & delà les sensibilités excessives & les injustes vivacités. Ainsi dans les chagrins mutuels que les hommes se causent, ce sont les passions qui tourmentent les

passions : chaque peine que nous éprouvons au dehors, nous avertit d'une imperfection secréte.

Que l'équité donc ose maintenant vous interroger. A quel titre ne souffririez-vous rien, tandis que vous feriez tout souffrir autour de vous, ou que vous seriez seulement capable de le faire? Vous voulez qu'on vous laisse agir comme il vous plait, qu'on vous permette tout, qu'on vous passe tout; & savez-vous de quel fonds de vertu peut-être on a besoin pour vous tolérer? Il n'y a que ceux à qui nous faisons porter le poids de nos foiblesses, qui le connoissent bien. Chez nous elles sont comme dans leur centre, où rien ne pése. Notre sang est chaud, & nous ne le sentons pas. S'agit-il de peindre les défauts, ou de nous en plaindre, nous en faisons des portraits affreux; mais nous ne voyons point que nous ressemblons souvent mieux que tout autre à ces portraits.

A quoi songeons-nous quand nous faisons paroître tant de chagrin de ceux qui nous viennent de l'antipatie qu'on a pour nous? N'avons-nous rien que d'aimable? Ne sommes-nous à charge à personne? Ne faisons-nous aucun mal? Faisons-nous tout le bien que nous pouvons? Nos vertus même ne sont-elles pas défigurées par des endroits haïssables? L'amour-propre qui nous exagére tout ce qui nous incommode, nous aveugle sur ce que nous avons de fâcheux. Ce que nous voyons le moins, ce sont les défauts qui nous humilient. Les sots ne le sont très-souvent que parce qu'ils ne le savent pas, & cette espèce de sottise est commune à ceux qui ont de l'esprit, comme à ceux qui n'en n'ont point : elle nait de la

trop bonne opinion qu'on a de ſoi-même. C'eſt par-là que de grands eſprits deviennent incommodes; qu'ils penſent être agréables où ils ſont importuns; qu'ils s'imaginent qu'on les cherche où on les fuit; qu'ils croient devoir reſter long-tems où perſonne ne ſe croit obligé de ne pas s'ennuyer de les voir; qu'ils parlent avec confiance & liberté devant des compagnies où rien ne leur conviendroit mieux que de ſavoir ſe taire.

Que doit-on craindre avec de mauvaiſes qualités, quand on voit des fâcheux qui ſemblent ne l'être qu'à force d'en avoir de trop bonnes? Votre vanité vous laiſſera-t'elle jamais appercevoir tout ce que vous avez de dégoutant dans la perſonne, d'irrégulier dans les démarches, d'offenſant dans les maniéres, de choquant dans l'eſprit, d'inſupportable dans l'humeur? La mépriſe va quelquefois juſqu'à ſe croire aimable par ſes endroits les plus rebutans. Oui, c'eſt vous-même peut-être qui trainez après vous la froideur & les dégouts, la triſteſſe & les ennuis qui regnent par-tout où vous vous trouvez. Ne mettez donc point de bornes à votre patience, & faites-vous une néceſſité de tout ſouffrir, de l'incertitude même de ce qu'on ſouffre avec vous.

Vous l'avez vu, vous n'êtes certainement point ſans quelque défaut, dès-là que vous êtes bleſſé de ceux des autres. Vous devez même être perſuadés que ceux qui vous bleſſent le plus, ce ſont ceux que vous avez. Eſt-il rien qui vous révolte tant que ces eſprits vains & préſomptueux qui ſe croient capables de tout, qui ſe mêlent de tout, qui veulent décider de tout, qui ne voient rien au-deſſus de leur mérite, qui ne

ne mettent point de bornes à leurs prétentions; qui regardent les postes élevés comme des places qui conviennent à leurs talens, qui sont dûes à leurs services? Savez-vous quelle est dans votre cœur la cause de ce soulevement? C'est la vanité qui s'offense de la vanité, c'est l'orgueil qui s'irrite de l'orgueil. Une ame humble & désintéressée voit toute cette ambition d'un œil tranquile : elle connoit le néant des objets qui la font naître, & le danger de l'élévation où l'ambitieux aspire. Mais un cœur superbe se figure qu'on entreprend sur ses droits, quand on prétend à ce qui fait le but de ses désirs. Il n'est point de passions qui s'incommodent plus que les passions qui concourent aux mêmes objets : ce sont les vases d'argile qui s'entrechoquent & qui se brisent. Mettez les autres à votre place, & jugez combien vous êtes injuste de ne pas vouloir leur passer ce que vous avez besoin qu'ils vous passent.

Cette injustice est double, quand on a soi-même donné l'exemple des défauts qu'on ne veut pas souffrir, ou quand on les a causés, soit par l'irrégularité de sa conduite, soit par ses mauvais traitemens. On représentoit au chef d'une célébre compagnie qu'un valet contre lequel il fulminoit, ne faisoit que ce qu'il se permettoit lui-même avec d'autant plus de scandale, que sa vie deshonoroit son caractére. *Est-ce donc*, répondit-il, *qu'il convient à un coquin de faire les péchés d'un honnête homme?* C'est ainsi qu'on se croit tout permis, parce qu'on peut tout, & qu'on se fait de son indépendance un titre de mal faire.

Les parens & les maîtres ont souvent ce travers à se reprocher : ils sont les premiers

coupables des vices qui regnent chez eux; ils s'y livrent sans contrainte & sans ménagement; ils sont joueurs, intempérans, débauchés : on les voit, on les imite. Eux seuls alors devroient s'accuser & se punir. Mais ils prennent le change, & s'emportent à l'excès, contre ceux de leurs enfans, ou de leurs domestiques, qui leur ressemblent. Ce n'est pas un mal de désapprouver le vice; mais il faudroit du moins avoir de la modération; quand on ne peut en accuser quelqu'un sans se condamner soi-même. Regarder son rang comme un privilége à ses défauts, c'est chercher dans une plus étroite obligation du bon exemple, le droit d'en donner impunément de mauvais.

Que de malheureux à ce prix, qui ne le sont que parce qu'ils méritent de l'être! Combien qui n'éprouveroient chez eux que de la douceur & de la complaisance, si leurs propres passions n'y avoient introduit la mauvaise humeur & les chagrins! Ils ne trouvent rien de bien fait; ils sont délicats à l'excès sur les choses les plus simples; ils se plaignent sans cesse à contre-tems & sans sujet; ils veulent qu'on soit coupable à leur égard, tandis qu'on n'a rien omis pour les satisfaire; ils sont défians, soupçonneux, entêtés, violens. On se rebute enfin de leur ingratitude; on se lasse de leurs mécontentemens déraisonnables; on s'irrite de leurs emportemens. L'amitié la plus tendre ne tient pas contre des rebuts constans. Les esprits s'aigrissent, les cœurs se ferment; on se roidit contre ces caractéres insociables; on leur rend mauvaise humeur pour mauvaise humeur; on en vient jusqu'à se faire un plaisir de les inquiéter pour se venger de leurs inquiétu-

des éternelles. Vous voilà réduit à vivre parmi des ennemis que vous n'avez indiſpoſés contre vous qu'à force de les offenſer gratuitement. A qui vous plaindrez-vous d'un mauvais ſort que vous ne vous êtes fait que par votre propre dérangement? Les ſujets de vos impatiences ne ſont que les fruits de vos impatiences.

Que faire & que vous dire? Sinon: Médecin, guériſſez-vous vous-même. Voulez-vous trouver des hommes ſans défauts? commencez par n'en point avoir. Il ne ſied pas aux coupables de ſe plaindre des coupables. Il faudroit être ſans péché pour jetter la premiére pierre à la femme adultére. C'eſt bien à vous d'éclater contre les foibles & contre les imparfaits, à vous, peut-être, le plus imparfait de tous les hommes, le plus indiſcret, le plus intraitable. Quelque déſintéreſſé que votre zéle pût être, il doit toujours ſe modérer, ſi vous tombez dans les mêmes fautes, que vous ne demanderiez qu'à punir, ou ſi vous en faites d'autres qui ne mériteroient pas moins d'être punies. Il y a toujours de l'indécence à ſe montrer ſi ſévére, quand on n'eſt pas innocent; & ſi nous voulons être ſincéres, nous avouerons que ſouvent celui contre qui notre impatience s'éléve, eſt plus innocent que nous. Juda alloit faire brûler Thamar ſa belle-fille, & Thamar lui fait voir qu'il eſt lui-même le complice inconnu de ſon crime.

Jugez-vous enfin comme vous voulez qu'on vous juge. Puniſſez-vous dans toute la ſévérité que vous voudriez exercer ſur les coupables, ou cherchez dans votre propre conduite l'excuſe du déréglement que vous reprenez

dans ceux qui vous chagrinent, & qui le reconnoissent quelquefois avec autant de regret que de bonne foi. Me voilà moi-même, qui ne puis me vaincre, malgré les violences que je me fais, & je serois sans indulgence pour un malheureux qui n'est peut-être ni si coupable que moi, ni si lâche dans les efforts qu'il fait contre son panchant! Ah! travaillons plutôt à nous réformer tous deux. Aidons-nous dans ce dessein du moins par notre tolérance, & ne nous affligeons que d'être capables de nous affliger mutuellement.

XVI. LEÇON.

Avoir eu des foiblesses, & ne les avoir plus, c'est un nouvel engagement à tolérer ceux qui n'ont pas encore pu s'en guérir. User avec eux des ménagemens dont on avoit besoin, tandis qu'on étoit foible. Se rabaisser pour les relever. Ne désespérer jamais de leur changement.

QU'on a de peine à se corriger de ses défauts, lors même qu'on le veut le plus sincérement! L'entreprise est laborieuse, les progrès lents, l'ouvrage le plus avancé sujet à se détruire. Les plaies de l'ame les mieux refermées, sont faciles à se r'ouvrir; les passions enfin les plus constanment combattues, sont promptes à reprendre des forces. Le souvenir d'une victoire si chere & toujours si mal assurée, doit donc remplir de compassion pour ceux qui n'ont encore pu l'obtenir. On les voit succomber aux plus sérieux efforts. Ils s'en

affligent, ils s'indignent contre eux-mêmes, ils ne peuvent se supporter. L'humanité ne veut-elle pas du moins alors qu'on les supporte ? Ne leur doit-on pas toute la pitié qu'on a pour des malades, dont les maux opiniâtres ne cédent pas aux plus excellens remédes ?

Cet esprit de tolérance est sur-tout comme le premier ressentiment qui nous avertit de notre propre convalescence. Savoir supporter les foibles, c'est commencer de n'être plus si foible qu'eux. Mais les régles de l'équité naturelle sont toujours ce que notre amour-propre goute le moins, & qui par-là même se présentent le moins à notre esprit. On ne se souvient plus qu'on a fait souffrir les bons, dès qu'on a quelque chose à souffrir des méchans. Injuste, vous comptez ceux qu'il faut que vous supportiez, & vous ne comptez point ceux qui vous ont supporté.

Lorsque, dans le calme d'un âge mûr, nous nous représentons les tumultueuses agitations de notre premiére vie, les mauvais panchans & les indocilités de notre enfance, le libertinage & les emportemens de notre jeunesse, les irrégularités de conduite où les passions du monde nous ont jettés tour à tour, combien de sortes de personnes nous avons inquiétées! Quelle sorte de tourmens ne leur avons-nous pas causés? Est-il juste que l'histoire s'en efface sitôt de notre mémoire? Nous sied-t'il d'être sans indulgence pour des foiblesses dont nous avons si long-tems éprouvé toutes les bizarreries? Faut-il qu'on ait tant travaillé pour nous réduire à nos devoirs, qu'on ait tant souffert & tant dissimulé pour ne pas nous précipiter dans des excès pires que ceux où nous

donnions, & que nous nous conduiſſons comme ſi nous avions toujours été les ſeuls parfaits?

Nous tombons dans la folie de ceux qui perdent le ſouvenir de leurs maux dès qu'ils ne les ſentent plus. Nous uſons de la ſanté de notre ame, comme ſi nous n'avions jamais eu de maladies. C'eſt là ſéduction de notre amour-propre d'oublier, s'il ſe peut, toutes ſes miſéres. Un moment d'abondance nous fait perdre de vue le fond de notre pauvreté naturelle. Quand nous ſommes forts, nous agiſſons comme ſi nous l'avions toujours été. Nous reſſemblons aux riches que leur fortune aveugle. Ils traitent avec mépris ceux qui reſtent en proie à l'indigence; & ceux qui ſe ſont corrigés, deviennent impitoyables pour ceux qui ſont encore aux priſes avec leurs défauts. Il ſemble que le beſoin qu'ils ont eu d'une longue indulgence, ne doive ſervir qu'à les en rendre plus incapables. L'opinion qu'ils conçoivent bientôt de leur vertu, leur inſpire du dédain pour les moindres vices qu'ils découvrent dans les imparfaits. Un excès de ſévérité groſſit à leurs yeux les fautes de quiconque leur eſt à charge: ils le trouvent infiniment plus coupable qu'il n'eſt.

Qu'on les obſerve, il ne ſera pas mal-aiſé de les reconnoître. Ceux qui n'ont connu les imperfections que par la difficulté de vivre avec les imparfaits, ont trouvé dans leur propre fonds mille raiſons de les ſupporter: ils ſe ſont fait une habitude de la patience. Les plus incorrigibles trouvent chez eux de la douceur & de l'indulgence: ils n'en ſont repris qu'avec tous les ménagemens que la charité la plus ingénieuſe inſpire. Mais l'intolérance eſt l'é-

cueil ordinaire de ceux qui se sont vus agités par les passions les plus turbulentes. On diroit que le calme dont ils ont commencé de jouir, leur donne un droit aquis d'insulter à ceux qui sont encore battus de l'orage. C'est de leur part qu'on éprouve l'amertume du zéle, l'aigreur des répréhensions, les reproches durs, les insultes humiliantes, la liberté de décrier ceux qui leur déplaisent : ils se font un plaisir malin de les entendre déchirer par des médisances ; ils conçoivent pour eux une aversion déraisonnable & cruelle ; ils ne demandent qu'à les punir ; ils se plaisent à les voir traiter durement ; ils vont par-tout en porter leurs plaintes ; ils se permettent d'en penser & d'en dire tout le mal qu'ils en savent ou qu'ils en croient savoir ; ils leur reprochent leur indocilité pour les avis, le peu de soin qu'ils prennent de se corriger, & la sensibilité qu'ils font paroître aux corrections ; ils les regardent comme incorrigibles ; ils ne s'affligent point de leur perte ; ils ne se croient point redevables de les aider à se relever.

Est-ce ainsi que nous voudrions qu'on eût pensé de nous, lorsque rien ne paroissoit plus insupportable que nos désordres, & rien de plus éloigné que notre changement ? Seriez-vous devenu ce que vous êtes, si vous eussiez été menés comme vous menez ceux à qui vous ressembliez autrefois ? Quelle peine ne devez-vous pas ressentir pour eux, après celle que vous avez eue pour cesser d'être ce qu'ils sont ? Qui sait mieux que vous, peut-être, ce qu'il en coute pour combattre un panchant avec lequel on est né, pour réparer les défauts de l'éducation, pour déraciner une mauvaise habi-

tude? A cette pensée, peut-on n'être touché d'aucune commisération pour ceux en qui les mêmes maux paroissent incurables, malgré les soins qu'ils prennent pour en guérir? Ah! ne méprisez point, dit l'Ecriture, un homme qui cherche à se retirer de son péché; n'achevez point de l'accabler du poids de vos reproches; souvenez-vous, en le voyant, de votre fragilité commune; ne vous en plaignez point; craignez de le punir, & concevez enfin pour lui plus de pitié que de haine.

Les fous condamnent impitoyablement les actions des sages: ils oublient leur foiblesse & leur ignorance propre, & décident sur le mal avec d'autant plus de sévérité, qu'ils se connoissent moins. Les sages, au contraire, se souviennent toujours qu'ils ont été fragiles, & qu'ils le sont encore: ils conservent au-dedans de la compassion, lors même qu'ils sont obligés de se montrer sévéres au-dehors.

Il est un milieu de conduite entre approuver l'injustice & laisser voir qu'on s'en offense, entre la dissimulation lâche & la rigueur excessive. Dans la nécessité de condamner ceux qui péchent, on doit les condamner le moins sévérement qu'on peut, sentir toujours son propre foible, ne paroître touché que de leurs intérêts en relevant leurs fautes, ne leur représenter leurs devoirs qu'avec le désir de les y réduire, regarder leur salut comme sa propre affaire, étudier les occasions les plus favorables à leur faire goûter les répréhensions, les y disposer du moins par des témoignages d'une amitié sincére & compatissante, par tous les ménagemens enfin que la prudence & la charité peuvent inspirer.

Ré-

Réfléchiſſez-vous quelquefois ſur la maniére dont on vous traitoit quand vous aviez encore des imperfections capables d'indiſpoſer les eſprits avec qui vos engagemens vous lioient? Si vous ne retombez plus dans ces fautes qui leur ont tant cauſé de déſagrémens, n'eſt-ce pas plus à leur patience qu'à vos propres attentions que vous le devez? C'eſt leur humanité, ce ſont leurs réſerves, c'eſt leur retenue qui vous a ramené.

La reconnoiſſance & l'honneur ont plus de pouvoir ſur certains caractéres que la crainte & les dépits. On rougit d'être ſi long-tems incommode. Les injures & les menaces n'auroient fait que vous aliéner de plus en plus, & vous vous êtes laiſſé prendre par les égards & par les conſeils.

Ne pourriez-vous donc pas eſſayer de cette conduite avec ceux qui troublent encore le repos de vos jours? Ne le devez-vous pas, ſi vous en avez heureuſement éprouvé l'utilité pour vous-même? Si vous aviez quelque ſouhait à faire pour votre tranquilité, ce ſeroit de les avoir rendu plus traitables. Eh! combien ne pourriez-vous pas avancer un ſi grand intérêt par le ſeul engagement de la gratitude? Soyez fidéle à chercher ce que vous avez à faire pour eux dans ce qu'on a fait pour vous; apprenez à diſſimuler à propos leurs fautes; ſachez accorder à l'humeur le tems de ſe calmer, attendre que votre propre émotion paſſe pour donner un avis où l'aigreur & la paſſion ne ſe faſſent point ſentir; ſachez dans certains momens de retour, les encourager à ſurmonter leurs panchans, compatir à leurs peines, vous affoiblir avec eux, vous approprier leurs dé-

fauts, comme ſi vous les aviez encore, pour leur inſpirer de l'émulation. Quand on veut relever ceux qui ſont tombés, on ſe baiſſe. Un peu de condeſcendance, un peu de patience, vous remplirez un devoir de juſtice, & vous ſerez bientôt dédommagé de ce que vous aurez ſouffert.

Je vous comprens : l'impatience vous dégoûte de ces ménagemens. Vous vous perſuadez que vous avez affaire à des incorrigibles. Sur quels préſages fondez-vous le déſeſpoir de leur changement? Eſt-ce ſur le peu de ſuccès de vos avances? Dites-moi, n'y a-t'il point eu un tems où vous déclariez à ceux qui vouloient vous faire revenir de vos déſordres, qu'ils ſe fatiguoient inutilement? un tems, où votre maniére de vivre vous paroiſſoit ſi raiſonnable, que vous vous ſeriez cru fou, ſi vous aviez eu la moindre penſée de vous réformer? un tems, où les avis ne faiſoient en effet que vous confirmer dans le mal, que vous inſpirer de nouvelles envies de chagriner ceux qui ſe plaignoient de vous? Vous êtes-vous apperçu du premier rallentiſſement de vos vivacités? Savez-vous comment vos paſſions ont commencé de vous quitter, lorſque vous ne vous attendiez à rien moins, lorſque vous ne penſiez pas même à le déſirer? Vous auriez peine à vous rendre ce compte à vous-même.

Mais ne vous ſouvenez-vous pas que vous avez craint ce moment favorable? Ne vous ſouvenez-vous pas qu'aux approches d'un changement entier, vous avez éprouvé mille ſecrétes allarmes? Ignorez-vous ce qu'il vous en a couté quand vous l'avez voulu ſincérement? N'avez-vous point eu quelquefois l'infidélité

de vous défier des miféricordes du Seigneur & de la puiffance de fes fecours? N'êtes-vous pas retombé fouvent fous votre propre poids, quand vous avez cru pouvoir vous relever? Ne vous êtes-vous pas ennuyé de la longueur de vos combats? N'avez-vous pas été tenté de renoncer à l'efpérance de vous corriger? Vous vous êtes corrigé pourtant, & rien ne vous eft arrivé qui ne fût dans la capacité de la nature. Vous n'avez pas épuifé les tréfors de la grace. Dieu peut faire pour vos freres ce qu'il a fait pour vous. Tandis que les pécheurs vivent, le tems de leur converfion ne prefcrit point.

Nul homme dans ce monde n'eft invariable dans le mal; c'eft le fujet d'une de nos grandes méprifes. Nous allons quelquefois nous plaindre à Dieu de l'injuftice de fes créatures. Trop pleins de ce que nous fouffrons, nous ne fongeons qu'à répandre devant lui toute l'amertume de notre ame; nous le conjurons de nous délivrer des méchans, & il ne faudroit que le prier de les aider à devenir bons. Par-là nous intérefferions fa bonté, nous le prendrions, s'il eft permis de parler ainfi, par fon endroit fenfible, & nous n'en ferions que plus fûrement & peut-être plus promptement écoutés.

Que s'il différe à guérir les foibleffes dont nous reffentons par contre-coup les atteintes, n'eft-ce pas à nous d'attendre fes momens? de quel droit notre tolérance feroit-elle moins longue que la fienne? Pourquoi tant de foulevemens de cœur contre la violence des mauvais traitemens qu'on nous fait? Pourquoi tant de défirs impatiens qui nous font folliciter en

ſecret la mort ou l'humiliation de ceux qui nuiſent à la tranquilité de nos jours ? Pourquoi, ô homme toujours injuſte & toujours ingrat ! voudriez-vous précipiter les vengeances éternelles ? Si le Seigneur puniſſoit tous ceux qui différent à ſe convertir, que ſeriez-vous devenu ? Qui êtes-vous pour vouloir la perte de ceux qu'il veut laiſſer vivre ? Il ne vous ſied pas d'exciter contre eux ſa juſtice, tandis qu'elle peut ſe tourner contre vous-même. Ne ſongez qu'à lui demander grace pour eux & pour vous. Toute autre penſée ne peut vous être inſpirée que par l'impatience ou par le faux zéle, & le faux zéle n'eſt jamais que le fruit d'une fauſſe vertu. Prenez donc pour vous cette maxime de ſaint Auguſtin : Que ſi quelqu'un ne veut rien ſouffrir, parce qu'il croit faire quelque progrès vers la perfection, dès-là même il ſe convainc de n'en avoir encore fait aucun.

XVI. LEÇON.

On aura peut-être un jour les défauts dont on ſe plaint. Les déplacemens, la contrainte, la fragilité, les maladies, les malheurs & le tems changent le caractére & les volontés des hommes. Conſidérons plus ce qui nous peut arriver, que ce qui leur arrive, & ſupportons-les par la prévoyance du beſoin d'être ſupportés des autres.

LEs hommes ont au-dedans trop de foibleſſes : ils ſont aſſujettis à trop de ſervitudes au-dehors, pour ſe répondre de couler

leurs jours dans une parfaite égalité d'ame. Il en eſt même qui ne ſont jamais ce qu'ils devroient naturellement être, ou qui ne paroiſſent point ce qu'ils ſont. Vous les voyez emportés; ils étoient nés paiſibles : chagrins & mélancoliques, & la gayeté faiſoit leur caractére; avares, & leur panchant les portoit à la magnificence : ils avoient des ſentimens élevés, des cœurs éloignés de toute baſſeſſe, & la néceſſité les a rendus rampans & ſouples à tout ce que les craintes & les eſpérances font faire de plus bas aux ames ſerviles. Ne jugeons point de leur eſprit, de leurs mœurs & de leurs maniéres, par ce qui nous en paroit : tout cela peut-être leur eſt étranger. Ce ſont les ſituations & les beſoins qui forcent en eux la nature, qui l'altérent, qui la changent, qui la bouleverſent. Mille autres accidens produiſent dans leur complexion des revers qui font de leurs derniéres années le contraſte des premiéres. Le tems ſeul & la révolution des âges traine après ſoi des différences qui les rendent méconnoiſſables. L'infirmité ſurvient avec la caducité de la vieilleſſe; l'eſprit achéve de ſe déranger avec le tempérament. Malheur à ceux qui ſeront obligés d'en ſoutenir toutes les bizarres inégalités.

Mais à qui le prédiſons-nous? à ceux peut-être qui ſeront contraints par leurs engagemens, ou preſſés par le bon cœur à ne pas nous abandonner nous-mêmes. Un homme qui n'eſt aujourd'hui ni vicieux, ni ridicule, a-t'il quelques aſſurances de ne l'être pas demain? Dans quels déſordres n'avons-nous pas vu tomber des gens qui valoient mieux que nous? Si leurs fautes ne nous inſtruiſeut pas de ce

que nous ſommes, elles nous avertiſſent de ce que nous ſommes menacés de devenir. Qui peut ſe promettre avec toute ſa vertu, d'échapper à des événemens qui n'épargnent pas la vertu même, & contre leſquels tous ſes efforts ne peuvent rien? L'orgueil, le ſeul orgueil & l'oubli de notre propre fragilité nous empêchent de réfléchir que nous ſommes capables de tout le mal que nous voyons dans les autres.

Leur volonté quelquefois n'eſt point complice de celui qui leur arrive; leur devoir ne ſouffre point des déſagrémens que nous éprouvons avec eux, & nous les traitons comme s'ils étoient coupables de nous déplaire. C'eſt le malheur qui leur ôte l'uſage du bon eſprit: ils ſont ſenſibles aux reproches d'une diſgrace & d'une fortune renverſée qui ne leur ôte point leurs bonnes qualités perſonnelles. C'eſt une foibleſſe; mais lorſqu'avec du mérite, on ſe voit mépriſé, peut-on ne pas croire qu'on ne l'eſt que pour ſa mauvaiſe fortune? Le premier ſentiment de la proſpérité ne devroit-il pas être de ménager ceux que les adverſités ont abattus? D'où vient donc qu'il n'eſt que trop ordinaire aux gens heureux de ne point ſe plaire avec les malheureux, & de les regarder comme des incommodes? Ceux-ci s'en apperçoivent & s'en affligent: ils ſont tentés de rendre éloignement pour éloignement; ils fuient ceux qui les fuient, & c'eſt avec quelque ſujet. On les traite avec tant de hauteur, avec un dédain ſi marqué, qu'il ſemble qu'en ceſſant d'être heureux, ils aient ceſſé d'être hommes.

Suppoſons que notre haine n'ait rien pour objet que de haïſſable, quel zéle enfin nous

anime contre des infortunés? Vous vous livrez à votre chagrin; vous vous abandonnez à toute votre impatience à la vue de certains esprits sur qui la raison ne peut plus rien. Qui vous a dit que vous ne seriez pas bientôt plus déraisonnable? Que faut-il pour mettre des travers dans l'humeur la plus égale, & pour irriter le plus aimable caractére? Un léger accident, un petit intérêt, un déplaisir secret, une situation forcée. Vous ne retrouverez alors que de l'aigreur & des brusqueries, où vous avez éprouvé les maniéres les plus douces & les plus polies. Un homme étoit affable, prévenant, c'étoit la complaisance même; & tout d'un coup il est devenu sombre, difficile, resserré. Lui-même il est étonné de se trouver une bile & des airs chagrins qu'il ne se connoissoit point: il se sent épineux & dur, lui, dont les mœurs ont toujours été faciles, lui qui n'avoit rien de plus à cœur que le désir d'obliger & de plaire. D'où ces changemens lui viennent-ils? Des traitemens qu'il a reçus de ceux à qui son devoir ou son malheur l'a lié, de la conduite impérieuse des maîtres, dont sa condition le fait dépendre, ou des supérieurs qu'il s'est lui-même choisis. Leurs hauteurs, leurs vivacités, leurs violences l'ont jetté hors de ses mesures & de son naturel. Plaignez-le au lieu de le condamner; supportez-le au lieu d'éclater injustement contre lui. Vous allez peut-être avoir besoin qu'on ait pour vous toute cette indulgence; vous perdez le tems à vous lamenter sur les fautes où vous surprenez vos freres: il vaudroit mieux tourner les yeux sur vous-même. Il faudroit considérer, dit l'Apôtre, que vous succomberiez,

si vous étiez attaqué des mêmes tentations. Soit que vous vous considériez du côté des foiblesses de la nature, ou du côté des accidens de la vie, un homme ne fait guères de fautes qu'un autre homme ne puisse faire. Que ce soit donc la premiére pensée qui vous frappe, lorsque vous voyez tomber vos semblables, & sur-tout lorsque ce sont des chutes de surprise, ou de fragilité. Nous connoissons rarement toute la nôtre ; nous réfléchissons peu sur nos imperfections ; nous nous en occupons avec peine. L'amour-propre nous les dissimule, & ne nous permet pas de nous croire aussi imparfaits que nous sommes, aussi fragiles, aussi faciles à nous laisser aller au mal ; mais nous ne pouvons ignorer que nous n'ayons été formés de la même boue que le reste des hommes, que l'infirmité de la nature ne soit la même par-tout. Chaque faute donc qui échappe aux autres, nous avertit qu'il peut nous en échapper de semblables.

Or, quelle impression cette conviction ne doit-elle pas faire sur nous pour nous inspirer de la pitié, de la modération, de la patience? Quoi! je suis capable de tout le mal que je vois commettre ; je porte dans mon fond toutes les semences de tant de mauvais fruits, & je me plaindrois sans cesse de ce que je souffre, & je serois inexorable sur des défauts d'égards! Toute la différence peut être entre ceux que je surprens en faute & moi ; c'est que je me trouve dans des situations moins pénibles, que je suis environné d'objets moins dangereux, que je vis avec des esprits moins difficiles & moins fâcheux. D'où me vient donc tant de mépris pour les foibles, tant de mur-

mures de leurs imperfections, tant d'impatience à les ſupporter, tant d'aigreur à les reprendre, tant de vanité de n'avoir pas les mêmes défauts? Ne ſeroit-il pas plus naturel, plus juſte, plus utile de tourner mes regards ſur moi-même, & de me dire que bientôt peut-être je ſerai tel que ceux pour qui j'ai des ſentimens ſi injurieux & ſi déraiſonnables? que j'aurai beſoin qu'on me pardonne, qu'on me ſupporte, qu'on me ménage, qu'on me traite avec toute la douceur de la charité?

Leçon preſſante, que les fautes que nous voyons commettre devant nous, ou contre nous, doivent nous faire! Ne ſoyons jamais témoins des fragilités des hommes, ſans nous ſouvenir que nous ne ſommes pas moins fragiles, ſans renouveller notre vigilance ſur nous-mêmes, ſans être touchés pour eux de toute la pitié que nous voudrions qu'ils euſſent pour nous dans les mêmes circonſtances.

Nous ne ſommes pas plus hors d'atteinte qu'eux aux tentations du dehors & du dedans. Songeons à leur épargner du moins celles qui peuvent leur venir de notre part; n'ajoutons pas aux fardeaux qui nous paroiſſent déja trop peſans; ſoyons attentifs à ne rien faire qui puiſſe déplaire à des eſprits faciles à ſe choquer; ſoyons prompts à réparer tout ce qui peut leur avoir déplu; ne leur laiſſons contre nous aucun ſujet de plainte; découvrons-leur ceux que nous avons nous-mêmes contre eux, quand il leur eſt utile de ne pas les ignorer; évitons tout ce qui peut leur être une occaſion de chute; tout ce qui peut irriter ou réveiller leurs paſſions, les paroles dures, les reproches offenſans, les railleries piquantes, les airs de

fierté, les hauteurs affectées, les froideurs étudiées, les maniéres dédaigneuſes, les tons impérieux, les préférences injuſtes, les traitemens violens, la tyrannie du commandement, les rigueurs outrées, les exactions de travail & de ſervitude.

Obſervons l'eſprit de la loi, qui défendoit de dire du mal des ſourds, & de rien mettre devant les aveugles qui pût les faire tomber; n'achevons point de briſer le roſeau déja caſſé; n'éteignons point la méche qui fume encore; n'aggravons point le poids des diſgraces de la nature; ne contriſtons point ſur-tout la vieilleſſe, & ne la conduiſons point au tombeau parmi les douleurs.

Il eſt des perſonnes qu'on a beaucoup aimées, & qu'on ne peut plus ſouffrir. On ne les regarde qu'avec une eſpéce d'horreur dont elles s'apperçoivent; on leur fait ſentir qu'elles déplaiſent plus qu'elles n'avoient plu par les agrémens dont elles ſont privées. On ne les haïſſoit pas du moins lorſqu'elles étoient telles qu'elles vinrent au monde. On vivoit dans leur compagnie ſans répugnance; & ce ne ſont plus pour elles que des dégouts & des averſions marquées. Quel eſt leur crime? Du côté des mœurs, le changement ne s'eſt fait peut-être que de mal en bien, ou de bien en mieux. Moins agréables, elles en ſont devenues moins fiéres, plus douces, plus complaiſantes, plus attentives à ne donner aucun mécontentement qu'on puiſſe leur reprocher. Que leur reproche-t'on? Rien dont elles ſoient coupables. C'eſt une maladie populaire qui les a défigurées juſqu'à les faire méconnoître; c'eſt un coup, une chute, ou quelque autre

accident qui les a contrefaites; ce sont de longues infirmités qui les ont jettées dans la langueur, ou dont il leur reste des suites dégoutantes. Or, sont-ce là des sujets de ne les plus regarder que d'un mauvais œil, de n'avoir plus pour elles que des maniéres dédaigneuses, de leur faire incessanment essuyer des rebuts, de leur rendre la vie d'autant plus ennuyeuse, ou plus dure, qu'on a pris avec elles des engagemens plus étroits? De quelle offense prétend-t'on se venger par de si mauvais traitemens? Où est l'équité? Où est l'humanité?

Rappellons-nous-y par la pensée qu'il peut nous arriver pis. Combien trouverions-nous étrange d'être ainsi punis pour des malheurs innocens; de nous voir envier chaque jour les restes d'une vie languissante, ou disgracieuse; de nous entendre à chaque instant souhaiter la mort? Quelle est la figure, la beauté, la vigueur qui puissent se promettre d'échapper à ces ravages, qui des corps les mieux constitués & les plus accomplis font des objets hideux & des espéces de monstres? N'est-ce pas là souvent le triste ouvrage de l'âge seul?

Il n'est peut-être rien dans la vie qui nous dégoute tant, qui nous ennuie plus mortellement, qui nous paroisse plus insupportable, que l'humeur & les infirmités des vieillards; mais il n'est rien qui nous menace plus infailliblement. Ceux qui sont vieux, ont été jeunes, & ceux qui sont jeunes, seroient fâchés de ne pas devenir vieux. Il faut donc qu'ils montrent dans leur conduite celle qu'ils veulent qu'on tienne un jour à leur égard.

Il y a quelquefois une espéce de diversion qu'on peut faire aux chagrins que la vieillesse

aména. Ne la confidérez que par ce qu'elle a d'utile, par l'expérience, par la fageffe, par l'anéantiffement des paffions ; vous y trouverez dequoi vous dédommager des peines qu'elle vous caufe. Un vieillard fenfé eft un tréfor plein de faits & de maximes, de régles pour les mœurs d'autant plus fûres qu'elles font juftifiées par l'épreuve qu'il en a faite. Mais fi la vieilleffe affoiblit les fens & la raifon, fi elle ne repréfente plus que le fantôme de l'homme, & les reftes dégoutans de l'humanité, que la compaffion prenne chez vous la place de l'eftime. Portez vos vues fur vos derniéres années, & méritez par la patience & par les foulagemens de recevoir alors des offices que vous ne pourrez peut-être plus exiger ni reconnoître.

C'eft ainfi que toute notre conduite à l'égard des hommes doit rouler fur deux pivots ; fur le paffé par une mémoire fidéle, & fur l'avenir par une grande prévoyance. L'un empêche de condamner dans les autres ce qu'on a fait foi-même ; l'autre de cenfurer leurs actions dans des cas où elles peuvent nous devenir inévitables. Quelqu'un me choque par fa conduite ; fa perfonne m'eft à charge ; mais je ferois comme lui fi j'étois à fa place ; mais je ferai tout ce qu'il eft, & peut-être pis, fi je viens à fon âge. Tolérons, afin qu'on nous tolére ; ayons de la patience afin qu'on s'en fouvienne, quand nous aurons befoin, qu'on en ait pour nous.

XVIII. LEÇON.

Les foiblesses de la nature ne rendent point les hommes haïssables. L'amitié fait souvent aimer dans les amis jusqu'à leurs défauts. On ne les aime quelquefois que pour leurs défauts même. Ce qu'on supporte par intérêt, ne doit point paroître insupportable à la raison.

AYons des foiblesses, n'en ayons point, le cas est égal ; commençons par supprimer nos plaintes sur les foiblesses des autres. Quelque intolérables qu'elles nous paroissent, nous ne trouvons en nous-mêmes que trop de raisons de les tolérer : c'est l'obligation qui résulte des différentes réflexions que nous venons de faire. Dans quelque point de vue que nous nous soyons placés, toutes les suppositions condamnent également nos impatiences. Mais une derniére considération peut achever de les confondre. Nous haïssons les hommes pour leurs défauts, & c'est un oubli du devoir. La charité, le sentiment de l'humanité ne distinguent point entre leurs bonnes ou leurs mauvaises qualités : ce sentiment a pour objet leurs personnes. Ils sont hommes comme nous : cette ressemblance, ce lien d'union que leurs imperfections ne rompent point, nous imposent une loi toujours subsistante de les prendre pour ce qu'ils sont. Nous ne pouvons détester en eux que le vice, & nous devons l'y détester à proportion qu'il défigure plus malheureusement la nature, que nous sommes obligés d'aimer.

Si donc il ne nous eſt jamais permis d'avoir de l'averſion pour les plus ſcélérats & les plus ennemis, comment n'avons-nous point de honte de trouver les imperfections les plus légéres inſupportables? Ici notre délicateſſe nous trompe; elle s'offre à nous ſous l'idée d'un zéle de juſtice. Nous ne manquons point d'humanité, diſons-nous, pour ceux dont nous faiſons des plaintes; rien ne nous déplait en eux que leurs défauts. Je demande alors pourquoi ces mêmes défauts ne nous déplaiſent point ailleurs. Notre impatience ſe dément, l'amour-propre ſe contredit. Ce qu'il traite d'inſupportable dans les uns, il le ſupporte dans les autres par des motifs qui lui ſont propres; & tandis que nous nous flattons de ne haïr que le vice dans les hommes, on nous voit ſouvent aimer les hommes ſans haïr le vice.

Nous aurions peu d'amis ſi nous ne nous attachions qu'à ceux qui ſont ſans défauts. C'eſt celui de toutes les fauſſes amitiés du monde de n'être point dirigées par ce diſcernement qui fait préférer les plus eſtimables à ceux qui le ſont moins. Faites la revue des vôtres, & répondez-vous avec déſintéreſſement ſi les perſonnes qui vous ſont les plus cheres, ſi celles avec qui vous vous plaiſez le plus ne ſont pas cent fois plus imparfaites que celles dont la ſociété forcée fait l'amertume de votre vie.

Rien n'eſt plus aveugle que nos attachemens; toute notre affection ſe porte vers ce qui la mérite le moins. Très-ſouvent nous ſerions embarraſſés de dire pour quelle bonne qualité nous aimons avec tant de vivacité ce qui déplait peut-être à tout le reſte des hommes. Les perſonnes les plus défectueuſes ne

ſont point ſans quelques amis qui prennent de l'inclination pour elles. C'eſt par-là que les alliances ſe forment, que l'homme le plus haïſſable trouve une femme qui ne le haït pas, que des objets qui n'ont preſque pas la figure humaine, ne déplaiſent point à certains yeux.

Mais ce qu'il y a de plus étonnant, ce qu'il y a de plus propre à condamner nos dédains & nos délicateſſes, c'eſt que nous ne ſouffrons point des défauts de ceux que nous aimons : à peine peut-être les appercevons-nous. On vous plaint, tandis que vous ne vous plaignez point vous-même. On voit que vous êtes la dupe & la victime d'un ami qui n'a pour vous ni retour, ni complaiſance, qui vous traite avec empire, qui diſpoſe de vous & de tout ce qui vous appartient au gré de ſes caprices, qui vous fait eſſuyer ſes bruſqueries, qui vous raille, qui vous mépriſe, qui ſe joue de vos bienfaits, & qui fait gloire de ſon ingratitude. Le monde en rit; votre famille en gémit; vous ſeul vous êtes content, ou du moins vous comptez pour rien les ſujets que vous pourriez avoir de ne l'être pas.

Pénétrons plus avant, & nous verrons que notre injuſtice ne ſe contient pas toujours dans des bornes ſi reſſerrées. C'eſt peu que nous ne haïſſons pas le vice dans les perſonnes; nous n'aimons quelquefois les perſonnes qu'à cauſe du vice même. Un ami nous plait par ce qu'il a d'offenſant pour tout le monde. Ce ſont ſes médiſances & ſes diſcours libres, c'eſt ſa malignité qui nous réjouit, ou qui nous amuſe; c'eſt une convenance d'humeur & de caractére qui nous lie. Nous n'examinons point ſi ce caractére eſt eſtimable, ou s'il ne l'eſt

pas, s'il nous eſt utile, ou s'il nous nuit: il nous plait, & nous l'aimons.

Ainſi l'amour-propre décide toujours de nos affections. Nous ne haïſſons que ce qui l'incommode. Tantôt il s'offenſe de ce qui eſt juſte, tantôt il ſe plait dans l'injuſtice même. Or, ſi nous ſommes capables d'amitié pour certains hommes, malgré leurs défauts, pourquoi ne ſommes-nous pas du moins capables de patience pour d'autres qui ne ſont pas plus odieux? Si nous ſommes aſſez déraiſonnables pour aimer ce que nous ne devrions ſupporter qu'avec peine, n'eſt-il pas juſte que nous ſurmontions par raiſon la peine que nous avons à ſupporter ce que nous n'aimons pas?

Je ne le ſaurois, replique l'amour-propre: c'eſt ſa derniére excuſe; & quand il s'agit d'un devoir, l'excuſe d'impuiſſance eſt toujours une excuſe fauſſe. On ne nous commande rien d'impoſſible, & la ſageſſe de Dieu n'eſt que trop juſtifiée par ſes enfans. Combien ſeroit-il aiſé de nous montrer une infinité de gens de bien qui conſervent la patience au milieu des traitemens les plus durs? Combien qui ſavent poſſéder leur ame, & qui n'ont ni de moindres foibleſſes à tolérer, ni de moins rudes peines à ſouffrir?

En vain nous diſons-nous que les nôtres ſont extrêmes; c'eſt une illuſion commune à l'impatience. Quelque légers que les maux ſoient, chacun croit qu'il n'en eſt point qui puiſſent égaler les ſiens; mais il le croit, parce qu'il lui plait de le croire pour ſe juſtifier à lui-même ſes plaintes & les révoltes de la nature. Avons-nous paſſé par toutes les épreuves de la vie, pour oſer aſſurer qu'il n'en eſt

point de plus difficile à ſoutenir que les défauts qui nous ſont à charge? Qu'avons-nous beſoin même de cette expérience pour nous convaincre que notre ſituation n'eſt pas la plus fâcheuſe qu'on puiſſe imaginer? Qui eſt-ce qui n'auroit pas l'avantage de ſe trouver heureux par comparaiſon, s'il vouloit ſe rappeller tout ce qu'il ſait des traverſes du monde & de la méchanceté des hommes? De quelles ſcénes tragiques ſes yeux peut-être n'ont-ils pas été témoins? Que de barbaries n'apprend-t'on point de la voix publique! De combien de ſecrétes cruautés n'eſt-on point inſtruit par la confidence de ſes amis!

A quoi ſervent, au reſte, les exemples étrangers, où notre propre exemple nous confond? Qu'auriez-vous à me repliquer, ſi je me mettois à vous compter les chagrins que les craintes ou les eſpérances du ſiécle vous font dévorer de la part des plus fâcheux des hommes? De quelle patience n'eſt-on pas capable, quand il s'agit d'obtenir des faveurs du monde ou de prévenir ſes diſgraces? Par combien de caractéres & d'humeurs un projet d'avancement vous oblige-t'il de paſſer? A combien de portes allez-vous frapper? & quelles réceptions eſſuyez-vous? L'un vous traite avec une froide indifférence; l'autre vous renvoie avec un refus inſultant. Là, ce ſont des mépris & des rebuts; ici, ce ſont des défaites, des délais, des remiſes éternelles, des courſes inutiles qu'on vous fait faire. L'empreſſement de vous ſervir en eſt le prétexte, & la volonté ſecréte de ne rien tenter pour vous, en eſt le vrai motif. Ce n'eſt quelquefois que la vanité qui vous amuſe par l'idée d'un faux crédit, & qui

vous fait payer chérement la fumée qu'elle vous vend.

A tous ces traitemens que de contrainte, que de réserves il faut avoir! On dissimule ses mécontentemens; on affecte de ne pas voir ce qu'on voit; on se rend maître de ses yeux, de sa contenance, de son geste; on cache sous un visage serein, le trouble & les dépits. Si ce sont des suffrages que vous briguez, si c'est un déplacement que vous craignez, que de tourmens encore pour déguiser vos pensées, pour dissimuler les mauvais offices qu'on vous rend, pour sourire à vos ennemis, pour baiser la main qui vous opprime, pour remercier de ce qu'on vous laisse, tandis que vous auriez à vous plaindre de ce qu'on vous ôte! L'intérêt vous rend profond, impénétrable; il vous apprend à forcer votre humeur, à déguiser vos dégouts, à démentir votre cœur, à parler contre vos sentimens, à vaincre vos répugnances, à faire par nécessité ce que vous ne feriez jamais par panchant.

Après tous ces efforts que la raison fait faire souvent contre la raison même, à qui feriez-vous croire qu'il y ait quelque chose pour vous d'insupportable dans les foiblesses & dans les injustices des hommes? Etes-vous excusable d'éclater sur quelques désagrémens que vous éprouvez dans votre domestique? Quand on est capable de tant de fausseté, comment ne le seroit-on pas d'un peu de tolérance? Les motifs de la crainte & de l'espérance ont-ils en eux-mêmes plus de force pour nous inspirer de l'indulgence sur les mauvaises maniéres, que ceux de la pitié, de l'équité, de la reconnoissance, de l'intérêt personnel que nous avons

de tolérer, afin qu'on nous tolére? Toute la différence des impressions que ces motifs font sur nous, ne vient assurément que de l'aveuglement & de l'injustice de nos passions. Quelque spécieux que les sujets de nos impatiences nous puissent paroître, il doit rester pour constant dans notre esprit que toute impatience est injuste, & que rien n'est insupportable de tout ce qui peut se supporter par quelque motif que ce soit. Tous les hommes sur-tout sont supportables, quand on ne hait que leurs défauts, sans haïr leurs personnes.

XIX. LEÇON.

Les parens qui se plaignent des parens, font leur excuse de ce qui fait leur crime. Les liens du sang doivent se faire sentir plus vivement à proportion qu'ils sont plus étroits. Quiconque dément ce sentiment, dément le dessein de Dieu. Le désagrément des alliances doit être souffert par le souvenir de l'amour qui les forme, & par la vue du devoir qu'elles imposent.

PLus nous réfléchirons sur notre intolérance, plus nous la trouverons déraisonnable, injuste, indécente, odieuse. Les divers motifs que nous avons opposés jusqu'à présent aux prétextes de nos plaintes, décident en faveur de tous les hommes : il suffit qu'ils le soient pour avoir droit à nos ménagemens. Que sera-ce quand à ces motifs puisés dans la considération générale de la nature, nous ajoute-

rons ceux qui ſe tirent de la qualité des perſonnes? Que de raiſons particuliéres de les tolérer ſelon les rélations qu'elles ont avec nous! Raiſons de tendreſſe, de reconnoiſſance, d'amitié pour ce que nous pouvons avoir à ſouffrir de la part de nos proches & de nos alliés. A bien réfléchir ſur ces premiéres raiſons, on n'en trouvera certainement point de plus touchantes pour le ſentiment, de plus indiſpenſables pour le devoir, de moins ſuſceptibles d'exception pour les excuſes. Soupçonneroit-on donc que ces mêmes raiſons ſont celles dont l'impatience croit quelquefois pouvoir ſe prévaloir le plus à ſon avantage?

N'en ſoyons pourtant pas ſi ſurpris. C'eſt le caractére de tous les ſentimens déréglés de ſe démentir eux-mêmes. Souvent on veut trouver ſa derniére juſtification dans l'excès de ſon injuſtice. L'impatient ſe plaint de tout le monde; mais l'endroit de ſes plaintes les plus améres, c'eſt quand il en vient à ce qu'il ſouffre de ſes plus proches. Il feroit grace à des étrangers, tandis qu'il eſt inexorable pour ceux qui lui ſont le plus étroitement unis, & l'obligation de ſouffrir lui devient plus pénible à meſure qu'elle eſt fondée ſur des conſidérations plus déciſives. Encore, dit-on, ſi ce n'étoit pas mon propre ſang qui ſe déclare contre moi! N'eſt-on pas bien à plaindre de ſe voir au ſein d'une famille où regnent inceſſanment la déſunion, les chagrins, la colére & les dépits, où chacun ne ſemble né que pour le malheur de tous les autres?

Tout homme eſt à plaindre ſans doute d'avoir à vivre avec les hommes: il n'en eſt point ſans défaut. Eſt-il étonnant que vous en re-

marquiez dans ceux qui vous touchent de plus près ? S'il ne vous falloit que ce qu'on nomme la consolation des malheureux, vous en trouveriez peu qui ne le fussent peut-être encore plus que vous, si du moins vous vouliez les en croire. Entrez dans toutes les familles dont les livres saints nous ont laissé l'histoire, vous n'y verrez ni concorde entre les époux, ni paix entre les freres : il n'est point de sources de divisions que vous n'y retrouviez ; les antipaties, les haines, les jalousies, les violences, les incestes, les meurtres, les révoltes. Ce n'est par-tout qu'inégalités dans les alliances, & qu'opposition dans les mœurs. Job & Tobie craignent le Seigneur ; ils ont des femmes qui leur reprochent la vanité de leurs espérances, & qui se rient de leur simplicité : Abigaïl est prudente, & Nabal son époux est insensé : Jacob est doux, Esaü violent : Jonathas aimable, & Saül emporté : Samuël est chéri du peuple, & ses fils lui sont odieux. L'Evangile se vérifie dans tous les tems. L'homme trouve des ennemis jusques dans sa propre maison.

Que faut-il en conclurre ? Votre propre sang cause votre peine, & c'est là ce qui vous la rend insupportable. Impatience aveugle ! Vous voilà donc réduit à chercher votre excuse dans votre condamnation. Qu'aurois-je pu vous dire de plus touchant pour vous engager à tout supporter, pour vous en faire aimer le devoir, pour vous en adoucir l'amertume, que de vous représenter que c'est de votre propre sang qu'elle vous vient ? Ne seroit-ce pas avoir tout fait pour vous consoler ? Ne seroit-ce pas avoir tout dit pour vous confondre ? Quel besoin de préparer d'autre réponse à toutes vos plaintes ?

Excès de mauvaiſe humeur, injures accumulées, bruſqueries affectées, application maligne à vous contredire, envie de vous déplaire, intention de vous nuire ou de vous chagriner; tout cela ſe pardonneroit moins à ceux qui ne vous ſont unis que par des liaiſons éloignées; mais eſt-il quelque traitement que le ſentiment d'une étroite proximité ne doive pas faire oublier?

Il eſt vrai que tous les hommes ſont freres; & cette penſée devroit faire expirer la haine dans tous les cœurs. Le mauvais fond de ceux qui nous inquiétent, leurs mauvaiſes maniéres, leurs mauvais traitemens, leurs mauvais offices ne changent point en eux la nature; ils ne doivent point en altérer en nous les ſentimens. Quelque éloignés que nous ſoyons de notre origine commune, ne faut-il pas que le ſouvenir nous en ſoit toujours aſſez préſent pour nous engager à nous ſecourir dans nos beſoins, à nous ſoulager dans nos infirmités, à nous ſupporter dans nos foibleſſes, à nous épargner dans nos ſenſibilités, à nous ménager par toutes ſortes de déférences, à nous regarder du moins avec pitié pour nous traiter avec une indulgence mutuelle? Ne ſont-ce pas là les devoirs auxquels la ſeule humanité nous oblige? Mais il eſt une proximité qui rend cette obligation plus rigoureuſe, à proportion qu'elle ſe fait plus vivément ſentir.

Pour s'en convaincre, il ne s'agit pas de réfléchir bien profondément. Que chacun ſe demande d'où nous viennent ces tendreſſes réciproques que nous avons pour ceux qui nous ſont liés par les nœuds d'une parenté plus étroite? Quelle eſt la cauſe ou la fin de ces mou-

vemens ſecrets qui ſe déclarent quelquefois pour des perſonnes inconnues, & qui du moins ne ſe démentent jamais que dans une extrême dépravation? Le ſang reconnoit le ſang: les parens regardent ceux qui ſont nés d'eux comme des parties d'eux-mêmes; ils croient revivre dans leurs productions. Peut-on méconnoître ici le deſſein de Dieu? N'eſt-ce pas un effet de ſa ſageſſe de nous intéreſſer ainſi tous à la deſtinée de ceux qui nous touchent de plus près? Sans l'amour des peres pour leurs enfans, ils ne prendroient pas même ſoin de les nourrir dans leur plus tendre enfance; ſans l'amour des enfans pour leurs peres, ils les abandonneroient dans les infirmités de la vieilleſſe. Leurs devoirs leur ont donc été marqués par leurs ſentimens.

On ne s'y méprend point. Quelle indignation ne conçoit-on pas pour ceux qui manquent à ces devoirs? Ne dit-on pas d'eux que leur ſang ſe dément, qu'ils perdent le ſentiment de ce qu'ils ſont? Comment donc nous permettons-nous de l'oublier dans nos impatiences? Dieu ſe feroit-il trompé dans ſes vues ſur les enfans des hommes? N'auroit-il réuni les caractéres les plus oppoſés par les plus ſenſibles liens, que pour les voir ſans tendreſſe & ſans pitié, ſe traiter cruellement, vivre en ennemis, ou ſoupirer pour de honteuſes ſéparations? O! que nous ſommes peu fidéles à concourir aux diſpoſitions de la providence! Il ne nous a liés par des nœuds ſi preſſans, que pour nous accoutumer à nos foibleſſes mutuelles; & ce ſont ſouvent ces nœuds même qui nous les font trouver plus étranges.

Il faut en convenir: les ſujets de diſcorde

& d'impatience ſont infinis entre les freres & les proches; mais il faut toujours conſidérer moins les ſentimens qu'ils ont, que ceux qu'on leur doit. Vous avez des enfans ingrats qui n'ont pour vous ni reſpect ni tendreſſe; & c'eſt là peut-être le moindre de leurs déréglemens : vous en ſouffrez plus que vous ne pouvez dire; mais eſt-ce pour rien que vous êtes peres & meres ? ou n'eſt-ce pas pour donner toutes vos attentions à ceux que vous avez mis au monde, pour travailler à les guérir de leurs foibleſſes, pour les former par vos inſtructions & par vos exemples, pour leur montrer en vous ce qu'ils doivent être ? C'eſt dans cette vue que Dieu vous a mis à la tête d'une famille. Les leçons, les exhortations, les corrections ne rempliſſent pas tous vos devoirs; la douceur & la patience en ſont une des parties la plus néceſſaire. Si vos enfans ont beſoin de toute votre vigilance pour ne pas ſe déranger, ou pour ſe former au bien, c'eſt votre ouvrage que vous faites; s'ils vous ſont à charge par leur indocilité, c'eſt votre fardeau que vous portez.

Conſultez votre cœur. Malgré leurs mauvaiſes qualités, vous ne ſauriez vous empêcher de leur ſouhaiter du bien, des richeſſes, de grandes fortunes; vous ne plaignez point les ſoins que vous donnez à leur établiſſement; vous vous conſolez même quelquefois de n'être pas heureux, pourvu que vos enfans le ſoient après vous. Il eſt des parens qui s'envient les néceſſités de la vie, pour laiſſer aux leurs une ſucceſſion plus abondante; & c'eſt là le déréglement. Il s'en gliſſe dans toutes les paſſions des hommes, quand elles ne ſont pas dirigées par

par de véritables lumiéres, quand ils n'ont pas ſoin d'étudier les deſſeins de celui qui les a faits dans chaque inclination qu'il leur donne. Il eſt juſte de pourvoir à la ſubſiſtance des enfans, & ce ſentiment eſt naturel dans les peres; mais c'eſt parce qu'il eſt naturel, qu'il doit les engager à ſouffrir ceux qu'ils aiment, juſqu'à s'oublier quelquefois pour eux.

Il y a ſur ce ſujet dans nos diſpoſitions & dans notre conduite, une contradiction qui ſuffiroit ſeule pour nous convaincre de notre déréglement, qui peut ſeule nous découvrir l'injuſtice & la bizarrerie de nos impatiences. Nous ſerions offenſés, nous ſerions inexorables, nous nous porterions peut-être à des excès contre ceux qui traiteroient nos proches comme nous les traitons dans le feu de nos mécontentemens. Que n'en diſons-nous pas à qui veut nous écouter? Vous avez un frere injuſte & violent, qui vous maltraite & qui s'oppoſe à tout ce qui vous fait plaiſir; une ſœur fiére & dédaigneuſe, qui vous inſulte & qui donne de vous de mauvaiſes impreſſions; un pere qui s'eſt rendu le tyran de ſes enfans; une mere qui les regarde comme ſon ſupplice, & qui néglige leurs beſoins; un fils indocile & libertin, qui ſe joue de vos ſoins & qui ſe perd; une fille volage qui mépriſe vos leçons, & qui ne prend conſeil que de ſes propres caprices; un mari déraiſonnable, ombrageux, brutal, emporté; une femme inquiéte, importune, fâcheuſe, indiſcréte. Ah! c'en eſt trop, dites-vous; oui, c'eſt trop d'impatience & de reſſentimens.

Je ne veux pas entrer dans le détail de ce qui vous échappe contre vos proches. Je croirai, ſi vous voulez, qu'ils ont encore mille

autres défauts. Mais étoit-ce de vous que nous devions les apprendre? Etoit-il quelqu'un plus intéressé que vous à nous cacher les disgraces de votre famille? Si quelqu'autre osoit donner atteinte à la réputation de ceux que vous ne rougissez point de déchirer si cruellement, le souffririez-vous? Si la raison, si l'honneur, si l'amitié, si la religion pouvoient encore quelque chose sur votre esprit, ménageriez-vous si peu ceux à qui vous tenez par tant de devoirs? Il n'est rien que vous n'eussiez dû vous résoudre à souffrir, plutôt que de les deshonorer. Il y a donc de l'excès dans votre sensibilité; il y a de l'injustice dans vos plaintes. On doit apprendre à se taire, quand on ne peut parler que contre soi-même & contre les siens. Il faut tout supporter, quand on ne peut être impatient sans violer tous les droits de la nature.

Vous êtes l'épouse d'un homme qui vous rend malheureuse : faites-nous-en vous-même le portrait. Vous devez le bien connoître; à coup sûr, ce portrait ne sera point flatté, si vous le laissez faire à vos dépits. Songez pourtant que vous allez nous parler d'un homme qui vous a plu : vous avez cru du moins que vous pourriez vous faire à son humeur, & passer vos jours avec lui; vous en avez pris l'engagement. Il est trop tard de vous en repentir. Tout insupportable que ce mari vous paroit, il n'en a pas moins de droit à vos égards. C'est encore trop peu pour vous de vous restraindre à tolérer.

Vous, maris, aimez vos femmes : c'est le précepte de l'Apôtre, c'est le principe & le lien même de votre alliance. Après cela, venez nous dire tout le mal que vous voudrez

contre celle que vous avez choisie pour n'être qu'une même chair avec vous. Et quoi! vous ne supporteriez pas du moins ce que vous êtes si étroitement obligé d'aimer, ce que vous avez aimé sans doute, ce qui vous paroissoit aimable alors, & ce qui l'est peut-être encore! car il n'est rien de plus aveugle que nous dans nos attachemens. Nous nous figurons que tout change dans leurs objets, quand nous venons nous-mêmes à changer pour eux.

Quoi qu'il en soit, n'est-ce rien enfin que d'être femme & mari? Ces titres-là ne donnent-ils point de droits? Ne méritent-ils point d'attention? Il y a de l'indécence autant que d'infidélité dans les plaintes & dans les mésintelligences où la concorde doit être si parfaite, où les égards sont si justes & si nécessaires. Le désir du divorce n'a pu naître, dit Jesus-Christ, que de la dureté du cœur. La nature inspire à l'homme de quitter pere & mere, pour s'attacher à sa femme. C'est un dégré de préférence que le mariage donne sur ceux à qui Dieu seul doit être préféré dans l'amour. Par quelle inconstance peut-on en venir jusqu'à séparer ce que cet amour avoit uni par les nœuds les plus tendres? Quelle honte pour l'humanité de se démentir si souvent dans ses affections les plus légitimes, & dans ses engagemens les plus indispensables!

Parens, qui que vous soyez, étouffez les murmures, supprimez les plaintes, appaisez les querelles, bannissez les contestations, terminez les procès, accordez vos sentimens avec eux-mêmes, aimez-vous constamment, cessez de publier votre honte, en faisant retentir le monde de vos dissentions.

XX. LEÇON.

Ce qui n'eſt qu'injuſte dans nos mécontentemens à l'égard des étrangers, devient criant quand il s'agit de nos proches. Les prétextes en ſont communément ſi honteux, qu'ils ſe confondent d'eux-mêmes. Toujours quelque ſorte d'ingratitude y vient mettre le comble à l'injuſtice.

NOus commettons contre nos proches toutes les ſortes d'injuſtices que nous faiſons au reſte des hommes. Nos mécontentemens de leur part ne ſont guères que les fruits de nos préjugés & de nos averſions gratuites. Donnons néanmoins aux ſaillies de l'humeur le tems de ſe rallentir; ſaiſiſſons un moment de calme, où nous puiſſions interroger avec déſintéreſſement la candeur de la nature. Pour qui les antipaties nous ſont-elles ſinguliérement interdites? Qui ſont ceux qu'un devoir plus étroit nous oblige d'aimer comme nous-mêmes, dont nous devons le moins envier les avantages, avec qui nous pouvons le moins nous prévaloir des nôtres? Qui ſont ceux dont notre propre honneur nous invite à penſer le plus favorablement, ceux dont nous avons le plus de ſujets de nous croire aimés? Héſiterons-nous à répondre que ce ſont, ſans contredit, ceux avec qui la naiſſance ou des engagemens communs ont dû nous rendre toutes les liaiſons de cœur & d'intérêt plus touchantes & plus fortes.

Auſſi les motifs de nos haines & de nos diſſentions avec eux, ſont-ils d'autant plus capables de nous faire rougir, qu'ils ſont plus contraires aux ſentimens que la nature inſpire. Des freres ſe haïſſent préciſément par l'endroit qui doit les engager à s'aimer tendrement, je veux dire, parce qu'ils ſont freres. Un aîné voudroit n'avoir point de cadets; les cadets trouvent étrange qu'il y ait des droits d'aîneſſe. Tous ſouffrent de voir qu'on leur égale, ou qu'on leur préfére ceux qui devroient en effet leur être égaux en tout. Joſeph eſt odieux à ſes freres, parce qu'il eſt plus aimé de ſon pere, & parce qu'il eſt en effet plus aimable. Une avidité qui ne raiſonne point, s'afflige d'avoir tant de cohéritiers : elle voudroit enlever ſeule tous les biens, comme ſi ſon droit étoit mieux établi que celui des autres, comme ſi chaque enfant ne pouvoit pas faire les mêmes ſouhaits, mais toujours avec une égale injuſtice. Qui êtes-vous, & qui ſont ceux à qui vous faites un crime d'être ce que vous êtes? Etoit-ce à vous ſeul de naître & de vivre pour accuſer en ſecret vos freres d'être nés, ou pour les condamner à mourir, afin de vous laiſſer maître de tout l'héritage?

Une ſœur ſe plaignoit un jour de ce que ſa ſœur ne vouloit pas s'enſevelir dans un Monaſtére. Vous n'y penſez pas, lui diſoit-elle, & je ne ſais comment vous l'entendez. Qui voulez-vous que j'épouſe? Un Procureur? Aurai-je aſſez de bien pour prétendre à quelque parti plus honorable? Il ſembloit que ſa cadette lui fût reſponſable d'un établiſſement brillant, & que, parce qu'elle étoit vaine, elle dût lui faire le ſacrifice de ſa dot & de

ſa liberté, pour la rendre plus vaine encore.

Une mere ne trouvoit point de défauts dans ſa fille : elle étoit d'une figure aimable, d'un eſprit bien fait, d'un caractére prévenant, pleine de reſpect & d'attentions pour elle & pour ſon pere ; ſage, en un mot, & propre à faire leurs délices & leur conſolation. Pourquoi donc, lui diſoit un ami ſage, en êtes-vous ſi mécontente ? Qu'avez-vous encore à lui reprocher ? Rien. Mais elle a des freres ; & quand on a de la nobleſſe & point de fortune, il ne faut pas naître fille.

Ces imaginations ſont bizarres ; mais moins rares qu'on pourroit le penſer. On les remarque dans des perſonnes qui d'ailleurs ont des ſentimens de piété, dans des parens qui ne ſont pas au fond ſans quelque tendreſſe. Rien n'eſt preſque toujours ſi peu d'accord que l'homme avec lui-même. Un pere aimeroit ſes enfans, s'il en avoit moins : c'eſt leur nombre qui fait leur crime & qui cauſe ſa mauvaiſe humeur. Il ne leur avoit ſans doute donné la naiſſance, que dans l'eſpérance qu'ils mourroient ; ils ont eu le malheur de vivre, c'eſt ſouvent tout le tort qu'ils ont ; on ne les en trouve pas moins inſupportables. Autrefois on auroit dit : Heureux l'homme dont la femme eſt auſſi féconde que la vigne, dont les côtés de ſa maiſon ſont tout couverts ; l'homme qui voit ſa table environnée d'enfans ſemblables à de jeunes oliviers, qui croiſſent & qui promettent des fruits dans leur tems ! Les mœurs ſe dépravent, & les vues changent. On regarde la bénédiction du mariage comme une diſgrace ; on n'examine point ſi les enfans ſont ſains ; s'ils ſont bien faits & bien nés ;

s'ils ont d'heureuſes inclinations; s'ils donnent de grandes eſpérances. On les compte, & on ſe croit malheureux.

On s'offenſe de tout, quand on eſt injuſte; des bonnes & des mauvaiſes qualités, des perfections de la nature & de ſes défectuoſités. Si vous me demandez d'où vient qu'une mere montre tant d'averſion pour ſa fille, d'où vient qu'elle la maltraite, qu'elle l'éloigne d'elle, qu'elle lui plaint ſes beſoins, qu'elle rebute ſes careſſes, je vous répondrai de celle-ci: C'eſt que ſa fille eſt laide; elle en rougit; & de celle-là: C'eſt que ſa fille eſt belle, & qu'elle commence à ſe trouver effacée par les agrémens de ſa jeuneſſe.

Le premier panchant des femmes, eſt de vouloir plaire; & leur derniére paſſion, celle de ne vouloir point paroître vieilles. C'eſt cette manie qui en rend pluſieurs impitoyables pour des enfans, qui font penſer qu'elles ont au-deſſus d'eux pour le moins autant d'années qu'il en faut pour devenir meres. Leur impatience vient de ce qui devroit faire le ſujet de leur joie. Ce déréglement eſt ſi commun, qu'on ne ſauroit réfléchir trop ſérieuſement ſur le fond qui le produit. Vous avez déja de grands enfans; vous avez un fils qui commence à ſe diſtinguer dans ſes études & dans ſes exercices; vous avez une fille à marier : ce ſont des félicitations que certaines meres reçoivent comme des injures. Toutes les attentions qu'une fille s'attire, toutes les graces qu'on lui remarque, toutes les louanges qu'on lui donne, ſont autant de traits qui percent le cœur de ces marâtres jalouſes : elles veulent toujours être auſſi jeunes que celles qu'elles ont miſes

au monde ; elles veulent porter les mêmes parures, ſe montrer dans les mêmes endroits, ou paroître ſans elles, quand elles craignent de ne paroître pas aſſez auprès d'elles. On relégue au fond d'un appartement, où perſonne ne pénétre ; on enſevelit dans les Cloîtres ces innocentes victimes d'une paſſion qui prend la place de la tendreſſe qu'on leur doit ; on refuſe des partis convenables ; on éloigne le projet d'un établiſſement qui donneroit trop tôt des petits-fils. Ce ſont les enfans qui ſouffrent, & ce ſont les meres qui ſe croient malheureuſes. Les conſolations ſeroient mal placées, où les impatiences ſont dépourvues de raiſon. Comment ne ſe croiroit-on pas miſérable, quand on ne ſe trouve à plaindre qu'à force d'être heureux ? Pour conſoler certains parens, il faudroit que Dieu les punît de leur ingratitude, par la privation des dons qu'il leur a faits dans leurs enfans.

Dans ces derniers, l'injuſtice des plaintes eſt mêlée d'une ingratitude encore plus criante & plus inſenſée. Leurs parens leur déplaiſent, parce qu'ils ſont pauvres ou d'une condition trop obſcure : ils voudroient avoir eu d'autres peres & d'autres meres. Souhaits extravagans, pareils à ceux qu'on fait quelquefois d'être né garçon quand on eſt fille, ou fille quand on eſt garçon. Rien n'eſt ſi juſte & ſi recommandé par toutes les loix, que l'amour & le reſpect pour ceux qui nous ont donné l'être. Quelle reconnoiſſance les ſoins qu'ils ont pris de notre enfance ne méritent-ils pas ? Quelle gratitude pour les peines que notre éducation leur coute, pour les biens qu'ils nous amaſſent & qu'ils nous conſervent ? Ces conſidérations

doivent l'emporter ſur tous les déplaiſirs que nous pouvons en recevoir. Ce qu'ils ſont pour nous, doit nous faire oublier ce qu'ils ſont en eux-mêmes. Leur caractére n'efface point leur titre ſur nous ; rien ne nous diſpenſe des égards que la nature nous preſcrit.

Vous avez des parens incommodes & durs ; ce ſont des humeurs ſombres & ſévéres ; une vieilleſſe chagrine qui n'uſe de ſon autorité que par caprice, qui ne cherche qu'à choquer ceux qui compatiſſent le plus à ſa foibleſſe, qui n'a que de la rudeſſe & de l'auſtérité pour des enfans dont elle exige de la douceur, de la docilité, de l'obéiſſance. Mais quels que ſoient vos parens, leur en devez-vous moins de gratitude ? N'eſt-ce pas toujours d'eux que vous tenez ce que vous êtes ? N'eſt-ce pas leur ſang qui coule dans vos veines ? La ſubſiſtance qu'ils vous donnent, les biens qu'ils vont vous laiſſer, ne ſont-ils pas les fruits de leurs travaux ? N'eſt-ce pas à vous de les en dédommager par vos ſoins, par vos aſſiduités, par toutes les attentions que leurs beſoins demandent ? N'eſt-ce pas à vous de les ſoulager dans leurs infirmités, de les conſoler dans la triſteſſe de leurs derniers jours ? Honorez votre pere, vous dit le Sage, par vos actions, par vos paroles & par toute ſorte de patience ; ſoulagez-le dans ſa vieilleſſe, & ne l'attriſtez point durant ſa vie. Que ſi ſon eſprit s'affoiblit, ſupportez-le, & gardez-vous bien de le mépriſer.

Ne devez-vous pas vous le dire de vous-même ? Il y auroit une double injuſtice à vous plaindre de cette altération que les années ont cauſée dans l'eſprit & dans l'humeur de ceux que vous devez reſpecter en tout ce qu'ils ſont,

parce que vous leur devez tout ce que vous êtes. S'ils vous ſont devenus fâcheux, hélas! c'eſt à force de s'épuiſer pour vous. Souvenez-vous encore, ajoute l'Eccléſiaſtique, combien celui qui abandonne ſon pere, eſt infame, & combien celui qui aigrit l'eſprit de ſa mere, eſt odieux au Seigneur. Il eſt honteux d'avoir beſoin de patience pour remplir des devoirs où l'affection devroit inſpirer des empreſſemens, où la reconnoiſſance devroit ſe mettre au-deſſus des répugnances, où la tendreſſe naturelle devroit faire trouver de la joie.

On loue les ames bien nées qui s'empreſſent de rendre à leurs parens ſervices pour ſervices; on eſt touché du plaiſir ſenſible qu'elles ſe font de leur procurer des conſolations, ou d'innocens amuſemens dans leur ſeconde enfance. La Religion vient chez elles au ſecours de la nature. Celui qui craint le Seigneur, honorera ſon pere & ſa mere, & ſervira comme ſes maîtres ceux qui lui ont donné la vie : il ſe ſouviendra que ſa longue durée eſt promiſe à la fidélité qu'il aura de remplir toute l'étendue de ce précepte, & ſa patience ſe ſoutiendra par toutes ſortes d'eſpérances.

Les époux ne deviendroient point impatiens, s'ils conſervoient quelque gratitude des avantages réciproques que leur union leur a procurée. C'eſt quelquefois là le premier motif de leur engagement, & c'eſt toujours le plutôt oublié. Les inégalités de l'âge & des qualités perſonnelles ſe compenſent par la conſidération de la fortune & des établiſſemens. Un mariage vous donne des avances qui vous épargnent vingt années de travail. Vous aimez à vous voir placé par des ſecours que vous



n'auriez osé vous promettre, & bientôt vous haïssez la main de qui vous les tenez. C'est l'enfant qui croit marcher seul avec celle qui le soutient. Vous vous imaginez que votre industrie, que vos talens, & je ne sais quel bonheur vous eût poussé de lui-même, & vous commencez de regarder comme un obstacle à de plus grands succès, la personne à qui vous avez toute l'obligation des premiers. Pourquoi me suis-je sitôt marié? Pourquoi mes parens m'ont-ils sitôt sacrifié? Et moi je dirois: Pourquoi parutes-vous si content de trouver un établissement tout fait? Pourquoi regardiez-vous comme le comble de votre bonheur, la proposition d'un parti que vous n'osiez espérer? tout est oublié. Les impatiens ne songent point qu'ils sont ingrats.

Une femme jeune & sage épouse un vieillard qui profite de toute sa jeunesse: elle se dévoue à sa personne, surmonte ses dégouts, ne perd point de vue ce mari dont le grand âge & la caducité demandent ses attentions. De quel retour ses soins sont-ils payés? Ce sont des gronderies éternelles, des rebuts, des reproches, des ombrages ridicules, des épargnes sordides. On lui plaint peut-être le bien qu'on a cru lui faire en l'épousant. Est-ce là se rendre justice à soi-même, ou la rendre aux autres? Vous ignorez, vieillard, ou vous ne voulez pas connoître le prix des services qu'on rend à un homme aussi rebutant, aussi fâcheux, aussi ingrat que vous. La seule plainte que vous auriez à faire, ce seroit d'avoir rendu si malheureuse une femme qui le méritoit si peu.

Je conseillerois aux jeunes gens de ne point rechercher les veuves riches, & de ne point

ſe donner à celles qui les recherchent, ou je voudrois qu'ils euſſent de la bonne foi, de la probité, de l'honneur au moins pour en mieux uſer avec leurs bienfaitrices. Leur ſied-t'il de ſe plaindre? Et de quoi ſe plaignent-ils? De ce que leurs femmes ne meurent pas le lendemain du jour qu'ils en ſont devenus les maris. Ils comptent pour rien les avantages, s'ils ſont obligés de garder la perſonne. Elle eſt vieille, incommode, dégoutante; vous le ſaviez, ou vous avez dû le prévoir. Mais elle eſt votre épouſe, & vous ne jouiſſez qu'à ce titre des biens dont elle vous a rendu maître. Etoit-elle obligée de vous enrichir gratuitement, ou de vous enrichir aux dépens de ſes jours? Quel contract! Le mariage n'eſt-il donc qu'un trafic d'intérêt? Vous vous récriez qu'on ne meure pas au moment qu'on vous poſſéde, quand on ne vous a pris que pour vivre avec vous. On s'attendoit d'y vivre heureux, & vous croyez que c'eſt aſſez d'y vivre pour eſſuyer toutes vos indignités. Si ce ſont là des ſentimens dignes d'un homme, plaignez-vous encore plus hautement; redoublez les mauvais traitemens; hâtez par toutes ſortes de moyens, une mort qui doit vous mettre au comble de vos vœux. Mais ſi ce ſont des brutalités, des noirceurs de cœur, des ingratitudes inhumaines, trouvez bon qu'on ſe repente de vous avoir fait ce que vous êtes; qu'on ſe reproche les bontés dont vous abuſez; concevez du moins que s'il y a quelqu'un dans le monde dont on ait un juſte ſujet de ſe plaindre amérement, c'eſt de vous. C'eſt faire un grand mal de rendre un malhonnête homme heureux.

XXI. LEÇON.

Dans les alliances mal assorties, le crime des motifs est puni par le malheur du succès. Les peres & les meres négligent leurs obligations. Ils conçoivent des affections injustes. Ils abusent de leurs droits. Les enfans haïssent ce qui leur est utile. Ils se permettent ce qui leur nuit. Les sujets de leurs plaintes ne sont que les peines de leurs déréglemens.

IL est des époux qui n'étoient pas faits l'un pour l'autre : ils souffrent d'être unis, mais ils souffrent avec justice, & l'imprudence de leur engagement est la premiére faute dont ils portent la peine. Le mariage est un établissement toujours durable, une affaire des plus sérieuses, qui mérite qu'on ne la traite qu'avec de mûres délibérations. On ne doit s'engager que par des motifs dignes de la sagesse du Créateur, & ce ne sont souvent que des vues de plaisir ou d'intérêt qui déterminent. Les peres & meres qui veulent établir leurs enfans, ne jettent les yeux que sur les familles illustres, ou dans la faveur ; que sur les maisons où l'opulence regne. Ceux qui sont maîtres de leur choix, ne délibérent souvent aussi que sur les biens & sur le caractére des alliances. Les qualités personnelles sont négligées, ou c'est la passion qui décide de la préférence. Une beauté fragile, des agrémens passagers, une fleur de jeunesse, de la vivacité, voilà ce qui plait. La piété, les mœurs, les heureuses in-

clinations font les derniers endroits par où l'époufe future eft confidérée. La jeuneffe elle-même veut jouir du prix de fes charmes; elle craint que fon tems ne paffe. On prend le premier qui fe préfente; on fe fait une folle gloire de fe marier avant fes compagnes, avant fes aînées; on fe promet d'aller dominer dans une famille étrangére, de fe parer aux dépens d'un époux; on fe laiffe éblouir par des bijoux & par l'éclat d'un équipage ; on fe repait de mille autres avantages fouvent auffi chimériques qu'ils font frivoles. Delà toutes ces unions mal afforties, où l'on ne trouve que des chagrins au lieu des plaifirs qu'on s'y promettoit.

Les images de la félicité qu'on s'étoit figurée, s'évanouiffent; les amertumes fuivent de près les premiéres douceurs. On s'étoit fait des idées de liberté, & on n'a fait que changer de fervitude. Une fille a cru s'affranchir de la gêne où fa mere la retenoit, & elle tombe fous la puiffance d'un mari qui rend fa captivité beaucoup plus étroite. Un homme de naiffance avoit pris une femme pour fes biens, & l'inégalité de la condition produit le mépris: il rougit de fon propre choix, & fe punit d'un excès de cupidité par un excès de vanité.

Une jeune perfonne avoit époufé la fortune d'un vieillard, & la difproportion de l'âge infpire du dégout. Rien ne lui manque du côté du néceffaire & des agrémens. Son époux eft attentif à tout, & ne péche point par les maniéres: elle eft malheureufement trop heureufe pour fe plaindre. Que toute fa reffource foit donc de fe laiffer dévorer par fes ennuis fecrets, & de fe dire qu'elle les a bien mérités.

Une vieille s'étoit entêtée d'une paffion hon-

teuſe à ſon âge: elle a ſacrifié ſes richeſſes & le repos de ſon veuvage à ſon incontinence; elle s'eſt fait au lieu d'un époux, un tyran qui ſe joue de ſes bienfaits, & qui les tourne contre elle-même; elle a donné des droits pour ſe faire exiler de ſa maiſon peut-être, & de l'argent pour payer ſes rivales. Il eſt vrai que le mari d'une telle femme eſt un indigne; elle eſt malheureuſe ſans doute. Mais à ne conſidérer que ce qu'elle mérite, elle ne ſauroit l'être aſſez: elle doit rougir de ſe plaindre des mauvais traitemens qu'elle ſouffre, puiſqu'elle n'a pas ſu rougir des plaiſirs dont elle s'étoit vainement flattée. Rien de ſi juſte que d'être puni d'un engagement qu'on a pris contre les bienſéances & contre la raiſon.

De tous les motifs, le plus ſéduiſant & le plus trompeur, c'eſt la beauté d'une femme. Vous obtiendrez ce que vous déſirez; mais ce que vous déſirez peut vous rendre malheureux. Samſon preſſe ſes parens de lui donner une Philiſtine, parce qu'elle plait à ſes yeux, & ſept jours ne ſe paſſent pas, que cette beauté ſi chérie le trahit. Vous vouliez de même une épouſe aimable, & vous en avez une infidéle. Vous attendiez qu'il vous vînt un époux paſſionné, mais il eſt jaloux. On s'attache par ſurpriſe au premier objet qui frappe les ſens. C'eſt une rencontre, une entrevue de hazard qui forment un nœud auſſi durable que la vie. La paſſion ſe ſatisfait, & on en vient du dégout à l'averſion de ce qu'on avoit aveuglément aimé. L'antipatie des humeurs ſe déclare entre des époux qui ſe ſont unis ſans ſe connoître. On cherche à ſe ſéparer avec plus d'empreſſement qu'on n'en avoit eu de s'unir.

Les nœuds formés par une ſimple eſtime mutuelle & par le rapport des inclinations, ne ſont quelquefois pas plus heureux. La ſimpatie n'eſt jamais parfaite : il ne faut qu'un endroit par où les humeurs ne conviennent pas, pour produire la méſintelligence & les dégouts. Chaque jour on découvre quelque défaut qui rend moins aimable ce qu'on avoit cru plus parfait. Les froideurs ſuccédent au mépris, & on ceſſe de regarder des mêmes yeux un objet qui ne fait plus le même plaiſir.

A qui s'en prendre ? Convient-il de ſe plaindre, quand on n'eſt malheureux que parce qu'on eſt coupable ? Faut-il trahir ſes devoirs, parce qu'on a pris ſes engagemens par de mauvais motifs ? Faut-il qu'une femme ſoit la victime de votre mauvaiſe humeur & de vos brutalités, parce que vous l'avez trop aimée pour ſonger à la bien connoître avant de la prendre, ou pour lui donner le tems de vous aimer du moins par retour ou par habitude ? Vous ſaviez peut-être qu'elle n'avoit point de gout pour vous ; vous avez forcé ſon inclination par vos importunités ; vous avez arraché le conſentement de ſes parens, ſans vous ſoucier de ſon aveu.

Que lui reprochez-vous aujourd'hui ? Qu'elle ne vous aime pas, qu'elle n'a pour vous que de froides complaiſances, qu'elle eſt triſte & mélancolique. Vous pourriez dire quelque choſe de plus, ſans décider qui d'elle ou de vous eſt à plaindre. Vous avez ſouhaité qu'elle vous ſouffrît, elle vous ſouffre ; vous l'aimiez toute indifférente qu'elle étoit, & vous la ſupportez à peine. Eſt-ce ſa faute ou la vôtre ? Ne lui devez-vous pas au moins compte de

votre

votre changement? Elle avoit droit d'efpérer que vos empreffemens ne cefferoient point de l'aider à vaincre fes répugnances; & vous ne devriez penfer qu'à la dédommager du facrifice qu'elle vous a fait.

Si nous paffons aux plaintes des peres & des meres, nous les trouverons d'autant moins excufables, qu'elles ne le feroient point quand ils n'auroient rien à fe reprocher. Au lieu de trouver leur gloire & leur confolation dans leurs enfans, ils n'y trouvent que leur inquiétude & leur fupplice. Mais leur mauvaife deftinée n'eft que le fruit de leur mauvaife conduite. Ils ont péché dans le principe, ils ont femé ce qu'ils moiffonnent. L'éducation de leurs enfans étoit le plus preffant de leurs devoirs; ils l'ont regardée comme la derniére de leurs affaires. Le fuccès dépendoit des premiers foins, & ces premiers foins ont été négligés.

Avec combien de prévoyances & d'affiduités ne devroient-ils pas s'oppofer aux progrès de cette corruption déja toute déclarée qu'on voit éclater dans les faillies de l'âge le plus tendre? A peine les enfans font-ils capables de quelques fentimens, qu'on y découvre des femences de défordre. La malice en eux prévient les lumiéres. Leurs envies, leurs jaloufies, leurs coléres, leurs dépits ne font arrêtés que par l'impuiffance, & n'auroient befoin que d'un peu plus de force pour fe porter aux derniers excès. Ils font fiers, hautains, dédaigneux, curieux, intéreffés, pareffeux, volages, timides, intempérans, menteurs, diffimulés; ils aiment à faire le mal, & ne veulent rien fouffrir; ils ont déja tous les vices des hommes.

Il eft donc néceffaire que ceux qui font char-

gés de les former, usent, selon les caractéres, de ménagemens & de sagesse; qu'ils s'appliquent à conduire leur raison pour fixer leur jugement; qu'ils les rappellent de bonne heure à leur propre cœur pour consulter les loix que la nature y a gravées; qu'ils les accoutument à réfléchir sur eux-mêmes, à comparer leurs actions avec leurs devoirs, à conformer leurs mœurs aux régles de la justice & aux devoirs de la vie civile, à ne séparer jamais les dehors qui font l'honnête homme du monde, du fonds de probité qui fait l'homme de bien. Qu'ils prennent garde sur-tout d'irriter le mauvais naturel qu'ils découvrent dans leurs enfans; qu'ils se souviennent qu'il faut beaucoup plus instruire que corriger, n'employer les menaces & les châtimens que dans la nécessité, ne punir que les fautes marquées, toujours par raison, toujours avec modération, jamais par caprice, jamais par humeur ou par emportement; qu'ils attendent sans impatience que leurs instructions produisent leur fruit dans son tems.

On remarquera que je ne fais ici qu'une peinture abrégée des obligations que les parens ont à remplir; & cette peinture pourtant n'est déja que trop chargée pour les convaincre de mille infidélités dont ils ressentent les funestes suites. Le nombre de leurs peines n'égale pas peut-être celui des devoirs qu'ils ont négligés ou mal remplis. On donne dans les écueils d'une molle complaisance, ou d'une excessive sévérité; on voit des peres & des meres qui ressentent une maligne joie, lorsqu'il échappe à leurs enfans quelqu'un de ces traits de malice prématurée qui découvrent toute la

corruption de la nature, les paroles libres, les maniéres indécentes, les actions deshonnêtes. D'autres s'empressent de les remplir de l'esprit du siécle, de les former à ses maniéres, de leur inspirer l'amour des plaisirs & l'ambition des honneurs. On les rend trop tôt arbitres d'une liberté dont ils ne connoissent encore que les abus; on leur laisse entrevoir la tendresse aveugle qu'on a pour eux; & par la mollesse avec laquelle on les punit de leurs fautes, on leur apprend à les commettre avec moins de ménagement.

Que de terribles retours on se prépare par ces imprudences! Qu'on en lise le triste avenir dans ces pensées du Sage: Flattez votre *Eccl.* 30.
fils, dit-il, & il vous fera craindre; jouez avec lui, & il vous causera des chagrins; ne vous amusez point à rire avec lui, de peur que vous n'en ayez de la douleur & des dépits; ne le laissez pas trop maître de lui-même dans sa jeunesse; ne dissimulez point ses déréglemens; courbez-lui le cou de bonne heure, de peur qu'il ne se roidisse, qu'il ne se révolte contre vous, & qu'il ne refuse de vous obéir. Le cheval qu'on a négligé de dompter, devient indomptable; un fils qu'on abandonne à ses caprices, devient insolent. Vous vous verrez réduits, peres & meres, à n'oser plus rien commander à ces enfans que vous aurez négligé de corriger, à les prier, à pleurer inutilement pour les fléchir. Vous porterez la peine de vos négligences & de vos fausses tendresses. Ne venez point alors vous en plaindre. Vous ne souffrirez pas encore assez, à proportion des fautes que vous aurez faites.

De tous côtés, vous marchez au milieu des

piéges. Vous ne tomberez pas dans des moindres inconvéniens, si la colére, ou l'aversion vous a fait maltraiter vos enfans sans sujet. On perd toute confiance dans leur esprit; on leur devient suspect, quand on les punit des fautes qu'ils n'ont pas faites, ou dont on ne les a pas convaincus; quand on leur impose des peines trop sévéres. Les punitions mal ordonnées les gâtent autant que l'impunité : ils savent ce qu'ils méritent, & ils méritent ce qu'ils craignent. L'inégalité des bons & des mauvais traitemens les indispose encore plus: ils voient d'un côté prodiguer toutes les tendresses & toutes les faveurs, tandis que tous les coups tombent de l'autre. On accorde tout; on pardonne tout à ceux pour qui le caprice a donné de l'attachement, tandis qu'on n'a pour ceux qu'on ne goute pas, que des duretés & des rebuts. Le tems viendra qu'on vous fera sentir votre injustice, & que vous serez payés du retour que vous méritez. Ces enfans de rebut deviendront votre consolation nécessaire, & cette consolation vous sera refusée.

Toute préférence est injuste où les droits sont égaux. Les parens ont peine à se reprocher ces prédilections : ils ne veulent pas même se les avouer; ils les regardent comme l'effet d'un panchant naturel dont ils ne sont pas les maîtres. Les enfans paroissent quelquefois mériter qu'on fasse en leur faveur des passe-droits; du moins on se l'imagine. Mais pour sentir l'injustice des affections déréglées, il ne faut que les considérer dans leurs suites. On ne sait ce qu'on fait, quand on se prévient pour un enfant. On s'engage à commettre beaucoup de fautes criantes, sans autre fruit que de di-

viſer les familles par des jalouſies & par des inimitiés éternelles. On a la douleur de voir les freres s'armer contre les freres, & mépriſer ceux qu'ils auroient révérés, s'ils les avoient traités moins injuſtement. Rébecca irrite Eſaü contre Jacob, & ne peut le ſauver à ſon reſſentiment, que par l'abſence : elle eſt obligée de ſe priver de ce fils qu'elle aime plus que celui qui lui reſte. Trop heureuſe encore qu'il ne lui arrive rien de pis.

Entre les ſpectacles qui réjouiſſent la malignité du monde, & qui font admirer aux gens de bien les ſages diſpoſitions de la Providence, eſt-il rare de voir que celui des enfans qui fut l'objet de toutes les premiéres tendreſſes, ne paie que par des chagrins & par des révoltes, la condeſcendance & les empreſſemens dont on l'a prévenu? L'ingratitude & le mépris ſuivent l'indulgence & l'impunité. On veut trop tard reprendre ſon autorité, rappeller cet enfant à ſon devoir : il ne reſpecte plus, il ne craint plus des parens qu'il devroit par reconnoiſſance aimer plus que tous les autres. Ce n'eſt pas tout. On ne ſe guérit point de cette affection ſi mal reconnue ; on s'obſtine à s'attirer de nouveaux outrages par de nouveaux témoignages d'une tendreſſe déplacée. Vous avez un fils qui ne vous inſulte & ne vous décrie que parce qu'il eſt trop aſſuré que vous l'aimez encore : il n'eſt plus ſous votre puiſſance, & vous voulez le gouverner & le retenir auprès de vous. Plus vous vous intéreſſez dans ſes affaires & dans ſa conduite, plus il vous hait. Vous n'aurez de paix avec lui, que quand il ſera ſéparé de vous. Ne cherchez point de conſolations ; vous vous les êtes vous-même interdites. Attendez-

vous à toujours souffrir; vous avez pris soin de le mériter.

Les inconvéniens de la mauvaise éducation ne s'épuisent point. Si vous ne vous êtes pas observés devant vos enfans, la faute est irréparable, & les déplaisirs que vous éprouverez de leur part, aussi justes qu'infaillibles. Leur unique attention, c'est de découvrir l'endroit foible de leurs parens : s'ils le découvrent, ils prennent un ascendant qu'ils ne perdent plus. Il n'est point de défauts extérieurs qu'ils ne saisissent à la premiére vue; point de mauvaise habitude qu'ils ne forment d'après ceux qui conduisent leurs premiéres années. Nous naissons imitateurs. Notre premier mouvement est d'agir par impression. Nous faisons ce que nous voyons faire, & nous ne pouvons guères en user autrement, tandis que la foiblesse de l'âge nous rend incapables de réfléchir.

A cet égard, l'exemple des parens est de tous, le plus contagieux, parce que c'est celui dont on se défie le moins. L'estime & le respect naturel qu'on a pour eux, fait adopter leurs vices comme des vertus. On ne se persuade point qu'on puisse mal faire en les suivant. Ainsi les enfans succédent-ils aux défauts de leurs peres avant de succéder à leur patrimoine : ils n'ont pas encore leurs biens, qu'ils ont déja toute leur malice; ils s'approprient leurs déréglemens, en attendant qu'ils jouissent de leur héritage. Que des parens déréglés se considérent donc eux-mêmes avant de se plaindre d'avoir des enfans qui leur ressemblent; qu'ils reconnoissent dans les chagrins que ces enfans leur causent, le fruit des leçons qu'ils leur ont faites. S'ils aiment le jeu, le

plaiſir, la vie déſœuvrée; s'ils donnent dans les excès de la débauche & du libertinage; s'ils ont des hauteurs & de la fierté dans leurs maniéres; s'ils maltraitent les domeſtiques, ils ne font que ce qu'ils ont vu faire; & ceux qui leur en ont donné l'exemple, ne doivent penſer qu'à s'accuſer de leurs fautes, au lieu de ſe plaindre éternellement de leur malheur. Une femme coquette, dont la fille imite les allures, n'a qu'à ſe ſouvenir de la jeune écreviſſe & de ſa mere.

Il eſt des peres bien indignes : toute leur vie ne ſemble occupée qu'à préparer à leurs enfans des raiſons de ſe conſoler de leur mort, & de les haïr tant qu'ils vivent. Comment ces enfans infortunés les reſpecteroient-ils? Comment conſerveroient-ils quelques reſtes d'affection pour eux, tandis qu'ils les voient ſans entrailles pour ceux qui ſont ſortis de leur ſang? Les uns ſouhaitent vingt fois le jour de les voir périr, & font tout ce qu'il faut pour leur perſuader qu'ils les haïſſent & qu'ils les regardent comme leur tourment le plus cruel. Les autres ne penſent qu'à jouir du monde, qu'à diſſiper leurs biens dans les plaiſirs : ils n'aiment qu'eux-mêmes, & ſe ſoucient peu de ce qui doit arriver à ces malheureux fruits de leur paſſion, plutôt que de leurs déſirs légitimes. Ceux-ci, par une avarice ſordide, ou par une économie mal entendue, leur refuſent les maîtres & les autres ſecours dont ils ont beſoin pour ſe former ou pour s'avancer : ils les jettent dans le déſeſpoir par une contrainte qui les égale aux eſclaves, ou qui les aſſujettit à ce que leur condition ne comporte point. Ceux-là jouent & ſe ruinent : ils abſorbent leur

patrimoine avec la dot de leurs épouſes; il faut que leurs enfans réglent leur vocation ſur leurs diſſipations ou ſur leurs pertes.

Les meres de leur côté font de leurs filles leurs ſervantes : elles les réduiſent à paſſer leurs jours dans les larmes & dans les ſaletés; elles travaillent à les dégouter du monde, non pour leur apprendre à en uſer avec modération, mais pour les forcer à le quitter par impatience; elles leur font faire enfin le ſacrifice de leur liberté, pour en ſauver quelques reſtes, & pour changer un eſclavage inſupportable contre un qui le paroit moins. De tels parens ſe plaignent encore. Ils ſont, diſent-ils, malheureux en enfans. Faut-il le croire, ou décider que leurs enfans ſont infiniment malheureux de les avoir pour peres & pour meres? Les torts ſont du côté de ceux qui crient le plus haut, & ils ne doivent chercher que dans leur propre injuſtice, le motif de leur patience.

C'eſt le ſort de toutes les conteſtations des hommes, d'embarraſſer les juges qui doivent prononcer pour ou contre eux. Celui qui parle le premier, a toujours raiſon; mais qu'on écoute le ſecond, il n'a pas tort. La vérité, quand il s'agit de ce que nous nous faiſons ſouffrir, c'eſt que les plaintes ne ſont ſans injuſtice ni de part ni d'autre, parce que perſonne n'eſt irrépréhenſible. S'il eſt de mauvais parens, il eſt de mauvais enfans qui ne ſont pas plus équitables dans les reproches qu'ils leur font. Sans expérience & ſans conduite, ſans amour pour la régle, ſans modération dans leurs déſirs, ils ne ſentent point l'utilité d'une ſage contrainte; ils ne pénétrent point les raiſons des défenſes qu'on leur fait; ils ne goutent

tent point le fruit des corrections, dont les commencemens sont toujours amers ; ils regardent comme injuste tout ce qui s'oppose à leurs panchans, tout ce qui les trouble dans leurs plaisirs, tout ce qui les réduit à mener une vie sérieuse, tout ce qui les applique au travail.

Qu'on les écoute donc, toutes leurs plaintes se réduisent à ce qu'on veut les assujettir à leurs devoirs, les éloigner de la licence du monde, les retirer du torrent qui les emporte. On a pour vous des maniéres dures & sévéres ; c'est une conduite imprudente qui vous les attire ; ce sont de malheureuses facilités à vous livrer à des amusemens suspects & contraires aux bienséances ; c'est une passion qui se trahit d'elle-même, & que vous vous obstinez à vouloir dissimuler. Delà ces attentions qui vous inquiétent, ces surveillans qui vous gênent, ces reproches qui vous irritent, ces plaisirs qu'on vous refuse, cette retraite où l'on vous retient, ces plaintes continuelles qu'on fait de vous, ce peu de foi qu'on ajoute à vos justifications. Vous vous abandonnez à vos dépits ; vous maudissez votre destinée ; vous avez des parens insupportables ; c'est-à-dire ; que vous avez des parens attentifs à remplir leurs obligations à votre égard, à veiller sur votre conduite, à prévenir vos déréglemens ; un pere qui s'oppose à votre libertinage, & qui veut vous obliger à suivre le cours de vos exercices, à vous rendre capable de votre profession, à seconder les soins qu'il prend de votre établissement ; une mere qui ne veut pas contenter votre vanité, qui vous engage à conserver la modestie de votre sexe, à ne parois-

tre dans le monde, que pour vous y faire estimer.

L'un & l'autre peut-être vivent trop au gré de votre impatience, c'est-à-dire, qu'ils mourront trop tôt peut-être pour votre malheur. D'ailleurs, avez-vous quelque droit de leur ôter la vie qu'ils vous ont donnée? Mais ont-ils droit de vous empêcher de faire ce qu'ils ont fait & ce qu'ils font peut-être encore? Oui, s'ils font mal, ou s'ils ont mal fait. C'est la moindre envie que vous ayez à leur porter, & vous devez leur savoir gré de vous épargner des fautes & des repentirs. C'est toujours une heureuse nécessité que celle qui nous empêche d'être mauvais, ou qui nous contraint à devenir meilleurs. Il ne faudroit se plaindre que de ses plaintes même, quand on n'a point d'autre sujet d'impatience que celui de ne pouvoir vivre comme on sera quelque jour fâché d'avoir vêcu.

XXII. LEÇON.

Dans les liaisons du sang, les peines se compensent par les avantages. Il est honteux de se plaindre de quelques petits désagrémens, tandis qu'on ne trouve ailleurs, ni tant de douceurs, ni tant de ressources. On doit se trouver trop heureux dans la vie, quand les biens l'emportent sur les maux.

IL y a si peu d'équité dans notre impatience, que mille bonnes qualités ne nous consolent point de quelques défauts. Nous ne vou-

lons point de compenſation ; nous comptons pour rien les dédommagemens, & toujours prêts à nous plaindre des déplaiſirs que nous éprouvons dans une famille, il ne nous vient point dans l'eſprit de les comparer avec les douceurs. Eh quoi ! Ne doit-on pas être trop content d'y trouver de la confiance & de l'attachement, de pouvoir compter ſur les ſentimens, quand même les maniéres manquent ?

Plus on approfondit le cœur des hommes, plus on le trouve vuide de ces principes qui font compenſer le mauvais par le bon, quand il s'agit de les partager entre des égaux. Par cette régle de proportion, l'amour-propre ſeroit réduit à condamner toutes ſes impatiences. On vous bruſque peut-être, on vous offenſe quelquefois ; mais on ne vous hait pas. La tendreſſe en déſavoue l'humeur ; les careſſes reviennent après les inſultes. Une parole un peu trop dure, eſt réparée par les proteſtations les plus touchantes ; un moment de froideur eſt payé de mille empreſſemens. Eſt-il juſte de vouloir jouir de tous les agrémens d'une ſociété ſi douce, & de manquer de patience & d'égard aux moindres contre-tems ? Eſt-il juſte que vous oublyez tous les plaiſirs qu'on s'empreſſe de vous faire, pour un chagrin qu'on voudroit ne vous avoir pas fait ? Que ne gagneriez-vous pas à diſſimuler un petit écart que vous verriez ſuivi d'un plus prompt retour ? Vous repentiriez-vous de cette modération qui ne feroit que ranimer par la reconnoiſſance, la ſincére envie qu'on a de vous plaire ?

Mais que je vous vois éloigné d'entendre ſi bien vos intérêts ! Qui fuyez-vous ? Vous

désertez votre maison pour vous délivrer, dites-vous, d'une femme incommode qui vous fatigue par ses importunités; vous avez honte de paroître en public avec elle. La mauvaise humeur vous saisit par-tout où vous la rencontrez. Est-ce le mérite? Est-ce la vertu qui lui manque? Sa conduite vous deshonore-t'elle? Qui pourroit deviner que c'est par trop d'attachement qu'elle vous est à charge? C'est là ce qui lui fait rechercher avec avidité les momens d'être auprès de vous, ce qui l'oblige à se plaindre de vos fréquentes absences, ce qui l'intéresse à toutes les démarches que vous faites, ce qui l'allarme sur les dangers auxquels une conduite dissipée, & peut-être des nuits passées dans le plaisir, vous exposent, ce qui lui donne l'envie de savoir vos allures & vos affaires. Sa tendresse seule est enfin le motif de cette curiosité qui vous fatigue. Il me semble que vous pourriez au moins répondre à ses questions autrement que par des rebuts, autrement que par un silence dédaigneux ou chagrin. Je croirois que vous pourriez, sans vous faire beaucoup de violence, lui pardonner de vous aimer. C'est son devoir, & ce seroit votre joie, si vous étiez raisonnable.

Heureux sans doute qui ne se trouve jamais offensé que par des excès de ce genre! Il viendra des tems où vous reconnoitrez qu'on auroit besoin de vous aimer, s'il se pouvoit, encore plus. Dans une maladie longue & fâcheuse où vous tomberez, auroit-on pour vous toutes les attentions que votre état exigera, si le cœur ne les suggéroit? Souffriroit-on votre impatience, votre mauvaise humeur, vos répugnances, vos rebuts, vos plaintes inquié-

tes? Soutiendroit-on dès à présent les dégouts que vous causez, si l'affection qu'on a pour votre personne, ne faisoit oublier le ressentiment de vos mauvaises maniéres? Voudriez-vous qu'on se souvînt au milieu des soins qu'on prend pour vous, combien peu vous vous en rendez digne?

Dans certains momens où votre vanité se rend compte de ce qu'elle fait pour les autres, vous vous applaudissez de votre suffisance, de votre industrie, de vos soins, du succès de vos entreprises; vous trouvez qu'on est trop heureux de vous avoir; vous vous considérez comme le soutien d'une maison que vous faites subsister; c'est sur vous que tout roule. La femme qui vous a rencontré, doit être bien contente de son sort. Mais il y aura d'autres momens où vous aurez besoin de ceux qui ont besoin de vous. Ne vous exposez donc pas à perdre par votre impatience, une ressource qui peut vous devenir nécessaire. Que les nécessités à venir vous adoucissent la peine présente.

Une femme se plaint à son tour de l'avarice de son époux; elle éclate sur ce qu'il lui refuse dequoi soutenir son luxe & ses excessives parures. Rien ne lui manque du côté des commodités & des ajustemens. On a poussé les soins jusqu'à la magnificence; tout brille chez elle, tout y respire la richesse & le bon gout. Mais son appartement n'est pas rangé selon sa fantaisie; la maison n'est pas bien exposée; les vues n'en sont pas assez gaies; & la voilà la plus malheureuse des créatures. Que ne se souvient-elle du moins que sans son époux, elle manqueroit d'habits & d'alimens; qu'il l'a

peut-être prise sans biens, pour une beauté qui n'a duré qu'un moment; que tout l'avantage qu'il tire d'elle, se réduit au grand nombre d'enfans qu'elle lui donne, ou peut-être à l'opiniâtreté d'une stérilité volontaire. Une autre fois, elle se plaint de ses froideurs & de son humeur sombre, & elle ne considére point que c'est le travail qui l'épuise; que ce sont les affaires qui le rendent distrait; qu'il ne manque à certaines attentions de politesse & d'amitié que parce qu'il est tout occupé des soins de sa fortune & de la subsistance de sa maison. Son crime est de ne pas quitter ses devoirs pour les complaisances.

C'est en avoir trop pour les enfans de vouloir bien écouter leurs plaintes, & d'y répondre encore. Ils doivent tant à leurs parens, qu'il ne leur sied jamais de compter les mécontentemens qu'ils peuvent en recevoir. Mais c'est ici, plus que par-tout ailleurs, qu'on leur fait voir jusqu'où leur ingratitude s'oublie: ils ne peuvent digérer qu'on retranche sur leurs plaisirs ce qui sert à leur avancement. C'est leur faire tort de les obliger au travail, de les intéresser aux soins du commerce & du ménage, de les charger de quelque surveillance sur le domestique & sur les ouvriers, de leur faire faire quelques courses pour les affaires. Où est l'injustice? N'est-ce pas d'eux-mêmes qu'il s'agit? Pourquoi ne pas réfléchir plutôt sur les dépenses qu'ils causent, sur les aises dont les peres & les meres sont obligés de se priver pour eux? Ne doivent-ils pas être touchés de les voir se réduire au plus simple nécessaire, se plaindre quelquefois le pain qu'ils mangent & les habits qu'ils portent? Est-ce la nature

qui leur apprend que ceux qui leur ont donné la vie, n'ont plus qu'à se sacrifier pour leur en procurer toutes les douceurs, & ne s'en réserver que les incommodités?

De quelque côté qu'on se considére & dans quelque situation qu'on se trouve, on a tort de se prévenir contre son propre sang pour les désagrémens qu'on en reçoit. Rien de si petit quelquefois & de si honteux à l'humanité, que les sujets qui divisent les parens & les alliés. On s'éloigne des uns; on néglige les autres: ceux-ci sont trop fiers; ceux-là montrent trop de bassesse. On rougit de la pauvreté des uns; on est jaloux de la fortune des autres; on se plaint de tous par quelque endroit. Qu'il arrive pourtant une mauvaise affaire, on aura recours à tous: c'est alors qu'on retrouve ceux qu'on avoit fuis, qu'on reconnoit ceux qu'on dédaignoit. On reçoit souvent plus de secours & de consolation de ceux qu'on avoit le moins considérés.

La maxime qui ne devroit jamais sortir de notre esprit pour le réglement de notre conduite, c'est que jamais un homme ne doit en user avec un autre homme, comme s'il étoit assuré de pouvoir toujours s'en passer. Il n'en est point dont on ne puisse recevoir au besoin quelque assistance. Avec combien plus d'attention doit-on donc ménager ceux dont on peut se promettre, avec quelque assurance, qu'ils voudront dans l'occasion tout ce qui dépendra d'eux pour servir leurs proches?

C'est ce qu'on voit arriver comme infailliblement dans les familles au bruit d'une disgrace, & d'une disgrace sur-tout qui tend à deshonorer le nom qu'on porte. Chacun la re-

garde comme ſa propre affaire, & ne conſulte que ſoi-même pour ſonger aux reſſources. On oublie qu'un homme eſt mauvais pere, mauvais fils, mauvais époux, mauvais frere, dès qu'on le ſait malheureux, ou menacé de quelque flétriſſure. Il eſt certains animaux qui ſe battent, qui ſe déchirent, qui s'enlévent la nourriture; mais ſi quelqu'un d'entre eux eſt attaqué, s'il tombe dans quelque embuche, on les voit tous accourir au premier cri qu'il fait: c'eſt l'image de ce que le ſentiment de la proximité produit dans les hommes; les plus éloignés ſe rapprochent, & viennent au ſecours de celui qui ſouffre.

Mais cette conſidération n'eſt propre qu'à leur reprocher la contradiction de leurs ſentimens. La raiſon doit leur apprendre à rougir d'imiter en tout les bêtes ſans intelligence, de s'indiſpoſer pour de petits maux contre ceux dont ils peuvent eſpérer de ſi grands biens. Dans l'impoſſibilité de trouver des hommes ſans défauts, n'a-t'on pas à ſe féliciter qu'il y en ait dont les bons traitemens puiſſent nous conſoler plus que leurs mauvaiſes maniéres ne nous affligent?

En général, la ſociété des proches a toujours je ne ſais quoi de plus ſatisfaiſant que toutes celles qu'on peut ſe former ailleurs. Un homme ſans famille eſt comme étranger partout: il fait des connoiſſances, il contracte des amitiés, il a des rélations & des habitudes; mais tout cela n'eſt point ſans une inquiétude ſecréte qui lui fait ſentir que quelque choſe lui manque. Il reſſemble aux voyageurs qui trouvent des hôtelleries commodes, à ceux qui logent dans des appartemens garnis: ils y trou-

vent des meubles propres & d'autres commodités; mais ce ſont des biens qui ne leur appartiennent pas, & dont ils ne jouiſſent que par emprunt. Leur ſituation n'eſt point fixe, & c'eſt de toutes les peines de la vie celle ſur laquelle on ſe calme le moins. Chacun de nous aſpire à ſe faire un domaine; on veut avoir une demeure permanente. Rien n'eſt ſi doux que de penſer qu'on eſt chez ſoi, qu'on vit parmi les ſiens. Tout ſupputé, tout compenſé, nous préférerions toujours le déſagrément d'avoir des parens difficiles, au déplaiſir de n'en point avoir.

XXIII. LEÇON.

Les engagemens de la ſociété nous offrent de nouveaux motifs de nous ſupporter réciproquement. Il eſt de la ſageſſe de s'accommoder aux diſpoſitions de la Providence, & de ſouffrir ſes peines par la vue de ſes beſoins. Injuſtice des hommes dans les néceſſités de la vie privée.

A Conſulter la loi d'équité, qui vit dans tous les cœurs, même les plus dépravés; à ſonder les ſentimens de l'humanité, dont ils conſervent toujours au moins quelques reſtes, on ne tient point contre les motifs de patience que nous avons tirés de la conſidération des foibleſſes de la nature & des liaiſons du ſang. Mais quelque preſſans que ces motifs ſoient en eux-mêmes, il reſte une queſtion générale à faire à ceux qui ne s'y rendent pas, & qui ne

veulent rien ſouffrir de qui que ce ſoit. Que faites-vous parmi nous, leur dirois-je ? Allez vous confiner dans quelque déſert ; vivez ſeuls, & travaillez à vous paſſer de tout le monde. Mais ſi vous y travaillez en vain, que les beſoins qui vous retiennent dans les engagemens de la ſociété, ſervent du moins à vous en adoucir les peines. Vous êtes environné d'eſprits difficiles, dont vous recevez à chaque inſtant quelque déplaiſir ; & qui ſont-ils ? Ceux-là même à qui vous êtes lié par mille néceſſités réciproques, avec qui vous avez des rélations indiſpenſables de commerce, d'affaires, de charges, d'emplois, de profeſſion, d'état & de ſervices mutuels. Or, dites-moi, pourquoi ne leur pardonneriez-vous pas leurs défauts, puiſque vous ne pouvez vivre ſans eux & ſans leurs ſecours ?

Qui êtes-vous, après tout ? & qui croyez-vous être ? Vous regardez-vous comme les maîtres de l'univers, & les arbitres des deſtinées des hommes ? Ne ſont-ils faits que pour vos uſages ? Faut-il que tout vous ſoit dévoué, que tout s'empreſſe à vous ſervir, que tout travaille pour vous, que tout plie ſous vos ordres, que tout ſouffre autour de vous, & que vous ſoyez les ſeuls à ne rien ſouffrir ? Ne dépendez-vous pas vous-même de beaucoup d'autres, & par plus de néceſſités, à proportion que vous vous croyez plus indépendans ?

Les hommes ne ſe recherchent que parce qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes toutes leurs reſſources. La ſociété ſe forme par la vue de l'utilité commune ; elle s'entretient par l'ordre & par les ſubordinations. Il y a de l'inégalité dans les beſoins & dans les forces ;

Il y en a dans les conditions & dans les fortunes; il y a des différences dans les âges & dans les tempéramens. Les uns sont dans la foiblesse, & les autres dans la caducité; ceux-là sont délicats, & ceux-ci sont robustes. Il y a des infirmités naturelles & d'accident, qui nous rendent incapables du travail, des disgraces & des défauts de conduite qui déplacent les hommes, ou qui les laissent sans ressources; il y a des riches & des pauvres; des gens qui se font servir, & d'autres qui servent; il y en a qui ont de la science, de l'industrie, des talens, de l'expérience; il y en a qui sont contraints d'apprendre & de se former. Il y a des dépendances établies par les conventions générales & par les engagemens particuliers. Il faut des loix pour maintenir l'ordre; il faut des Juges pour faire observer les loix, des contributions pour l'entretien de ceux qui gouvernent & pour les dépenses publiques; il faut des emplois pour lever ces contributions, pour ordonner & pour contraindre d'obéir.

Toutes ces dispositions sont réglées par des vues générales, sans égard aux caractéres des particuliers. On se trouve engagé par mille considérations à traiter avec toutes sortes de personnes, dont chacune a ses défauts naturels & ses préjugés aquis. On a beaucoup à souffrir; mais on souffriroit infiniment plus de la résolution de renoncer à ce qu'on ne peut obtenir, qu'au prix de ce qu'on souffre. La néceffité est de toutes les loix celle contre laquelle il est le moins sage de se roidir. Il ne reste à chacun de nous que le parti de peser les inconvéniens & les avantages de son état, pour compenser les uns par les autres. Les

peines néceſſaires ne peuvent trouver d'adouciſſement que dans la patience. Mais ici la loi de la néceſſité devient une loi d'équité, & par-là l'impatience n'eſt point ſans injuſtice.

Ce ſeroit une entrepriſe infinie de vouloir compter tous les beſoins communs ou particuliers, que nous avons les uns des autres dans la vie domeſtique & privée; & ce ſont ces beſoins pourtant qui donnent ſujet à nos impatiences journaliéres. Que chacun donc réfléchiſſe ſur les occaſions qu'il croit en avoir, & qu'il écoute ce que la néceſſité lui preſcrit. C'eſt cette loi qui, dans un eſprit équitable, doit prévaloir ſur tous les préjugés, ſur toutes les prétentions perſonnelles, ſur toutes les idées de bien & de mieux être qu'on ſe fait. Demandez-vous en ſecret: Eſt-il raiſonnable que je me plaigne inceſſanment de ce qu'on fait mal pour moi, ce que je ne puis faire moi-même, & ce que d'autres ſont de la meilleure maniére qu'ils le peuvent, ſans qu'ils y ſoient obligés?

On voit des gens qui, dans les familles, dans les ſociétés & parmi leurs égaux, s'emparent du commandement, tandis qu'ils n'ont que le droit des priéres: ils veulent être obéis & ſervis comme s'ils avoient un titre aquis de l'exiger; ils s'accoutument à cette eſpéce d'empire, que la complaiſance & le bon cœur leur laiſſent prendre, & ne peuvent ſouffrir que quelqu'un leur manque ou leur réſiſte. En quelque ſituation que nous nous trouvions, l'amour-propre ne nous quitte point: il cherche à tout rapporter à ſoi-même, à tout comparer à l'idée qu'il nous donne d'un mérite qui n'a preſque toujours de réalité que dans

la complaisance qu'il nous cause & dans la vanité qu'il nous inspire. On n'écoute que cette voix; & c'est celle qu'on ne devroit jamais écouter pour son repos.

A quoi sert de répéter tous les jours que ce qu'on vous donne à manger, est mal propre & mal assaisonné, quand vous êtes sans espérance d'être mieux servi demain, que vous ne l'êtes aujourd'hui? A quoi sert de reprocher aux personnes, qu'elles sont mal adroites, mal habiles, de mauvais gout, de peu d'esprit, de peu d'intelligence, quand elles sont ainsi faites, quand votre état vous lie avec elles par des nœuds que vous ne pouvez rompre? C'est là votre destinée. Celui qui se noie, ou qui se trouve engagé dans un mauvais pas, ne s'amuse point à considérer si la main qu'on lui tend, est sale ou rude; il ne songe qu'à profiter d'un secours qui le sauve ou qui le reléve.

Pensée plus capable qu'aucune autre de nous contenir dans nos soulevemens! Nous pardonnons à ceux qui nous blessent pour nous guérir; nous comparons les pertes avec les avantages. La santé nous paroit un trop grand bien, pour ne pas oublier les petites douleurs qu'elle nous coute. Toutes les nécessités de la nature, tous les besoins que nous ne pouvons nous épargner, sont de vraies infirmités. Il ne sied pas bien à celui qui ne sauroit marcher, de se plaindre de ceux qui le soutiennent. Considérez à quelles extrêmités vous seriez réduit, si vous étiez seul. Malheur à vous, dit le Sage! vous n'auriez personne qui pût vous relever quand vous tomberiez. Il vaut mieux vivre avec un imparfait, s'il est utile, qu'avec un

homme ſans défauts, s'il n'eſt d'aucune reſſource.

Cette leçon ne convient à perſonne mieux qu'à ceux qui ſont réellement infirmes, qu'à ceux qui ſont nés ſans forces & ſans induſtrie, qu'à ceux qui ne contribuent preſque en rien au bien commun de la ſociété. L'amour de nous-même eſt une étrange plaie dans le cœur, un terrible bandeau devant les yeux. Il ſemble qu'il nous ſoit naturel de n'être jamais plus injuſte dans ce que nous exigeons du prochain, que quand nous l'exigeons gratuitement. Examinez ces hommes qui ne ſont bons ni pour eux, ni pour les autres; ce ſont ceux qui ſe plaignent le plus, & ce ſont ceux qui devroient ſe trouver trop heureux dans leur malheur de n'être pas ſans ſecours.

Il en eſt d'autres qui ne mériteroient pas de vivre: ils n'ont jamais travaillé, c'eſt leur premier crime; mais ils réduiſent de plus les autres à la néceſſité d'un travail plus pénible & plus aſſidu: ce ſont des enfans gâtés qu'on a toujours élevés dans la molleſſe. Ils ont été les idoles des familles; on n'a point plaint les dépenſes pour eux, & ils n'en dédommagent que par des vices & par les vains préjugés qui leur reſtent de leur premiére deſtinée. Ce ſont des peres & des meres qui devoient théſauriſer pour leurs enfans, & qui par l'indigence dont leurs diſſipations ont été ſuivies, les empêchent de ſubſiſter au moins commodément dans une profeſſion pour laquelle ils ne ſembloient pas faits. Ce ſont des hommes intempérans & débauchés qui mourroient de faim ſans les bontés de ceux qui ne leur doivent que leur mauvaiſe fortune dont ils ſont

eux-mêmes le triſte ſurcroit. Ce ſont des ambitieux qui, pour avoir voulu s'élever au-deſſus de ce qu'ils étoient, écraſent par leur chute, ceux dont ils devroient être l'appui.

Tous ces gens-là ſe trouvent malheureux dans leurs diſgraces; mais le vrai malheur eſt d'être obligé de leur procurer les ſecours qu'on auroit eu droit d'en attendre. Qu'ils comprennent donc enfin, s'il leur reſte quelque ſentiment, que celui de la reconnoiſſance eſt le ſeul qui leur ſoit permis; que l'impatience chez eux eſt un double crime; que pour peu qu'on faſſe pour eux, on fait plus qu'on ne leur doit; que les ſoulagemens qu'on leur donne, ſont des aumônes gratuites qui les obligent à bénir la main qui les leur offre. Quel déſagrément pareil à celui d'être chargé d'eux! Le fardeau n'eſt déja de lui-même que trop peſant; il ne leur convient pas d'en augmenter le poids par leurs plaintes & par leur mauvaiſe humeur. Ce ſont des enfans malicieux qui péſent ſur ceux qui les portent. Rien ne ſe peut ajouter au chagrin de ſervir des indignes, que de ſervir des ingrats & incommodes. Si l'impatience étoit permiſe, ce ſeroit du côté de ceux qui ſouffrent ſans le mériter.

C'eſt aſſurément une condition bien dure que celle qui nous force à garder avec nous des gens que la raiſon ni l'équité ne peuvent nous concilier, des eſprits de travers, des pareſſeux, de mauvais cœurs. Il eſt triſte encore de travailler pour des perſonnes toujours mécontentes, avec des perſonnes toujours prêtes à contredire, à critiquer, à gâter ce qu'on fait, à ne remplir leurs devoirs qu'avec regret & négligence, à mal faire avec réflexion dans

le deſſein de chagriner. L'expérience de toutes les conditions fait rencontrer de ces ſortes de caractéres ; mais pluſieurs ſont ce qu'ils ſont, ſans eſpoir d'être jamais autre choſe : leur ſubſiſtance dépend de leurs engagemens ; ils n'ont reçu qu'un ſeul talent ; il faut qu'ils l'exercent : & l'impuiſſance de ſecouer leur joug, eſt pour eux une raiſon toujours préſente de le porter ſans murmure. On ſe voit lié par ſon état à ce qui fait ſon tourment ; mais on y tient par des devoirs indiſpenſables, ou par des arrangemens qui ne laiſſent point d'autres voies ouvertes ; on y tient par ſa naiſſance, par ſes talens, par ſon ineptitude pour toute autre occupation, par la néceſſité de vivre d'une profeſſion qu'on ſait, ou d'en apprendre une qu'on ne ſait pas ; par l'occaſion de ſubſiſter d'un travail qu'on ne trouveroit point ailleurs, par le beſoin qu'on a d'aide dans un emploi qu'on ne peut remplir ſeul.

Au milieu de toutes ces extrêmités & d'une infinité d'autres, il ne reſte point à délibérer : il faut ſouffrir pour ne pas ſouffrir ; tous les autres partis ſont impoſſibles, & la raiſon ne s'uſe point inutilement à déſirer ce qu'elle ne peut obtenir. On avance, quand on ſe touve dans un pas qui ne permet, ni de s'arrêter, ni de reculer. On veut vivre, & on ne vit pas ſans être quelque part, & ſans dépendre de quelqu'un. C'eſt la fatalité de notre indigence : il faut que nous ſoyons néceſſaires, ou qu'on nous le ſoit. L'aſſujettiſſement eſt réciproque.

Vous vous ſervez d'un artiſan mal habile, pareſſeux, menteur : il vous promet, & vous trompe. Mais enfin ſon travail & ſon induſtrie

trie doivent vous procurer un ouvrage que vous n'avez ni le loisir, ni l'adresse, ni l'envie de faire, & qui vous est pourtant d'un usage indispensable. Vous voilà donc en de mauvaises mains, & sans elles vous seriez sans habits, vous marcheriez les pieds nuds, ou la tête découverte. A quoi sert de pester & de crier ? Sachez vous passer d'un tel homme, ou prenez-le pour ce qu'il est.

L'artisan de son côté ne se loue pas de vous. Vous êtes, dit-il, difficile à contenter; vous trouvez mal ce que les autres trouvent bien; vous voulez savoir mieux sa profession que lui-même; vous comptez ses momens; vous lui prescrivez un tems trop court pour finir ce que vous lui commandez; vous l'obligez à passer les nuits, à prendre des aides qui prélévent tout le profit qu'il fait avec vous; vous entendez qu'il fasse promptement ce qui ne peut se faire qu'avec du loisir. Vous n'êtes pas le seul qu'il sert; d'autres le pressent autant que vous, & peut-être avec plus de raison de leur part & plus de gain de la sienne. Ce n'est quelquefois que caprice ou vanité qui vous engage à le fatiguer par vos instances. Que fera-t'il ? Vous avez besoin de son travail; il a besoin de votre argent. Composez donc, & convenez de le supporter, afin qu'il vous supporte.

Dans un appartement vous ne voulez point qu'on fasse de bruit au-dessus de vous. N'en faites-vous point au-dessous ? Vous vous récriez sur le vacarme des oiseaux, & vous nourrissez des chiens qui ne cessent d'aboyer. Celui qui loge à côté de vous, vous rompt la tête par le fracas de son métier, & vous l'em-

peſtez par les mauvaiſes odeurs du vôtre. Vous prêtez, & on vous prête ; ne criez donc point contre les emprunteurs. Votre voiſin vous prie de l'aider à relever ſon âne, à recharger ſon fardeau, & demain vous vous trouverez dans le même cas. C'eſt un commerce où vous donnez pour recevoir. Ne vouloir rien faire pour les autres, & diſpoſer de leurs peines, c'eſt acheter ſans payer, être ſervi gratuitement.

Dieu ſeul a ce droit dans le monde : il n'a beſoin d'aucune de ſes créatures, & toutes ont beſoin de lui : il eſt lui-même leur recompenſe ; & quand elles paroiſſent travailler pour lui, c'eſt pour elles-mêmes qu'elles travaillent. Il en eſt de même dans un ſens de ce que nous donnons de notre tems & de nos ſoins au reſte des hommes. Nous ne faiſons point gratuitement ce que nous faiſons par quelque néceſſité de devoir ou de beſoin. C'eſt toujours par l'un ou l'autre de ces motifs que nous nous prêtons au ſervice de ceux à qui nous ſommes néceſſaires.

Si nous n'avions point d'intérêt dans le monde, il ſemble que nous aurions quelque droit de n'y rien ſouffrir de perſonne. Le ſolitaire, qui ne tire ſes reſſources que de la roſée du ciel, ou de la graiſſe de la terre, qui vit de ſon travail, & qui n'a de commerce qu'avec les bêtes, ne ſent point le poids des imperfections humaines. Il ſe plaindroit avec plus de raiſon qu'un autre, ſi quelqu'un venoit renverſer ſa cabane, cueillir ſes fruits, ravager ſes légumes, ou troubler ſon repos durant la nuit. Il ne reſteroit que la ſeule loi de la charité qui pût lui faire un devoir de ſouffrir les importuns, ou de ſecourir les malheureux. Mais cette

obligation devient plus étroite, quand on eſt ſoi-même expoſé tous les jours à demander les ſecours qu'on donne : il ne faut plus conſidérer les défauts, quand on dépend des perſonnes.

XXIV. LEÇON.

Les maîtres qui veulent être les mieux ſervis, ſont communément ceux qui le méritent le moins. En général, leurs plaintes ſont déraiſonnables, cruelles, injuſtes, indécentes. La Religion doit leur faire craindre de ſe voir un jour au-deſſous de ceux qu'ils traitent ſi mal. Les ſerviteurs trouvent le motif de leur patience dans celui de leur engagement. Quelquefois ils ſe plaignent, quand on n'exige d'eux que ce qu'ils doivent, & ne ſe plaignent point, quand on en exige ce qu'ils ne doivent pas. Qu'ils cherchent dans le mérite de la ſervitude dequoi ſe conſoler de ſes déſagrémens.

Il eſt rare que les maîtres ne ſe plaignent point de ceux qui les ſervent. Ils croient avoir tant de droits ſur eux; ils les voudroient ſi parfaits; ils ſe rendent ſi difficiles, qu'ils ne ſont jamais contens. A les entendre, perſonne n'eſt bien ſervi dans le monde. On eſt malheureux en domeſtiques; on n'en trouve point qui conviennent; on y eſt toujours trompé; il faut en changer inceſſanment. Mais qui ſont ceux qui tiennent ces diſcours? Ceux qui méritent le moins qu'on les ſerve; ceux qui ne ſont faits que pour ſervir les autres; ceux qui ne réflé-

chiſſent point ſur le beſoin qu'ils ont qu'on les ſerve, & ſur le droit qu'ils penſent avoir de l'exiger; ceux qui ne péſent point le prix des ſervices qu'ils reçoivent, & les déplaiſirs inſéparables de la ſervitude.

Le préjugé d'une éducation mal entendue, la fierté que l'abondance inſpire, les accoutume à ſe conſidérer comme les arbitres de la deſtinée de ceux qui ſont à leurs gages; à penſer qu'ils ne ſont nés que pour leurs uſages; qu'ils ont un droit naturel à leur travail, à leur induſtrie, à leurs ſueurs, à leurs veilles. A peine quelquefois les traitent-ils comme des hommes. Ils outrent leurs forces, & ne plaignent point leurs peines. Eh! qui êtes-vous donc, maîtres ſuperbes & cruels? Qui ſont ceux qui vous ſervent? Rappellez pour un moment les choſes à leur origine; vous comprendrez d'abord que c'étoit la honte de l'humanité que les hommes en fuſſent venus juſqu'à trafiquer de la liberté des hommes, juſqu'à prétendre aquérir ſur eux des droits de vie & de mort. L'eſclavage n'eſt que le fruit de la violence & de l'injuſtice, & tout au plus de la miſére dont la cruauté profite. Nous naiſſons tous libres, & la ſervitude même volontaire ne détruit point l'égalité que la nature a miſe entre nous.

Ce ſont donc vos égaux qui vous ſervent. Quelle réſerve cette premiére penſée ne doit-elle pas vous inſpirer à leur égard? Un maître équitable ne peut ſe faire ſervir qu'avec la modération d'un homme qui n'uſe de ſes ſerviteurs que pour la néceſſité; n'exiger d'eux que ce qu'ils peuvent; ne point les traiter avec empire; il doit avoir pour eux une affection ſincére, adoucir leur joug, les regarder enfin com-

me ses freres : ce sont là ses devoirs. Or, quelles vues plus capables de réprimer ses impatiences?

Vous ne vous contenez pas; vous êtes agité de mille mouvemens de colére, de dépits, de fureurs; vous criez qu'on manque à certaines attentions en vous servant; vous, qui devriez avoir de la honte d'être obligé de les demander; vous, qui devriez les épargner autant que vous le pouvez, ne point attendre qu'on vienne faire pour vous ce qu'il vous est aisé de faire vous-même. Si c'est l'impuissance, ou le défaut d'industrie; si c'est l'infirmité qui vous rend vos serviteurs nécessaires, quels sentimens vous conviennent mieux que de gémir de votre condition, que de recevoir les offices qu'on veut bien vous rendre, avec une reconnoissance mêlée de confusion?

Je me souviens ici d'une personne de condition, que sa mollesse rendoit incapable de faire un seul pas sans être soutenue par un domestique. Au milieu d'un escalier elle s'avise de quereller, & donne un soufflet à celui qui l'aidoit à descendre. Le domestique la laisse, il s'enfuit; & comme elle le rappelloit à son secours avec de grand cris : Passez-vous de mon bras, si vous pouvez, lui dit-il, Madame; pour moi je puis me passer de vos soufflets. Le raisonnement étoit juste, & la réflexion simple.

Il est étrange que l'injustice, ou la vanité de l'homme ne lui laisse pas sentir le contraste bizarre qu'il y a de vouloir se faire servir par de mauvais traitemens. C'est demander l'aumône les armes à la main.

Il est des raisons légitimes de prendre des gens à son service. C'est l'administration des af-

faires publiques, ou particuliéres; c'eſt l'exercice d'une profeſſion qui demande un homme tout entier; c'eſt une occupation qui veut du loiſir & de la tranquilité; des ouvrages qui ne peuvent être interrompus. On eſt avec cela chargé d'une famille nombreuſe; on ne peut ſuffire à tout. Il faut aux enfans des maîtres & des gouverneurs pour leur apprendre ce qu'on ne ſait pas ſoi-même, & ce qu'on veut qu'ils ſachent. Mais toutes ces raiſons engagent à de grands ménagemens pour ceux qu'on emploie: les conſidérer ſelon leur caractére, ſelon leurs talens, ſelon la nature des ſervices qu'on en attend; meſurer ſes mécontentemens ou ſa ſatisfaction ſur ces différentes attentions.

On ſe plaint des uns, parce qu'on voudroit qu'ils fiſſent plus qu'ils ne peuvent ou qu'ils ne doivent. On trouve de la réſiſtance dans les autres, parce qu'on ſe mêle de les inſtruire de ce qu'on ne ſait pas ſi bien qu'eux. On demande beaucoup, & on donne peu. Si chacun ſondoit ici ſon cœur; s'il vouloit examiner ſon humeur, ſes gouts, ſes procédés; il conviendroit que preſque toujours c'eſt en lui-même qu'il doit chercher la premiére cauſe de ce qui fait le ſujet de ſes plaintes.

Tout occupé de vos ſoins, plein de vos peines & des fatigues que vous rapportez de votre travail, vous vous imaginez que des domeſtiques font tout à leur aiſe, que tout leur réuſſit, qu'ils trouvent ſous leur main tout ce qu'ils cherchent. Vous meſurez leur tems; vous comptez des heures qu'on leur a fait perdre par des courſes inutiles; vous les rendez reſponſables de tous les événemens; vous vous récriez ſur ce que les choſes ſont mal faites,

ſur ce qu'elles vous manquent, ſur ce que vos ordres ont été mal exécutés, ſur ce que le ſuccès ne répond pas à vos intentions; & vous ſuppoſez, ſans délibérer, que ceux que vous aviez chargés de ces ſoins, ſont coupables; car c'eſt toujours là le principe de l'amour-propre. Les accidens les plus imprévus, les contre-tems les plus inévitables, les maux même dont la nature n'eſt pas exempte, ne ſont point des excuſes auprès de lui.

Dans la confuſion de vos préjugés, un homme que vous croyez payer de toutes ſes peines, doit être invulnérable, ne jamais ſentir ſes fatigues, ne ſuccomber jamais à l'excès du travail, ne jamais éprouver les injures de l'air & des ſaiſons. Vous prétendez qu'il puiſſe encore travailler & marcher dans un abattement où vous vous croiriez vous-même aſſez mal pour appeller les médecins, & pour vous faire traiter ſelon toutes les régles de l'art. Que ne ſentez-vous pour ceux qui vous ſervent, comme pour vous, que vous êtes homme, & que l'homme n'eſt pas de fer & de bronze?

C'eſt l'endroit criant de la dureté de certains maîtres pour des ſerviteurs fidéles où la compaſſion devroit les engager à tout faire même pour des inconnus. Un domeſtique s'affectionne pour vous; il craint de vous déplaire, en vous découvrant ce qu'il ſouffre; il s'épuiſe pour vous, & vous l'abandonnez vous-même au beſoin. Combien cette ſeule inhumanité devroit-elle vous rendre de plaintes ſuſpectes? Je l'ai dit: vous êtes homme, & vous oubliez que c'eſt un homme qui vous ſert, un homme ſujet aux mêmes infirmités que vous, un homme forcé par la nature à man-

ger, à boire, à dormir, à respirer quelquefois; & tous ces besoins pourtant deviennent souvent des sujets de reproches. On voudroit être servi par des anges ou par des génies, qui n'eussent besoin ni de nourriture, ni de repos. C'est sur ce pied-là qu'on traite avec ceux dont on se croit maître de disposer souverainement au prix de quelques gages módiques; encore trouve-t'on mauvais qu'ils ne les prodiguent pas pour faire honneur à ceux qui les paient. On veut qu'ils s'entretiennent proprement, qu'ils dépensent plus qu'ils ne gagnent; c'est-à-dire, qu'ils usent gratuitement leur jeunesse, & qu'ils se préparent à mourir de faim, quand ils seront vieux.

Une autre injustice : c'est de ne point distinguer ceux qui méritent quelques distinctions, & par leurs qualités, & par le poste qu'ils occupent. On veut que des enfans respectent ceux qui les instruisent, qui veillent à les former; & d'ailleurs, on les traite avec un empire & des fiertés qui n'inspirent pour eux que du mépris. On affecte de rendre leur condition dure, comme si par elle-même elle n'étoit pas assez désagréable. On ne compte pour rien qu'ils déchargent les parens d'un fardeau qui leur est propre; qu'ils soient faits pour assurer l'espérance des familles & pour apprendre à ceux qu'ils élévent, à soutenir leur rang par des sentimens dignes de leur naissance, & des emplois qu'ils rempliront un jour dans l'Etat. On ne les considére enfin que du côté qu'ils paroissent être à charge. On a regret à la dépense la plus nécessaire & la plus utile qu'on puisse faire. On s'imagine que des gens de mérite doivent se féliciter de trouver

du

du pain dans une maiſon étrangére; qu'ils s'y doivent oublier ſi parfaitement, qu'ils ne s'apperçoivent point combien ils ſont déplacés; combien leur fortune eſt indifférente de ce qu'elle devroit être; combien il eſt dur de dépendre des caprices de gens qu'on auroit droit de mépriſer par toutes ſortes d'endroits, & quelquefois par des endroits qui juſtifieroient ce mépris aux yeux du monde même; combien il eſt révoltant d'entendre des gens de cette eſpéce, raiſonner, ordonner, décider ſur ce qu'ils ne ſavent pas, preſcrire des régles ſans jugement & contraires au ſuccès des principes les plus ſenſés. L'ordre eſt renverſé: ceux qui commandent, n'étoient faits que pour obéir, & ils ne ſe croient jamais aſſez reſpectés par ceux qui devroient être l'objet de leur reſpect.

A conſidérer les choſes de près, tout eſt vain dans les titres qu'on prétend avoir de ſe faire ſervir. Vous êtes né d'un ſang illuſtre; il vous reſte des biens aquis par les vertus, & peut-être par les violences de vos ancêtres. Vous vous êtes enrichi par un commerce ſordide; vous avez été pouſſé par un vent favorable, & la fortune eſt venue comme au-devant de vous pour vous accabler de ces ſortes d'avantages qui n'ajoutent pas un pouce de plus à votre taille, & qui ne produiſent en vous que quelques dégrés de fierté de plus. Avec ces ſecours, faites-vous une maiſon nombreuſe; ayez le plaiſir de dominer & de crier bien haut dans votre domeſtique, de quereller, de vous impatienter, quoique tout ſoit dans l'ordre. C'eſt un air de ſe montrer difficile à ſervir, & c'eſt l'air que les nouveaux maîtres ſur-

tout aiment à se donner. Ils veulent être mécontens. *Où sont mes gens? Que font-ils? Ne serai-je jamais obéi comme il faut? Ne rencontrerai-je jamais personne qui sache faire à manger, qui sache m'habiller?* Ainsi parlent ces maîtres plus que petits-maîtres. Jamais ceux qui sont auprès d'eux, ne sont nommés par leurs noms : ce sont des termes de mépris & des injures qui leur viennent à la bouche. Ils rebutent, ils frappent, ils chassent de leur présence des serviteurs qui n'ont rien oublié pour les satisfaire, & qui vont au-devant de leurs désirs. Eh! ne souffre-t'on pas déja trop pour contenter votre mollesse, votre sensualité, vos délicatesses, votre luxe, sans être obligé d'essuyer vos caprices & vos mauvaises humeurs?

Mais quel moyen de se contenir? Vous avez affaire à des valets insolens qui vous repliquent, qui vous résistent, qui se révoltent contre vos ordres, qui murmurent, & qui ne font rien que de mauvaise grace. Vous figurez-vous donc qu'ils ne sentent point la dureté de votre commandement, & les hauteurs dédaigneuses avec lesquelles vous les traitez? Voulez-vous encore qu'ils oublient qu'ils sont du moins hommes comme vous, qu'ils se réduisent au rang des bêtes de charge? Encore à ce prix-là trouveroient-ils des ménagemens dans des maîtres
Prov. raisonnables. L'homme de bien, dit le Sage,
12.v.10. épargne la vie de ses bêtes; il n'y a que les entrailles des méchans qui soient cruelles.

Essayez ce qu'il vous en couteroit pour penser de vous-même comme vous pensez de ceux qui vous servent. Réfléchissez combien vous êtes choqué de la domination de ceux qui sont au-dessus de vous, & ne trouvez pas étrange

de rencontrer vos propres ſentimens dans des ſerviteurs qui valent peut-être mieux que vous. S'ils ont leurs défauts, n'avez-vous pas les vôtres? N'avez-vous pas ceux même que vous leur reprochez, avec cette différence, que vous regardez en vous-même comme des vertus, ou des priviléges, ce que vous conſidérez en eux comme des vices intolérables? La pareſſe, l'intempérance, la paſſion du jeu, l'amour des femmes, la malignité, les médiſances : ils ne font ſouvent que ce que vous leur avez appris à devenir. C'eſt votre exemple qui les corrompt, ou qui les autoriſe dans le mal.

Chez les anciens Romains, il y avoit un mois où les eſclaves avoient la liberté de tout dire à leurs maîtres. Quelles ſcénes, ſi cet uſage étoit établi parmi nous? Quels portraits les domeſtiques feroient de ceux qu'ils ſervent, de leurs perſonnes, de leurs mœurs? Ils leur apprendroient qu'ils ſont ſouvent plus vils & plus eſclaves qu'eux; qu'ils ont l'ame plus baſſe; qu'ils ſont ſujets à plus de travers & de petiteſſes; que c'eſt le nom ſeul qui met entre eux quelque différence.

Les maîtres & les maîtreſſes ſe plaignent qu'on les mépriſe, qu'on parle mal d'eux, & qu'ils n'ont pas de plus dangereux ennemis que ceux qui ſont dans leur maiſon. Par où peut-on leur dire, vos domeſtiques vous eſtimeroient-ils? Vous ne leur cachez aucune de vos foibleſſes; vous les leur découvrez avec autant d'aſſurance & de facilité que s'ils devoient les reſpecter beaucoup. Ils vous voient dans des momens & dans des états où vous devriez rougir de vous-même. Vous êtes avec eux ſans pudeur, ſans réſerves, ſans retenue dans vos

actions & dans vos paroles. Ils lisent jusques dans le fond de votre ame; ils sont de tous vos secrets; vous leur confiez vos intrigues; vous les employez dans des manœuvres dont ils pénétrent les mystéres; vous parlez devant eux de vos inclinations, de vos plaisirs, de vos débauches. Vous vous montrez enfin tels que vous êtes, c'est-à-dire, souvent très-méprisables, & vous vous plaignez d'être méprisés! Oui, vous l'êtes, ou vous méritez de l'être.

Quelles autres pensées auroit-on de vous, quand vous prenez si peu de soin de ménager les jugemens d'un domestique qui vous environne & qui vous observe même sans le vouloir? Tandis donc que vous vous oubliez, & que vous regardez de si haut ceux que vous voyez au-dessous de vous par le sort des conditions, ils songent peut-être qu'ils seroient bien fâchés de ne pas valoir mieux que vous, & de se permettre ce que vous faites. Pour moi, je ne sais rien qui soit plus capable de vous fermer la bouche, & de vous rendre infiniment réservés sur les reproches & sur les plaintes.

Je vais plus loin. Si nous consultons les idées de la Religion, les maîtres doivent souvent du respect à ceux qui les servent. Il est vrai qu'au-dehors la Religion ne confond point les conditions; mais pour le dedans elle ne fait aucune distinction des personnes. Ce n'est que par les mœurs & par le cœur qu'elle juge les hommes. Elle ne connoit point de vraie liberté, que de n'être point esclave du vice; point de vraie supériorité que celle qui vient de la vertu. Dans ces vues, que de nouvelles raisons de ménager ceux dont vous vous plai-

gnez avec ſi peu de ménagemens? Vous avez avec eux un maître commun qui traitera chacun ſelon le bien qu'il aura fait, & non ſelon le nom qu'il aura porté.

Je voudrois que vous vous repréſentaſſiez quelquefois ce moment qui nous rendra tous égaux, qui changera les rangs, qui mettra, ſans contredit, beaucoup de ſerviteurs au-deſſus des maîtres, & qui fera repentir ces derniers des mauvais traitemens qu'ils auront faits à des hommes qui leur étoient infiniment préférables. A cette penſée, que de reproches les maîtres les moins impatiens auroient à ſe faire, s'ils vouloient ſe rendre juſtice, & ſe prendre pour leur exacte valeur! S'il leur venoit dans l'eſprit de conſidérer d'où ceux qui ſont ſous eux, ſont tombés dans la ſervitude, par quelle route ils ſont eux-mêmes parvenus à leur commander, peſer leurs droits au poids de l'équité, confronter enfin leurs titres, ſoit avec les loix de la nature, ſoit avec les maximes de la Religion, ne ſe diroient-ils pas alors, que bien loin d'être diſpenſés du travail, & d'exiger durement celui des autres, ils devroient leur épargner du moins une partie des peines inutiles qu'ils leur cauſent? Ils comprendroient que rien ne leur convient moins que de maltraiter le domeſtique qui travaille fidélement, ni le mercénaire qui les ſert avec affection, qu'ils doivent chérir un ſerviteur ſenſé comme leur propre ame, lui donner dans l'occaſion des preuves de leur gratitude, ne point l'abandonner au beſoin. Rien ne leur ſiéroit mieux que de rougir quelquefois d'avoir moins de vertu que des gens à leurs gages; rien ne ſeroit plus juſte que de les dédom-

mager de leurs ſervices par de bonnes maniéres ; rien de plus ſage que de s'intéreſſer à tous leurs maux, que de prévenir par la charité, l'égalité que la mort doit mettre entre eux au dernier jour, ou de révérer en ſecret la ſupériorité de leur mérite.

Heureux les ſerviteurs qui réduiroient leurs maîtres à ne pouvoir leur refuſer cet hommage ! On a beſoin de beaucoup de vertu, quand on a beaucoup à ſouffrir ; & la patience eſt infiniment plus néceſſaire à ceux qui ſervent, qu'à ceux qui ſont ſervis. Nous naiſſons tous libres, & la dépendance n'eſt point de notre gout. Ce n'eſt donc point par choix que nous nous aſſujettiſſons à des maîtres. La néceſſité qui nous y contraint, eſt toujours dure, & la Sageſſe veut que nous cherchions à l'adoucir par tout ce que cette condition peut avoir de raiſons de ſe ſupporter.

On en trouve une très-preſſante dans l'engagement, qui rend cette néceſſité volontaire. Les peines qui ſont des ſuites de nos obligations, devroient ceſſer de nous paroître des peines ; mais notre éloignement pour la contrainte, nous fait aiſément perdre de vue les devoirs dont elle eſt comme le premier principe. On s'engage à ſervir par l'eſpoir de la recompenſe à venir, ou par l'impoſſibilité préſente de ſubſiſter autrement. Ce ſont les promeſſès qu'on fait aux voleurs pour obtenir la vie ; ce ſont les vœux qu'on fait durant la tempête. Le calme revient ; le danger paſſe. On jouit des avantages qu'on s'étoit propoſés dans ſa ſervitude, & bientôt on oublie les conditions auxquelles on en jouit. L'amour de la liberté revient contre les conventions de

la sacrifier. On n'obéit qu'à regret; on hait ses maîtres; on s'applique trop à la comparaison de ce qu'ils sont & de ce qu'on est; & c'est la source des grandes impatiences.

Le moyen de les prévenir pour ceux à qui le joug devient trop pesant, c'est de s'approprier la maxime générale que les différens devoirs que nous avons à rendre aux hommes, ne dépendent point de leurs qualités personnelles, ni des nôtres. Qu'ils soient bons ou mauvais, doux ou fâcheux, nos obligations sont toujours les mêmes. C'est leur état & le nôtre qui doivent en décider. Nous devons aux uns des respects, aux autres des services, de l'amour & de la déférence à tous. Rien ne peut nous dispenser de les leur rendre selon les rélations de dépendance que nous avons avec eux. Il est donc de la sagesse & de notre repos de nous accoutumer à ne considérer nos maîtres que selon le rang qu'ils tiennent à notre égard en conséquence de nos engagemens.

C'est une imprudence de notre amour-propre de se trop appliquer à leurs défauts: par-là nous aggravons nous-mêmes notre joug; nos devoirs nous deviennent plus pénibles, parce que nous en changeons les motifs. Comment, dit-on, servir des maîtres impérieux & durs? Comment respecter des hommes qui s'avilissent & qui se dégradent par les vices les plus honteux? Il est vrai qu'il seroit bien plus doux de ne devoir d'attentions & d'obéissance qu'à la vertu. Notre fidélité à de si justes obligations en seroit bien plus sincére & plus empressée. Mais il faut se faire aux hommes tels qu'ils sont: il ne dépend de nous, ni de leur

refuſer ce que nous leur devons, ni de les changer en mieux. Le ſeul moyen d'y contribuer, c'eſt de nous montrer à leur égard tels que nous devons être. Avoir des attentions pour des gens qui nous mépriſent, ſervir avec affection des ingrats, rendre des reſpects à des indignes; c'eſt leur donner des exemples capables de les faire rougir d'eux-mêmes, & de les toucher. Un bon ſerviteur peut eſpérer d'avoir un jour un bon maître. Soyons ſans défauts, & nous en trouverons moins dans ceux à qui nous ſommes. Mais ſouvenons-nous que quelque choquans & quelque intolérables que leurs défauts nous puiſſent paroître, notre dépendance n'en devient pas moins étroite.

Celui que vous avez le malheur de ſervir, eſt un capricieux, un brutal, un emporté; mais c'eſt votre maître, celui-là même à qui vous avez engagé votre tems & votre liberté. Exagérez, tant qu'il vous plaira, tout ce qu'il a de haïſſable, de choquant, de dégoutant, ſes travers, ſes infirmités, ſes maux, & ſa bizarrerie dans la maniére de ſe traiter; il ne s'agit plus de conſulter vos répugnances, ou vos gouts, quand la conſcience vous fait un devoir de les ſurmonter.

Une maîtreſſe eſt avare, difficile, querelleuſe, pleine de pétiteſſes & de délicateſſes affectées : elle a pris tout le ridicule du monde, & ſemble n'avoir point d'autre ambition que de s'en donner chaque jour quelqu'un qui lui ſoit propre. Vous n'y tenez plus, & vous êtes tentée d'éclater contre elle en mille occaſions. Ayez ſoin de vous dire ſouvent que ce n'eſt point par eſtime que vous la ſervez.

Que la raison soit vôtre guide, & vous soutienne. C'est à vous de vous en faire, d'autant plus que votre maîtresse en a moins.

Que sert aussi de vous rappeller si souvent que vos maîtres sont des gens de rien; qu'ils sont sortis de la lie du peuple; qu'il leur sied mal d'être si fiers; qu'ils en ont eux-mêmes servi d'autres; & qu'ils devroient s'en souvenir pour n'être pas si difficiles & si méprisans; que vous êtes de meilleure famille qu'eux; que vous ne seriez pas réduits à servir sans les disgraces qui vous sont arrivées? Vous saviez tout cela, sans doute, quand vous en avez pris la résolution; vous n'étiez pas né pour servir, & vous servez pourtant; vos parens étoient riches, & vous ne l'êtes pas; vous mangez le pain de ceux chez qui vous êtes entrés; c'est à vous d'exécuter leurs ordres & de faire votre ouvrage. Il est pénible, je le conçois: il n'est point de servitude sans peine, & vous avez dû le prévoir, peut-être en étiez-vous moins effrayés dans les commencemens. Trop heureux d'avoir des habits & de vivre, vous oubliez à quel prix vous jouissez de ces avantages. Vous ne songiez qu'aux peines de l'indigence, d'où vous sortiez, & vous trouviez que c'étoit un gain de les avoir changées pour de moindres. Mais l'abondance vous a rendu lâche, & trop peu de travail vous le fait haïr.

C'est le malheur, ou le désordre commun de ceux qui sortent de la misére pour se louer aux riches. Moins ils ont de fatigues, moins ils voudroient en avoir: ils se font à la vie molle & désœuvrée de leurs maîtres; ils passent une partie du jour à ne rien faire, & s'imaginent qu'on demande trop d'eux, quand

on ne les paie pas pour demeurer inutiles. Que font chez les grands tant de domeſtiques qui n'y ſont que pour le nombre? Ils rempliſſent ſouvent aſſez mal ce qu'ils appellent leur ſervice. Du reſte, ils ne voudroient pas avoir fait un pas plus qu'ils ne s'imaginent devoir: ils diſputent entre eux ſur le droit de ne rien faire, & c'eſt toujours à qui ſera le moins; ils ſe plaignent tous; & s'ils étoient raiſonnables, ce ſeroit d'avoir trop peu d'occupation.

Ceux qui conteſtent ſur la nature des œuvres qu'on leur commande, n'ont pas moins de tort. On ne les a pas pris pour ceci; ils ne ſont pas faits pour cela. Qu'eſt-ce que ce raiſonnement? Rappellons tout au cœur des maîtres & des valets. Les uns voudroient des gens qui ne mangeaſſent point, qui ne buſſent point, qui ne dormiſſent point; & les autres voudroient n'avoir été loués que pour manger, boire & dormir. Encore trouveroient-ils, malgré ces conditions, dequoi ſe plaindre de leur deſtinée. Qu'importe ce qu'on vous commande, pourvu que vous le puiſſiez & qu'il vous ſoit permis? Qu'on n'exige pas de vous l'impoſſible; qu'on ne vous engage à rien d'illégitime, c'eſt aſſez. Vous n'avez droit de refuſer que quand ce qu'on veut de vous, eſt au-deſſus de vos forces, ou contre votre devoir.

Mais comptez avec vous-même; vous trouverez que vous vous plaignez toujours trop ſur le premier de ces ſujets, & trop peu ſur le ſecond. La pareſſe & la lâcheté vous diſent à tout propos, qu'on vous ſurcharge de travail; mais l'intérêt, la crainte ou la complaiſance font taire votre conſcience ſur ce qui la bleſ-

ſe. Vous êtes peut-être prêt à tout, pourvu que la recompenſe précéde ou ſuive les ſervices. Vous craignez de perdre votre condition; vous ne voulez pas vous expoſer au reſſentiment d'une confidence mal reçue; vous êtes bien-aiſe de vous rendre néceſſaire & de vendre cher votre diſcrétion. Scrupuleux ſur les conditions de votre engagement, quand il s'agit du travail, vous ceſſez de l'être, quand il s'agit du gain; vous vous perſuadez aiſément que vous devez tout accorder, quand il y a du profit à le faire, & du danger à le refuſer. Si vos maîtres font mal, dites-vous, c'eſt tant pis pour eux; c'eſt tant pis pour vous auſſi quand vous les aidez. Il n'eſt ni promeſſes, ni menaces, ni mauvais traitemens qui doivent vous obliger à vous rendre néceſſaire à ceux qui font ce qu'il ne vous eſt pas permis de faire vous-même.

A cela près, conſolez-vous des peines de votre état: il n'eſt pas ſans conſolations, parce qu'il peut n'être pas ſans mérite; il ne s'agit que de vous animer à le ſoutenir par des motifs au-deſſus des vues humaines. Qu'une ſotte vanité ne vous perſuade point que vous êtes dégradé par une ſervitude qui ne vous rabaiſſe que dans les fauſſes idées de l'orgueil du ſiécle. Repréſentez-vous qu'il n'eſt proprement dans le monde qu'un ſeul maître que nous ſervons tous. Cette condition met entre tous les hommes un dégré d'égalité que rien ne peut détruire. Conſidérez-vous dans cet ordre de la Providence qui diſpoſe ſagement de toutes ſes créatures, & qui place chacun ſelon des deſſeins qui n'ont rien que d'avantageux pour ceux qui ſavent s'y conformer. De quelque

travail que nous soyons chargés, c'est toujours son œuvre que nous faisons; à quelques maîtres que nous soyons engagés, c'est toujours au maître souverain que nous devons compte de notre tems; c'est à lui que nous devons songer en leur obéissant. Leurs vices ne doivent point nous empêcher de leur être soumis, tandis que ce n'est point pour servir à leurs vices même: si nous les servons avec affection, ce ne sont point eux qui nous paient; c'est de Dieu seul que nous devons attendre notre véritable recompense. Le dégré de félicité qu'il nous réserve, ne sera point mesuré sur le rang que nous aurons tenu dans le monde; mais sur l'exactitude avec laquelle nous en aurons rempli les devoirs.

Le poste que nous occupons, ne nous rend ni plus ni moins grands à ses yeux. Les conditions de la vie sont inégales; les fonctions en sont plus ou moins rélevées aux yeux des hommes, & selon l'ordre présent de la société. Mais toute cette inégalité disparoit devant celui qui voit les cœurs & qui ne nous distingue que par le plus ou le moins de fidélité. Par-là vous voyez qu'au fond toutes les conditions deviennent indifférentes. S'il y a quelque préférence à donner, c'est à celles où les tentations sont moins dangereuses. Dans ces pensées, au lieu de vous amuser à vous plaindre des défauts de vos maîtres, plaignez-les eux-mêmes d'une condition qui fait naître ces défauts, qui les autorise & qui met ainsi plus d'obstacles à leur salut. Si vous êtes moins heureux qu'eux en cette vie, vous risquez moins d'être malheureux dans l'éternité.

XXV. LEÇON.

Dans ceux qui ſont chargés d'inſtruire, les impatiences viennent de la haine de leurs devoirs, de l'oubli de leur première ignorance, du défaut de maniéres, & quelquefois de l'incapacité. Ceux qu'on inſtruit ſont impatiens par légéreté, par indocilité, par ingratitude, par défaut d'expérience. Qu'ils ſupportent leurs peines préſentes par la vue des utilités à venir.

LEs autres animaux paroiſſent avoir ſur nous de grands avantages pour la vie préſente. Ils naiſſent avec un langage commun qui s'entend de tous ceux de leur eſpéce, & qui forme une ſociété naturelle entre eux; ils ont une induſtrie qui leur apprend ſans leçons la matiére de leurs travaux & la maniére de les faire. Les oiſeaux ſavent bâtir leurs nids, & les renards leurs tanniéres; ils connoiſſent les alimens qui leur conviennent; ils ſentent ce qui ne leur convient pas, & trouvent des remédes dans leurs maux; ils préſagent les tems, & ſe garantiſſent de l'injure des ſaiſons.

L'homme ignore en naiſſant toutes ces choſes; il ne les apprend que par les leçons & par l'exercice. Il eſt même une infinité de connoiſſances néceſſaires que la plus longue expérience ne peut lui procurer. Il faut l'inſtruire de la langue qu'il doit entendre & parler; il faut qu'il apprenne celle des peuples voiſins, & ſouvent des plus éloignés, qu'il ſache celles

même qui ne se parlent plus, & qu'il s'entretienne avec les morts; qu'il profite de leurs inventions & de leurs expériences; qu'il se remplisse des principes des sciences; qu'il s'exerce au travail, & qu'il se forme par l'habitude à toute l'industrie que les arts demandent; il faut enfin qu'il se rende utile à lui-même, & nécessaire à la société dans laquelle il doit vivre.

Ces besoins partagent encore les hommes en deux classes. Les uns instruisent, les autres sont instruits; & tous ont besoin de patience pour remplir ces engagemens qui ne sont pas sans leurs peines. Mais la patience ne nous manque jamais que parce que nous nous manquons à nous-mêmes par l'oubli des motifs qui doivent nous animer dans l'exercice de nos devoirs : un éloignement de toute sorte de contrainte, fait disparoître à nos yeux les raisons des violences que nous avons à nous faire. Nous ne considérons dans nos peines que nos peines même; nous voudrions toujours les séparer de l'utilité qui nous en revient: & la grande différence qu'on peut mettre entre ceux qui instruisent & ceux qui sont instruits, c'est que les premiers s'impatientent de l'instruction, parce qu'ils regardent trop à à ce qui peut leur être utile; & les derniers, parce qu'ils n'y regardent pas assez.

L'intérêt fait tomber les maîtres dans les défauts des ouvriers paresseux : ils aiment le prix du travail; mais ils en haïssent la fatigue, & regardent leurs éléves comme leur tourment. Ils regrettent les momens & les attentions qu'ils sont obligés de leur donner; & l'impatience qu'ils ont de les voir avancer, leur per-

ſuade qu'ils n'avancent point. Ils les trouvent ſans eſprit, ſans talens, ſans adreſſe; ils ſe préviennent contre eux, & cette prévention devient le ſurcroît de leurs maux. Il ne leur manqueroit ſouvent pour être patiens, que d'être équitables, que de faire avec affection ce qu'ils font par néceſſité, que de ſe ſouvenir qu'au moins ils le font par un devoir de juſtice.

Ce ſera toujours un ſujet d'étonnement & de honte de nous voir ſi peu touchés de ce motif. Un homme qui fait ſon apprentiſſage, trouve que ſon maître le néglige, qu'il lui dérobe ſon argent, qu'il lui laiſſe trop long-tems ignorer les ſecrets de ſon art. Eſt-il devenu maître à ſon tour? il eſt infiniment pire pour les autres qu'on n'avoit été pour lui. Le ſort d'apprendre lui paroit alors bien plus doux que celui d'enſeigner. Il ne voit rien de plus inſupportable que d'être obligé de répéter cent fois les mêmes leçons ſur les choſes les plus faciles; il oublie ce qu'il lui en a couté, pour faire ou pour apprendre ce qu'il voudroit qu'on fît dans un moment; il trouve tout aiſé dans les queſtions qu'il fait; il ne comprend pas comment on peut avoir la tête ſi dure, comment on peut avoir ſi peu d'adreſſe.

Il eſt rare que nous nous ſouvenions de toute notre premiére ineptitude : la vanité en efface de notre eſprit les images humiliantes. Ecoutez certaines gens vous vanter leur facilité, la comparer avec la péſanteur des autres. A les en croire, ils auroient tout ſu dès le ventre de leurs meres. Il en eſt des progrès de l'ame, comme des accroiſſemens du corps : on ne les ſent point; on ſe trouve grand ſans ſa-

voir comment on l'eſt devenu. L'homme fait ne penſe plus comme l'enfant, & ne peut plus le redevenir pour ſe comparer avec ceux qui ſont dans ce premier âge. Le plus sûr eſt de juger de ce qu'on étoit par ce qu'ils ſont.

Que ſerions-nous devenus alors, ſi perſonne n'avoit voulu rien ſouffrir de nous & pour nous ? Ne nous diſſimulons donc point que nous ne devons ce que nous avons de connoiſſances & d'habileté, qu'à des veilles, qu'à des ſollicitudes infinies, que l'envie de nous former a fait ſoutenir à nos parens, à nos précepteurs, à nos maîtres. Attendons avec la même patience le fruit de nos ſoins, & ne croyons point l'avancer par nos emportemens.

Les corrections ſont quelquefois néceſſaires. Il faut punir la négligence & l'indocilité par des châtimens convenables. Mais la mauvaiſe humeur, les injures, les tons aigres, les brutalités nuiſent beaucoup plus qu'elles ne ſervent. Un maître impatient ſe prépare par ſes maniéres, de nouveaux ſujets d'impatience : les eſprits doux ſe rebutent, les caractéres timides ſe déconcertent ; ils ne conçoivent plus ce qu'on leur dit, ou font mal par la crainte même de mal faire.

Il faut étudier la portée de ceux qu'on éléve : vouloir la forcer, c'eſt obliger un petit homme à faire de grands pas. Chacun de nous a ſa meſure d'eſprit & de talens ; tous ne ſont pas propres à tout, & cette attention regarde particuliérement les parens qui ſont plus maîtres que les étrangers de la deſtinée de leurs enfans. Ils s'obſtinent quelquefois à donner en eux, des loix à la nature ; ils les maltraitent & les font maltraiter pour avoir mal fait, quand

ils ſont incapables de mieux faire ; ils prétendent faire un docteur de celui qui n'a d'étoffe que pour faire un artiſan des plus médiocres. Le mal eſt plus grand encore de les gêner dans leurs inclinations. Rien ne rallentit plus les progrès que le défaut de panchant pour ce qu'on fait. L'amour eſt le maître des ſciences & le guide de l'induſtrie.

Une autre ſource d'impatience pour les maîtres, c'eſt l'impatience même qui leur fait précipiter les leçons ſur ce qui ne doit s'apprendre qu'à loiſir. Les arts demandent de l'exercice pour former les habitudes. L'arbre qu'on veut courber, ne prend pas ſon pli dans un jour. Ce qui dépend de la mémoire, a beſoin de ſe répéter ſouvent pour s'imprimer fortement dans l'ame. La bonne méthode veut d'ailleurs qu'on aille des choſes les plus aiſées aux plus difficiles, des principes ſimples aux conſéquences, de ce qui eſt clair à ce qui l'eſt moins. Il y a de l'ordre & des dégrés dans tout ce qui s'apprend. Les enfans commencent par les ſyllabes, avant de prononcer les mots.

Il arrive donc que les maîtres ſe plaignent que leurs diſciples apprennent mal, parce qu'ils les enſeignent mal. Chacun ſe croit habile dans ſon art ; & rien n'eſt plus rare dans les plus habiles même, que le talent de l'enſeignement. Il faut renoncer à ce métier, quand on ne ſait pas le bien faire ; ou ſe perſuader du moins qu'on n'auroit pas de ſi fréquens ſujets d'impatience, ſi on n'avoit pas tant d'incapacité. La vanité nous cauſe par-tout bien des peines. Un eſprit modeſte eſt doux, patient, modéré, toujours prêt à redire ce qu'il a déja dit ; il ſe défie de ſa ſuffiſance, & s'attribue les fau-

tes de ceux qu'il instruit. Nous en faisons toujours beaucoup en quoi que ce soit que nous soyons employés. Nous ne risquons rien à penser qu'il manque ordinairement quelque chose à nos soins, à nos maniéres; & si nous voulons bien nous en souvenir, rien peut-être ne nous a paru plus imparfait que nos prémiers maîtres.

Je ne voudrois pas garantir qu'il n'y eût dans ces jugemens prématurés beaucoup d'injustice. Les enfans en font bien d'autres à ceux qui sont chargés de les instruire. La premiére & la plus ordinaire, est de les regarder comme des importuns qui viennent troubler leurs plaisirs & leur dérober un loisir qu'ils croient bien mieux employé à se divertir. Ce n'est que tard que nous commençons à concevoir ce qui nous est utile. On hait ceux qui en donnent des avis, & qui en font des leçons; on se figure en eux un tout autre intérêt que celui qui les anime; on va jusqu'à se persuader que c'est un intérêt de mauvaise humeur & de malignité, & qu'ils font leurs plaisirs des chagrins qu'ils causent. L'indocilité est toujours ingrate, parce qu'elle ne connoit point le prix de l'instruction qu'on lui donne. Les leçons sont toujours trop longues, l'ouvrage trop difficile; on ne peut gouter des élémens dont on ne voit pas les suites & l'usage. Tout paroit désagréable dans les commencemens de chaque science & de chaque art, & tout l'est en effet. Les peines & les larmes sont le partage de ceux qui sément; la joie n'est que pour le tems de la récolte: mais ceux qui ne sément rien, ne recueillent rien.

On a besoin de réflexion pour gouter les

maîtres. Plus ils ſont aſſidus, affectionnés, empreſſés, plus on leur en fait mauvais gré, quand on ne ſonge qu'au préſent. Il faudroit ſe tranſporter dans l'avenir, & chercher ſa conſolation dans ſa prévoyance. Demander de la prévoyance aux jeunes gens! En ſont-ils capables? N'eſt-ce pas leur grand défaut d'agir ſans vue & ſans réflexion? Mais qu'ils profitent, s'il ſe peut, des fautes des autres. Il eſt preſque général à ceux qui n'ont rien appris, de regretter leur jeuneſſe, de condamner leur imprudence, & la perte d'un tems qui ne ſe répare point.

C'eſt le malheur des hommes dans le peu d'étendue de leurs lumiéres naturelles, que l'expérience leur manque, & qu'elle ne leur donne que des regrets ſuperflus quand ils l'ont aquiſe. Ils feroient tous mieux qu'ils n'ont fait, s'ils étoient à recommencer. Mais il n'y a qu'un tems dans la vie pour apprendre, & ce tems eſt celui des premiéres années: heureux ceux qui ſavent le comprendre!

L'attention de ceux qui les conduiſent, devroit être de les accoutumer ſur-tout à réfléchir de bonne heure. Les réflexions les plus importantes qu'ils puiſſent leur inſpirer, c'eſt de les convaincre que leur utilité propre eſt tout ce qu'on ſe propoſe dans les inſtructions qu'on veut leur donner; de leur faire obſerver le malheur de ceux qui n'ont rien appris; le mépris dans lequel ils tombent; comment ils ſont à charge à eux-mêmes & plus encore à la ſociété; que preſque toutes les traverſes de leur vie viennent de leurs premiéres négligences; de ce qu'ils n'ont pas été placés comme ils le doivent être, parce qu'ils n'ont pas ſu ce qu'ils devoient ſa-

voir; de ce qu'ils ſont réduits à des emplois incertains, à des ſervitudes qui ne durent qu'autant qu'ils ſont capables des ſervices qu'on en attend; que l'indigence & la mendicité font le partage des pareſſeux; qu'il faut apprendre & tout apprendre, quand on en a les occaſions, parce qu'il ne nuit jamais de ſavoir, & qu'on n'apprend pas inutilement les choſes même dont il ſemble qu'on ne doit faire aucun uſage.

Il n'eſt point d'art ſi bas & ſi vil qu'il paroiſſe, qui n'apprenne à raiſonner dans ſon genre, & qui ne puiſſe contribuer à donner de la juſteſſe d'eſprit. Les artiſans en ont plus que les ſimples manœuvres. Il eſt de certaines ſciences qui paroiſſent ſtériles à l'égard de l'eſprit, comme celle de la danſe & des exercices à l'égard du corps. On ne danſe pas toujours; on ne fait pas toujours des armes; on ne monte pas toujours à cheval. Il y a des gens qui ne font jamais d'autres uſages de ces connoiſſances que celui de leur apprentiſſage; mais ils en ſont mieux faits, plus robuſtes; ils marchent mieux; ils ſe préſentent mieux; ils en ont même l'eſprit plus formé. Une connoiſſance aquiſe l'ouvre pour une autre.

Ce ſont ces conſidérations qui doivent engager ceux qui ont des maîtres, je ne dis pas à les ſupporter, mais à les aimer, à leur marquer de la reconnoiſſance. Un maître dur, querelleux, brutal, eſt un marteau qui taille la pierre, mais qui la rend plus polie; un preſſoir qui écraſe le raiſin, mais pour en faire couler une agréable liqueur. On vous preſſe, on vous aiguillonne, mais pour vous faire avancer.

D'ailleurs, on a ſouvent un autre tort de ſe plaindre de ſes maîtres. Ils ne ſont que ce que

les éléves les ont faits. Ce ſont eux qui les forcent à changer de caractére, à ſubſtituer les rigueurs à leur douceur naturelle. Ils n'ont point d'intérêt d'être mauvais, & c'eſt à regret qu'ils le font. S'ils ont des défauts de tempérament, pardonnez-les à l'infirmité de la nature ; oubliez ce qu'ils ſont, pour ne ſonger qu'à profiter de ce qu'ils ſavent ; laiſſez les épines, & cueillez les roſes. Pourquoi tant d'impatience d'être délivré d'un mal néceſſaire, & qui ne doit pas durer toujours ? La ſeule crainte dont ceux qui ont beſoin d'être inſtruits, devroient être frappés, ce ſeroit de ſe voir trop tôt privés des moyens d'apprendre.

XXVI. LEÇON.

Il regne une antipatie comme naturelle entre les riches & les pauvres. Celle des riches vient de l'orgueil même des richeſſes, de la dureté, du défaut d'équité, des fauſſes délicateſſes & des recherches intéreſſées de l'amour-propre. Les pauvres ſont mécontens, parce qu'ils ſont envieux, vains, ingrats, injuſtes, ou téméraires dans leurs jugemens.

IL n'eſt rien qui mette en cette vie plus de différence entre le ſort des hommes, que les richeſſes & la pauvreté. Par-là même il n'eſt rien qui leur donne plus d'éloignement, & qui les rende plus inſupportables les uns pour les autres. Les riches ont de l'averſion pour les pauvres, précifément parce qu'ils ſont pauvres ; & les pauvres en ont pour les riches,

parce qu'ils ſont riches. C'eſt cette averſion qui produit leurs plaintes réciproques, & les impatiences qu'ils ſe donnent, ou dans le commerce néceſſaire de la vie, ou dans l'exercice même de la charité qu'ils ſe doivent, & juſques dans les devoirs de la Religion qui leur ſont communs.

Le pauvre, dit l'Ecriture, eſt odieux juſqu'à ſes propres freres, juſqu'à ceux qui lui ſont liés par les nœuds les plus étroits de la ſociété. Un homme qui brille par ſon opulence, ſouffre impatiemment qu'on l'aſſocie dans une fonction civile, ou dans une action publique, avec un citoyen réduit à la fortune la plus médiocre & la plus obſcure. Il ſouffre de ſe voir à côté de lui dans un repas, dans une cérémonie religieuſe; il ne voudroit pas même loger avec lui dans une maiſon commune; il fuit les quartiers où le petit peuple habite. Ses yeux ſont bleſſés par des dehors qui n'annoncent que de l'indigence, ou de la modicité. Son dédain va juſqu'à ſe ſoulever, ſi ſes habits touchent à des haillons dans une aſſemblée populaire. Il s'en plaint ſous les yeux de Dieu même, & ſemble lui reprocher d'avoir des adorateurs ſi gueux.

Vous vous trompez, riches. Savez-vous quelle devroit être alors votre peine? Ce ſeroit d'appercevoir tant de diſtance entre la deſtinée de vos freres & la vôtre; de vous voir ſi comblés de biens, tandis qu'ils en ſont ſi dépourvus. Vous devriez rougir de votre bonheur à la vue de leurs miſéres, & n'avoir beſoin de patience que pour ſupporter le contraſte de votre richeſſe & de leur pauvreté. C'eſt cette vue qui devroit vous rappeller vo-

tre origine commune. La nature nous fit tous égaux. Ce n'eſt point le mérite qui vous a diſtingué de ceux qui ſont moins à leur aiſe que vous. Ils vous ſont préférables peut-être du côté de la vertu, par qui nous ſommes aux yeux de Dieu tout ce que nous ſommes. Dieu les préfére en effet par-tout à ceux qui vous reſſemblent. La charité ne doit jamais les exclurre de ſes affections & de ſes ſoins. Leur diſgrace enfin ne change rien dans leur perſonne. Il ne vous convient ni de les mépriſer, ni de les haïr. Ils ont droit à votre eſtime, à votre reſpect, à votre amitié, mais ſur-tout à votre compaſſion, mais ſur-tout à vos ſecours, lorſqu'ils leur ſont néceſſaires, & qu'ils vous les demandent.

N'eſt-ce pas ici pourtant que l'impatience des riches éclate? Elle ſe promet de pouvoir ſe juſtifier par les reproches qu'elle fait aux pauvres. La cupidité toujours dure, toujours impitoyable, ſe joint à l'antipatie de la vanité pour éplucher leurs défauts, pour leur en imputer qu'ils n'ont pas, ou qu'ils ceſſeroient d'avoir, s'ils étoient moins durement traités. On ſe plaint de leurs importunités; on les ſoupçonne d'artifice; on les accuſe de pareſſe; on leur reproche la cauſe de leur pauvreté. Ce ſont des fainéans, des libertins, des fourbes, des hypocrites, qui cherchent à ſurprendre votre charité par de feintes miſéres, des inſolens qui vous demandent avec hauteur, qui vous accablent d'injures, ou qui murmurent contre vous & contre Dieu même.

Je ne les excuſe pas, s'ils ſont coupables; mais ſur qui le crime de leurs emportemens doit-il tomber? Ecoutez avec moins de froi-

deur, le récit des disgraces qu'on vous conte; paroissez plus touchés des besoins qu'on vous expose; ne fuyez pas, quand on implore votre secours; montrez quelque pitié pour des malheureux; vous les trouverez moins importuns & moins criminels. N'est-ce pas vous qui aigrissez leur indigence par vos délais, qui redoublez par vos refus le trouble que la misére a jetté dans leur cœur, qui leur arrachez les imprécations qu'ils font contre votre inhumanité, qui les révoltez contre la Providence, & qui leur faites accuser de dureté celui dont la bonté vous a mis entre les mains dequoi les soulager dans l'excès de leurs maux? Voulez-vous les excuser & les justifier par vos propres sentimens? Imaginez-vous que l'instabilité des choses humaines vous a réduits aux extrêmités où vous les voyez. Voudriez-vous alors qu'on n'eût plus que du mépris pour vous? Ne vous croiriez-vous plus faits que pour essuyer des rebuts? O! que vous déploreriez l'injustice des hommes & l'illusion que les richesses leur font; comment elles obscurcissent leurs lumiéres les plus pures; comment elles étouffent les sentimens que la nature a gravés dans tous les cœurs; comment elles leur font méconnoître souvent jusqu'à leurs plus proches; comment ils peuvent s'enyvrer tranquilement de leur abondance, tandis que leurs freres manquent de tout; comment ils peuvent s'offenser des plaintes les plus justes & les plus touchantes; comment ils peuvent enfin se détourner & fuir ceux que la compassion devroit leur faire chercher avec empressement!

Jugez si les pauvres ont raison de vous reprocher maintenant ces insensibilités, à vous, dont

dont les entrailles peut-être se sont endurcies sur toutes leurs misères; à vous, dont les oreilles se sont bouchées à leurs cris les plus lamentables; à vous, dont la main ne s'est jamais ouverte à leurs moindres besoins. Accusez-vous de leurs impatiences, & réprimez les vôtres; songez que ce sera sur vous que Dieu se vengera de leurs blasphêmes, si l'excès de leur indigence va jusqu'à les révolter contre lui; ne les condamnez plus, ou commencez par vous condamner vous-même.

Supposons-les coupables indépendanment des occasions que vous leur donnez de le devenir. Qu'ils soient déréglés de leur propre fond; ils n'en auront peut-être que plus de ressemblance avec vous; ils n'en seront que plus dignes de votre pitié; ils n'en seront pas moins hommes, ni vous moins obligé de les supporter, ou plus dispensés de les secourir. La négligence de ces devoirs est toujours inexcusable.

Mais qui croiroit qu'on ose quelquefois s'en faire une espéce de mérite? Ce n'est, dit-on, que par un excès de pitié qu'on manque à ce que la pitié demande. N'être touché d'aucune compassion pour les malheureux, c'est une dureté que la nature même apprend à se reprocher en secret. On rougiroit d'avouer qu'on en est coupable; on est donc, à ce qu'on croit, compatissant, mais d'une compassion dédaigneuse, qui ne se fait connoître que par ses répugnances & par sa fausse délicatesse. C'est un mouvement d'aversion plutôt que de pitié, qui fait fuir l'objet qui l'excite.

C'est là presque toute l'impression des maux les plus dignes des attentions de la charité sur une infinité de gens qui font gloire de n'être

pas ſans compaſſion. Ils ne ſe montrent ſenſibles aux peines, que par celle de les avoir vues; ils ne conſervent en s'éloignant d'un malheureux, que le regret de l'avoir rencontré. Seroit-ce donc là tout ce que l'humanité demande de nous? A quoi ſert la pitié, quand les maux ne ſont point ſoulagés? Vous ne ſauriez; vous êtes trop ſenſible, & vous ſouffrez plus que ceux que vous voyez ſouffrir. C'eſt donc vous apparenment qu'il faut conſoler; c'eſt vous qu'il faut plaindre; c'eſt vous à qui la patience ſera néceſſaire. Illuſion groſſiére! Vous croyez avoir de la pitié pour les malheureux, & vous n'avez que de l'antipatie.

Ne ſurmonte-t'on pas les plus fortes? N'en vient-on pas juſqu'à ſe familiariſer avec des maux dont la ſeule penſée faiſoit frémir? N'eſt-on pas toujours prêt à ſecourir ceux qu'on aime? Pourquoi la charité ſeroit-elle moins patiente que les affections du ſang & de l'amitié? Change-t'on de naturel, quand on s'engage dans ces pieuſes ſociétés dont le ſoulagement des miſérables eſt le premier objet? On y fait par office ce que jamais on n'eût fait par panchant. Le tempérament le plus délicat ne ſe conſulte plus; l'éducation céde à l'engagement. On oublie ſon rang; on déſapprend ſes anciennes délicateſſes.

Le dirai-je? On donne quelquefois ici dans l'excès, tant il y a de bizarrerie dans les foibleſſes humaines. Au milieu des violences qu'on ſe fait pour vaincre ſes répugnances, la patience n'eſt pas ſans illuſions. On fait des acceptions injuſtes, & dans le principe, & dans leurs ſuites. L'amour-propre vient ſe mêler où la ſeule charité devoit agir: tous les

motifs qui la déterminent, sont indépendans des considérations personnelles; le devoir & le besoin sont ses régles. Tous les misérables lui doivent être également chers. Chacun néanmoins a les siens; c'est une espéce de personnes & de miséres, à laquelle on se borne, & qu'on prend plaisir à secourir. Tous les autres sont à charge : on leur refuse, & ses secours, & ses bons offices. L'aumône pour eux n'est que le fruit de l'impatience : on veut s'épargner la vue d'un objet désagréable, se délivrer d'un importun.

Les délicats ont une autre plainte à faire. Ce qui les révolte dans certains pauvres, c'est leur grossiéreté, leur défaut de sentimens, leur ingratitude, leur fierté même, & des restes de la vanité de leur ancienne fortune. On est sensible, bienfaisant, secourable; mais l'amour-propre n'entend point le désintéressement avec lequel nous devons servir les hommes. Il veut avoir quelque intérêt à tout ce qu'il fait : on se porte avec zéle à soulager les malheureux, à les servir, à les consoler; mais on voudroit qu'ils en fussent dignes, qu'ils eussent de la reconnoissance. Leur air ingrat rebute; & qu'arrive-t'il ? On se décourage, on se figure qu'on trouvera par-tout la même indignité. Les bons pauvres souffrent du mécontentement qu'on a des mauvais. Le zéle se rallentit, & on ne songe pas que c'est à Dieu même qu'on s'en prend des défauts de ses créatures. On veut le rendre comme responsable des imperfections des hommes; on refuse de leur rendre des services qu'il ordonne, comme s'il ne pouvoit pas dédommager d'une recompense qu'on ne reçoit pas d'eux.

Pour les ſupporter & pour les ſecourir tous ſans tentations d'impatience, le plus ſûr eſt de ne conſidérer dans ceux qui ſont l'objet de notre pitié, que leur miſére même, ou les maux qui doivent l'exciter. On riſque de ſe tromper ou de manquer à ce qu'on leur doit, quand on réfléchit trop ſur ce qu'ils ſont. Ceux qui nous paroiſſent les plus dignes de nos attentions, ſont quelquefois ceux qui les méritent le moins.

Il eſt vrai que dans l'impuiſſance de ſuffire à tout le bien qu'on trouveroit à faire, on peut le faire avec quelque choix; mais il faut ſe défier beaucoup des préférences : ce ſont les beſoins, & non les ſentimens, qui doivent nous déterminer. La préférence ne tombe donc que ſur les beſoins plus ou moins preſſans; & ce qu'il ne faut jamais oublier dans les ſervices que nous rendons aux pauvres, c'eſt que le fruit des ſecours que nous leur donnons, ne dépend ni de leurs vertus, ni de leurs vices: c'eſt Dieu qui nous en impoſe l'obligation; c'eſt lui qui veut en être la recompenſe. L'amour doit en être le motif. Plus cet amour eſt ſincére & vif, plus il a de déſagrémens à ſouffrir; moins il y a de retour à ſe promettre de ce qu'on fait, plus il y a de mérite.

Le bien que nous faiſons à des indignes, n'eſt pas un bien perdu : la recompenſe même en eſt plus aſſurée que d'aucun autre : leur ingratitude nous eſt utile; nous perdrions à leur reconnoiſſance, qui ne ſeroit pour nous qu'une recompenſe auſſi vaine que la vanité même qui nous l'auroit fait déſirer. Rien ne peut donc juſtifier l'impatience qui nous empêche de les ſervir. Nous ne ſommes pas diſpenſés d'obéir

à Dieu, parce que les hommes ſont imparfaits: leur injuſtice, au contraire, & leurs imperfections doivent redoubler notre zéle. Ils ſont d'autant plus malheureux, qu'ils ſe montrent plus indignes de nos ſecours; & notre dernier dédommagement d'autant plus aſſuré, qu'ils méritent moins nos ſervices.

L'impatience, qui ne peut être innocente dans qui que ce ſoit, ne laiſſe à chacun que le ſoin de chercher dans quelque paſſion la ſource de la ſienne. Celle des pauvres à l'égard des riches, vient de leur envie, de leur vanité, de leur ingratitude & de l'injuſtice de leurs jugemens. Le ſentiment d'égalité qui ne s'éteint point dans le cœur des hommes, les ſouléve contre ce partage inégal qui mèt les uns dans l'abondance de tout, tandis que les autres ne poſſédent rien. Ceux-ci comptent tous les biens dont ceux-là jouiſſent, & les regardent en quelque ſorte comme des uſurpations qu'ils ont faites ſur eux.

Pourquoi ces terres, ces maiſons, ces revenus? ce train, cet équipage n'eſt-il pas à moi? Ne vaux-je pas bien ceux qui ſont ſi fiers de ces avantages? D'où leur vient en effet cette grande fortune, ſi ce n'eſt de leurs injuſtices, ou de celles de leurs peres? Ils ſont bien logés, bien nourris; ils ſont bonne chére tous les jours; ils ſont habillés magnifiquement; ils ne ſont point dans les peines & dans les travaux du reſte des hommes; ils n'ont point d'autre affaire que celle de ſe bien réjouir; ils jouiſſent d'une ſanté parfaite. Voilà ce qui les rend ſi contens & ſi vains.

Ces reproches ont très-ſouvent leur juſtice, & les riches peuvent en mériter une infinité

d'autres. On peut voir leurs défauts sans être jaloux de leur abondance; mais enfin ce qu'ils ont, n'est pas à vous : vous seriez embarrassé de montrer comment & quand ils vous l'ont pris. Les loix humaines leur assûrent la possession de ces biens que vous leur enviez; & si vous en aviez autant qu'eux, vous trouveriez ce titre très-légitime; personne n'auroit droit de vous les disputer. Sont-ils cause que vous êtes nés pauvres? Sont-ils coupables de la négligence ou de la dissipation de vos peres? Ont-ils à vous répondre des révolutions de ce monde, & des divers accidens qui renversent les fortunes, qui ruinent les familles?

Leur ferez-vous encore un crime de ce que vous avez été vous-même prodigue, intempérant, débauché, joueur, paresseux, libertin dans votre jeunesse? N'est-ce pas votre propre dérangement qui vous a mis à l'étroit, ou qui vous a réduit à la derniére indigence? Si d'autres enfin vous paroissent plus heureux que vous, n'est-ce pas qu'ils ont été plus sages, plus appliqués à leurs affaires, plus assidus à leur travail, plus économes & plus attentifs à conserver l'héritage de leurs peres? Que trouvez-vous dans toutes ces différences qui puisse justifier l'éloignement que vous avez pour eux, & les dépits que leur seule vue vous cause?

Tentez-vous pourtant; approfondissez-vous. N'est-ce pas cette opposition secréte qui vous fait trouver leurs défauts plus insupportables? Vous leur en donnez qu'ils n'ont point. A vos yeux, c'est comme une tache dans leur vie d'être plus opulens que vous. C'est une raison de haïr ce qu'ils ont de plus

aimable, de méconnoître leurs bonnes qualités, de n'être point touché du bien qu'ils font, d'être bleſſé de leurs diſcours les plus innocens, de manquer pour eux de confiance, de ne les approcher qu'avec un ſerrement de cœur, de ſouffrir enfin de toutes les rélations que la ſociété vous donne avec eux. Ils ſont riches, & vous êtes pauvres; c'eſt tout dire.

Vous les trouvez fiers; & pour peu qu'ils le ſoient, ils le ſont toujours trop. Il ne leur convient point de vous dédaigner, de vous humilier, de vous faire ſentir votre indigence & leurs avantages; mais il vous convient encore moins de porter à l'excès la ſenſibilité ſur ces prétendues humiliations. L'orgueil ne ſied point à l'homme. Au ſein de l'abondance même, il lui reſte toujours trop de beſoins, pour perdre le ſentiment de l'indigence naturelle à la créature. Mais il eſt plus inexcuſable d'être ſuperbe, à proportion qu'il eſt plus pauvre.

Ne penſez donc qu'à vous accuſer, au lieu de vous plaindre, de la peine que vous avez de paroître où la néceſſité vous appelle, mais où vous croyez que l'indifférence, les froideurs, le mépris & les dédains vous attendent. Dans une compagnie, dans une aſſemblée, dans un bureau, dans une cérémonie, dans un exercice de piété, vous rougiſſez à votre tour de vous voir à côté d'une perſonne qui vous efface; vous trouvez ce voiſinage incommode: il ſemble qu'on vous mette à l'étroit, qu'on vous faſſe rentrer dans le néant. Vous êtes obligé d'aller chez des gens à qui vous êtes inutile, & vous voudriez qu'ils vous prévinſſent. On vous offenſe, quand on n'a pour vous que de la bonté. Vous vous laiſſez accabler de votre

misére; vous différez d'implorer une protection qui fait votre derniére ressource; & c'est un habit propre qui vous manque. Vous allez vous déclarer pauvre, & vous avez de la confusion de le paroître. Vous recevez avec chagrin le secours qui vous sauve la vie.

Il faudroit vous dire ici dans un autre sens que celui de l'Evangile, que le corps est plus que les habits, & la vie plus que la vaine gloire. Si c'est pour celle-ci que vous souffrez, n'imputez point votre peine à la fierté des autres; guérissez-vous de celle qui vous rend si délicat, où vous devriez être si reconnoissant. Vous ne vous occupez que de ce qu'on pense de votre personne, que de ce que vous croyez qu'on doit à votre naissance, à votre mérite, aux postes que vous avez occupés, à l'ancien lustre où vous avez vêcu; tandis qu'il ne faudroit considérer que ce qu'on fait en faveur de votre disgrace présente. Trop de sensibilité sur la maniére dont on vous traite, diminue dans votre estime le prix des dons qu'on vous fait. Prévenu qu'on a trop de hauteur, vous oubliez combien on a de charité. Vous êtes injuste à l'égard de ceux qui sont bons. Votre vanité vous aveugle sur leur caractére, & vous souffrez plus des défauts que vous leur attribuez faussement, que de ceux qu'ils peuvent avoir. Ainsi vous commettez à la fois deux injustices : vous manquez de gratitude pour des bontés dont vos préjugés vous empêchent de reconnoître toute l'étendue; vous vous plaignez, quand vous n'avez que des graces à rendre.

Ce défaut n'est que trop ordinaire à ceux qui sont réduits à vivre des secours du public.

C'eſt la grande ſource de leurs mécontentemens : ils s'accoutument, je ne ſais comment, à penſer qu'on leur doit ce qu'on leur donne; & plus ils reçoivent, plus ils croient avoir droit de demander. Les charités qu'on leur a faites, ſont pour eux comme des titres d'en exiger de plus conſidérables. Ils ne réfléchiſſent point que ceux qui ont pu les aſſiſter pour un tems, & par des ſecours modiques, ne ſont pas en état de continuer, ou de faire de plus grands retranchemens ſur leur néceſſaire : ils comptent en quelque ſorte avec ceux qui leur font du bien. Les uns ont toujours tort de ne leur rien donner, & les autres de leur donner ſi peu. Vraiment ces gens-là ſont bien à plaindre ! ils font de grands efforts; en ſeroient-ils moins à leur aiſe, quand ils donneroient tant par ſemaine, tant par mois, tant par an ? N'eſt-il pas honteux qu'on ne puiſſe rien arracher de tant de maiſons dont les revenus ſont immenſes ?

Oui, cela peut être honteux, & très-criant ſans doute. C'eſt un devoir pour ceux qui ſont dans l'abondance, de ſuppléer à l'indigence des autres. Mais que ſavez-vous combien de familles pauvres ces grandes maiſons ſoutiennent en ſecret ? Etes-vous ſeul dans le beſoin ? Doit-on vous préférer à ceux qu'une obligation plus étroite oblige peut-être d'aſſiſter, & dont on ne vous doit point de compte ? En général, c'eſt une obligation purement volontaire; & ſi quelquefois c'eſt un devoir de juſtice, au moins la conſcience de ceux qu'elle oblige à le remplir, en eſt le ſeul juge. Pourſuivez-les ſi vous pouvez, devant d'autres tribunaux; produiſez-leur vos titres. En avez-

vous d'autres que votre indigence? Si vous en cherchez un dans la cause qui vous a réduit aux extrêmités où vous êtes, n'est-il pas vrai que ce sera souvent un dérangement de conduite & de mœurs qui vous rendroit indigne de vivre, s'il ne restoit encore de la pitié dans le monde?

Quelque cause au reste que vous puissiez alléguer de votre misére, elle n'ira jamais qu'à vous rendre plus ou moins digne de cette pitié même par qui vous subsistez. N'exigez rien qu'à ce titre; songez qu'on ne vous doit que ce qu'on veut bien vous donner; soyez plein de gratitude pour les moindres secours qu'on vous offre; ne maudissez point ceux qui vous bénissent; ne soupçonnez point de mauvaises volontés ceux qui ne font pour vous que des souhaits; comptez que ceux qui ne vous donnent rien, ne vous doivent rien; ne réfléchissez pas tant sur les libéralités qu'on vous fait; laissez là l'idée du plus ou du moins, pour considérer seulement qu'elles sont gratuites; soyez enfin moins ingrat, vous serez moins impatient.



XXVII. LEÇON.

La néceſſité de l'ordre public doit nous en faire ſupporter les inconvéniens. Les grandes places ne ſont que de grandes ſervitudes; mais l'homme ne s'y dégrade jamais en ſervant l'homme. Ne nous prévenons contre perſonne dans des emplois qui nous rendent redevables à tous. Regardons ceux qui les rempliſſent, comme des maux néceſſaires. Exigeons d'eux qu'ils nous rendent juſtice, ſans en attendre de diſtinctions.

SI jamais il ne s'étoit élevé de méchans dans le monde; ſi l'injuſtice & les uſurpations, ſi la fraude & la violence en étoient bannies, il n'y faudroit point de Rois, point de Princes, point de Magiſtrats, point de Juges, point de Dépoſitaires de la foi publique, point d'Exacteurs de contributions : tout y ſeroit tranquile; tout s'y feroit avec ordre; le ſeul amour du bien commun ſuffiroit pour y pourvoir; nous n'aurions eu beſoin ni de loix, ni d'autorité qui les fît obſerver.

Mais les vices des hommes ont rendu ces établiſſemens néceſſaires à toutes les ſociétés. Il faut donc, ou renoncer aux avantages qu'on y trouve, ou s'aſſujettir à leurs uſages. Ces avantages dépendent des divers arrangemens qui procurent & qui conſervent le bien commun. Seroit-il juſte de prétendre y participer, ſans avoir part aux peines dont ces arrangemens ſont inſéparables?

Il en eſt pour ceux qui commandent, & pour ceux qui ſont ſoumis; pour ceux qui ſont revêtus de la puiſſance, & pour ceux qui dépendent d'eux; pour ceux qui exercent les emplois, & pour ceux qui ſont obligés de paſſer par leurs mains. Dans toutes les ſituations les hommes ſont hommes; par-tout ils conſervent leurs vices, & les vices ne peuvent que les rendre incommodes les uns pour les autres. L'intérêt particulier & l'amour de la liberté reclament contre toutes les conventions. On en voit la néceſſité; mais on en ſent la contrainte. On eſt toujours trop peu touché de l'utilité commune, pour lui ſacrifier ſans regrets, ſon repos & ſes gouts perſonnels.

Le déſordre de ceux qui occupent les premiéres places, eſt d'oublier qu'ils ne ſont pas pour eux-mêmes ce qu'ils ſont. Quelque rang que l'ordre de la Providence nous donne au-deſſus des autres, nous ne devons, ni nous croire meilleurs qu'eux, ni les reſpecter moins, ni craindre de nous rabaiſſer par les ſervices que nous avons à leur rendre. Celui qui ſert, eſt en effet réellement plus grand que celui qui eſt ſervi; & dans un ſens ce que nous appellons des grandeurs, ſont de vraies ſervitudes; ce ſont des miniſtéres qui nous conſacrent aux uſages des autres; les noms nous trompent. Un Maître, un Magiſtrat, un Juge, ce ſont des titres qui nous donnent des idées d'empire & d'élévation; mais, à le bien prendre, ce ne ſont que des noms d'eſclavages. Perſonne n'eſt juge, magiſtrat pour lui-même; ces prérogatives ne ſont point en propre à ceux qui les poſſédent; & lors même qu'ils exercent leurs fonctions, ils doivent toujours ſe conſidérer

dans cette égalité qui ne connoit point d'autre loi que celle de cet amour réciproque qui nous intéreſſe aux beſoins les uns des autres.

Selon cette loi, perſonne ne doit craindre de ſe dégrader par des ſervices trop bas. Rien n'eſt au-deſſous d'un homme, quand il s'agit de ſervir un autre homme. C'eſt ſon égal qu'il ſert, avec le droit d'en être ſervi de même. Car quelque place que nous occupions, nous n'en ſommes ni moins infirmes, ni moins indigens. Ce ſouvenir doit être toujours préſent à ceux qui ſont dans les dignités. Sans cette vigilance, les droits que ces dignités leur donnent, & les attentions qu'elles leur attirent, leur feroient aiſément oublier leur indigence naturelle.

L'indifférence, la fierté, les hauteurs, les dédains ſont injuſtes par-tout; mais ils le ſont encore plus dans les perſonnes élevées. Les hommes ne ſont déja que trop humiliés par la néceſſité de la dépendance, quelque raiſonnable qu'elle ſoit; pourquoi le feroient-ils encore par l'orgueil de ceux qui leur commandent? Que la premiére étude de ceux-ci ſoit donc de ſe montrer humains, affables, prévenans, officieux, charitables. Ces vertus chez eux ſont d'un double mérite aux yeux du monde; mais aux yeux de Dieu ce ſont des devoirs indiſpenſables. Les grands ne peuvent rien penſer de plus flatteur pour eux, que de ſe regarder comme ſes miniſtres, & les ſerviteurs de ſes ſerviteurs.

Ils le ſont dans un ſens, en ce que l'autorité qui gouverne les hommes, eſt comme une image de l'autorité de Dieu par qui ſeul les hommes devroient être gouvernés. Mais au

fond, cette autorité ne les dispense point de la charité; l'unique but de son établissement est, au contraire, d'exercer cette vertu qui les oblige à servir d'une maniére ceux qui doivent les servir d'une autre. Ils se rendent les plus vils & les plus méprisables des citoyens, quand ils leur refusent, ou leur rendent à regret des services, tandis qu'ils en attendent eux-mêmes d'eux, & qu'ils ne peuvent s'en passer.

Mais qu'il s'en faut bien que ceux qui remplissent les postes, soient toujours dirigés par ce souvenir! Un sentiment si juste céde en eux à celui de la vanité qui nait de tout ce qui paroit nous élever. On croit s'avilir, quand on se prête aux besoins de ceux à qui, par le rang qu'on tient, on doit sa protection, ses bons offices, ses conseils: on rougit de s'en voir approcher. L'accès est ouvert pour un Prince, pour un grand, pour un favori, pour un homme opulent. On les écoute, on les prévient, on leur prodigue un tems & des soins que d'autres ont droit de partager. On ne regrette pas même les momens qu'on dérobe à ses propres affaires pour les leur donner. Les pauvres, au contraire, & les petits, sont des importuns & des insupportables. Pourquoi donc occupez-vous une place qui vous rend redevable à tous? c'est-à-dire, qu'où les besoins sont les plus pressans, vous oubliez l'objet de votre ministére. Vous regardez les personnes, où vous ne devez considérer que les intérêts.

Souffrez qu'on vous demande, si c'est votre plaisir, ou votre devoir, qui vous livre aux nécessités publiques. Ne soyez pas juge; ne soyez pas chargé de protéger les opprimés, si vous rougissez de ceux à qui précisément

votre protection devient plus néceſſaire. S'ils vous fatiguent, s'ils vous incommodent, n'êtes-vous pas fait pour être incommodé? Les charges ne ſont pas ſans fonctions, ni les fonctions ſans objets, ni leurs objets au choix de ceux qui les exercent. Ceux-ci ne ſont pas à eux-mêmes; & dès-là qu'ils ſont à tous, ils n'ont droit de ſe plaindre de perſonne.

C'eſt une vérité dont ils n'ont pas eu ſoin de ſe perſuader aſſez. Les motifs qui font rechercher les emplois de la ſociété, les moyens qu'on met en uſage pour y parvenir, font oublier que le ſeul bien public en doit être la fin. On voudroit avoir tout ſon tems de reſte, pour le plaiſir & pour le repos. On ſe rend à ſes fonctions par la néceſſité de l'obéïſſance, ou par des vues de l'intérêt particulier. On s'y conduit comme un eſclave qui hait le joug qu'il porte, ou comme un mercénaire qui ne travaille que pour le ſalaire dont il eſt convenu. La grande affaire de ceux qui ſont en place, eſt de tirer les avantages qui leur reviennent de leur miniſtére, & d'en jouir: c'eſt le métier dont ils vivent. Du reſte, le Juge voudroit qu'il n'y eût point de cauſes à juger; le Magiſtrat, point d'affaires à régler; les Commis, point d'expéditions à faire. Ils aimeroient tous qu'on les payât bien pour ſe repoſer, pour ſe divertir, ou pour ne s'occuper que de leurs propres intérêts.

De quoi ſe plaignent-ils! On ſait bien qu'ils ont affaire à des méchans, à des inſolens, à des impertinens, à des ſots, à des imbéciles; mais il ſuffit d'avoir affaire à des hommes, pour trouver en eux tous ces défauts. Ceux qui s'y voient expoſés, doivent ſe ſouvenir qu'un

homme public n'a point de gout particulier, point d'humeur, point de ſenſibilité, je veux dire, qu'il n'en doit jamais avoir. Il ne s'agit point dans ſes fonctions de ſon bien perſonnel; c'eſt l'intérêt public qu'il doit conſulter. S'il hait l'embarras; s'il craint les menaces; s'il eſt touché des injures; s'il s'offenſe des imperfections, il n'eſt pas fait pour le poſte qu'il occupe. Il faut qu'il ſoit comme certains inſtrumens livrés aux uſages d'une ville ou d'un quartier, qui ſont maniés par toutes ſortes de mains, & qui ne ſavent pas en faire la différence.

Point de préventions ſur-tout; point de précipitation dans les jugemens. Il eſt de l'intérêt de ceux qui ſont dans l'occaſion de ſouffrir de l'importunité des hommes, de ne point s'en faire d'idées trop déſavantageuſes, de ne les juger que quand ils les connoiſſent bien. Le défaut de cette précaution fait perdre beaucoup de dédommagemens qu'on pourroit trouver dans ſes peines. Les gens timides & modeſtes qui ſe préſentent mal, qui s'expriment avec peine, qui n'entendent pas quelquefois leurs propres affaires, n'en ont ſouvent que plus de vrai mérite. C'en eſt un d'ignorer tout ce que la malice des hommes a contraint d'imaginer pour la réprimer & pour prévenir ſes ſurpriſes. Les formalités ſont une eſpéce de ſcience qu'il eſt glorieux de ne pas ſavoir, quand cette ignorance ne vient que de la bonne foi.

Ce ſont là pourtant les gens qu'on rebute & qu'on fuit; ce ſeroient ceux qu'on devroit prévenir, qu'on devroit ſervir avec empreſſement. Rien ne fatigue tant certains hommes

en

en place, que d'avoir affaire à des prêtres, à des dévots. Ce sont leurs bêtes, parce qu'ils sont moins instruits des raffinemens de la police humaine, & des raisons qui les ont fait imaginer. Figurez-vous, qui que vous soyez, que l'homme de bien n'est jamais haïssable. Ne lui faites point un crime de trop de probité; vous aurez une raison de moins de vous plaindre de lui.

Que dis-je, vous plaindre? Est-ce à vous que les plaintes conviennent? C'est perdre le tems de s'épuiser pour consoler ceux qui ont de l'autorité dans le monde. Les malheureux sont ceux qui dépendent de leurs fantaisies, & souvent de leurs injustices criantes. On diroit, en effet, que la premiére régle des compagnies & des gens en place, soit de faire essuyer à ceux qui sont obligés de les approcher pour le bien de leurs affaires, toutes les traverses & tous les désagrémens qu'ils en peuvent craindre. Qu'y a-t'il de plus triste & de plus désespérant, que d'avoir à traiter avec des hommes qui semblent nés inaccessibles, qui ne sont jamais que sur un pied, qui ne s'arrêtent point; qui passent sans vous voir, qui font semblant de vous écouter, & qui ne pensent qu'à saisir le moment de se défaire de vous & de vous échapper; qui vous entr'ouvrent leur porte, & qui vous la referment; qui ne sont jamais chez eux pour vous; qui préférent leurs plaisirs à vos affaires; qui ne déroberoient pas un moment à la durée d'un bon repas, ou d'une séance de jeu, pour vous épargner le désagrément de les attendre, & le désespoir de leur avoir parlé trop tard; qui ne paroissent que quand d'autres soins que celui de vou-

ſervir, les forcent à ſortir de la retraite, où la molleſſe les tient enſevelis; qui ſe fâchent contre vous à votre ſeule préſence, qui geſticulent, qui pirouettent, qui crient, qui s'agitent, qui tonnent, qui foudroient; qui vous reprochent de troubler un loiſir dont ils ne jouiſſent que pour vous & pour l'argent qu'il vous en coute pour vous procurer leurs rebuts, les boutades de leur mauvaiſe humeur; & qui ne deviennent enfin traitables, que quand ils vous ſont inutiles?

Tels ſont un grand nombre de ceux par qui les poſtes ſont remplis dans l'ordre civil. Que faire avec eux? C'eſt un chemin raboteux par lequel il faut paſſer, des épines qu'il faut détourner pour cueillir les fruits. Le bon parti, c'eſt d'oublier leur caractére & leurs maniéres, pour ne s'occuper que du beſoin qu'on a d'eux & de l'impuiſſance de s'affranchir de cette dure loi. S'impatienter, ſe mettre en colére, c'eſt gronder contre le tonnerre & contre le débordement des eaux : c'eſt le pont qu'il faut traverſer, pour aller à l'autre bord. Ne conſidérez point s'il eſt de pierre ou de bois, s'il eſt étroit ou large, ſolide ou tremblant. On ne délibére point, quand on n'a pas la liberté du choix.

Prenez donc par-tout les hommes avec leurs défauts. Ce ſont des brutaux, des inſolens, des impertinens, des gens peut-être qui ne craignent ni Dieu, ni le monde. Conduiſez-vous avec eux, comme la veuve avec le mauvais Juge. Importunez, revenez ſouvent; demandez juſtice; mais ne demandez rien de plus. Il y a très-ſouvent à ce ſujet de la mépriſe dans vos plaintes. N'exigez pas que ceux qui rem-

pliſſent les fonctions publiques, aient pour vous des égards; ils ne vous en doivent point. C'eſt, au contraire, un de leurs premiers devoirs de ne faire aucune diſtinction des perſonnes, de ne conſidérer ni la naiſſance, ni les dignités, ni le mérite; chez eux, la veuve & l'orphelin doivent avoir le même accès que le riche & le puiſſant.

Tous viennent à ces arbitres de leur ſort pour des droits, pour des beſoins, ou par des devoirs qui les rendent égaux. Il n'eſt plus là de titres que ceux que la ſociété donne; des titres communs à tous ceux qui la compoſent, ou marqués par des fonctions qui confondent les perſonnes. C'eſt un ſujet qui vient payer un tribut; un citoyen qui vient réclamer ſes poſſeſſions; un rentier qui vient recevoir ſa rente; un officier qui demande ſes appointemens; un ouvrier qu'il faut payer de ſon ſalaire. Là, chacun s'appelle Pierre, Jacques ou Jean; c'eſt à ce titre qu'on lui doit juſtice; & quand on la lui rend, il n'a point à ſe plaindre de la maniére.

C'eſt la maniére néanmoins dont on ſe plaint ordinairement: on veut des politeſſes, des diſtinctions, des préférences. Il faudroit qu'un Juge, qu'un Magiſtrat, qu'un Receveur, qu'un Payeur vous tînt compte de tout, tandis qu'il ne doit vous traiter que ſelon votre droit ou votre obligation. On n'aime pas à ſe voir confondu parmi la canaille. On s'irrite contre un homme qui fait ſon devoir, & parce qu'il le fait; réflexion qui devroit ſeule étouffer tous les murmures.

Si les plaintes qu'on fait des déſagrémens qu'on éprouve dans les affaires publiques,

étoient légitimes, il feroit vrai que ceux dont on auroit le plus à se plaindre, seroient ceux qui seroient les plus fidéles à leur ministére. On fait leur éloge, quand on croit les blâmer. C'est un homme, dit-on, qui ne vous regarde pas, qui ne sait pas distinguer une personne de condition, d'une femmelette, qui parle aussi poliment à l'Artisan qu'au Duc & Pair. Vous le blâmez donc où vous devriez le louer. Par-là, nos impatiences les plus vives sont toujours les plus injustes; par-là, nous voyons qu'il n'en est point qui ne doivent nous paroître suspectes.

XXVIII. LEÇON.

Les poursuites d'intérêt n'autorisent point la haine des personnes; l'humanité doit modérer les rigueurs de la justice. Souvent la charité doit s'abstenir d'user de tous ses droits. Il est de mauvais débiteurs, & leurs injustices sont encore plus criantes que celles des mauvais créanciers.

LEs contestations d'intérêt sont comme inévitables dans les sociétés. Il est des distributions de biens à faire entre les citoyens & les freres. Il faut régler les possessions, assurer les titres, se défendre des usurpations. Les uns prêtent, vendent, font travailler; les autres empruntent, achétent, travaillent pour ceux qui les emploient. De tout ce commerce il nait des différends infinis pour conserver, ou pour faire rendre à chacun le sien. Les Loix

humaines ne peuvent pourvoir à tout. Il y a ſouvent de l'obſcurité dans leurs diſpoſitions les plus préciſes ; & la chicane en répand ſur celles qui n'en ont point. On eſt donc contraint de réclamer ſes droits, de faire des pourſuites, & d'en ſoutenir. La patience y trouve des tentations d'autant plus dangereuſes, que la cupidité chez nous eſt de toutes les paſſions la plus intraitable.

A quels conſeils ceux qui ſont expoſés à ces triſtes néceſſités, doivent-ils premiérement avoir recours? Qu'ils ſe muniſſent des maximes les plus capables de les ſoutenir dans une conſtante égalité d'ame; qu'ils ſoient bien convaincus que la conſidération de l'intérêt ne nous permet jamais de haïr les perſonnes; que ſouvent, au contraire, la conſidération des perſonnes nous oblige à nous relâcher ſur les intérêts; que la juſtice n'autoriſe point les animoſités, la cruauté, les excès, les violences. S'il en faut venir quelquefois à des ſaiſies de biens, à des enlevemens de meubles, à des priſons; ce ſont des rigueurs dont la charité doit gémir, dont l'humanité même doit ſouffrir, malgré les beſoins & l'autoriſation des Loix; ce ſont des traitemens extrêmes que la modération doit borner autant qu'il eſt poſſible.

Dans quelque obligation forcée que les hommes ſe trouvent de ſe faire rendre juſtice par d'autres hommes, ils ne doivent jamais oublier qu'ils ſont tous ſortis du même ſang, & que la férocité pour leurs ſemblables leur eſt interdite. La dureté même a toujours beſoin d'excuſe, & ne peut la trouver que dans l'inutilité des moyens que la douceur ſuggére. Aux yeux

de l'Apôtre, les procès étoient en eux-mêmes un ſi grand mal, que pour les éviter, il inſinuoit qu'on eût dû plutôt ſe réſoudre à ſoutenir l'injuſtice & les pertes. Le mépris des biens préſens qui doit regner dans un cœur fidéle, n'eſt pas d'ailleurs un ſentiment bien propre à réchauffer l'envie de plaider pour eux. Mais comment la charité peut-elle conſentir à plaider contre des freres? Comment ne craint-elle point de ſe riſquer elle-même pour un pouce de terre, pour des prétentions viles & ſouvent très-incertaines?

Vous pourſuivez un débiteur de mauvaiſe foi, qui s'eſt prévalu de votre facilité pour vous ſurprendre, qui ne veut pas convenir de ſa dette, qui peut vous payer, & qui cherche à vous faire perdre, qui jouit de votre fonds, tandis que vous êtes à l'étroit, qui va devenir inſolvable, ſi vous lui laiſſez le loiſir d'achever de ruiner ſes affaires; il s'agit de toute votre fortune & de la déſolation de votre famille, ſi vous avez quelque pitié de cet homme qui n'en mérite point. L'indignité de ſon procédé vous irrite; vous êtes impatient de le réduire, & de vous faire faire juſtice de tous les torts que vous en avez reçus. Mais ce débiteur, tout méchant qu'il eſt, eſt votre frere. N'ajoutez point la haine à la miſére où vous allez le plonger; attendriſſez-vous du moins ſur ceux qui vont être enveloppés dans ſa diſgrace; ſur une femme qui n'étoit pas née pour un mari ſi déraiſonnable; ſur des enfans qui méritoient d'avoir un meilleur pere; conſidérez que vous ôtez peut-être toute eſpérance à d'autres créanciers qui viendront après vous. Ce que vous demandez eſt juſte; mais la juſtice a ſouvent

parmi nous des ſuites ſi fâcheuſes, que l'humanité ne doit la demander qu'à regret.

Il eſt même des conjonctures où une juſtice trop rigoureuſe dégénére en injuſtice, où la charité défend ce que la loi permet. L'avarice & le défaut de compaſſion changent leurs droits en violences. Un peu de patience donneroit à celui qu'on prend à la gorge, le tems de ſe rétablir & de tout payer. Pourquoi preſſer ceux qui vous doivent, quand ce n'eſt pas le beſoin qui vous preſſe vous-même? Que deviendriez-vous peut-être, & quel ſeroit le dérangement de vos affaires, ſi vous étiez auſſi vivement pourſuivi que vous pourſuivez ceux de qui vous avez quelque choſe à répéter?

Tous ceux qui différent à payer ne ſont pas coupables de négligence. Il y a dans le monde encore plus d'impuiſſance que de mauvaiſe foi. C'eſt un arrangement d'affaires qui dépend de mille combinaiſons dont on n'eſt pas maître. Il faut attendre les termes des payemens. On dépend du public & du gouvernement. On ne moiſſonne pas au moment qu'on a ſemé. Le commerce ne ſubſiſteroit pas, ſi tout ce qui ſe vend, ſe payoit comptant. Vous étouffez un malheureux, vous le ſuffoquez pour l'obliger à vous rendre une ſomme qu'il ne vous auroit pas empruntée, s'il n'avoit eu quelque beſoin preſſant. Vous connoiſſiez l'état de ſes affaires. Eſt-ce donc pour achever de l'abîmer, que vous avez paru lui tendre la main? N'avez-vous feint de ſoulager ſa miſére, que pour y mettre le comble? Vous gâtez le bienfait, ſi vous le reprochez. Si c'eſt la compaſſion qui vous a touché, pourquoi l'intérêt revient-il ſitôt prendre ſa place? Que ne finiſſez-

vous par la patience ce que la charité vous a fait commencer ?

Rien n'eſt plus criant que les ſecours onéreux que l'uſure donne à l'indigence. Eſt-il digne de l'homme de s'enrichir des malheurs de l'homme ? Eſt-ce le ſervir de ne l'aider à payer ſes dettes que pour s'emparer de ſes terres & de ſes maiſons ? Ayez patience, vous crie l'Evangile ; n'opprimez point vos freres, ſur-tout quand votre impuiſſance ne vient point de leur faute, ou quand vos droits ſont douteux.

Il n'eſt que trop ordinaire de conteſter ſur des titres très-équivoques. On profite de l'ignorance des uns, du peu de ſoin des autres ; on demande ce qui ne fut jamais dû, ou qui peut-être eſt déja payé ; on entre dans les droits d'un uſurier, d'un concuſſionnaire, d'un exacteur injuſte, d'un uſurpateur ; on exige des dettes de ceux à qui on devroit des reſtitutions. Peut-on trouver mauvais qu'ils ſe défendent ; qu'ils cherchent à ſe diſpenſer de payer ce qu'ils ne doivent pas ? La patience & la modération ne furent jamais plus néceſſaires qu'où ceux dont on ſe plaint, ſont les ſeuls à plaindre.

Un débiteur eſt inſolvable ; mais on ne le devient pas toujours par diſſipation, par négligence, ou par défaut d'économie. Le dérangement des affaires particuliéres n'eſt ſouvent qu'une ſuite de celui de l'état. Ce ſont les pertes, ce ſont les injuſtices, les violences, les accidens & les maladies qui épuiſent les plus honnêtes gens & les plus habiles. Les preſſer dans ces extrêmités, leur reprocher des retardemens, c'eſt vouloir leur faire des crimes de la malice d'autrui, des infirmités de la nature, de l'inſtabilité des choſes humaines,

des

des révolutions du tems, des orages, des incendies, des inondations, de la grêle & des hyvers, des ravages que les insectes & la pourriture font. Ayez donc patience, s'il est possible que vous en ayez besoin; n'achevez pas d'éteindre une étincelle qui peut se rallumer; épargnez les débris de la fortune, & les restes de l'injustice & de l'oppression; regardez avec des yeux de pitié des accidens dont vous n'êtes pas à couvert; ne vous rendez pas intraitable, & ne croyez pas que l'ordre des loix humaines vous dispense des sentimens de l'humanité.

Vous ne demandez rien qui ne soit bien légitimement à vous: c'est le prix de vos ouvrages & de vos marchandises, c'est le salaire de vos peines qu'on vous retient. Je ne dis pas que vos prétentions soient injustes: ce ne seroit pas à la patience que je vous exhorterois alors. Mais ignorez-vous que personne n'est obligé de faire l'impossible? qu'où il n'y a rien, tous les droits se perdent? La cupidité ne vous a-t'elle pas fait courir ces risques? Vous avez été bien-aise de vendre pendant que la cherté duroit; vous vous êtes défait à propos de ce que vous ne pouviez garder plus long-tems, de ce qui pouvoit dépérir chaque jour entre vos mains, de ce qui peut-être vous seroit resté pour toujours par le caprice de l'usage; vous avez profité du besoin, pour faire prendre ce qu'on n'eût pas pris, si l'argent eût été compté; vous n'avez vendu si cher, que dans l'idée d'attendre pour le prix; vous vous êtes débarrassé d'un bien qui vous étoit à charge, qui vous engageoit dans des dépenses, qui vous exposoit à l'envie & peut-être aux recher-

ches; vous avez travaillé, parce que vous ne trouviez point d'ouvrage ailleurs. On vous a fait plaisir de vous employer; vous n'avez pas servi aussi promptement que vous l'aviez promis ; vos retardemens ont causé des impatiences, du dérangement, des pertes peut-être. Toutes ces considérations valent bien que vous ayez un peu de patience à votre tour.

Si la malice ou la négligence fait différer de vous satisfaire, je vous raméne toujours au principe, que pour vivre avec les hommes, il faut s'attendre à beaucoup souffrir de leur part. Mettez-vous à la place de ceux que vous poursuivez, vous verrez que votre destinée n'en sera que pire. Le sort de ceux qui doivent, est toujours le plus triste : ils sont dans leur tort, ou paroissent l'avoir. Vous savez bien que souvent, malgré vos mesures & vos meilleures intentions, vous ne payez pas vous-même au tems marqué; que vous êtes confus de devoir encore ce qui devroit être rendu dès le premier jour ; que l'honneur & la reconnoissance vous font souffrir pour ceux à qui vous donnez sujet de se plaindre; que vous avez sans cesse la double inquiétude d'être redevable & de ne pas payer. On se plaint donc de vous, tandis que vous êtes réellement le plus à plaindre.

Il est vrai, d'un autre côté, que les plaintes des débiteurs ne sont pas sans injustice. Leurs dettes parlent contre eux : c'est un titre qui donne droit d'exiger d'eux qu'ils paient. Qu'ils se comparent à leur tour avec ceux qu'ils accusent de dureté. Quels murmures, quelle indignation, quand on les remet plus loin qu'ils ne voudroient, ou que leurs affai-

res ne le permettent? Il en eſt qui, par caractére, reſſemblent au mauvais ſerviteur de l'Evangile : ils trouvent de l'indulgence dans ceux dont ils dépendent, & vont juſqu'à l'inhumanité la plus cruelle, juſqu'à la barbarie contre leurs égaux.

Pour ſouffrir plus patienment, qu'on leur redemande ce qu'ils doivent, les emprunteurs n'ont qu'à ſe ſouvenir qu'on leur a donné ce qu'on ne leur devoit pas. Il y a chez eux de l'ingratitude à ne pas reſſentir la peine de ceux qui leur ont fait plaiſir; & ce défaut n'eſt que trop ordinaire. On emprunte de ſes amis, & c'eſt à ſes ennemis qu'on rend. Au moment qu'on reçoit d'eux, on ſe loue de leur bonté; on exagére le bienfait; on leur doit l'honneur, la liberté, la vie; on ne ſauroit trop les en remercier. Mais s'ils viennent à s'ennuyer d'attendre; ſi on les force à s'expliquer ſur ce qui devoit être rendu ſans être redemandé, les murmures, les invectives, les injures ſuccédent aux louanges. On leur veut plus de mal, à proportion qu'ils ont plus fait de bien; on ceſſe de les voir; on les fuit; on ne peut les ſupporter. Il n'eſt rien de plus haïſſable & de plus importun qu'un créancier. Il n'y a pour lui que des rebuts, que des ordres de ne point laiſſer parler, quand il vient. Où eſt l'équité? Où eſt la bonne foi? Où eſt l'honnêteté même du monde? On viole toutes les loix, & on ſe plaint encore.

Il eſt inconcevable juſqu'à quel excès notre ſiécle a porté cette ſorte d'injuſtice. La loi ne vouloit pas que le payement de l'ouvrier fût remis juſqu'au lendemain. Mais de nos jours il ſemble que quiconque travaille, vend, ou

prête, ſoit né l'eſclave & le tributaire d'une infinité de gens qui ſe mettent en poſſeſſion de vivre aux dépens du public. Voyez les profuſions de la table de quelques-uns, le luxe de leurs habits, la magnificence de leur maiſon, la richeſſe de leurs ameublemens, leur train, leur équipage; rien de tout cela ne leur appartient. Mais ne leur parlez point de le payer: cette propoſition pour eux eſt une inſulte. Me demander de l'argent à un homme comme moi! cela eſt bien plaiſant, diſoit un de ces affronteurs qui croient ne rien devoir, parce qu'ils ſont réſolus à ne rien payer, ou qu'ils s'imaginent qu'on leur fait une injure réelle d'oſer leur en parler.

Juſqu'où la ſotte vanité des Grands ne va-t'elle pas? Employer contre eux les voies ordinaires & permiſes par les loix, c'eſt mettre le comble à l'outrage qu'on leur fait d'exiger leurs dettes. Ils vous perdront, ſi vous oſez les attaquer; ils vous feront conſumer en fraix; & lorſque vous vous croirez près d'obtenir juſtice contre eux, ils ſurprendront des déſenſes de les inquiéter; ils feront paſſer leurs ſomptuoſités, ou leurs débauches, pour des ſervices rendus à l'Etat, & ne ſe croiront pas encore aſſez vengés des canailles qui leur ont fait l'affront de vouloir être payés, qui ſont aſſez inſolens pour ne pas aimer mieux faire banqueroute, ou mourir de faim, que de répéter incivilement le prix de leurs biens ou de leurs ſueurs.

Où avons-nous pris des ſentimens ſi cruellement bizarres? Par quel étourdiſſement d'orgueil ou de raiſon ſe croit-on ſi fort au-deſſus des hommes, dans le tems qu'on publie ſoi-même ſa propre indigence & le beſoin qu'on

a d'eux? Qui traiteroit ces Grands, comme ils le méritent, les réduiroit pour le moins au sort de ceux dont ils se plaignent. C'est où la justice de Dieu les attend. Leur crédit tombe enfin; la protection leur manque; il faut vendre l'équipage & les maisons, voir passer les terres dans les mains de leurs fermiers peut-être. Ils souffrent alors ce qu'ils ont fait souffrir, & ne trouvent de motif de patience que dans leurs injustices passées. Le traitement est équitable; il seroit à souhaiter seulement que les exemples en fussent moins rares pour le bien de la société, dont ces sortes de gens sont les vraies pestes.

XXIX. LEÇON.

Les dépendances mutuelles qui résultent de l'ordre de la Religion, sont de nouvelles occasions d'impatience. Celle des Pasteurs vient des vues intéressées, de la paresse, du défaut de zéle, des prédilections de l'amour-propre, de ses fausses délicatesses, de ses inquiétudes sur le succès du travail. Deux sortes de gens se plaignent d'eux, les méchans & les imparfaits. Ceux-ci n'aiment leur ministére qu'à cause de leur personne, & ceux-là haïssent leur personne à cause de leur ministére.

LEs hommes ne sont pas bornés comme le reste des animaux, aux besoins de la vie présente : ils ont une ame qui ne meurt point, & qui leur impose des soins pour la vie future. Ces soins sont l'objet de ce qu'on nomme la

Religion, qui n'eſt pas toute renfermée dans les ſentimens du cœur : elle s'exerce au-dehors, & forme dans la ſociété civile une eſpéce d'autre ordre public. Or, dans cet ordre il y a des dégrés de ſubordination, d'où naiſſent des devoirs réciproques, & par-là même de nouveaux ſujets d'impatience. Quelques-uns ſont établis pour inſtruire, pour gouverner, pour corriger les mœurs. Ce miniſtére leur offre beaucoup à ſouffrir dans ſes objets & par ſon étendue. Ceux qui ſont gouvernés, ont auſſi dequoi ſe plaindre de ceux qui gouvernent, & pour leurs imperfections perſonnelles, & pour les fautes qui leur échappent dans l'exercice de leurs fonctions. Les uns & les autres ſont des hommes ; & dans ce commerce néceſſaire de beſoins & de ſervices, ils ſe font, comme infailliblement, ſentir tout le poids des défauts des hommes.

La patience au reſte devroit être plus facile dans ces nouveaux engagemens que dans d'autres : elle peut s'y ſoutenir par des motifs plus élevés & plus intéreſſans ; mais ces motifs, qui n'agiſſent que par réflexion, cédent preſque toujours aux impreſſions des ſens. Souvent les Paſteurs ne cherchent qu'à ſe paître eux-mêmes : ils ſont ſans zéle pour les brebis ; ou ne les conſidérent que parce qu'elles ont de propre à flatter l'amour-propre, ou la vanité. La molleſſe leur fait haïr le travail, ou l'inquiétude leur en fait trouver le ſuccès trop lent, pour leur donner de la complaiſance.

Un Evêque, un Prêtre eſt un homme de Dieu, & n'eſt établi pour les hommes qu'en ce qui regarde les choſes de Dieu. Mais on perd aiſément de vue la ſainteté du miniſtére,

pour ne s'en repréſenter que l'éclat & les avantages. On traite les emplois ſacrés à peu près comme ceux de la vie ſéculiére ; on s'y pouſſe par des motifs & par des moyens humains, qui font oublier que c'eſt au ſervice de Dieu qu'on s'engage ; que c'eſt à lui qu'on doit rendre compte de ſon adminiſtration ; que lui ſeul doit en être la vraie récompenſe. C'eſt la profeſſion dont on ſe propoſe de vivre ; &, ce qu'on n'oſe preſque penſer, il en eſt pour qui les fonctions de la Religion les plus ſaintes ne ſont qu'un commerce d'avarice : ils vendent tout dans le Temple de Dieu, juſqu'à leurs priéres.

Or, comment des fonctions entrepriſes & ſoutenues par des motifs qui leur ſont ſi peu propres, s'exerceroient-elles ſans impatience ? Les perſonnes ne peuvent qu'être à charge, quand on ne cherche que les biens. On ſe conduit à leur égard par un eſprit mercénaire qui hait la peine, & qui ne travaille qu'autant qu'il doit être payé. Dans quelques-uns, l'impatience vient d'un défaut de zéle : la lâcheté, l'indolence, les dégouts, les découragemens, les convainquent d'indifférence pour leurs devoirs, & du beſoin qu'ils ont de s'en faire un intérêt plus preſſant.

Il s'agit de ſe bien perſuader que c'eſt pour ſoi-même qu'on travaille. Par le défaut de cette perſuaſion, l'ennui nous prend, & le travail nous péſe. On croit perdre le tems qu'on donne à ceux qui ſont l'objet de ſon miniſtére. Nous haïſſons un travail dont nous ne ſentirions point le poids, dont nous aimerions la peine, ſi nous étions pénétrés de l'intérêt que nous y devons prendre. Nous nous trom-

pons toujours, quand nous n'appercevons point notre utilité propre dans les engagemens qui nous consacrent en apparence aux usages des autres. Quelques services que nous soyons obligés de rendre au prochain, ce n'est au fond que Dieu que nous servons, pour en recevoir le salaire de notre négligence, ou de notre fidélité.

Cette ame, qui vous paroit vile & méprisable; cette ame, que mille défauts défigurent, dont l'ignorance ou la grossiéreté vous rebute, dont l'indocilité même & les révoltes ne vous promettent aucun changement; cette ame est un champ couvert de ronces & d'épines, que Dieu vous donne à défricher; une vigne que vous avez à cultiver; une ville que vous avez à garder; une brebis dont vous êtes le pasteur. Si vous ne veillez sur elle; si vous ne la menez dans de bons pâturages; si vous ne criez pas, quand vous voyez le loup venir; si vous ne la pansez pas, lorsqu'elle se blesse; si vous la laissez s'égarer & se perdre, vous en répondrez ame pour ame au souverain Maître qui vous l'a confiée. Qu'y a-t'il donc que vous ne deviez plutôt souffrir d'elle & pour elle? Saint Paul étoit prêt à sacrifier, non-seulement tout ce qu'il avoit, mais tout ce qu'il étoit, pour les ames des Corinthiens: il supportoit tout pour les élus de Dieu; mais aujourd'hui les Apôtres ne voudroient rien souffrir que pour leurs propres élus.

Qu'ai-je voulu dire? Un homme chargé d'un ministére de charité, ne laisse dominer chez lui que l'amour de lui-même: il oublie que toutes les ames lui doivent être également cheres, parce qu'elles sont toutes à Dieu qui

les lui confie. Un Pasteur, chargé d'un troupeau nombreux, s'applique par préférence à quelques-unes de ses brebis qui lui plaisent plus que le reste, ou qui lui marquent plus d'empressement & de reconnoissance. Un Ministre de la pénitence ne reçoit point indifférenment tous les pécheurs : il veut choisir son monde ; & c'est ce choix même qui fait la peine du ministére. Plus on éprouve de satisfactions de la part des personnes auxquelles on s'attache, plus on a d'éloignement pour les autres. C'est un tourment de comparaison qui ne quitte point. Moins on fait, moins on voudroit faire pour ceux qu'on n'aime point : ils ont toujours des besoins extraordinaires ; ils viennent toujours à des heures incommodes ; ils retiennent toujours trop long-tems. Il semble qu'ils dérobent celui qu'on ne peut leur refuser, quelque court qu'il soit. On les écoute à peine ; on se hâte de les expédier.

Cet autre est renfermé dans les instructions particuliéres qui ne dégénérent que trop souvent en amusemens : il craint le fardeau des instructions communes, qui sont son obligation directe. On gémit d'être obligé de se livrer au public. Ainsi nos tourmens viennent-ils toujours de quelque déréglement dans nos affections? Nous troublons l'ordre de Dieu ; nous faisons notre volonté propre, où nous ne devons chercher que la sienne ; nous aimerions à mettre des bornes à nos obligations, au gré de nos panchans & de nos caprices ; nous n'en prenons que ce qui nous plait ; nous voudrions que tout fût pour nous, quand il s'agit des services que nous exigeons des autres ; & nous ne voulons être qu'à ceux qui

ſont de notre gout, quand il s'agit de les ſervir.

L'impatience eſt féconde en raiſons pour ſe juſtifier. On en cherche dans le caractére des perſonnes dont on a la conduite; on en cherche dans le ſien propre, dans des conſidérations que la foi ne connoit point, & que la charité doit faire oublier. On n'eſt pas fait, dit-on, pour ſe prêter à toutes ſortes de gens. Saint Paul, qui ſe trouvoit libre à l'égard de tous, s'étoit rendu l'eſclave de tous. Juif avec les Juifs, foible avec les foibles, pauvre avec les pauvres; il s'étoit fait tout à tous, pour les gagner tous. Mais on ignore ce ſecret, parce qu'on n'a pas appris, comme cet Apôtre, à ſe contenter de l'état où l'on ſe trouve; on craint de ſe déranger, de s'incommoder. Des Diſciples, des Miniſtres de la Religion de Jeſus-Chriſt ne s'accoutumeroient point aux déſagrémens d'une vie ſemblable à la ſienne. Aller de villages en villages; s'écarter dans les déſerts; s'arrêter ſur les montagnes, ou ſur le bord de la mer, pour inſtruire un pauvre peuple, ſans ſoins & ſans inquiétude pour ſa propre perſonne, ſouvent ſans nourriture, ou réduit au plus ſimple néceſſaire; être ſans demeure fixe, & n'avoir pas où repoſer ſa tête; à qui d'entre les Paſteurs ce régime paroitroit-il ſupportable? On ne leur demande pas tout; mais peuvent-ils ſe diſſimuler que quand ils ne rempliſſent pas du moins pluſieurs de ces parties, on a droit de leur reprocher qu'ils manquent à des engagemens eſſentiels?

C'eſt leur malheur ou leur honte de ſe rendre incapables de travail; de s'accoutumer aux aiſes d'une vie molle & déſœuvrée. Ils croient par-là ſe procurer du repos, & ils ap-

pesantissent leur charge. Les devoirs indispensables qu'ils ont à remplir, leur en deviennent plus difficiles, & dès-là plus odieux.

Il n'est point d'état qui n'ait ses peines; mais ces peines redoublent pour ceux qui se sont fait une habitude de chercher toutes leurs commodités. Ils ont comme perdu l'usage de leurs pieds & de leurs mains; ils ne peuvent soutenir ni les voyages, ni les fatigues, ni la faim, ni la soif, ni l'injure des saisons; ils sont forcés de se reposer sur d'autres des soins qui leur sont personnels. Leurs obligations sont mal remplies, parce qu'ils s'épargnent eux-mêmes. Ils cesseroient de se plaindre peut-être, s'ils essayoient leurs forces; s'ils vouloient se convaincre par l'expérience, qu'ils peuvent plus qu'ils ne pensent. Qu'ils apprennent à travailler, à souffrir, à se passer de peu, leurs fonctions leur paroitront moins pénibles, & leur nonchalance ne sera point arrêtée par la crainte de se trop fatiguer.

Mais quoi! le zéle même le plus sincére & le plus laborieux, n'est pas toujours exempt des tentations de l'impatience. On aime le fruit du travail, & de ce désir nait insensiblement l'inquiétude de le recueillir avant le tems. La lenteur du succès décourage. On s'ennuie de voir ses soins profiter si peu, les esprits si tardifs à concevoir les vérités qu'on leur enseigne, les cœurs si peu dociles & si pleins de malignité, les passions si vives & si prodigieusement intraitables. Cette inquiétude est louable, tandis qu'elle ne va point jusqu'au découragement. Ce sont les objets même du ministére qui la causent, & ces objets doivent l'exciter, au lieu de la rallentir.

Si les hommes étoient parfaits, ils n'auroient besoin ni d'enseignemens, ni de corrections. Qu'un Pasteur se souvienne donc qu'il est établi pour arracher & pour planter, pour édifier & pour détruire, & que tous ces ouvrages ne s'achévent pas sans travail. Qu'il considére ceux qui sont confiés à ses soins comme des pierres qu'il faut tailler pour l'édifice de Dieu, comme des champs qu'il doit cultiver, comme des enfans pour lesquels il doit souffrir toutes les douleurs de l'enfantement. Qu'il attende que tous leurs traits se forment l'un après l'autre. On séme long-tems avant de moissonner, & le laboureur attend patiemment que Dieu donne l'accroissement à ses semences. Que le Ministre de Dieu prêche donc sa parole, qu'il presse les hommes à tems, à contre-tems, s'il le faut; qu'il reprenne, qu'il conjure, qu'il menace, qu'il ne se lasse point d'instruire & de tolérer, qu'il ne néglige rien pour leur découvrir tous les conseils de Dieu sur eux; & qu'alors même il ne se plaigne point, s'il ne réussit pas à les gagner.

C'est la grande consolation des vrais Ministres du Seigneur: il les charge du travail, sans les rendre responsables du succès. Les ames qu'il vous a confiées, pourront se perdre malgré vos soins les plus fidéles & les plus assidus; mais votre fidélité sauvera votre propre ame. Que les Pasteurs ne cherchent donc point la source de la patience ailleurs que dans l'amour même de leurs devoirs; qu'ils se forment sur la régle que saint Pierre leur prescrit; qu'ils paissent la portion du troupeau de Dieu qui leur est échue; que toutes les brebis leur paroissent également précieuses; qu'ils veillent

à les inſtruire, à les conduire, à les ramener; que ce ne ſoit point une néceſſité forcée, mais une affection ſincére qui les détermine à ce travail; qu'ils y ſoient animés, non par la vue du gain, mais par une charité déſintéreſſée qui n'attende ſa recompenſe que du Maître qu'ils ſervent; qu'ils plantent enfin, qu'ils arroſent, & qu'ils ſe repoſent ſur Dieu, du ſoin de donner l'accroiſſement qu'il lui plait, aux plantes qu'ils cultivent. Le vrai moyen pour eux de n'avoir jamais à ſe plaindre, c'eſt d'ôter aux autres tout ſujet de ſe plaindre d'eux.

Il eſt vrai qu'on s'en plaindra toujours, même ſans ſujet. Deux ſortes de perſonnes tombent dans ce défaut, les imparfaits & les méchans. Les plaintes tombent ſur leur miniſtére ou ſur leur perſonne, ſur leur doctrine, ou ſur leurs mœurs; & la cauſe commune du déſordre, c'eſt de les conſidérer ſous de toutes autres idées que celles qu'on en doit avoir. Ce ſont des Miniſtres de Dieu, qui, ſous ce rapport, ne ſont rien pour nous que par leurs fonctions. Ce n'eſt point en leur nom qu'ils viennent à nous: ils ne doivent point agir pour leurs propres intérêts, & nous n'avons jamais de ſujet d'être mécontens d'eux tant qu'ils ſont fidéles. Mais l'amour-propre qui ſe gliſſe par-tout, fait que les uns n'aiment les fonctions qu'à cauſe des Miniſtres, & que les autres haïſſent les Miniſtres à cauſe de leurs fonctions.

Les premiers ne conſidérent ceux que Dieu leur envoie, que par leurs qualités & par leurs talens. C'eſt la foi ſeule qui devroit leur parler, & la foi n'eſt point conſultée. Les ſens

prévienneut ſon jugement. Le panchant ou l'oppoſition naturelle attache aux uns, & donne de l'éloignement pour les autres. C'eſt par les yeux qu'on prend de la confiance, & le gout décide d'un choix qui ne doit être réglé que ſur le devoir ou ſur les beſoins. C'eſt l'homme qu'on voit & qu'on cherche dans le Miniſtre de Dieu.

Le déſordre de ces prédilections eſt égal dans ceux qui conduiſent, & dans ceux qui ſont conduits; il produit les mêmes ſuites. On ne peut ſouffrir de Directeurs que ceux dont on a gouté la conduite & les maniéres. Les Paſteurs légitimes ſont ſouvent ceux qu'on tolére le moins, ou peut-être on voudroit ſe les approprier. On demande d'eux des ſoins particuliers; on trouve qu'ils ne donnent jamais aſſez de loiſir; & pour plaire à ces eſprits capricieux, il faudroit que leurs guides quittaſſent, ſans néceſſité, les quatre-vingt-dix-neuf brebis pour une ſeule qui ne s'égare que parce qu'elle ſuit de trop près le Paſteur, ou qu'elle oublie qu'il n'eſt pas plus le ſien que celui des autres.

Une perſonne retirée du ſiécle qui ſe prend un Directeur, entend qu'il ne ſoit que pour elle, ou pour quelques amies choiſies qu'elle en veut bien gratifier. S'il ſe communique à d'autres, elle n'en peut diſſimuler ſon mécontentement & ſon chagrin. Ces ſentimens ſont injuſtes, & les impatiences qui en naiſſent, plus injuſtes que raiſonnables. Vouloir profiter ſeul des talens d'un homme de Dieu, c'eſt envier au monde la lumiére qui l'éclaire.

Il peut être libre de choiſir entre ceux qui prêchent la parole, ou qui diſpenſent les myſ-

téres : c'eſt ſageſſe en certaines occaſions ; mais il ne faut pas que ce choix donne de l'éloignement pour ceux à qui l'ordre & le devoir ſoumet. On déſerte ſa Paroiſſe ; on n'y entend jamais que de mauvais Prédicateurs. On s'imagineroit n'être plus dans la voie du ſalut, ſi on étoit borné à ſon propre Paſteur. On s'adreſſe à peine à lui pour certaines obligations dont la loi ne diſpenſe point. Du reſte, on ſe conduit ſelon ſes propres vues ; on ne ſuit que ſon caprice.

Qu'importe en effet par quelle main vous ſoyez conduit, pourvu qu'elle vous méne à Dieu ? Quand ſes Miniſtres annoncent fidélement ſes volontés ; quand ils vous enſeignent ſa voie dans la vérité ; quand ils rempliſſent enfin toute l'étendue de leur miniſtére ; votre confiance & votre docilité doivent être égales pour tous. Il n'eſt plus queſtion ni d'attraits particuliers, ni de répugnances ; & s'il s'en trouve dont les inſtructions ne vous éclairent point, dont les exhortations ne vous touchent point, n'en recherchez la raiſon que dans vous-même. Au lieu de vous plaindre du ſort qui vous fixe à dépendre de ceux que vous ne goutez point, ne ſongez qu'à vous reprocher votre propre inſenſibilité. C'eſt vous-même qui changez en obſtacles les ſecours que Dieu vous donne. Dégagez vos affections de la chair & du ſang ; ne conſidérez jamais vos conducteurs que ſous des vues au-deſſus des ſens, & votre foi vous inſpirera la patience.

Mais ſi c'eſt un grand mal de ſe ſouvenir trop peu que des hommes ſont les miniſtres de Dieu, c'en eſt encore un beaucoup plus grand de ſe trop ſouvenir qu'ils ſont hommes.

Par le premier de ces défauts, on se perd souvent soi-même avec eux; & par le second, on perd le fruit de leur ministére. C'est un précepte de se défier des faux Prophétes; c'est un droit d'examiner si les dispensateurs de Dieu sont fidéles; mais cet examen ne tombe que sur leur administration même. Ils peuvent être de malhonnêtes gens & de bons Pasteurs. Il seroit à souhaiter qu'ils fussent saints & séparés des pécheurs par la pureté de leur vie. La nécessité de travailler à devenir parfaits, est pour eux d'une obligation plus étroite. Les fragilités deviennent des espéces de crimes dans ceux qui doivent paître leur troupeau par l'exemple autant que par la parole. C'est à eux de marcher devant les brebis dans les voies qu'ils leur ouvrent.

Mais enfin ce sont des hommes environnés de toutes les infirmités des autres hommes. Est-il juste de ne leur en passer aucune? Faut-il que nous les accablions du reproche de leurs moindres foiblesses, parce qu'ils sont chargés du poids des nôtres? Pourquoi les excepter de la loi qui défend de juger pour n'être pas jugé? De quel droit nous permettons-nous tant d'attentions malignes sur leur conduite, tant de sévérité sur des défauts que nous nous pardonnons avec trop d'indulgence? Sont-ils indignes de la pitié qu'on doit à ceux qui ne tombent que par surprise & par fragilité? Sont-ils toujours sans excuse dans leurs fautes? Sommes-nous faits pour les relever sans égards pour eux & sans retour sur nous-mêmes? Sied-t'il bien aux plus imparfaits d'être les plus impitoyables?

Ce sont communément les plus déréglés des hom-

hommes qui souffrent le plus impatiemment les déréglemens des Pasteurs. Pour rougir de cette indécence, ils n'auroient qu'à se demander de quel principe elle vient. Faisons-nous quelque perte, quand ceux qui nous conduisent, ne sont pas plus parfaits que nous? Ils peuvent être bons pour nous, tandis qu'ils sont mauvais pour eux-mêmes. Ce sont leurs maximes, & non leurs œuvres, qui sont nos régles. On nous dit de faire ce qu'ils disent, & de ne pas faire ce qu'ils font: ces deux leçons n'ont rien d'incompatible. Ce qu'ils nous enseignent n'en est pas moins vrai, parce qu'ils ne le pratiquent pas.

C'est ce contraste qui nous suggére des doutes, & ces doutes ne vont que trop souvent pour notre malheur jusqu'à la persuasion. Ce que ceux qui nous parlent de la part de Dieu, font, nous rend ce qu'ils nous annoncent suspect. On ne veut point se convaincre que s'ils étoient eux-mêmes bien convaincus, ils fussent les premiers à démentir, par leurs infidélités, les vérités qu'ils prêchent. On est assuré qu'ils ne péchent point par ignorance, & dès qu'ils se permettent certaines actions, on en conclut qu'il faut bien qu'elles ne soient pas si mauvaises. On juge enfin de leurs opinions par leurs mœurs. La méprise est grossiére, mais facile & commune. On a peine à ne pas suivre le panchant de la nature, quand on voit marcher devant soi ceux que leur caractére accoutume à regarder avec un certain respect. Il est donc essentiel, & pour notre conduite, & pour notre repos, de ne jamais oublier qu'ils ne sont pas la loi des peuples. Il ne s'agit point d'examiner s'ils sont saints,

quand leurs discours le sont. La vérité ne tire point d'eux sa force; leur caractére personnel ne l'altére point. Ce qui est vrai, l'est toujours par quelque bouche qu'il passe.

Mais nous aimons à confondre ici les objets. Nous jugeons de la qualité de la liqueur par la nature du vase. Au fond, la haine de la vérité se trouve toujours en nous jusqu'à quelque dégré. Cette haine nous indispose contre ceux qui nous la font connoître, & c'est sur elle-même que nous voudrions faire retomber leurs défauts. Il semble qu'elle tombe avec eux dans le décri, quand on les a trouvés méprisables. Ceux même qui, sans méconnoître leurs devoirs, ne les aiment que foiblement, se laissent aisément aller à cette imagination trompeuse. Ils se calment sur des fautes qu'ils ne peuvent se dissimuler, & les croient plus excusables en eux, quand ils ont occasion d'en accuser les Ministres de la Religion. C'est une certaine joie maligne qu'ils ressentent de les trouver aussi coupables qu'eux. Mais quelles en sont les tristes suites? Le mépris qu'ils conçoivent pour leurs maîtres, diminue l'estime qu'ils faisoient de leurs instructions. Ils ont peine à les supporter, & cette impatience met un obstacle au fruit du ministére établi de Dieu pour leur sanctification; ils voudroient qu'il leur eût donné des anges pour les conduire; & qui sait si leur malignité ne trouveroit pas des taches dans les anges même?

Dangereuses délicatesses, dont on ne peut trop prendre soin de se guérir! Revenez au grand remède; occupez-vous plus de vos devoirs que de la vie de ceux qui vous gouvernent; laissez là leurs vices, & ne songez qu'à

profiter de l'utilité de leurs fonctions. Si les Pasteurs ne sont pas tels qu'ils devroient être pour eux-mêmes, plaignez-les; mais ne vous plaignez point d'eux, s'ils sont tels qu'ils doivent être à l'égard de leurs brebis. Soyez-leur soumis dans l'exercice de leur ministére; écoutez-les avec reconnoissance dans la vue du compte qu'ils doivent rendre à Dieu de vos ames; faites par votre docilité, qu'ils ne remplissent pas leurs devoirs en gémissant; ne les jettez point dans un découragement qui peut nuire à ceux qu'ils sont obligés de conduire dans les voies du salut.

Ils ont une autre espéce d'ennemis qui ne sont point touchés de ces considérations; gens déterminés à vivre au gré de leurs passions, & qui laissent la destinée de leur ame à l'incertitude des événemens. Ils ne peuvent souffrir ceux dont le ministére a pour objet de les tirer de cette funeste indolence; ils résistent à leur voix; ils rejettent avec indignation leurs plus salutaires avis; ils s'irritent de leurs corrections; ils s'offensent de leur charité la plus douce; ils se roidissent contre la vigueur de leur zéle; ils s'opposent à tous leurs soins. On en voit qui, comme des chiens, se tournent contre ceux qui viennent leur présenter les saintes vérités: ils s'acharnent à décrier les Ministres pour affoiblir l'autorité du ministére; ils cherchent dans leurs procédés dequoi démentir leurs discours; ils avilissent leur dignité pour anéantir le fruit de leurs fonctions.

Pour peu qu'il reste de sentimens, je ne dis pas de Religion, mais d'honneur, on ne rencontre point des hommes ainsi faits sans surprise. Qu'ont-ils dans l'esprit? quel fantôme

les pourſuit? quelle manie les agite & les effarouche? Il n'eſt perſonne dont la vue leur ſoit plus odieuſe, & la préſence plus à charge, que celle d'un Miniſtre du Seigneur; perſonne qu'ils traitent avec plus de mépris. Ils n'oublient rien pour chagriner leurs Paſteurs, pour leur ſuſciter des affaires déſagréables, pour les perdre & pour s'en débarraſſer, quand ils ont quelque zéle. Etrange étourdiſſement! Ils s'imaginent anéantir en leurs perſonnes, les loix éternelles, dont ils ſont les dépoſitaires; il ſemble qu'ils ſe promettent de faire mentir Dieu même.

C'étoit la folie de Joachim Roi de Juda. Cet impie fait brûler les Prophéties de Jérémie, comme ſi ces Prophéties devoient après cela s'en accomplir moins ſûrement contre lui-même & contre les ſiens. Ceux d'Anathot forment le deſſein d'empoiſonner le Prophéte même : ils le menacent ouvertement de le faire mourir, s'il continue de leur annoncer les deſſeins du Seigneur, comme s'il étoit coupable des maux que le Seigneur avoit réſolu de faire fondre ſur eux; comme ſi ſa mort devoit arrêter l'effet de ſes prédictions.

Telle étoit l'extravagante impatience de cet ancien peuple. Ils diſoient aux Prophétes : Ne voyez point ce que Dieu vous découvre; n'ouvrez point les yeux à ces triſtes vérités qu'il vous révéle; ne nous prédiſez que des choſes agréables; ne vous appliquez qu'à nous débiter des illuſions & des menſonges. Ce langage eſt plus inſenſé qu'on ne peut dire. Le délire n'en eſt pas croyable; & nous en douterions peut-être, ſi l'homme n'étoit pas toujours ſemblable à lui-même, toujours bizarre dans ſes

penſées, toujours inconcevable dans ſes contradictions.

Que penſent en effet, & que diſent parmi nous ceux qui ſe plaignent qu'on leur prêche des maximes trop ſévéres? Tout ſe révolte dans les gens du monde, quand on touche à certaines vérités qui ne leur déplaiſent que parce que le mal leur plait. Ils ſe préviennent contre les Miniſtres de la parole de Dieu, contre les Directeurs dont ils trouvent la morale trop auſtére. Ce n'eſt plus le tems de faire mourir les Prophétes, & d'immoler à la haine de la vérité ceux qui ne craignent pas de la publier. Mais on les perſécute en mille autres maniéres; on les tue de l'épée de la langue; on crie par-tout contre eux, comme contre des gens outrés que rien ne peut rendre traitables, & dont on croit avoir les plus juſtes raiſons de ſe plaindre amérement.

Il ne manque à cette impatience inſenſée que d'aller chercher des Docteurs plus complaiſans, plus indulgens, moins rigides, moins ennemis des paſſions humaines. Que vous ont donc fait les vrais Miniſtres de Dieu? Sont-ils les arbitres de ſes loix? Sont-ils maîtres de les altérer, de les adoucir, de les accommoder au gout des panchans? Trouver mauvais qu'ils les propoſent dans toute leur juſte ſévérité, n'eſt-ce pas leur dire de n'y pas voir ce qu'ils y voient, & de n'annoncer qu'une morale agréable, duſſent-ils n'annoncer que des erreurs? N'eſt-ce pas en un mot leur faire un crime de leur fidélité? Quand on n'a que ce reproche à leur faire, il ne reſte qu'à ſe reprocher à ſoi-même ſon injuſtice. Malgré les complaiſances & la facilité des hommes, mal-

gré vos propres efforts pour vous aveugler sur vos devoirs, les régles en seront toujours immuables. Ne vous en prenez qu'à vous-même, lorsqu'elles vous condamnent; vous vous irritez vainement contre ceux qui vous les exposent. Apprenez à ne plus aimer vos déréglemens; vous aurez appris à supporter des hommes zélés qui ne vous offensent que parce qu'ils cherchent à vous corriger. Alors vous reconnoitrez que c'est pour eux seuls que vous avez à demander la grace de la patience.

Je sais qu'il est des hommes vraiment outrés, qui rendent le joug pesant à ceux qui sont les plus sincérement disposés à le porter. Ces excès du zéle sont communément les fruits de l'ignorance, des préjugés, de l'entêtement, du faux honneur du rigorisme. On veut réduire de simples usages à des principes immuables; on péche dans la pratique, parce qu'on a pris le change dans les spéculations. On se fait des idées alambiquées des mystéres sur des institutions dont le but n'est que de régler l'extérieur du culte. On fait perdre le gout de la piété par les rigueurs déplacées d'une discipline qui ne tend qu'à l'entretenir. On est scrupuleux sur des minucies, tandis qu'on passe légérement sur les devoirs essentiels. On tyrannise les consciences, parce qu'on ne connoit pas assez les cœurs; on croit servir Dieu, tandis qu'on ne sait pas lui faire de vrais adorateurs.

La grande précaution contre cet inconvénient, c'est de travailler à s'instruire plus à fond soi-même; de puiser les grands principes de la Religion dans les rapports de l'homme avec Dieu; d'étudier ses volontés dans les sentimens

qu'il a mis dans nos cœurs; de pénétrer par-là ce qu'il exige de chacun de nous, ce qu'il lui plait, ce qui nous rend agréable à ses yeux, ce qui fait en nous la perfection de la justice. Avec ces avances on sait discerner les bons guides des mauvais; on apprend comme à marcher seul dans les voies droites; on s'épargne le désagrément d'avoir à se plaindre de ses conducteurs, à ne s'en servir que dans les besoins indispensables.

XXX. LEÇON.

Les supérieurs aiment la liberté de l'indépendance & l'honneur du commandement, & ils en haïssent les sollicitudes. Ils sont vains, impérieux, durs, inquiets, défians, crédules, précipités; & delà naissent les sujets de leurs impatiences. Celle des inférieurs vient de l'imprudence de leur engagement, de l'inconstance, de l'amour du relâchement, de la jalousie des préférences, de l'ambition des premières places, & de l'ingratitude pour ceux qui les occupent.

DAns l'ordre de la Religion, comme dans l'ordre civil, la société générale est composée de sociétés particulières, dont chacune a ses Loix, ses engagemens, ses dégrés de subordination. Les uns ont le droit de commander; les autres sont réduits à la condition de l'obéissance. Tout est purement volontaire dans ces dispositions. Il semble que personne ne devroit avoir sujet de s'en plaindre. Mais

une trifte expérience dément des préfomptions fi favorables. Tout ce qui fe fait par le prétexte & fous les dehors de la piété, n'eft pas toujours animé de fon efprit. Les paffions regnent jufques dans les profeffions, qui femblent leur avoir déclaré une guerre plus ouverte. Les premiéres places y deviennent l'objet de l'ambition, la fource de la vanité, l'occafion d'une domination dure & defpotique. Les fupérieurs les plus légitimement établis & remplis des vues les plus pures, manquent fouvent de lumiéres & de talens pour la conduite. Ils font fujets aux négligences, aux inattentions; ils ont leurs fenfibilités, & par tous ces endroits ils fouffrent & font fouffrir les inférieurs. Ceux-ci ne fe chargent pas toujours du joug qu'ils portent par des motifs bien épurés: ils voudroient fouvent ne garder de leurs engagemens que les avantages qu'ils y trouvent. Ils fe laffent de l'obéiffance, & l'amour-propre reprend chez eux tous fes droits. Ils en fouffrent auffi les premiers, & font fouffrir à leur tour ceux qui font chargés de leur conduite. Ainfi par un effet de la dépravation des hommes, dont aucuns remédes humains ne les guériffent, il n'eft peut-être point d'états où les impatiences foient plus vives & plus continuelles que dans ceux qui devroient n'offrir au monde que des modéles de toutes les vertus, dont la patience eft la plus néceffaire.

Les fupérieurs ne le font que parce qu'ils ont des inférieurs; & leur grand chagrin, c'eft d'en avoir. Ils voudroient jouir des avantages & de la liberté du pofte qu'ils occupent, fans en fubir les follicitudes & le travail. On prend le change. Dans le défir de fe mettre à l'ai-

ſe, de ne rien faire & de ne dépendre de perſonne, on brigue des emplois qui doivent rendre la vie plus ſujette & plus laborieuſe. On compteroit pour rien la honte de s'en aquitter mal, pourvu qu'on eût la gloire de les poſſéder. Les ſoins rebutent, & font haïr ceux à qui ces ſoins ſont dûs. Aux yeux d'un ſupérieur ſans zéle, ſes inférieurs ſont des gens groſſiers, imparfaits, ſtupides; ce ſont de petits eſprits, des ſuffiſans, des indociles, des têtes ennemies du joug. Quel déſagrément! quelle vie que celle d'avoir affaire à ces ſortes de caractéres, d'avoir à les conduire, à répondre d'eux! Eh! qui vous a chargé de ce fardeau? pourroit-on répondre à des ambitieux?

Si vous aviez eu moins de vanité, moins d'envie de dominer, ou d'être maîtres de vous-mêmes, vous auriez moins d'inquiétude; vos plaintes ſeroient plus excuſables dans la bouche d'un homme qu'on auroit vu fuir l'honneur, craindre les dangers du commandement, & les difficultés de la conduite; qui ne ſe ſeroit point fait lui-même le guide & le docteur de ſes freres. Mais enfin de quelque maniére & par quelque eſprit que vous ſoyez entrés dans la ſupériorité, réfléchiſſez à ce que vous êtes, & vous trouverez que toute votre peine eſt d'avoir des devoirs. Chaque état a les ſiens, & n'eſt ce qu'il eſt que par ces devoirs même. Un capitaine a des ſoldats à commander; un berger, des brebis à paître. Un ſupérieur qui ſe plaint d'avoir des inférieurs, c'eſt l'arbre qui ſe plaint de ſes fruits, & le roſier de ſes épines.

Le piége où ceux qui ſont en place, peu-

vent le plus aiſément tomber, c'eſt la vanité qui s'en croit digne. Leur chagrin dominant & la ſource d'une infinité de déplaiſirs, c'eſt de s'imaginer qu'on ne les reſpecte pas aſſez: ils veulent qu'on donne à leur perſonne ce qu'on ne doit qu'à leur rang. Il eſt rare d'être dans les dignités, & de penſer qu'on n'en eſt pas digne. On confond comme naturellement ſon mérite avec ſa ſupériorité. Un ſupérieur n'eſt pas content de ceux qui ne ſavent qu'obéir, & qui renferment toute leur application dans leur exactitude à la régle : il aime qu'on lui faſſe la cour, qu'on le loue, qu'on le flatte, qu'on le ménage.

De ce ſentiment nait l'eſprit de domination qui fait abuſer de l'autorité légitime. On ſe forme des idées auſſi fauſſes de ſon pouvoir que de ſon mérite; on oublie que par ce dernier endroit on eſt ſouvent beaucoup au-deſſous de ceux qu'on gouverne. Un eſprit humble qui ſauroit ſe mettre à ſon juſte prix, & bien connoître ceux qui lui ſont ſoumis, auroit honte du contraſte : il verroit que les places ſont confondues, qu'il devroit obéir au lieu de commander; il n'uſeroit de ſes droits qu'avec une modération qui lui feroit regarder ſa dignité comme une ſervitude qui le dévoue tout entier aux uſages de ſes freres. Mais avec des ſentimens moins modeſtes, on s'éléve au-deſſus de ſon élévation même ; on veut commander deſpotiquement; être abſolu dans ſes volontés; pouſſer l'exaction de l'obéiſſance au delà de la régle & des uſages. Un Abbé ne ſe ſouvient plus du nom qu'il porte : il oublie qu'il n'eſt pas le tyran, mais le pere de ſes Religieux; qu'ils ſont ſes freres,

& non ses esclaves : il croit pouvoir employer toutes sortes de moyens pour les réduire ; il se plaint de ceux qui ne veulent faire que leur devoir, & donner à son autorité ses justes bornes ; il ne sent point l'injustice de leur faire porter un joug dont ils ne se sont point chargés, & qu'il ne pourroit porter lui-même.

L'excès de sévérité vient aussi quelquefois de ce qu'on ne connoit pas assez ses propres obligations, & qu'on est peu capable de les remplir. On se plaint de ses inférieurs par défaut de discernement, par pure inquiétude ; on se fait des idées confuses de sollicitudes & de vigilance qu'on ne sait pas renfermer dans leurs limites. L'obligation de veiller inspire des défiances, les défiances produisent les soupçons, & les soupçons dégénérent en jugemens. Des esprits bornés imaginent dans tout ce qu'ils observent, des profondeurs de cœur impénétrables. Il y en a quelquefois en effet ; mais c'est une inquiétude déraisonnable de se croire chargé de guérir des maux inconnus, ou de les croire réels précisément parce qu'on ne les connoit pas.

Un supérieur doit tout voir, s'il se peut ; mais il ne doit penser que ce qu'il voit. La défiance fait une partie de son ministére ; mais on peut se défier sans juger, & il est difficile de ne pas juger quand la défiance est excessive : elle est permise à tous les hommes jusqu'à certain point ; ils ne se connoissent pas assez pour ne pas craindre de se tromper ; mais ces défiances doivent être réservées : la charité qui ne pense point le mal, les tranquilise.

Les soupçons inquiets conduisent aux méprises, & cette inquiétude même est la preuve

des bornes étroites de l'eſprit. On ſe trompe donc, parce qu'on a d'autant plus de panchant à juger ſes freres qu'on les connoit moins. Une conduite ſimple, uniforme, ſans affectation, ſans ſingularités, & ſans hypocriſie, devient ſuſpecte. Les hypocrites, au contraire, les flatteurs, les eſprits inſinuans ſe font eſtimer des ſupérieurs, dont les lumiéres ſont trop courtes, & le cœur ſouvent trop ſenſible. Ils ne ſavent pas diſtinguer ceux qui marchent avec ſimplicité, de ceux qui cherchent à ſe diſtinguer par une régularité d'apparence; ils n'examinent point ces derniers; ils leur paſſent tout, tandis que toutes leurs défiances ſont tournées vers ceux qu'ils croient connoître moins que ceux qui les trompent.

Ils s'indiſpoſent contre une vertu trop auſtére, qui ſe confie dans ſon exactitude, qui croit pouvoir ſe borner aux devoirs eſſentiels, & ſe diſpenſer des civilités inutiles, ou de pure bienſéance. Ainſi tandis qu'ils ont les yeux fermés ſur les relâchemens de ceux qui ont des attentions pour eux, ils les tiennent ouverts ſur les moindres fautes des autres; ils ajoutent à ce qu'ils voient les ſoupçons de ce qu'ils ne voient pas; ils écoutent avec trop de facilité les rapports & les accuſations; ils ſont prévenus, & ſe laiſſent prévenir.

Un homme capable de cette derniére foibleſſe, n'eſt jamais chargé de la conduite des autres que pour leur malheur & pour le ſien. On a dit de lui que c'eſt un aveugle qui veut peindre, un muet qui s'eſt chargé d'une harangue, & un ſourd qui s'apprête à juger d'une ſymphonie. Comment ſeroit-il content de ſes inférieurs, ſi les plus irrépréhenſibles peuvent

devenir coupables dans ſon eſprit? Toutes les ſociétés ont leurs fourbes. L'envie, la jalouſie, l'intérêt, l'ambition, les antipaties naturelles, & les inimitiés ſecrétes, y font regner les calomnies & les mauvais rapports. Le faux zéle, plus dangereux encore, y prend ombrage de tout, & fait tout empoiſonner par des délations odieuſes. Il s'y trouve enfin des langues qui ne ſe délient que pour le menſonge, & qui lancent, contre la vertu la plus pure, les traits de la malignité la plus noire.

Un ſupérieur imprudent, ou d'un eſprit ſujet à la précipitation, prête l'oreille à toutes ces impoſtures; il eſt prêt à tout croire, & n'examine rien. S'il s'agit de ſon autorité, de ſa réputation, d'un défaut d'eſtime ou de reſpect pour ſa perſonne & pour ſon mérite, il prend des réſolutions extrêmes, il éclate, il punit des innocens qu'il a condamnés ſans les entendre. Une fauſſe démarche eſt ſoutenue par d'autres plus fauſſes : il ne veut point avoir tort, & ne recule jamais.

Le remede à tous ces maux, ſeroit d'écouter, de douter, de s'informer, de s'éclaircir. Mais ce ſont préciſément les ſoins dont une infinité de ſupérieurs ſont incapables, ou que la facilité de la prévention leur fait négliger. Ils chagrinent leurs inférieurs, ils les éloignent des emplois, ils les humilient, ils les décrient, ils s'en plaignent amérement; & tout bien conſidéré, il n'y auroit à ſe plaindre avec quelque juſtice, que pour les malheureux inférieurs.

Les inférieurs pourtant n'ont pas toujours des plaintes ſi juſtes à faire, & leur patience doit être à l'épreuve des traitemens même les plus injuſtes. C'eſt à quoi ils ont dû s'atten-

dre, en se soumettant à des hommes : leur sort est de leur choix. Quiconque prend un engagement volontaire, est insensé, s'il n'en prévoit pas toutes les suites possibles ; ou déraisonnable, s'il ne les souffre pas. Il est de la sagesse d'essayer ses forces, & de savoir ce qu'un fardeau pése avant de s'en charger. Il n'est plus tems de s'appercevoir qu'on est trop foible pour le porter, quand l'engagement est irrévocable. Se plaindre donc de ses supérieurs, c'est se plaindre de son propre ouvrage ; & la plupart de ceux qui tombent dans cette impatience, ne méritent que les railleries qu'on fait de celui qui commence à bâtir une tour, & qui ne peut l'achever : ce sont des gens qui regardent derriére eux, après avoir mis la main à la charrue.

Leurs murmures sont tous les fruits de quelque inconstance : ce défaut est naturel à l'homme. L'ignorance de ce qui lui convient, le dégoute de ses propres préférences : il condamne son choix, & voudroit incessanment revenir contre ses engagemens. La seule uniformité le lasse, & lui rend ses exercices insipides. Il ne traine plus qu'en esclave un joug qui cesse d'avoir pour lui les douceurs ; il souhaiteroit que ses devoirs ne fussent plus des devoirs. On regrette une liberté qu'on a sacrifiée trop légérement ; on est entré dans son état peut-être avec de toutes autres vues que celles d'en remplir les obligations ; on ne s'y proposoit que des avantages qui ne dédommagent pas assez du prix qu'ils coutent. La ferveur à laquelle on s'est laissé comme emporter sans raisonner, n'étoit qu'une ferveur d'enfance ou de tempérament : on ne connoissoit pas ce qu'on vou-

loit, & on ne le vouloit pas assez fortement.

Les résolutions même les plus murement formées, ne sont pas toujours durables. On n'est pas sans retour pour des passions auxquelles on avoit renoncé sincérement; on ne fait point le sacrifice de sa liberté, sans une secréte espérance d'en conserver quelques restes. La contrainte continuelle ennuie, le travail forcé rébute, les austérités fatiguent. On tend au relâchement; on se le permet; on voudroit pouvoir se le permettre avec impunité. Voilà ce qui fait haïr l'autorité des supérieurs : c'est un frein qu'on souffre impatienment. Leurs refus irritent, leurs corrections aigrissent. Un Religieux qui se plaint d'avoir un mauvais supérieur, est communément un mauvais Religieux. Ce sont rarement les défauts des personnes qui nous blessent; c'est la vigueur du gouvernement.

Vous nous fatiguez par le récit ennuyeux de vos peines. Tout vous est à charge dans votre profession; tout se déclare contre vous dans la société que vous avez choisie pour y passer vos jours. Vous vous y consumez par vos regrets; vous n'y tiendrez pas long-tems contre vos dégouts; votre découragement va jusqu'au désespoir. Quelle injustice vous a-t'on donc faite? Vous avez pris des engagemens, & vous voulez vivre au gré de vos désirs; vous secouez le joug de la dépendance. Un supérieur s'oppose à votre dérangement; il vous punit de vos infidélités, Toute la persécution que vous souffrez, c'est qu'on essaie encore de vous réduire à des devoirs que vous haïssez. L'étrange martyre que le vôtre! Vous regardez comme un malheur l'heureuse nécess-

ſité d'être fidéle à vos promeſſes. On eſt mauvais pour vous, parce qu'on ne vous permet pas de l'être impunément.

Vous n'avez pas toute la liberté que vous voudriez, de faire ce qui ne vous eſt pas permis; & voilà votre affliction. Vous avez fait un divorce ſolemnel avec le monde, & vous cherchez à le revoir, à vous rengager dans ſes compagnies, à partager ſes plaiſirs, à vous mêler de ſes affaires. Vous vous introduiſez partout à la faveur d'un habit qui devroit vous en exclurre; vous vous faites un titre de vôtre renoncement; vous voulez jouir des droits que vous n'auriez jamais eus ſans ce renoncement même. Si vous aviez ſuivi la deſtinée de votre naiſſance; ſi vous ne vous étiez pas tiré de la condition de vos parens par un prétexte de piété, vous ſeriez réduit à travailler dans une boutique, à labourer la terre, à converſer parmi les bêtes; & c'eſt par un vœu d'humilité, de pauvreté, de mendicité, que vous vous êtes ouvert un accès chez les riches & chez les grands. Vous avez juré de garder la retraite & le ſilence, & vous ne demandez qu'à vous diſſiper par des ſorties & par des viſites éternelles. Vous trouvez mauvais qu'on vous gêne ſur la régularité de vôtre extérieur, ſur la modeſtie de vos habits; vous voudriez reprendre une partie des pompes du ſiécle que vous avez quittées. Ce qui vous fâche enfin, c'eſt que des ſupérieurs veuillent que vous ſoyez ce que vous avez promis d'être. Vous les aimeriez, s'ils étoient moins fidéles à leurs propres devoirs, s'ils vous aimoient moins vous-même, ou s'ils ne vous aimoient que pour vous permettre de vous perdre.

Que ſais-je ? C'eſt votre envie peut-être qui s'offenſe des préférences qu'on donne à d'autres ; c'eſt votre vanité qui trouve qu'on ne vous rend pas aſſez de juſtice ; qu'on ne vous diſtingue pas aſſez ; qu'on ne vous mette pas aſſez promptement dans les emplois, qu'on ne vous réſerve pas pour les plus commodes & pour les plus honorables ; c'eſt votre orgueil qui ſouffre de vous voir ſoumis à des gens qui ne vous valent pas. Vous prétendez avoir plus de talens, plus de lumiéres, plus de prudence, plus de fermeté, plus de vertu, plus de droiture, plus de douceur, plus de modération que ceux de qui vous dépendez.

Il eſt vrai que la plus inſupportable des dominations, eſt celle qui contraint un homme d'eſprit à ſe laiſſer conduire par les conſeils d'un imbécile. Un Religieux que la jalouſie de ſes ſupérieurs envoyoit être Prieur dans une petite maiſon de Province, s'en conſoloit par cette penſée, qu'il vaut mieux commander à trois bêtes que d'obéir à une. Le prétexte eſt ſpécieux, mais ſuſpect. Notre amour-propre eſt un flatteur dangereux dont il faut nous défier en tout par la triſte expérience des illuſions qu'il nous fait. Mais ſuppoſons qu'il y ait de l'équité dans vos jugemens, & de la ſimplicité de cœur dans la préférence que vous vous donnez ſur ceux qui vous commandent ; qu'importe que vos ſupérieurs ſoient raiſonnables ou peu ſenſés, doux ou ſévéres, impérieux ou traitables ; je dis même, réguliers ou déréglés ? Ce ne ſont ni les talens, ni le caractére, ni les mœurs qui les mettent au-deſſus de vous ; c'eſt la diſpoſition de la Providence & l'économie de la conduite

de Dieu qui se sert des institutions humaines, & des arrangemens du monde & des sociétés, pour exécuter les siens. Nos raisonnemens contre ceux qui ont de l'autorité sur nous, nos répugnances à nous soumettre, nos envies à secouer le joug, nos murmures secrets, nos impatiences, nos plaintes, sont dans un sens des résistances & des révoltes contre celui dans l'ordre de qui toute puissance entre. On se soumet, sans peine, aux hommes, quand on est soumis à Dieu, qui le veut, ou qui le permet.

Si nous étions humbles, il nous seroit beaucoup plus pénible d'avoir nous-mêmes des inférieurs plus parfaits que nous, que d'être assujettis à des supérieurs imparfaits. Le commandement nous couteroit, & notre conscience nous feroit un reproche de chaque ordre que nous aurions donné. Nous craindrions de l'avoir donné mal à propos, d'avoir manqué d'égards pour les personnes, d'avoir excédé nos droits, d'avoir été poussés par quelque intérêt d'amour-propre. Au contraire, les foiblesses de ceux qui nous commandent, n'ont rien qui gêne notre soumission. Nous ne sommes pas obligés de les croire plus parfaits qu'ils ne sont, & cette considération doit aussi nous faire penser qu'il vaut encore mieux être conduit par eux, que d'avoir à répondre de leur conduite. Quoi qu'il en soit, il est toujours plus avantageux d'obéir, que d'être chargé du commandement. Avec le prodigieux panchant que nous avons à violer nos devoirs, le plus grand de nos malheurs est peut-être d'être livré à nos propres caprices, & de vivre dans l'indépendance.

Quelles raisons pourriez-vous donc avoir

de troubler l'ordre, de refuser de vous assujettir à ceux même qui ne vous valent pas? Le devoir au fond n'en est pas moins indispensable, & le mérite peut en être plus grand. Les motifs humains ont moins de part à l'obéissance. Vous sacrifiez à la fois votre raison & votre liberté; vous trouvez dans la simplicité de l'assujettissement, la sûreté que vous risqueriez de ne pas trouver dans vos propres conseils. Ce n'est que parce qu'on perd de vue ces utilités de l'obéissance, qu'on en sent tout le poids & qu'on en hait l'obligation.

Cette haine fait considérer les supérieurs comme des surveillans incommodes. On craint leurs regards; on fuit leur présence; on perd la confiance dont ils sont dignes par leur désintéressement; on leur attribue peut-être une envie secréte de chagriner dans leurs corrections. Il semble que ce ne soit que pour se contenter, qu'ils gênent ceux qu'ils ont à gouverner. Quel intérêt encore auroient-ils à nous faire de la peine? Ne leur seroit-il pas plus doux de nous obliger & de nous voir toujours contens d'eux?

Que ne leur devons-nous pas d'ailleurs, quand nous les voyons sacrifier leur tems, leurs veilles, leur repos, leur liberté, pour nous gagner? Nous envions leurs places; nous nous ennuyons de ne pas être assez tôt dans les emplois, & nous serions bientôt las de leur condition, si nous en connoissions aussi-bien les désagrémens que nous supportons impatiemment ceux de la nôtre. Est-il rare de voir des gens qui se plaignoient de n'être pas supérieurs, se plaindre encore plus quand ils le sont? C'est pour eux double peine, avec le chagrin de la souffrir souvent pour des ingrats.

C'eſt pour nous qu'ils travaillent, & c'eſt de nous qu'ils ſouffrent. Leurs exhortations, leurs avis, leurs ſollicitudes à veiller ſur nous, devroient nous être cheres par le plaiſir d'en être exempts, & nous perſuader par reconnoiſſance. Qu'y a-t'il de plus injurieux pour eux que les ſoupçons de malignité & de ſurpriſe? Qu'y peut-il avoir de ſuſpect dans des conſeils qui n'ont pour objet que notre propre ſalut? dans des conſeils dont il ne doit revenir à ceux qui les donnent, que la conſolation peut-être d'avoir fait leur devoir, & de s'être aquis un mérite de charité? Pourquoi donc les fuir comme un débiteur fuit ſes créanciers? Pourquoi tant de peine à les ſupporter, tandis qu'on a tant de raiſons de leur ſavoir gré de celles qu'on leur coute?

Fin de la première Partie.

APPROBATION.

J'Ai lu par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, un Livre qui a pour titre: *Les Leçons de la Sagesse, sur les défauts des hommes*; j'ai cru qu'on pouvoit en permettre la réimpression. A Paris ce 11 Novembre 1753. *Signé*, MAUNOIR.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre. A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT. Notre bien-amé ANTOINE-CLAUDE BRIASSON, Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire réimprimer & donner au Public des Livres qui ont pour titre: *Les Leçons de la Sagesse; Les Erreurs populaires; L'Introduction à la connoissance de l'Esprit humain; L'Explication historique des fables; Les Saillies & l'Art d'orner l'Esprit; Les Théâtres de Bruys, Palaprat, & Nadal; L'Histoire des Révolutions de Perse & de Thamas-Kouli-Kam*, s'il nous plaisoit lui accorder nos nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, Voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire réimprimer lesdits Livres en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de no-

tre obéïssance, comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amênde contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts: à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que la réimpression desdits Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes, que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notanment à celui du 10 Avril 1725. Qu'avant de l'exposer en vente, les imprimés qui auront servi de copie à la réimpression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'approbation aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique; un dans celle de notre Château du Louvre, & un en celle de notre cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France. Le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux

Conſeillers & Sécrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le dix-huitiéme jour de Novembre, l'an de grace mil ſept cens cinquante, & de notre Regne le trente-ſixiéme. PAR LE ROI EN SON CONSEIL,

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XII. *de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, *N*°. 513, *fol.* 383, *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris, ce* 20 *Novembre* 1750.

Signé, *LE GRAS, Syndic.*

